

# ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année 2005 - Thèse n° 58

## *UTILISATION DU CHIEN LORS DE LA CHASSE AU GIBIER D'EAU*

# THESE

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I  
(Médecine - Pharmacie)  
et soutenue publiquement le 15 juin 2005  
pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

*Bertrand Michaud*  
Né le 14 Avril 1981  
à Belfort





# ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année 2005 - Thèse n° 58

## *UTILISATION DU CHIEN LORS DE LA CHASSE AU GIBIER D'EAU*

# THESE

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I  
(Médecine - Pharmacie)  
et soutenue publiquement le 15 juin 2005  
pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

*Bertrand Michaud*  
Né le 14 Avril 1981  
à Belfort





DEPARTEMENTS ET CORPS ENSEIGNANT DE L'ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Directeur : Stéphane MARTINOT

<p><b>DEPART. SANTE PUBLIQUE VETERINAIRE</b> Microbiologie, Immunologie, Pathologie Générale</p>	<p>Y. RICHARD</p>	<p>A. LACHERETZ M. ARTON</p>	<p>V. GARNIER-FAUBLES 96 W A. KOUID D. GELZERL J. VIALARD</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Pathologie infectieuse</p>	<p>MC CHAUVÉ</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Parasitologie &amp; Maladies parasitaires</p>	<p>G. BOURDOISEAU</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Qualité et Sécurité des aliments</p>	<p>CL. CHANTREBRIET</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Législation &amp; Zootechnique</p>	<p>E. CHATELAIN</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Bov-Métabolisme</p>	<p>JP. GERVONIS</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p><b>DEPART. DES ANIMAUX DE COMPAGNIE</b></p>	<p>JP. MAGNOL C. FOURNEL</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Assistance Chirurgie et Anesthésiologie</p>	<p>IL. CADRE</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Anatomie-pathologique-Dermatologie-Cancérologie Hématologie</p>	<p>JP. MAGNOL C. FOURNEL</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Médecine interne</p>	<p>IL. CADRE</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Immunologie médicale</p>	<p>IL. CADRE</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p><b>DEPART. DES PRODUITS ANIMAUX</b> Zootechnie, Ethologie &amp; Economie rurale</p>	<p>M. FRANK</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Nutrition et Alimentation</p>	<p>F. BARDHANI</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Biel &amp; Faible de la Reproduction</p>	<p>F. BARDHANI</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Faible Animaux de Production</p>	<p>P. BEZILLE</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p><b>DEPART. VETERINAIRE ET ZOOTECHNIQUE</b> Pathologie/Alimentation</p>	<p>P. BOUVIN</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Biophysique/Alimentation Génétique et Biologie moléculaire</p>	<p>F. GARNIER G. MECK</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p>Pharmacologie / Toxicologie / Lésion des Hydratants Langues</p>	<p>F. GARNIER G. MECK</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>
<p><b>DEPART. BIENZEUL</b> Pathologie équine Chirurgie équine Expertise nécropsique</p>	<p>AL. CAHNE C. LEPAGE</p>	<p>F. DEMONT C. VERMEY A. LACHERETZ</p>	<p>MP. CALLAÏT-CARDINAL L. ZENNER A. GENTHREK</p>	<p>S. COLARIELLE F. V.</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>	<p>SP. MEDICINAIRE K. N. GAY Y. GOUICH</p>

**A Monsieur le Professeur BERGERET**

Professeur à l'Université Claude Bernard Lyon I (Médecine)

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de notre jury de thèse,*

*Hommages respectueux*

**A Monsieur le Professeur FRANCK**

Professeur en Zootechnie, Ethnologie et Economie Rurale à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

*Qui m'a guidé, conseillé et accompagné dans la réalisation de ce travail,*

*Sincère reconnaissance*

**A Monsieur le Professeur GENEVOIS**

Professeur en Chirurgie et Anesthésiologie à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

*Qui nous a fait l'honneur de participer à notre jury de thèse,*

*Sincères remerciements*

**A Claude GROH**

Merci pour ton aide et ta contribution pour ma thèse. Tu m'as fait découvrir et apprécier la beauté du travail des chiens de chasse.

*Toutes mes amitiés*

**A Jean-Marc WURTZ**

Qui a su me transmettre et me faire comprendre sa passion pour les Retrievers afin de mener à terme ce projet.

*Remerciements sincères*

**A mon père**

Qui a su m'initier à la chasse aux canards et me donner envie d'y participer (vive les fusils waterproof<sup>®</sup>...). Sans oublier la passion du métier de vétérinaire qu'il a su me transmettre.

**A tous les chasseurs de l'étang « la femme » de Florimont**

De formidables compagnons de chasse, conteurs d'histoires, fins connaisseurs, de quoi casser tous les clichés sur les chasseurs.

**A mes Parents**

Sans eux, rien n'aurait été possible, pour m'avoir soutenu, fait confiance et supporté...  
*Avec tout mon amour*

**A Elise**

Tu es et resteras ma petite grande sœur, ma lolotte, malgré les conflits  
*Avec toute mon affection*

**A Tata Sylvie**

Je t'adore et te souhaite plein de bonheur avec Alain et Guillaume

**A ma marraine, Françoise**

Pour tous les bons moments passés lors des voyages inter-familiaux

**A Suzanne**

Pour ta gentillesse, tu respirez la bonté ma grande !

**A la Famille Bitsch de Frais**

Cousins, tonton et tata, pour tous les bons moments passés ensemble

**A mes grands parents**

Je vous regrette tant, j'aurais aimé vous voir être fiers de votre petit fils  
*Pensées émues*

**A toute ma famille**

**A Jean-François**  
Un ami pour la vie

**A Patrick Pierron**  
Plus qu'un professeur de CM2, un guide et un conseiller.  
*Remerciements sincères*

**A Dan**  
Quand tu veux le tour de France en Piwi

**A Amélie**  
Je te porte dans mon cœur, tu représentes beaucoup à mes yeux  
*Amoureusement*

**A tous ceux de Faidherbe et tous les Chti's de l'Ecole** (Djé, Thomas, Nico, Lolo, Boro...)  
59'connection

**A Sandrine, Béton, Freek, Pignon, Séverine et son frère, Christophe et les autres**  
Tant de souvenirs, de soirées entre amis

**A tous les membres des Beat's & The Tongue** (Carine, Kristina, Blick, Juju, Pinpin & Patrick)  
Avis aux mélomanes

**A Loïc, Ericka et Marianne**  
Pour toutes ces années de Cercle et autre avec vous, bravo et merci pour votre dévotion

**Au Groupe numéro 7** Isa, Elvire, Alex, Patou, Freek et Blick  
Groupe 7 @ the K'fet

**A Hugues et Sylvain**, tous mes vœux de réussite à mon père et à mon fiston de clinique

**A tous les RHC, FCB nos anciens, RHP nos hyper-anciens et à nos poulots** (surtout Elsa....).  
Merci pour ces moments passés ensemble, longue vie aux RHD

**A la faluche et à tous ses membres** (Titi, Colt, Jean-rémi héro de la corpo, JB, Gersend, Puge, Dus, Thomas, Franck, Bernardo, Marie, Yoko, Tigrou, Caroline, Vétéa et tous les autres...)

L'âme de la vie étudiante, merci Rabelais

**A Nicolas** (Intervet), **Michel & Edouard** (BNP), **Pierre-Yves & Arnaud** (Merial), **Marcel** (TVM), **Jérôme, Christophe & Wilfried** (Ricard SA) pour votre gentillesse ainsi qu'à tous les autres partenaires pour ces années de travail ensemble, pour satisfaire les étudiants de l'école. Merci pour votre aide.

**A Henri Point**, l'inventeur du recyclage du carton en salle de Boum

« Oh Patate ! Tu l'as vu ? » (Proverbe Marcyien très connu)

**Aux vétérinaires et personnels de la Clinique vétérinaire Saint Léonard** (Dr. Merius, Magny, Pflieger, Delafolie, Michaud, les ASV : Véronique, Bebeth, Sonia, Isabelle, Hélène, les secrétaires : Anne Rose, Mme. Schindler), pour votre gentillesse et votre dévouement.

**A Virus**, pour me supporter tous les jours... tu seras un chien de chasse mon grand

Aux praticiens qui m'ont supporté en stage ou en pique, aux pendaisons de crémaillère, aux semaines d'accueil, à la revue RHC (les autres ne comptent pas), à la salle Henri Point, aux piliers du bar, aux gens qui nettoient la salle à 9h du mat' (Pignon'ch), aux soirées et à la société TCL sponsor des fins de soirées. Au Raid Jaune, aux inter-écoles, aux semaines et WE de ski, aux REV, à la soirée dégustation des GTV, à la fête de la bière de Marcy l'étoile (merci l'APAM), aux fois où l'on ne se rappelle plus d'être monté dans le bus, aux bonnes bouffes entre potes, aux bouchons lyonnais, aux preneurs, à tous les viticulteurs de France, au tartare de cheval, à la fête de la bière, à la saint Patrick, au WE Vercors, à

l'enterrement de vie de garçon de Blick, à Jackass !

Mais surtout à l'avenir que j'espère aussi entraînant que ces quelques années passées à Lyon !

# SOMMAIRE

<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>1</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>7</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LE GIBIER D'EAU, UNE RICHESSE INTERNATIONALE</b> .....	<b>11</b>
<i>I. Les déplacements des oiseaux migrateurs</i> .....	<i>12</i>
A. Recherche de nourriture.....	12
B. Instinct de reproduction .....	13
C. Conséquences de ces activités fondamentales.....	14
D. Mécanismes biologiques.....	15
<i>II. Oiseaux Gibiers d'Europe</i> .....	<i>16</i>
A. Les oies.....	16
1. L'oie des moussons .....	16
2. L'oie rieuse.....	19
3. L'oie cendrée.....	20
B. Les canards .....	22
1. Les canards de surface .....	23
a. Le canard colvert.....	23
b. La sarcelle d'hiver.....	27
c. La sarcelle d'été .....	30
d. Le canard siffleur .....	33
e. Le canard chipeau.....	36
f. Le canard pilet.....	38
g. Le canard souchet.....	40
2. Les canards plongeurs .....	43
a. La nette rousse.....	43
b. Le fuligule milouin.....	45
c. Le fuligule morillon .....	48
d. Le fuligule milouinan .....	50
e. L'eider à duvet .....	52
f. La Harelde de miquelon .....	54
g. La macreuse brune .....	56
h. La macreuse noire .....	58
i. Le garrot à œil d'or.....	60
C. Les rallidés.....	62
a. La poule d'eau.....	62
b. La foulque macroule.....	63
c. Le râle d'eau.....	66
D. Les Limicoles.....	68
a. L'huîtrier pie .....	68
b. Le vanneau huppé.....	70
c. Le pluvier argenté.....	72
d. Le pluvier doré.....	74
e. Le bécasseau maubèche.....	76
f. Le chevalier combattant .....	77
g. Le chevalier arlequin.....	79
h. Le chevalier gambette .....	81
i. Le chevalier aboyeur .....	84
j. La bécassine sourde.....	87
k. La bécassine des marais .....	88
l. Le courlis cendré.....	91
m. Le courlis corlieu.....	93
n. La barge rousse .....	95
o. La barge à queue noire .....	97
<i>III. Pathologies des oiseaux d'eau</i> .....	<i>99</i>
A. Pathologie externe.....	99
1. Traumatologie .....	99

2.	Parasitologie externe.....	99
B.	Pathologie interne .....	100
1.	Résidus chimiques toxiques, le saturnisme.....	100
2.	Endoparasites du canard.....	101
a.	Maladies dues à des champignons.....	101
b.	Maladies dues à des helminthes .....	102
c.	Maladies dues à des plathelminthes : le téniasis.....	102
d.	Maladies dues à des protozoaires parasites.....	102
3.	Maladies contagieuses et non contagieuses classiques .....	103
a.	Maladies virales contagieuses .....	103
b.	Maladies bactériennes .....	104
IV.	<i>Protection des espaces et des espèces</i> .....	106
A.	La disparition des zones humides .....	106
1.	Des milieux de plus en plus fermés .....	106
2.	Remèdes .....	106
B.	Les espèces protégées .....	107
C.	Des réserves pour les oiseaux d'eau.....	109
1.	Localisation .....	109
a.	Réserve du domaine public maritime .....	109
b.	Réserves du domaine public fluvial.....	110
c.	Réserves naturelles.....	110
D.	La prédation.....	110
1.	Les principaux prédateurs.....	110
2.	Moyens de lutte .....	111

## **DEUXIEME PARTIE : LA PRATIQUE DE LA CHASSE AU GIBIER D'EAU ..... 113**

I.	<i>Historique</i> .....	114
A.	L'image de la chasse.....	114
B.	La chasse reconnue .....	115
C.	Une activité ancestrale .....	116
II.	<i>Armes et munitions</i> .....	120
A.	Les fusils de chasse.....	120
B.	Les munitions.....	120
1.	Cartouches à plomb .....	120
2.	Cartouches à balle.....	122
3.	Distance de tir.....	123
C.	Législation .....	123
III.	<i>Chasser la Sauvagine</i> .....	123
A.	Les territoires .....	123
1.	Le domaine public maritime .....	123
2.	Le domaine public fluvial.....	124
3.	Mares et marais.....	125
a.	Création, aménagement et entretien d'un plan d'eau.....	126
b.	Choix et entretien de la végétation .....	126
c.	Aménagements divers .....	127
B.	Le chasseur et ses auxiliaires .....	127
1.	Les Blettes et appelants .....	128
a.	Les blettes .....	128
b.	Les appelants.....	128
2.	Les modes de chasse.....	130
a.	La chasse à l'affût : huttes, tonnes et gabions.....	130
b.	La chasse à la passée .....	134
c.	La chasse à la botte.....	137
3.	Le chien de chasse .....	140
C.	Importance des conditions atmosphériques.....	140
1.	Migration et passage.....	140
2.	Influence du temps .....	141
IV.	<i>Reconnaître les espèces avant de tirer</i> .....	142
A.	Le comportement des oiseaux.....	142
B.	Reconnaître les espèces de jour .....	143
C.	Reconnaître les espèces de nuit.....	144
D.	Le tir à proprement parlé.....	144
1.	Le tir au vol .....	145
2.	Evaluer les distances.....	146
3.	Retrouver le Gibier abattu .....	146

**TROISIEME PARTIE : RACES DE CHIENS ET ENTRAINEMENT ..... 149**

I.	<i>Choisir un chien de chasse</i> .....	150
A.	Physiologie et pathologie de l'odorat du chien de chasse .....	152
II.	<i>Les Retrievers</i> .....	153
A.	Le Labrador Retriever.....	154
1.	Origine – Historique .....	154
2.	Effectifs .....	156
3.	Aptitudes particulières au travail – Qualités indispensables d'un retriever .....	156
4.	Standard.....	162
5.	Evolution de la Race.....	162
6.	Les épreuves de sélection .....	163
a.	La confirmation .....	163
b.	Le T.A.N. ....	163
c.	Le B.I.C.P. et les Fields Trials.....	163
7.	Pathologie à transmission génétique .....	163
B.	Le Golden Retriever.....	164
1.	Origine.....	164
2.	Effectifs .....	165
3.	Aptitudes au travail.....	165
4.	Standard.....	166
a.	Aspect Général .....	166
5.	Epreuves sélectives .....	166
6.	Pathologies à transmission génétique .....	166
C.	Flat Coated Retriever .....	167
1.	Origine.....	167
2.	Effectifs .....	167
3.	Aptitudes au travail.....	167
4.	Standard.....	168
a.	Aspect Général .....	168
b.	Caractéristiques .....	168
c.	Tempérament.....	168
5.	Qualités et défauts .....	168
6.	Pathologies à transmission génétique .....	169
D.	Chesapeake Bay Retriever .....	171
1.	Origine.....	171
2.	Histoire .....	171
3.	Effectifs .....	172
4.	Aptitudes au travail.....	172
5.	Standard.....	172
6.	Qualités et défauts .....	172
7.	Pathologies à transmission génétique .....	173
E.	Curly Coated Retriever .....	169
1.	Origine.....	169
2.	Histoire .....	169
3.	Effectifs .....	170
4.	Standard.....	170
a.	Aspect Général .....	170
5.	Qualités et défauts .....	170
6.	Pathologies à transmission génétique .....	170
F.	Nova Scotia Duck Tolling Retriever.....	173
1.	Origine.....	173
2.	Histoire .....	174
3.	Effectifs .....	174
4.	Aptitudes au travail.....	174
5.	Standard.....	175
a.	Aspect Général .....	175
III.	<i>Les Chiens d'arrêt</i> .....	175
A.	Les origines du chien d'arrêt.....	175
B.	L'évolution des chiens d'arrêt jusqu'à nos jours.....	176
C.	Les chiens d'arrêt français : l'adaptation à un terroir.....	177
D.	Chiens d'arrêt continentaux .....	179
1.	Les épagneuls .....	179
a.	L'épagneul breton .....	180

b.	L'épagneul français .....	182
c.	L'épagneul de Pont-Audemer .....	184
d.	Les picards et les bleus de Picardie .....	186
e.	L'Epagneul de Münsterlander .....	188
2.	Les griffons .....	190
a.	Le Griffon Korthals .....	190
b.	Le Spinone .....	192
c.	Le Barbu Tchèque .....	193
3.	Les Braques .....	194
a.	Les Braques Français .....	194
b.	Chiens d'arrêt allemands bracoïdes .....	200
c.	Les autres chiens d'arrêt .....	215
E.	Chiens anglais .....	218
1.	Le pointer .....	219
2.	Les setters .....	221
a.	Le setter anglais .....	221
b.	Le setter irlandais .....	223
c.	Le setter gordon .....	225
IV.	<i>Les autres chiens anglais : Les spaniels</i> .....	227
A.	L'english cocker spaniel .....	228
B.	L'english springer spaniel .....	229
C.	Les autres Spaniels .....	231
1.	L'American Cocker Spaniel .....	231
2.	Le Welsh Springer Spaniel .....	233
3.	Le Clumber Spaniel .....	234
4.	Le Field spaniel et le Sussex spaniel .....	235
5.	L'Irish Water Spaniel .....	237
V.	<i>L'éducation des chiens à la chasse du gibier d'eau</i> .....	239
A.	Education des retrievers .....	239
1.	Nourriture et éducation .....	239
2.	Devenir chef de meute .....	239
3.	L'éducation de base .....	240
4.	Premiers rapports .....	240
5.	Perfectionnements .....	241
6.	Les coups de fusil .....	241
7.	La mémoire .....	241
8.	Rapports plus complexes .....	242
9.	Principes du dressage .....	243
10.	Recours à un professionnel .....	243
11.	Psychologie et dressage .....	243
B.	Les Field Trials pour chiens de chasse .....	244
C.	Les Field-Trials pour retriever .....	247
1.	Une organisation lourde .....	247
2.	Des règles draconiennes .....	248
3.	Epreuves « à la française » .....	248
4.	L'exigence des épreuves « à l'anglaise » .....	248
5.	Extraits de règlement pour Field-Trials internationaux .....	249
6.	Les sélectifs .....	250
7.	Le B.I.C.P. .....	250
8.	Critique de ces concours .....	251
9.	Les Working-Tests .....	252
VI.	<i>Sélection des chiens de chasse</i> .....	252
VII.	<i>L'avenir des chiens de chasse</i> .....	253
A.	Les Retrievers : spécialistes ou bon à tout faire ? .....	253
B.	L'avenir des chiens d'arrêt .....	255
C.	Les chiens d'eau continentaux : en voie de disparition ? .....	256
D.	L'avenir des spaniels .....	257
E.	Evolution vers un chien de compagnie .....	258
F.	Utilisation de ces chiens à d'autres fins .....	259

## QUATRIEME PARTIE : LE CHIEN A LA CHASSE ..... 261

I.	<i>Déroulement de l'action de chasse</i> .....	262
II.	<i>Les risques pour le chien</i> .....	262
A.	Etiologie & Epidémiologie des accidents : .....	262

1.	Dus à l'homme .....	262
a.	Blessures par armes à feu .....	262
b.	AVP.....	263
2.	Dus aux éléments extérieurs .....	264
a.	Éléments inanimés.....	264
b.	Éléments vivants .....	264
3.	Dus à l'effort du chien de travail .....	267
4.	Dus à la race du chien de travail .....	267
B.	Etude Clinique .....	268
1.	Affections locomotrices.....	268
a.	Affections podales.....	268
b.	Affections musculaires .....	269
c.	Affections tendineuses .....	272
d.	Affections osseuses .....	274
2.	Les plaies et les blessures .....	274
a.	Par armes à feu .....	274
b.	Par les éléments extérieurs .....	286
3.	La noyade .....	292
4.	Pathologies infectieuses.....	294
a.	Leptospirose .....	294
b.	Piroplasmose .....	296
c.	Ehrlichiose .....	298
d.	Borréliose de Lyme .....	299
e.	Hépatozoonose canine.....	301
<b>CONCLUSION.....</b>		<b>303</b>
<b>ANNEXE 1 : LISTE DES ILLUSTRATIONS .....</b>		<b>305</b>
<b>ANNEXE 2 : STANDARDS DE RACES DE CHIEN DE CHASSE .....</b>		<b>311</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>		<b>315</b>



# INTRODUCTION

Depuis l'aube des temps, la chasse a permis aux civilisations de subvenir à leurs besoins alimentaires. Le chasseur a développé toutes ses facultés créatives pour pallier à son infériorité physique le séparant du gibier d'eau qui possède une stratégie de défense remarquable et qui évolue dans un milieu très défavorable au chasseur. Les techniques de chasse au gibier d'eau évoluèrent beaucoup à travers les âges, de l'affût à l'arc aux canardières des Romains, à la chasse à l'arquebuse et aux filets du temps de Charles VI, jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle et l'apparition des armes à feu qui révolutionnèrent la pratique cynégétique. Avec l'évolution des armes à feu ayant une portée de plus en plus importante, les gibiers tués ou blessés étant de plus en plus difficiles à retrouver, le Sauvaginier n'a pu subvenir à ce besoin par un quelconque artifice. Il a dû faire appel aux services d'un animal beaucoup plus adapté que lui à ces milieux : le chien. Le chien de chasse au gibier d'eau est employé depuis plus de 200 ans et ses origines sont aussi variées que la diversité des races existantes.

Avec 1,6 million de chasseurs, la France est le pays d'Europe avec le plus grand nombre de chasseurs. En 1995, 3% des français étaient chasseurs ce qui est bien au dessus des moyennes européennes. Il est vrai que de nos jours, la chasse n'est plus qu'un loisir, mais elle concerne un grand nombre de personnes dans notre population qui sont souvent des passionnés et des amoureux de la nature.

Ce travail a pour but de constituer un guide pour les chasseurs, voire même pour les non-initiés, sur la pratique de la chasse au gibier d'eau en mettant particulièrement l'accent sur l'utilité des chiens lors de cette chasse, sur la complémentarité entre le chasseur, le chien et la nature. Ainsi, la lecture de cette étude permettra aux futurs acquéreurs de chien de chasse de mieux choisir la race de leur compagnon selon leurs besoins sur le terrain. Les vétérinaires pourront également y retrouver des informations en matière de pathologie du chien de chasse et du gibier chassé ainsi qu'au sujet de l'éducation de ces chiens et plus particulièrement en matière de concours de dressage. Ils pourront ainsi guider et conseiller leurs clients chasseurs. Enfin, les amoureux de la nature pourront y trouver de nombreuses informations relatives aux espèces qu'ils peuvent observer dans leur environnement.

Nous développerons les idées de manière à présenter la chasse au gibier d'eau et plus particulièrement l'utilité du chien lors de cette chasse de la façon suivante :

Dans la première partie nous présenterons la diversité des oiseaux rencontrés dans les domaines de chasse en expliquant les mécanismes et les grandes voies de migration en Europe.

Ceci afin de permettre au lecteur de différencier les différentes espèces d'oiseaux d'eau, qu'elles soient ou non chassables, selon leur aspect, leur cri, la période d'observation... cette partie est certes présentée de manière encyclopédique mais demeure essentielle pour présenter le gibier d'eau chassé qui est très nombreux et varié. Son illustration riche et variée permettra à tout lecteur de pouvoir reconnaître les différentes espèces s'il se trouve dans une zone de passage de ces migrateurs et s'il est capable de s'armer de patience et d'une bonne paire de jumelles. Une partie sur les pathologies des oiseaux d'eau sera également développée, afin de permettre aux chasseurs et aux vétérinaires de répondre à leurs interrogations et pouvoir faire face à un problème de pathologie au sein des populations d'oiseaux migrateurs. Enfin, une partie sur la protection des espaces et des espèces, montre que les chasseurs aident à la sauvegarde des zones humides et des espèces qui les peuplent qui sont en danger dans beaucoup de régions du globe. Cette partie a pour but de faire réagir le lecteur sur les risques qui pèsent sur l'environnement qui nous entoure, bien souvent à cause de l'homme.

La deuxième partie, plus pratique, tend à présenter la chasse au gibier d'eau en tant que telle. Un rappel sur l'historique de la chasse débutera cette partie en montrant l'évolution des modes de chasse à travers les siècles et évoquera l'épineux problème de l'image du chasseur qui est sans cesse remise en doute. Ensuite les différents modes de chasse pratiqués seront détaillés, suivant le biotope rencontré; ainsi que les armes et munitions employées. Le but étant de montrer au lecteur la grande variabilité des chasses selon des traditions propres à chaque région de France ainsi que les moyens trouvés par le chasseur pour se dissimuler et attirer le gibier sur les zones chassées. L'importance des conditions atmosphériques, la reconnaissance du gibier et le tir à proprement parlé seront également abordés, afin de prouver que la chasse n'est pas une activité très évidente et qu'il faut souvent faire preuve de patience pour quelques instants de bonheur. Cette partie n'a pas pour but de défendre la chasse, mais simplement de répertorier les différentes pratiques et montrer les interactions entre le chasseur et la nature.

Dans la troisième partie, nous tâcherons de présenter, de manière ordonnée, les différentes races de chiens employées en indiquant les origines des races, leurs effectifs, les aptitudes au travail, leur utilisation sur le terrain, les pathologies propres à chaque race ainsi que les perspectives d'avenir de ces chiens. De nombreuses photographies ponctuent cette partie pour illustrer les propos tenus. Dans un premier temps nous aborderons les Retrievers qui sont « les » chiens d'eau par excellence puis, dans un second temps, nous parlerons des chiens d'arrêt. Ensuite, une partie plus pratique sur l'éducation de ces chiens ainsi que sur les épreuves de dressage sera développée, mettant en évidence toute la complexité et la difficulté pour obtenir un bon chien de chasse au gibier d'eau. Cette partie constituant un guide pour les possesseurs de chien de chasse

pour avoir des notions sur le « fonctionnement » d'un chien de chasse et son éducation. Enfin, sera développée une partie sur l'avenir de ces chiens, faisant réfléchir sur l'évolution de certaines races qui sont actuellement détournées de leur utilité première. L'évolution actuelle allant vers la perte des caractères qui font qu'un chien est un chien de chasse.

Dans la quatrième et dernière partie, le déroulement du travail à la chasse et plus particulièrement les risques encourus par les chiens lors de l'action de chasse seront développés. Les différents risques seront d'abord présentés selon l'étiologie puis une étude clinique agrémentée d'illustrations visera à présenter au lecteur les différents cas observés ainsi que la conduite à tenir en cas d'accident lors de la chasse.

L'objectif est de présenter les informations de la manière la plus claire possible afin d'accroître sa compréhensibilité, ceci est également permis par le grand nombre des illustrations composant ce document. C'est avant tout la visée pratique de cette thèse qui sera mise en avant, ceci expliquant les restrictions de développement concernant certaines parties relatives à la pratique même de la chasse, afin de faire partager la passion du travail des chiens avec le plus grand nombre.



**PREMIERE PARTIE**  
**LE GIBIER D'EAU, UNE RICHESSE**  
**INTERNATIONALE**

## **I. Les déplacements des oiseaux migrateurs**

La migration des oiseaux soulève encore bon nombre d'interrogations. Aucune constatation ne peut à l'heure actuelle être érigée en loi, principe ou référence indiscutable. Pour expliquer les déplacements des animaux sauvages, nous ne pouvons que rappeler les suppositions, habituellement admises, confortées parfois par les analyses des reprises de bagues. La technique du baguage des oiseaux, largement adoptée, a considérablement augmenté l'intérêt des études de la migration. L'utilisation de cette méthode a permis non seulement de préciser des voies migratoires et des lieux de nidification, mais également de suivre l'oiseau au cours de ses déplacements et sur ses zones d'hivernage, facilitant ainsi les déductions.

Depuis l'émergence de la vie sur terre, les espèces se sont multipliées dans la mesure où l'environnement leur était favorable. Pour cela, il fallait - et il faut toujours - qu'une condition nécessaire et indispensable soit remplie : la possibilité de nutrition et de reproduction avec un minimum de tranquillité. La nutrition est dite activité trophique, la reproduction est dite activité génétique. Toutes deux induisent différents comportements des animaux, en particulier des déplacements qui, parallèlement, peuvent être expliqués par des mécanismes biologiques [25, 37, 71].

### **A. Recherche de nourriture**

Lorsque la nourriture nécessaire se trouve sur place, et même s'ils doivent momentanément se contenter d'aliments de substitution, les oiseaux n'ont pas tendance à bouger. Leurs déplacements étant limités, ils deviennent sédentaires. Lorsque la nourriture vient à manquer, les animaux partent à sa recherche. Leurs mouvements peuvent atteindre de grandes amplitudes selon leur aptitude à se déplacer. Les oiseaux, parce qu'ils volent (parfois à grande vitesse), sont les plus aptes désignés pour parcourir de longues distances, de façon répétée. S'il s'agit d'oiseaux d'eau, il leur faut en outre trouver des zones humides - bord de mer et marais. Ils se déplacent d'autant plus facilement que leur plumage maintient leur corps à température constante, qu'il fasse très chaud ou très froid.

La plupart des échassiers et des palmipèdes sont originaires du bassin polaire arctique. Lorsque le froid hivernal s'abat sur cette zone, il n'y a plus de nourriture ni d'eau libre. Les oiseaux d'eau sont obligés de se déplacer vers des régions plus tempérées, descendant de plus en plus bas selon la rigueur de l'hiver.

Des milliers d'anatidés de différentes espèces « couvrent » alors toutes les eaux libres de France à la limite de la ligne de gel et de dégel. En cas d'extension du froid vers le sud, certains oiseaux poussent jusqu'à l'Équateur, parfois au-delà. Ils y retrouvent les vrais migrateurs qui sont descendus sans attendre les froids sibériens. Puis, au dégel, ils remontent d'autant plus vite que la période de reproduction se rapproche [25, 37, 71].

## B. Instinct de reproduction

Depuis l'aube des temps, les animaux sont confrontés à une double concurrence : à l'intérieur d'une même espèce et entre espèces différentes. Lorsque le nombre de spécimens augmente trop fortement pour un biotope donné, certains d'entre eux doivent quitter le groupe et faire route vers un autre territoire, encore vierge ou en tout cas moins peuplé.

Ces déplacements se font par sélection, les dominants défendant leur territoire. Les dominés émigrent et tentent de trouver un territoire de substitution.

Quelques-uns disparaissent au cours de ces voyages, car la prédation s'accroît avec les déplacements ; d'autres éliminent des autochtones de leur nouveau pays d'accueil et prennent leur place ainsi, de dominés, ils deviennent dominants. Enfin, certains autochtones, sous la pression des nouveaux arrivés, émigrent à leur tour. Le besoin d'un espace vital, nécessaire et indispensable à la survie de l'espèce, se pose donc toujours avec une très grande brutalité.

La fin de la mue marque le terme de la période de reproduction. C'est avec ce nouveau plumage que se fera la descente migratrice, et cette étape physiologique, différente pour chaque oiseau, conditionne le moment du départ.

On note également deux autres types de déplacements, limités. Au cours de la descente, ce sont les erratismes postnuptiaux ; au cours de la remontée, ce sont les erratismes pré-nuptiaux des couples déjà formés ou en cours de formation.

Les premiers erratismes postnuptiaux sont le fait des jeunes de l'année, accompagnés des adultes n'ayant pas réussi leur reproduction, ou de l'adulte ayant perdu son conjoint par mortalité. Puis viennent les couples ayant reproduit. Ces déplacements sont étroitement liés à la plumation, à savoir plumage juvénile et mue.

Les premiers erratismes pré-nuptiaux sont réalisés par les couples ayant réussi leur reproduction l'année précédente. Ce sont les meilleurs reproducteurs ; ils reviennent rapidement sur leur niche écologique. Ils sont suivis des jeunes qui ont formé des couples sur les zones de stationnement et d'hivernage. Les uns et les autres sont quelquefois accompagnés d'oiseaux n'ayant

pas réussi à constituer un couple. Toutefois, certains y parviendront à la dernière extrémité, d'autres (des mâles le plus souvent) s'attacheront à un couple déjà formé et constitueront un trio [25, 37, 71].

### C. Conséquences de ces activités fondamentales

La conséquence la plus directe est constituée par les naissances qui vont permettre de perpétuer l'espèce, à condition toutefois qu'elles compensent largement le taux de mortalité. C'est ce que l'on appelle la dynamique d'une population. Pour qu'elle puisse être positive, le couple reproducteur doit rechercher le meilleur endroit où construire son nid, car les nouveau-nés demandent à être bien nourris, et protégés des prédateurs et des intempéries.

Les poussins des oiseaux d'eau, une fois devenus grands et dotés de leur plumage juvénile, quittent leurs parents, soit que la nourriture est devenue insuffisante et qu'ils doivent s'en préoccuper tout seuls, soit qu'ils sont chassés par leurs propres géniteurs. Dans certains cas de concurrence alimentaire, leur mère elle-même peut les évincer si sa mue n'est pas terminée. Cet éloignement forcé a l'avantage d'éviter l'inceste et la consanguinité.

Toutes les luttes intrafamiliales - de petite intensité, mais répétitives - dans un contexte de modifications trophique et climatique saisonnières incitent les jeunes oiseaux de l'hémisphère Nord à se déplacer vers le sud, par petites étapes pas toujours rectilignes. Ce sont les erratismes postnuptiaux, auxquels se joignent des adultes n'ayant pas réussi à nidifier, suivis par les oiseaux reproducteurs ayant achevé leur mue. Ce mouvement général de descente s'accompagne, cette fois, d'un développement du grégarisme, provoquant un grand brassage d'individus et des populations.

Une fois l'hiver passé, les oiseaux remontent en sens inverse (vers le nord-est) avec cette fois une tendance à l'éclatement, car l'approche de la reproduction est génératrice d'anti-grégarisme. Ce second voyage comporte, comme à l'aller, toutes sortes d'allers et retours de petite ou moyenne envergure. Ces erratismes peuvent avoir diverses origines. La fin du trajet de retour doit mener les oiseaux, regroupés en couples, soit vers la niche de reproduction de l'année précédente, si toutefois la nichée a été réussie, soit, en général, pour les jeunes couples n'ayant pas encore reproduit, vers le lieu de naissance de la femelle. En souhaitant retourner régulièrement sur le site de leur naissance, les oiseaux font des migrations dites de « périodicité acquise », selon la terminologie du professeur H. Roger. Toutefois, en arrivant sur les lieux, les jeunes couples doivent faire face à une triple concurrence : familiale, car l'endroit « appartient » aux parents, intra-spécifique et interspécifique selon le schéma habituel. D'où des déplacements circonscrits à une région, et que nous appellerons erratismes pré-nuptiaux [25, 37, 71].

## D. Mécanismes biologiques

On peut admettre que des mécanismes biologiques gèrent aussi les comportements et les déplacements des animaux sauvages. On a pu noter que la plupart de leurs mouvements ont pour but la préservation de l'espèce ; toutefois, exceptionnellement, on a observé quelques cas qui ont, au contraire, été exterminants pour le groupe émigrant. Certains dauphins ou d'autres mammifères marins s'échouent ainsi sur des plages. Aucune thèse scientifique valable n'a pu être avancée pour expliquer ces phénomènes, et les observations contradictoires poussent à être très prudents dans les affirmations.

Des forces externes (soleil, lune, radioactivité...) sont probablement à l'origine du phénomène de masse appelé par les Anglo-Saxons « mass physiology ». Ainsi, la période de migration de printemps est stimulée par l'allongement de la lumière du jour. L'exposition des oiseaux à de longues périodes de lumière artificielle provoque le développement prématuré des signes annonciateurs de la migration de printemps : accumulation de graisse, augmentation de l'agitation migratoire, orientation vers la direction nord-est. On sait qu'il existe, chez les oiseaux, des rythmes endogènes annuels. En conséquence, ils possèdent des cycles annuels innés. Chez ceux qui hivernent dans la zone tempérée, à la fin de la mue prénuptiale, les conditions de la migration de printemps se réalisent sous l'influence de l'augmentation du temps diurne d'alimentation, l'accroissement de la température et autres facteurs dus à l'environnement. A la fin de la mue prénuptiale, les gonades commencent à grossir.

Il y a aussi, sans doute, des forces internes biologiques, comme l'instinct et une certaine forme d'intelligence. Selon R.W.G. Hingston, tous les animaux, hommes compris, possèdent ces deux facteurs. L'instinct préside au comportement automatique, dit aussi inné. L'intelligence se manifeste par activités intelligentes, dites plastiques, acquises, dont fait partie la mémoire. Cette dernière est particulièrement importante pour les comportements. En simplifiant, on peut dire qu'il y a une mémoire instinctive et une mémoire intelligente. La première caractérise les êtres qui ne parlent pas, tandis que la seconde peut être acquise par le langage.

En réalité, ces deux mémoires seraient imbriquées, jamais séparées. Les parents reproducteurs peuvent, par leur attitude et par des cris, enseigner à leurs petits le danger ou indiquer une nourriture à prendre. Les oiseaux ont, en outre, une mémoire visuelle fantastique, sous la dépendance du cervelet, mais probablement inconsciente, non intelligente puisqu'ils ne parlent pas. D'autres exemples traduisent la mémoire instinctive : tout couple reproducteur sait faire son

nid d'emblée, quelle que soit la complexité de celui-ci, de même que le petit de l'homme, alors qu'il est nourrisson, sait automatiquement téter le sein de sa mère sans avoir pour cela suivi de formation spécialisée.

L'ensemble des processus de l'activité locomotrice, l'orientation, le stockage des graisses, l'activité sexuelle, la ponte, l'éclosion, l'alimentation des jeunes, la mue, les déplacements postnuptiaux, les périodes prémigratoires et les migrations, ainsi que l'hivernage, constituent une liste très incomplète de ce que l'on peut appeler les facteurs extérieurs du cycle annuel [37, 71].

## ***II. Oiseaux Gibiers d'Europe***

Généralement, une classification des canards d'après leurs affinités anatomiques, morphologiques ou biologiques est adoptée. Ceux que nous appelons globalement « les canards » appartiennent à la famille des anatidés, qui regroupe indistinctement le canard colvert et les autres, les oies, les cygnes, etc. Au sein de cette classification, deux sous-groupes doivent être distingués : les ansérinae (dendrocygnes, cygnes et oies) et les anatinae (les canards). Les anatinae comportent sept classes ou tribus dans le monde, dont les anatini (canards de surface) et les oxyurini (canards plongeurs)... [13, 23, 25, 56]

### **A. Les oies**

#### ***1. L'oie des moissons***

L'oie des moissons (*Anser fabalis*) se reconnaît à son plumage aux teintes plus sombres que celui des autres oies ; la tête et le cou sont donc très foncés. Le dessus des ailes ne présente pas de contraste, ce qui distingue cette espèce de l'oie cendrée. Le ventre n'est pas rayé de noir, ce qui la différencie de l'oie rieuse adulte. Les pattes sont jaunes (jaune orange chez les adultes, jaunâtres chez les immatures). Le bec est orange et noir. La répartition de la couleur orange varie selon la sous-espèce qui est considérée.



Oie des Moussons ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

On distingue deux sous-espèces (ou formes, selon les auteurs) qui fréquentent la France : la forme dite « de la taïga » (*Anser fabalis fabalis*) et la forme dite de la toundra » (*Anser fabalis rossicus*). Grande oie assez élancée, à la tête allongée et au bec assez long, *Anser f. fabalis* possède une couleur jaune sur le bec beaucoup plus étendue que le noir. De son côté, *Anser f. rossicus* apparaît trapue, avec un cou court, une tête petite et ronde. Sur le bec, le noir occupe une surface plus grande que la couleur orange.

La sous-espèce *rossicus* est celle qui hiverne principalement en France. Seule exception, la baie de Somme où, jusqu'à récemment, l'hivernage intéressait la sous-espèce *fabalis*. Il semblerait cependant que *fabalis* tende à disparaître de la baie de Somme et que *rossicus* y stationne avec des effectifs de plus en plus réduits. En France, en dehors de la baie de Somme, les principaux sites d'hivernage sont l'Alsace, le val d'Allier, la Champagne et la Lorraine. L'oie des moissons de la sous-espèce *fabalis* compte 60 000 individus hivernant en Europe, contre 200 000 à 250 000 individus pour la sous-espèce *rossicus* [23, 25].

Selon le bulletin de juin 1990 du groupe Oies du Bureau international de recherche sur les oiseaux d'eau et les zones humides (BIROE), les oies des moissons (les deux sous-espèces confondues) dénombrées le 15 janvier dans le paléarctique occidental, entre 1980 et 1990, se répartiraient ainsi Autriche : 0 à 460 ; Belgique : 410 à 6 530 ; Suisse : 58 ; Tchécoslovaquie : 900 à 19 790 ; Danemark 1 903 à 30 875 ; France : 3 610 à 6 425 (mais les comptages ONC n'en signalent que 690 en 1989 et 331 en 1990) ; ex-RFA: 26 026 à 54 319 ; Grande-Bretagne : 180 à 370 ; ex-RDA : 79 916 à 94 960 ; Hongrie : 9 397 à 58 420 ; Italie : 86 à 1 055 ; Luxembourg : 40 à 165 ; Pays-Bas : 49 810 à 171 520 ; Pologne : plus de 41 000 ; Roumanie 22 à 374 ; Espagne : 2 000 à 2 827 ; Suède : 303 à 25 936 ; Yougoslavie : 4 241 à 31 683. Du point de vue de la gestion

des populations, les auteurs semblent s'accorder sur le fait qu'il faut considérer distinctement les deux sous-espèces.

La sous-espèce *rossicus* commence sa migration postnuptiale à partir de la première quinzaine de septembre [37]. Le maximum des effectifs est enregistré en janvier aux Pays-Bas et en France. Les oiseaux reviennent sur leurs zones de reproduction au cours du mois d'avril.

Les effectifs globaux de reproducteurs ne sont pas connus avec précision. En Europe occidentale, l'oie des moissons ne niche que dans le nord de la Scandinavie (Finlande, Norvège, Suède). L'aire principale de reproduction se situe en ex-URSS au-dessus de 60° de latitude nord. La ponte s'effectue de fin mai à fin juin. La couvaison, assurée par la femelle, dure environ 30 jours. Les jeunes, gardés par les deux adultes, sont volants à 40-50 jours. Deux oiseaux par couvée constituent la moyenne à l'envol. Les oiseaux ne se reproduisent, pour la première fois, qu'à l'âge de 3 ans, exceptionnellement à 2 ans.

Les deux sous-espèces fréquentent des milieux très différents, tant dans leur aire de reproduction que sur les zones d'hivernage. Cette différence se retrouve dans les préférences alimentaires.

L'oie des moissons *fabalis* exploite de préférence les zones herbacées et ne se nourrit de produits de l'agriculture (pommes de terre, betteraves) qu'en cas d'extrême nécessité (neige, raréfaction de sa nourriture de prédilection).

La sous-espèce *rossicus*, en revanche, exploite en hiver les zones cultivées avec, pendant une partie de la période hivernale, une préférence marquée pour les betteraves et les pommes de terre restées sur le terrain.

Sur les zones de reproduction, l'oie des moissons ne pourra conserver ses effectifs actuels que si les milieux favorables sont préservés. Une attention particulière doit être portée aux assèchements et à la pollution. Les zones d'hivernage les plus importantes en Europe semblent bénéficier d'une protection satisfaisante [13].

## 2. L'oie rieuse

L'oie rieuse (*Anser albifrons*), plus petite que l'oie cendrée, présente également un plumage plus sombre. L'adulte est aisément reconnaissable grâce aux barres noires de son ventre et à la tache blanche frontale (cette particularité anatomique lui a longtemps valu de porter le nom d'oie à front blanc, avant d'être rebaptisé oie rieuse, son cri passant pour ressembler au rire humain). Les jeunes ne possèdent pas ces deux caractéristiques, mais, comme chez leurs aînés, leurs pattes sont de couleur orange, et le bec est rose. Notons qu'en Europe de l'Ouest, outre la forme type qui peut fréquenter la France en période hivernale, il existe une race du Groenland qui hiverne principalement en Irlande et dans l'ouest de l'Écosse. Cette race, nommée *Anser albifrons flavistris* est plus sombre que la race type et présente un bec jaune orangé.



Oie Rieuse ; Photo : JC Chantelat



Oie rieuse en vol ; Illustration : D. Delannoy

Toutes ont la même alimentation. Elles sont exclusivement végétariennes, se nourrissant de feuilles, de racines, de tubercules et de graines. Elles semblent moins attirées que l'oie des moissons par les champs de pommes de terre et de betteraves. Elles hivernent également moins qu'elle dans nos contrées.

Plus de 500 000 oiseaux semblent hiverner en Europe centrale et occidentale (pour 27 000 oiseaux de la race du Groenland). En janvier 1989, les effectifs en Europe de l'Ouest étaient les suivants : Pays-Bas et Allemagne de l'Ouest : 334 420 ; Belgique : 19 633 ; Grande-Bretagne: 7 500 (en janvier 1988) ; Allemagne de l'Est : 43 034 ; France : 414 ; Hongrie : 3 684 ; Autriche : 3 064 ; Roumanie : 364 400 ; Yougoslavie : 6 106 ; Turquie : 20 816 ; Grèce : 1 150.

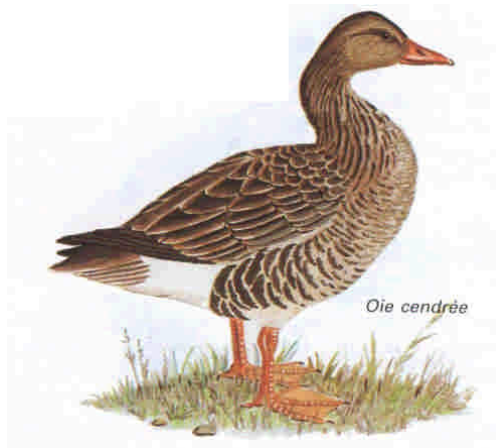
En France, l'hivernage apparaît donc très marginal. Il est reconnu que cela ne fut pas toujours le cas. L'oie rieuse hivernait jusqu'en 1950 dans les marais de la Vilaine, et en baie de Seine jusqu'en 1964 (soit 3 000 à 4 000 oiseaux). La baie du Mont-Saint-Michel fut ensuite le seul site français d'hivernage régulier, avant d'être abandonné dans les années 70. La Champagne semble être le site accueillant régulièrement le plus d'oiseaux. Des oies rieuses descendent désormais dans nos contrées à l'occasion des vagues de froid.

Les oies rieuses hivernant en Europe occidentale quittent leurs zones de reproduction et de mue en septembre, atteignant leurs zones d'hivernage début octobre. Le passage de retour commence en mars en Grande-Bretagne, et la plupart des oiseaux ont quitté les Pays-Bas début avril. Les zones de reproduction, situées loin de chez nous, sont réoccupées fin mai. En effet, l'oie rieuse ne niche pas en Europe de l'Ouest. Ses seuls territoires de nidification dans le paléarctique occidental se situent en Sibérie, où la population reproductrice pourrait être composée d'au moins 500 000 oiseaux.

Ces oiseaux, monogames, ne se reproduisent pas avant leur troisième année d'existence. La ponte, de 5-6 oeufs en moyenne, est déposée fin mai début juin. Elle est couvée par la seule femelle pendant 27-28 jours. Les jeunes sont volants à 40-43 jours. 2,54 juvéniles par couple sont produits en moyenne. L'espèce, en expansion numérique, ne pose actuellement aucun problème de conservation [13, 23, 25, 56].

### 3. L'oie cendrée

Le plumage de l'oie cendrée (*Anser Anser*) apparaît gris, sans contraste entre le cou et le reste du corps. En revanche, le bord antérieur de l'aile très clair caractérise cette espèce par rapport aux autres oies grises. Les pattes sont roses, et le bec de la race occidentale est orange. On distingue deux races européennes. La race de l'Est se différencie de celle de l'Ouest décrite ci-dessus par son bec rose (et non orange) et par des teintes plus pâles.



Oie cendrée ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La race occidentale regroupe l'essentiel de sa population en Islande, Grande-Bretagne et nord-ouest de l'Europe continentale. En ce qui concerne les effectifs, les données les plus récentes font état de 2 000 couples environ en Norvège, 1 700 à 2 200 couples en Suède, 2 850 à 3 000 couples au Danemark, 1 150 couples en Pologne, 4 000 à 4 100 couples en Allemagne, 320 couples en Belgique. Quelques couples ont également été réintroduits en France sans qu'une population réellement viable puisse se développer.

La population islandaise hiverne en Grande Bretagne et en Irlande, où l'on a dénombré 100 000 oiseaux. La population sédentaire du nord de l'Écosse se compose de 2 000 oiseaux; celle des îles Britanniques, également sédentaire, de 14 000 oiseaux. Les oiseaux du nord-ouest et du centre de l'Europe hivernent aux Pays-Bas et en Espagne. Cette population compte 120 000 individus. Dans ce dernier pays, un maximum de 80 000 oiseaux a été enregistré.



Oie Cendrée en vol ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

En France, l'hivernage est faible et compte, selon les années, 710 à 2 340 oiseaux, avec de principaux contingents en Vendée (150 à 1 080 oiseaux) et en Champagne (175 à 250 oiseaux).

Dès juillet, quand les adultes ont retrouvé leur aptitude au vol après la mue et que les jeunes volent, les oiseaux commencent à se regrouper pour descendre vers le sud. La migration postnuptiale est amorcée en septembre, et les premières oies sont notées en France à partir d'octobre. Le passage est net jusqu'à la mi-novembre. En Espagne, principale aire d'hivernage de la population qui traverse la France, l'effectif maximal est observé en janvier [37].

L'alimentation des oiseaux est particulièrement bien étudiée sur les quartiers d'hivernage. En Espagne, les oies consomment des rhizomes de scirpes, avec une préférence marquée pour ceux de petite taille. En cas de sécheresse, les oiseaux utilisent d'autres types d'habitats, tels que les champs cultivés (céréales d'automne et rizières) et les pâtures situées dans un rayon de 1 à 5 Km autour de la remise.

Les oiseaux adultes arrivent sur leurs zones de reproduction dès la première quinzaine de mars au Danemark, et entre début mars et début avril en Norvège. La ponte commence mi-mars. Le pic d'éclosion se situe généralement dans la dernière semaine d'avril, et le pic d'envol de fin juin à mi-juillet. La période de ponte dépend cependant des conditions climatiques sur les zones de reproduction. Ainsi, en Norvège, l'éclosion ne se produit-elle que dans la dernière semaine de mai, et les jeunes ne prennent leur envol que dans la première semaine d'août.

La population nord-ouest européenne, qui était d'environ 30 000 oiseaux en 1967-1968, est passée à 120 ou 130 000 oiseaux dans les années 80. Le taux d'accroissement de cette population est en moyenne de 13 % par an. Cette augmentation pourrait être due à une augmentation de la reproduction de jeunes qui trouverait son origine dans une plus grande tolérance vis-à-vis des activités humaines.

La flexibilité dont fait preuve cette espèce, quant aux habitats où elle recherche sa nourriture, permet de voir l'avenir avec un optimisme mesuré. En effet, il ne faudrait pas que les principaux sites d'hivernage en Espagne soient altérés sans que des zones refuges de compensation ne soient disponibles [13, 23, 72].

## **B. Les canards**

Outre les critères anatomiques, les canards se différencient par leur comportement. Les canards de surface (ou barboteurs) et les canards plongeurs se distinguent par leur mode d'alimentation. Les premiers trouvent leur bonheur principalement sur le sol ou à la surface de l'eau, tandis que les seconds s'immergent complètement pour trouver leur nourriture. Dans la réalité, il semble que la frontière entre les deux classifications puisse se déplacer, puisque les

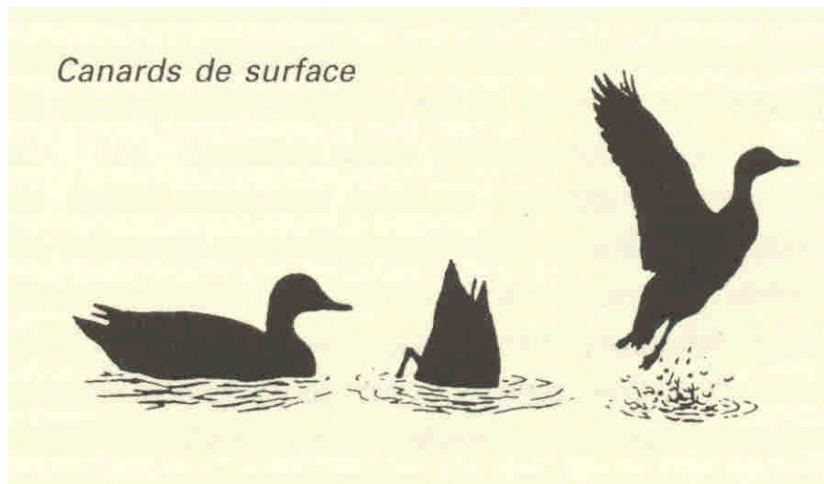
oiseaux sont parfois obligés de s'adapter en fonction du milieu dans lequel ils évoluent et des ressources alimentaires que ce dernier leur propose [72].

### 1. Les canards de surface

Sept canards de surface fréquentent nos territoires de chasse. Il s'agit du colvert, de la sarcelle d'hiver, du siffleur, du chipeau, du pilet, de la sarcelle d'été et du souchet. Un certain nombre de caractéristiques leur sont communes.

Les mâles présentent un plumage de noces plus éclatant que celui de leur compagne. Ils se contentent d'une nourriture végétale et ne plongent pas (ou rarement, et toujours en eau très peu profonde) pour la trouver.

Lorsqu'ils nagent, ils gardent la queue hors de l'eau, ce qui « rehausse leur silhouette ». Ils s'envolent directement, sans courir à la surface de l'eau (une exception, toutefois, confirme cette règle : le siffleur). Lorsqu'ils volent, le cou long et tendu, une silhouette élancée permettent encore de les reconnaître [68].



Attitudes d'un canard de surface : alimentation, vol ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

#### a. Le canard colvert

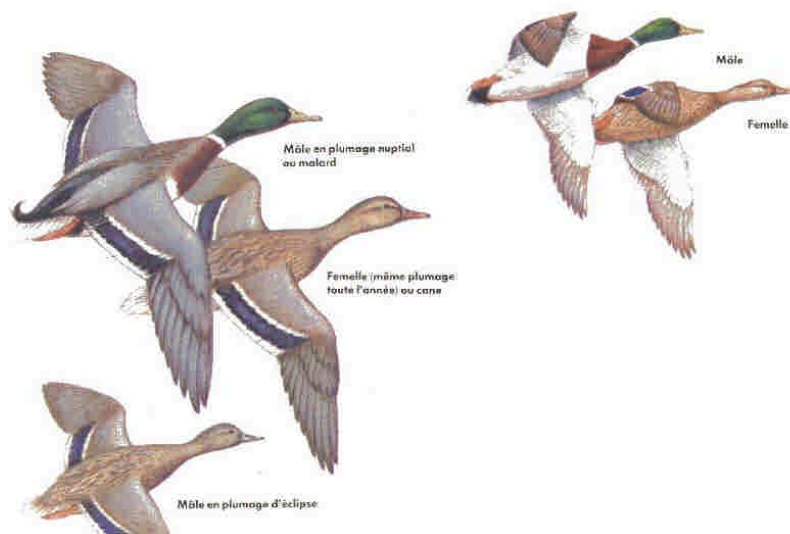
Qu'il porte le nom de malard pour le mâle, de bourre ou d'ainette pour la femelle, l'identification de l'espèce colvert (*Anas platyrhynchos*) est facile. La détermination du colvert purement sauvage l'est déjà beaucoup moins. En effet, trop de mauvaises imitations circulent désormais dans la nature. C'est pourquoi il convient d'être très vigilant lors des lâchers et de ne surtout pas remettre en liberté, après la saison de chasse, de mauvais appelants femelles.

L'association picarde des chasseurs de gibier d'eau de la Somme l'a bien compris et organise chaque année, en juin, un concours de lâcher dans les étangs de Fontaine sur Somme. Les meilleurs lots d'élevage, tous relâchés sur les étangs de la région, se voient récompensés par des prix de valeur.



Mâle colvert s'ébrouant au milieu de femelles ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Quoi qu'il en soit, le mâle adulte typiquement sauvage, en période nuptiale, a le cou vert métallique orné d'un fin collier blanc à la base. Le manteau et les scapulaires sont finement vermiculés de gris et de blanc, et les pattes orange soutenu, voire rouge brique. La femelle adulte en plumage nuptial a la tête chamois pâle. Le sommet de la tête est sombre avec des reflets verts, alors qu'une bande noirâtre part du bec et se termine en pointe derrière l'oeil. Les mâles en éclipse présentent un plumage sombre et uniforme sur le cou et sur le dos. La calotte, uniformément brun-gris sombre, contraste avec le reste de la tête. Chez les femelles, les plumes noisette cernées de brun foncé donnent au plumage un aspect écailleux.



Aspect des colverts selon la saison et le sexe ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, le colvert colonise toute l'Europe, excepté son extrême Nord et les régions montagneuses. Il se reproduit également en Afrique du Nord. Inutile de préciser qu'il figure sur la liste des espèces les plus répandues. D'après l'ouvrage de Cramp et Simmons, on peut estimer la distribution de ses effectifs ainsi : Islande : 5 000 couples ; Grande-Bretagne : 40 000 ; Belgique : 10 000 ; Pays-Bas : 15 000 ; Finlande : 160 000 ; Pologne : 90 000 à 100 000 ; pays de l'Est: 882 000. En France, comme nous l'avons vu, la distinction entre oiseaux sauvages ou non se révèle si délicate que tout chiffre risque d'être erroné.

En période hivernale, en Europe du Nord, la taille de la population atteint 5 millions d'oiseaux. Selon le Wetland International, la tendance observée depuis 1967 est à une certaine stabilité. Les pays bordant la Baltique accueillent environ 40 % de l'effectif moyen hivernant compté, et la partie ouest de la France 9 %. Les vagues de froid influent sur la répartition de l'espèce. Le Wetland International précise qu'en dans les pays situés au nord des Pays-Bas, les oiseaux sont environ 30 % moins nombreux lors des vagues de froid. En région mer Ivoire-Méditerranée (le sud de la France appartient à cette région), les effectifs, sont estimés à 4 millions de colverts. En janvier, le sud du pays accueille environ 8 % de l'effectif moyen.

L'espèce se montre omnivore et opportuniste. Les individus recherchent leur nourriture sur le sol ou dans l'eau. Toutes sortes de graines, sauvages ou domestiques, peuvent être consommées, ainsi que des insectes adultes et leurs larves, des mollusques...

L'espèce est généralement considérée comme migratrice, bien que certaines populations tendent à se sédentariser, comme c'est le cas dans l'ouest et le sud de l'Europe. On constate l'existence d'un très important brassage de populations, puisque l'on peut trouver des éléments qui arrivent du nord-ouest de l'Europe (Russie, Scandinavie...) ainsi que des oiseaux qui viennent de l'Est. Les mouvements entrepris vers les quartiers d'hiver commencent en août. Le pic en Europe de l'Ouest se situe en novembre - décembre.



Canard Colvert sur une rive ; Photo : Alain Fossé

Les zones de reproduction sont réoccupées de mi-février à début mai, selon leur localisation. Généralement, sous nos latitudes, les pontes ne commencent qu'en mars (parfois mi-février). A noter que si la première couvée est détruite, une ponte de remplacement vient «limiter les dégâts». La fin du cycle de reproduction est difficile à déterminer, dans la mesure où interviennent des oiseaux issus de lâchers. Une étude menée dans le sud-ouest de l'Angleterre indique 10 oeufs en moyenne pour une ponte. Après 27-28 jours de couvaie (extrêmes : 23-32 jours) naissent les jeunes, indépendants et volants dès l'âge de 50-60 jours.



Canne colvert et ses cannetons ; Photo : P. Petit

Si l'on en croit les observations du Wetland International l'avenir de cette espèce semble bon. Cependant, il convient de rester vigilant en ce qui concerne les lâchers, de façon à conserver un plumage et un comportement typiques aux individus libres. L'ANCGE (Association Nationale

des Chasseurs de Gibier d'Eau) s'élève d'ailleurs régulièrement contre la remise en liberté des mauvais appelants en fin de saison. A cette fin, l'Association nationale des chasseurs de gibier d'eau avait organisé des opérations de lâchers de repeuplement de canards bien typés dans les années 60. Elles ont sans doute permis aux effectifs de garder leur vitesse de croisière [25, 38, 68].

b. La sarcelle d'hiver

On surnomme la sarcelle d'hiver « petit clown », en raison de son maquillage, mais aussi « arcanette », « criquet », « truffleur », « moret », « maraton » ou « biganon ». *Anas crecca*, le plus petit canard d'Europe, ne pose aucun problème d'identification. Il présente, chez le mâle, une tête marron roux ornée d'une virgule verte barrant l'oeil ; un triangle crème orne chaque côté du derrière noir. Le miroir, chez les deux sexes, est vert et noir, encadré de deux barres claires. La femelle est tachetée de brun et de jaunâtre, avec les joues et le dessous du corps plus pâles. Sa tête moins marquée, son miroir plus grand et d'un vert plus vif la différencie de la femelle de la sarcelle d'été.



Variation de l'aspect du plumage suivant le sexe de la sarcelle d'hiver ; Illustration : JC Chantelat

En période de reproduction, l'espèce fréquente une vaste aire de distribution qui va des pays de l'ex-URSS à la Scandinavie. En dehors de quelques exceptions, cette aire se situe au nord de 45° de latitude. D'après Cramp et Simmons, les effectifs nicheurs seraient en France au nombre de 500

à 800 couples, la première place étant détenue par la Finlande, avec 80 000 couples. En période hivernale, ce sont environ 400 000 individus qui fréquenteraient l'Europe du Nord, et 1 million la région mer Noire-Méditerranée. D'après le Wetland International, près de 38 % des oiseaux se rencontreraient en Grande-Bretagne et 23 % en France (moitié ouest). Les sites d'hivernage les plus importants dans notre pays sont : la baie de l'Aiguillon, l'estuaire de la Loire, le golfe du Morbihan et la baie de Bourgneuf. Ces oiseaux adoptent différents types de comportement alimentaire selon qu'ils se nourrissent dans l'eau ou sur la vase.



Sarcelle d'hiver ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

L'espèce, omnivore, absorbe des graines, surtout en hiver. Les graines de scirpes conviennent parfaitement, mais toutes les espèces croissant en milieu humide peuvent convenir. Des algues, mais également des gastéropodes, viennent compléter ce régime. A noter que les vagues de froid, fussent-elles de très courte durée, sont susceptibles de déclencher des mouvements vers le sud et l'ouest. Les effectifs peuvent ainsi doubler dans le nord de l'Espagne lors des hivers rigoureux.



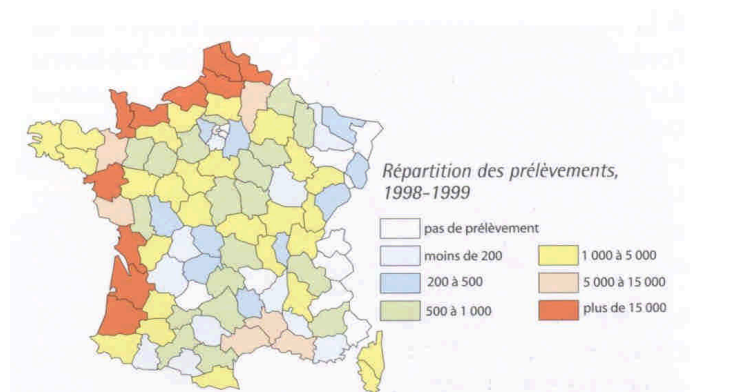
Couple de Sarcelles d'hiver ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Les oiseaux se reproduisent à l'âge de 1 an. La ponte commence mi-avril en Europe centrale et fin mai début juin en ex-URSS; elle comporte 8-11 oeufs (extrêmes : 7-15). En cas de destruction, la première ponte peut être remplacée. L'incubation, réalisée par la seule femelle (comme chez tous les canards), dure 21-23 jours et commence à la ponte du dernier oeuf. Les oiseaux sont volants vers 25-30 jours.



Sarcelles en hivernage ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Les sarcelles d'hiver baguées en Grande-Bretagne, au Danemark et aux Pays-Bas hivernent principalement en France et en Espagne lors des hivers rigoureux. Le développement du baguage de cette espèce a permis de montrer la diversité des voies migratoires et les changements de déplacements d'une année sur l'autre. En effet, les moindres vagues de froid altèrent toute interprétation portant sur les modalités de déplacement. Le passage postnuptial peut commencer dès le mois de juillet pour les oiseaux ayant marqué leur reproduction, mais le pic de passage se situe en Picardie vers octobre-novembre. Les mâles ont tendance à précéder les femelles. Le retour vers les lieux de nidification a lieu principalement en mars-avril, et les zones de toundra ne sont pas occupées avant fin mai.

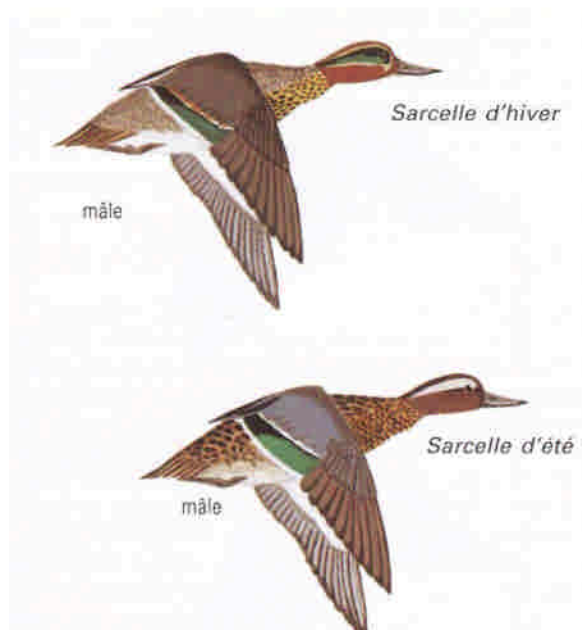


Répartition des prélèvements de Sarcelles d'hiver lors de la saison 1998-1999 ; source : ONCFS

Quel est l'avenir de la sarcelle d'hiver ? Il semble que sa survie ne puisse être assurée par les grands sites d'hivernage que dans la mesure où chaque plan d'eau est susceptible d'accueillir les oiseaux. Une partie de l'avenir de cette espèce passe donc par la sauvegarde de toutes les zones humides [13, 25, 56, 68].

c. La sarcelle d'été

La sarcelle d'été (*Anas querquedula*) prend le nom de « criquar », « crêpe », « criquet », « cartier » ou même « cannetta »... Il est communément admis que sarcelle est la déformation du nom latin *querquedula*. Un peu plus grand que la sarcelle d'hiver, cet oiseau peut difficilement se confondre avec une autre espèce de canard. Chez le mâle, on notera en vol le devant de l'aile gris-bleu pâle qui contraste avec le poitrail marron-brun et le ventre blanc. La tête est d'un marron plus prononcé que le ventre et est ornée d'un long sourcil blanc, qui part du devant de l'œil et se termine à la nuque. On remarquera également les longs scapulaires noirs et blancs qui finissent d'ornementer le plumage. La femelle, plus terne, comme les autres femelles de canards, se distingue aisément de la sarcelle d'hiver - qui présente également un miroir vert - par les épaules gris-bleu repérables en vol. Au sol, le dessin de la tête permet l'identification de l'espèce : le dessus est marron sombre, et une bande plus claire relie le bec à la nuque.



Différences de plumage entre Sarcelles ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La sarcelle d'été n'est pas un nicheur très commun en Europe occidentale, et les effectifs suivants doivent être considérés comme des maxima lors des bonnes années : Finlande : 1 000 à 2 000 couples ; Danemark : 250 à 350 ; Allemagne : plus de 1 000 couples; Pays-Bas : 2 000 à 5 000 ; Belgique : 100 à 150 ; Grande-Bretagne : 50 à 100 ; Italie : 100 à 200 ; France : 500 à 700 - cette dernière estimation variant d'ailleurs selon les auteurs. La population de Russie et des pays baltes, dont la taille doit être importante, n'est pas connue.



Plumages de la sarcelle d'été selon le sexe ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

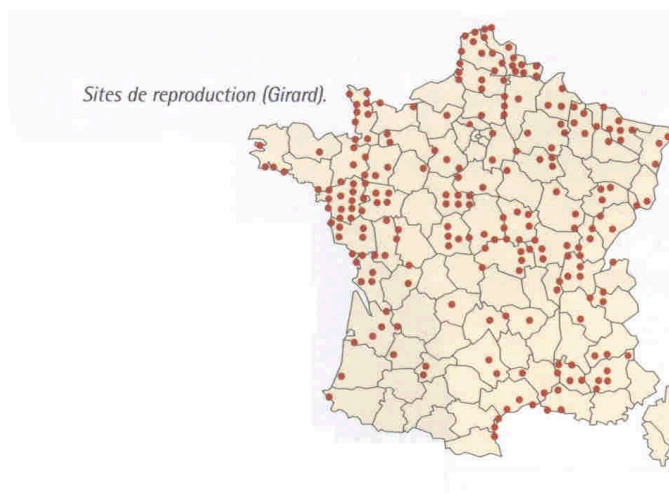
La sarcelle d'été est le seul anatidé dont tous les individus passent l'hiver en zone sub-sahélienne. En Afrique de l'Ouest, les effectifs hivernants sont estimés à 2 millions d'individus; les plus importants sites connus pour l'hivernage de cette espèce sont le lac d'Aleg en Mauritanie, le delta du Sénégal, le delta intérieur du fleuve Niger au Mali, les lacs Tchad et Fitri au Tchad.

Après la période de reproduction, les oiseaux quittent leurs territoires dès le mois d'août, et les premiers arrivent au Sénégal au début du mois de septembre. La plupart des oiseaux sont en Afrique à la mi-octobre, après, semble-t-il, avoir traversé la Méditerranée et le Sahara d'une seule traite. La majorité a quitté le Sénégal à la fin mars ; en mars et avril, le passage est donc maximal en Europe occidentale.

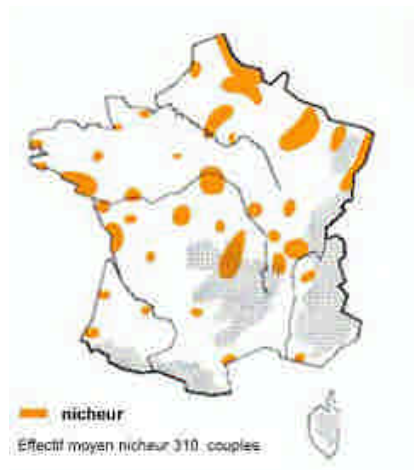


Couple de Sarcelles d'été en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

La reproduction s'étale d'avril à fin juin, la plupart des éclosions se produisant entre le 15 mai et le 15 juin. La ponte comprend 8-9 oeufs, exceptionnellement jusqu'à 14, qui sont incubés pendant 21-23 jours par la femelle. Celle-ci élève seule ses jeunes jusqu'à leur envol, à 35-40 jours. Ces oiseaux se reproduiront dès l'âge de 1 an.



Répartition des sites de reproductions des Sarcelles d'été en France, en 1999 ; source : ONCFS



Zones de reproduction des sarcelles d'été en France en 1996 ; source : ONCFS

La sarcelle d'été consomme des végétaux (feuilles, tubercules, graines), mais aussi des insectes divers, des gastéropodes, des annélides. En Afrique, l'espèce fréquente assidûment les rizières mal gérées et peut alors commettre des dégâts relativement importants.



Sarcelle d'été mâle ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

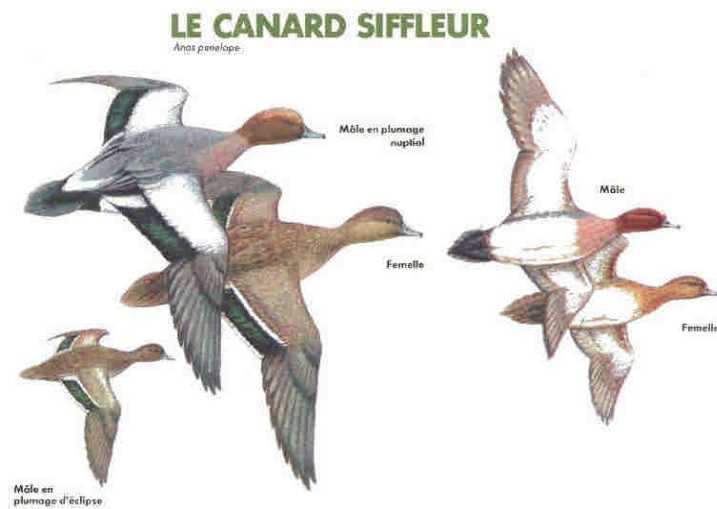
On connaît depuis peu de temps la taille probable de la population hivernant en Afrique, mais, la couverture géographique des dénombrements sur ce continent étant encore insuffisante, il n'est pas possible d'apprécier la tendance que manifeste cette espèce. Elle est en effet très sensible à la sécheresse, qui peut lui faire désertier totalement une région [13, 23, 25, 68, 72].

*d. Le canard siffleur*

Le canard siffleur porte différentes appellations selon les régions de France : cela va de vingeon à l'oigne (en Somme) ou oignon à pin ru (« tête rouge », en breton), wuiot ou même marèque. Le nom de siffleur lui va pourtant comme un gant, puisqu'il ne cesse de pousser de petits

sons flûtés. Sa désignation en latin est *Anas penelope*, car, selon la légende, ces oiseaux auraient porté jusqu'au rivage Pénélope encore enfant, après qu'elle eut été jetée par son père Icare dans la mer.

La détermination du plus marin de nos canards de surface ne pose guère de problèmes. Le mâle en plumage nuptial est gris, avec le ventre blanc et la poitrine rosâtre. Sa tête, rousse, s'orne d'une plaque frontale jaunâtre. En vol, la surface blanche de l'aile, au-dessus du miroir, distingue le mâle adulte du mâle immature. Les pattes sont sombres et le bec est gris. Les teintes générales de la femelle tirent sur le roux, avec un ventre blanc. On notera la forme trapue et arrondie de la silhouette.



Variations du plumage du canard siffleur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

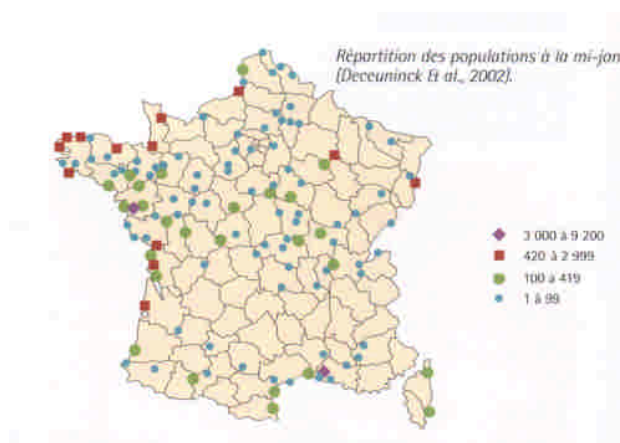
Le canard siffleur se montre presque exclusivement végétarien, qu'il se nourrisse dans les herbues des baies, dans l'eau ou sur la terre ferme. Selon les milieux, il n'hésite pas à se rapprocher des foulques, cygnes, oies rieuses et bernaches cravants, avec lesquels il entre en compétition alimentaire.



Couple de canards siffleurs ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, l'espèce se cantonne au nord du 55<sup>e</sup> parallèle, essentiellement en Russie et en Scandinavie. Quelques couples (30-50) nichent en Grande-Bretagne, alors qu'en France les seuls cas notés semblent être des oiseaux issus d'élevage. La reproduction commence vers la mi-mai en Grande-Bretagne, voire début juin dans le nord de l'Europe. La femelle dépose 8-9 oeufs qu'elle couve seule durant 24-25 jours. Les jeunes sont volants vers 40-45 jours. Certains d'entre eux pourront se reproduire à l'âge de 1 an, alors que d'autres attendront une année de plus.

L'espèce quitte ses contrées nordiques de reproduction pour passer l'hiver le long des côtes de la Manche, de la mer du Nord, de l'Atlantique et de la Méditerranée... La population hivernant dans le nord-ouest de l'Europe représente environ 750 000 oiseaux, et celle de la mer Ivoire 60 000. A noter que les oiseaux qui se reproduisent en Sibérie occidentale et centrale composent cette dernière population, ainsi que les effectifs qui hivernent au bord de la mer Caspienne. Les deux grands pays d'hivernage restent cependant les Pays-Bas (350 000 individus) et la Grande-Bretagne (250 000 individus).



Répartition des effectifs de canards siffleurs en France à la mi-janvier 1999 ; source : ONCFS

L'espèce séjourne également en Allemagne, en Irlande, en Italie, en Grèce et, en nombre limité, au Danemark et en Belgique. Les arrivées et les départs sur les lieux de nidification varient selon la latitude et les conditions météorologiques. Les oiseaux se rassemblent généralement dès le mois d'août, mais les mouvements sont mieux définis en septembre. Ils prennent leurs quartiers d'hiver en octobre-novembre et ne regagnent pas leurs zones de reproduction nordiques avant début avril.

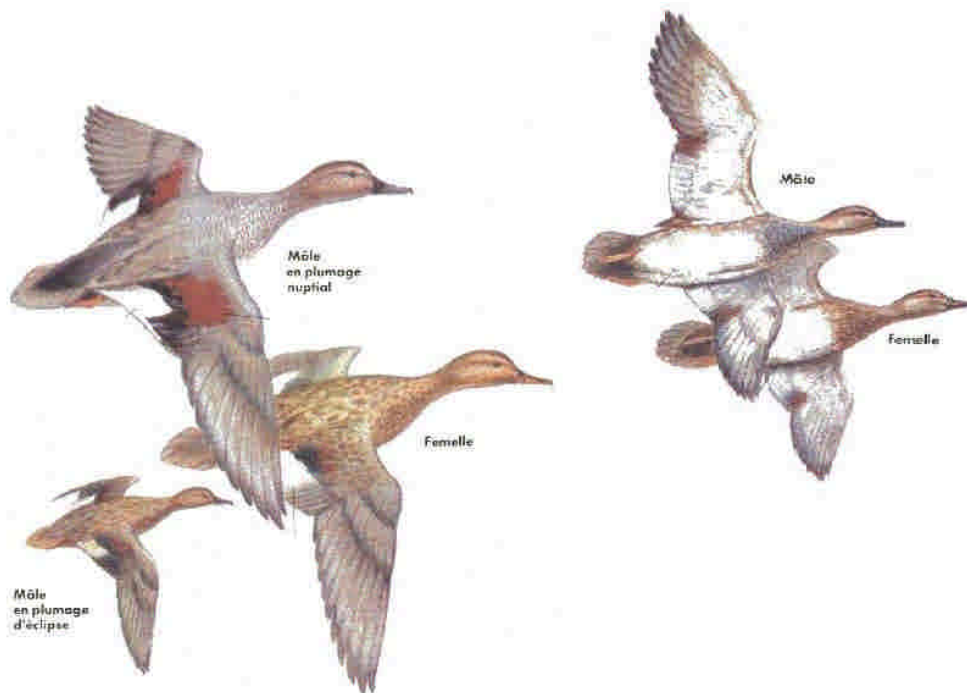


Canard siffleur mâle ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Les effectifs hivernants apparaissent stables, tant en Europe du Nord-Ouest que dans la région mer Noire-Méditerranée. Cette stabilité se prolongera aussi longtemps que les zones de reproduction et les lieux d'hivernage resteront vierges de toute atteinte humaine [68, 72].

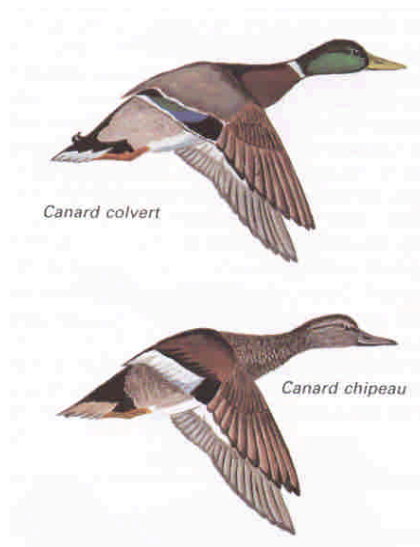
e. Le canard chipeau

Le canard chipeau porte également le surnom de « tierce » (en Picardie), de « ridenne » et de « rousseau » (en Vendée). L'étymologie du nom *Anas strepera* provient très probablement du latin *strepitus*, qui désigne un « son fort, violent », et fait très certainement allusion au cri de cet oiseau, qui serait plus sonore que celui du colvert.



Variations de plumages du canard chipeau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le canard chipeau se distingue nettement du colvert par son allure plus fine et sa taille inférieure. Seuls de tous les anatidés, mâles et femelles portent un miroir blanc. Le mâle possède un plumage gris, avec des couvertures alaires marron. Le ventre est blanc, tandis que la zone du croupion, noire, contraste très nettement avec celle du colvert. Le bec est gris, les pattes jaune orangées. La femelle, plus grise que la cane colvert, présente des teintes marron sur l'ensemble du corps. Elle ne porte pas sur la tête de bande sombre aussi nette que la cane colvert. Tout comme chez le mâle, le ventre est blanc, et les sous-caudales marron. Ces nombreuses différences excluent toute ressemblance avec le colvert, contrairement à une idée reçue.



Différences entre canard colvert et canard chipeau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le chipeau se nourrit principalement de végétaux recherchés en pleine eau. Parfois, il se contente de subtiliser les éléments que les foulques ramènent à la surface. Mais, il est parfois obligé de chercher son repas lui-même et sur la terre ferme, parmi les végétaux et les graines des céréales. Son régime inclut des algues, des végétaux à fleur, mais aussi des insectes, des mollusques et des annélides.



Canard chipeau ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Il se reproduit en mai et juin. Une dizaine d'oeufs par nid, couvés par la seule femelle, donnent naissance à des canetons 24-26 jours plus tard. Ces oisillons pourront voler lorsqu'ils seront âgés de 54-60 jours, puis se reproduire dès l'année suivante. Ils regagneront alors les zones de l'est de l'Europe où ils sont nés. A noter que l'espèce présente une tendance à se développer vers l'ouest. Elle niche ainsi, par-ci par-là, dans divers pays d'Europe de l'Est moins de 2 000 en France, 700 à 1 000 couples en Allemagne, 500 à 800 aux Pays-Bas, 500 à 600 en Grande-Bretagne et, le plus surprenant, 15 à 40 couples en Italie. Les oiseaux britanniques présentent une tendance à la sédentarisation, tout comme une partie de nos nicheurs français. En revanche, les oiseaux de l'est de l'Europe descendraient plutôt vers la mer Caspienne, la Grèce, la Turquie et la vallée du Nil. La migration de mue des mâles commence en juin, alors que les femelles sont encore au nid [37]. On les rencontre en France en juillet, par groupes d'une dizaine d'individus. Les femelles et les jeunes prennent la même route, mais en août. Le pic automnal est atteint en Europe de l'Ouest vers octobre-novembre. La majorité des chipeaux ont rejoint leurs quartiers d'hiver à la mi-décembre. En mars et avril, le passage de retour leur permet de survoler une nouvelle fois notre pays [25, 72].

f. Le canard pilet

Le canard pilet (*Anas acuta*) possède de nombreux sobriquets glanés çà et là dans les régions françaises : « p'nard » en baie de Somme, « pointard », « canard faisan », « queue fourchue », « queue d'aronde », « pailles au cul »... Il faut bien reconnaître que la queue de cet oiseau le

distingue de tous les autres. D'ailleurs, pilet vient du latin *pilum*, qui désignait un javelot : nul doute que cette appellation fasse allusion à la forme de son appendice caudal.

Du point de vue morphologique, le canard pilet est le plus élancé de toute la famille. Sa silhouette, étirée en longueur, se termine par une longue queue effilée. Le mâle se distingue nettement de la femelle par un corps gris finement perlé sur lequel tranchent, de chaque côté, des scapulaires noirs. Le ventre est blanc, le croupion et la queue sont noirs. Une raie blanche remonte du poitrail, également blanc, jusqu'au cou brun chocolat ; le bec est gris-bleu, et noir à la base. La femelle présente une silhouette fine, élégante, avec un cou très fin, une tête allongée et un bec gris-bleu.



Variation de plumage du canard pilet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le pilet se nourrit généralement dans des eaux dont la profondeur varie entre 10 et 30 cm. Il a une préférence pour les matières végétales, mais ne fait pas la fine bouche lorsque quelque insecte se présente. Son régime végétarien, composé de feuilles, de tubercules et de graines, souffre ainsi quelques entorses avec des gastéropodes, des insectes et de petits crustacés. Il a besoin de forces pour entamer sa migration vers la Russie, où nichent la plupart des individus de l'espèce [37].

La population nicheuse, estimée à 300 000 couples uniquement dans la partie occidentale du pays, doit être très nettement supérieure à l'échelle du pays. En revanche, le pilet est un nicheur rare en Europe de l'Ouest : 20 000 couples en Finlande, 200 au Danemark, 150 à 200 en Allemagne, 5 à 10 couples en France (essentiellement en Picardie) et 5 en Belgique. La reproduction s'étale de mi-juin à mi-août. La ponte comprend 7-9 oeufs couvés par la seule femelle

pendant 22-24 jours. Les jeunes sont volants à l'âge de 40-45 jours et se reproduisent, généralement, dès l'âge de 1 an.



Canard Pilet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

L'espèce, essentiellement migratrice, hiverne en Grande-Bretagne et en Irlande. Les oiseaux venus de l'Europe continentale, Russie comprise, choisissent de stationner sur les milieux côtiers, avant de regagner l'Afrique par la voie atlantique. Le retour empruntera une autre route : la voie continentale. Si la [37] de descente commence en août, elle atteint son pic entre mi-septembre et mi-novembre. En ce qui concerne le retour, il faut noter que l'éloignement des zones de reproduction oblige les pilets à un long périple qui ne les ramène parfois « chez eux » que vers le mois de mai.

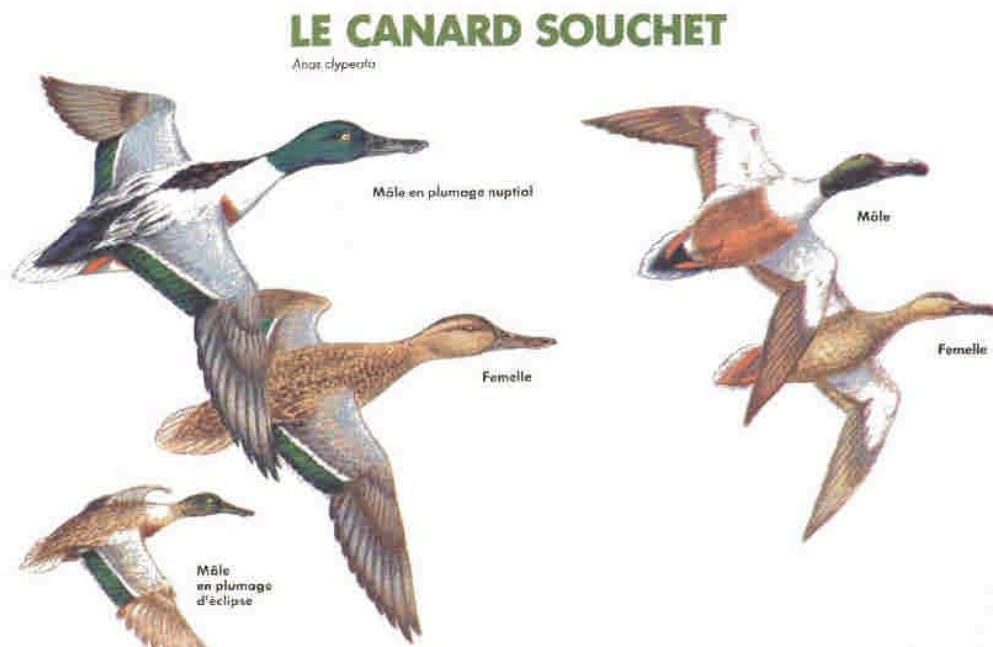
D'après le Wetland International, les effectifs dénombrés en Europe du Nord-Ouest n'indiquent pas de changement majeur sur les dix dernières années. Certes, pour les oiseaux qui hivernent en Méditerranée occidentale, il existe des variations importantes d'année en année, mais tout porte à croire que la population de cette espèce est stable. Toutefois, il convient de garder à l'esprit que les effectifs de ce sympathique oiseau restent liés au développement industriel et agricole, que ce soit dans les zones nordiques de reproduction ou dans les lieux africains d'hivernage [13, 68].

g. *Le canard souchet*

Le canard souchet (*Anas clypeata*) porte parfois les surnoms de « rouge de rivière », « rouget », « canard cuiller » ou « canard spatule », voire « louchard »... Il semble qu'il doive son nom vernaculaire aux herbes « souchet » dans lesquelles il aimerait à vivre. En latin, *clypeata* vient

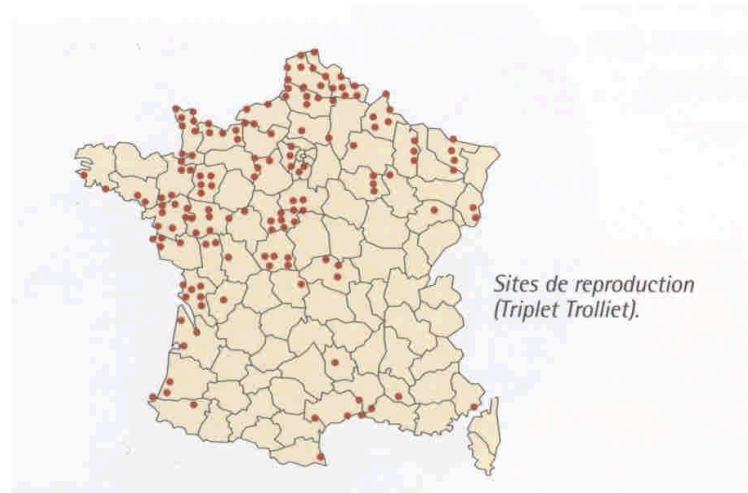
de *clypeus*, « bouclier ». Le canard souchet ne peut se confondre avec aucune autre espèce tant son bec gris-noir, énorme, en forme de spatule, et sa silhouette ramassée sont caractéristiques.

Le mâle a un dos noir et une tête verte, un ventre et des flancs marron tirant sur le roux. Le devant de l'aile est bleu pâle, tout comme chez la sarcelle d'été. Poussant la coquetterie au maximum, il possède des yeux jaune-orange assortis à ses pattes (orange à rouge). C'est justement la couleur des yeux qui permet de distinguer le mâle de la femelle chez les juvéniles (œil marron tirant sur le jaune). La femelle présente un plumage sensiblement identique à celui de la cane colvert, dont elle se distingue par la couleur bleutée des épaules, le bec et la silhouette totalement dissemblable. La forme de ce bec prédestine le souchet à filtrer les éléments liquides, d'où il tire de minuscules crustacés, petits mollusques, insectes et larves qui constituent son régime quotidien. A défaut, il peut absorber des graines de plantes aquatiques, plus rarement des annélides et des oeufs d'amphibiens.



Variations de Plumage du Canard Souchet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Comme toutes les espèces de canard, le souchet est monogame. Après l'accouplement, le rôle du mâle se résume à une simple présence aux côtés de la femelle, qui couve consciencieusement ses 9-11 oeufs, parfois jusqu'à 14. Mais la patience de monsieur souchet a des limites, et il laisse bien souvent sa cane poursuivre seule la couvaison jusqu'au terme des 22-23 jours nécessaires à l'éclosion. Les jeunes, indépendants, sont volants au bout de 40-45 jours et peuvent se reproduire à l'âge de 1 an.



Principaux sites de reproduction du canard souchet, en France, en 1999 ; source : ONCFS

Le souchet niche de façon clairsemée dans tous les pays d'Europe. On trouve le plus fort contingent aux Pays-Bas (9 000 à 12 000 couples), 1 000 à 1 500 en Allemagne, 700 à 1 100 en France. Essentiellement migrateur, il déserte les contrées les plus nordiques de son aire de distribution assez tôt. Sa [37] de descente débute aussi tôt que celle de la sarcelle d'été. Cependant, le pic migratoire se situe sans conteste aux mois de septembre et octobre, période à laquelle des sujets arrivent déjà au Sénégal, même si le passage se poursuit en novembre. Le souchet peut prendre diverses directions, depuis la Grande-Bretagne jusqu'à l'Afrique sub-saharienne.

Le Wetland International estime à environ 375 000 le nombre d'individus alors présents sur le pourtour de la Méditerranée, et à 40 000 ceux qui fréquentent l'Europe de l'Ouest. Environ 27 000 oiseaux séjournent en hiver en France.



Canard Souchet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le retour vers les lieux de nidification se situe entre la mi-mars et la mi-avril, ce qui permet à tous les oiseaux d'atteindre leur zone de reproduction pour le mois de mai.

Une menace pèse-t-elle sur cette espèce ? Si oui, elle viendrait, comme pour la sarcelle d'été, d'une altération, voire d'une disparition, des zones humides fermées que le souchet affectionne, particulièrement pendant sa période de reproduction [25, 68, 72].

## 2. Les canards plongeurs

Neuf espèces de canards plongeurs sont classées « gibier » sur notre territoire : la nette rousse, le fuligule milouin, le fuligule morillon, le fuligule milouinan, l'eider à duvet, la harelde de Miquelon, la macreuse brune, la macreuse noire et le garrot à oeil d'or.

Contrairement aux canards de surface, ils plongent, parfois très profondément, pour trouver leur nourriture, essentiellement composée de petits animaux, mollusques, larves, crustacés... Ils préfèrent les plans d'eau étendus et profonds.



Façon caractéristique de décoller d'un canard plongeur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Morphologiquement, les canards plongeurs présentent une silhouette plus basse et ramassée ; ils possèdent des pattes très à l'arrière du corps, qui leur servent de propulseur sous l'eau. A l'envol, ils courent à la surface de l'eau... exception faite de la nette rousse. Au vol, leurs battements d'ailes sont très rapides, et leur allure est toujours plus ramassée que celle des oiseaux de surface [13, 25].

### a. La nette rousse

La nette rousse (*Netta rufina*) porte, selon les régions, les noms de « canard mu » (c'est-à-dire muet), « jaffre roux », « jaffre à bec rouge », ou encore « rougeon » (Savoie), sans

oublier « bouï d'Espagne» (Gard)... Le mâle ne peut se confondre avec aucun autre canard, avec sa tête d'un roux tirant sur le jaune et ornée d'une huppe orangée. Le bec est du plus beau rouge, tout comme les yeux. Le dos est de couleur marron-beige, alors que le noir domine sur le ventre et la poitrine. Une bande blanche le long de l'aile contraste avec le reste roux et gris. Les pattes sont orange. Plus terne, la femelle possède une tête brune, avec l'arrière de la joue souligné d'un trait gris clair. Le ventre et la poitrine sont beiges, tandis que le marron domine sur le dos et les ailes, qui sont bordées d'une bande blanche. Le bec tire sur le brun, avec le bout rougeâtre, les pattes sont rose terne.



Variations du plumage de la Nette Rousse ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En Europe de l'Ouest, les effectifs sont morcelés et, par conséquent, très réduits à chaque endroit. Des populations, très localisées, vivent au Danemark (au maximum 5 couples), aux Pays-Bas (40 à 60 couples), mais les populations nicheuses se trouvent surtout dans le Sud : 3 000 à 6 000 couples en Espagne, 300 à 500 en France, sans oublier la Turquie et la Roumanie, où leur nombre n'est pas connu avec certitude.

Comme chez tous les canards, l'essentiel des tâches liées à la reproduction incombe à la seule femelle, qui établit son nid au bord de l'eau, mais qui, parfois, n'hésite pas à emprunter l'installation d'autres espèces, dont le colvert et le chipeau. Pendant la saison de reproduction (d'avril à début juillet en Europe centrale), les femelles pondent 8-10 oeufs (parfois jusqu'à 14) et les couvent 26-28 jours. Les jeunes sont capables de voler dès le 45<sup>e</sup> jour.



Nette Rousse ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Bien entendu, l'espèce déserte les pays les plus nordiques en période hivernale. Les oiseaux passent ces quelques mois sur le pourtour de la Méditerranée : Espagne (près de 24 000 oiseaux) et France (5 000 en moyenne) accueillent les effectifs les plus importants, mais loin derrière les pays de l'ex-URSS.

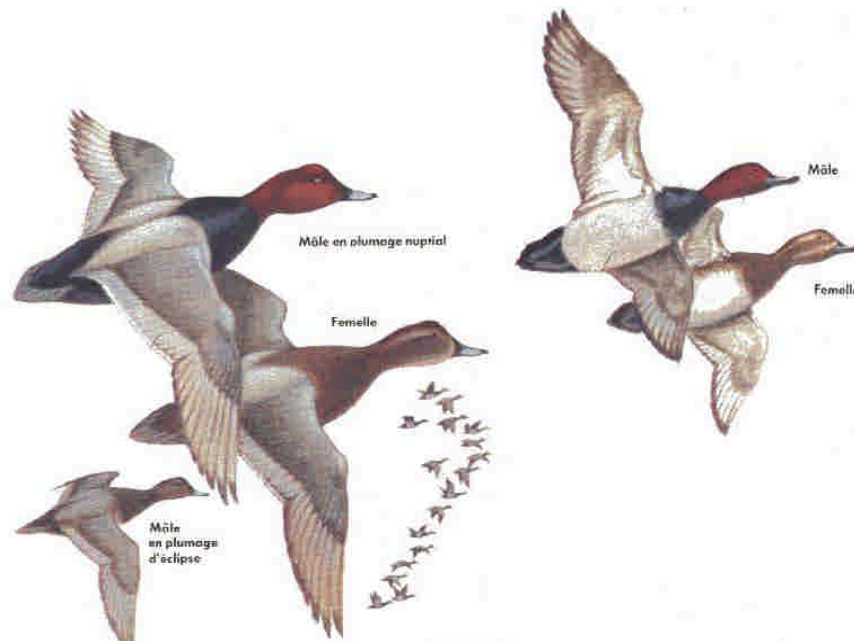
Les effectifs varient d'une année à l'autre. D'après le Wetland International, ils sont restés stables en Méditerranée occidentale de 1967 à 1975. Les années 80 ont connu une explosion, suivie d'une diminution sensible, puis d'une remontée. Faut-il en conclure que l'espèce connaît des problèmes ? Pas vraiment, mais il convient de veiller à ce que les habitats fréquentés par la nette rousse conservent toutes leurs caractéristiques naturelles, car les sites qu'elle affectionne sont très peu nombreux [25, 56, 72].

#### *b. Le fuligule milouin*

Le fuligule milouin (*Aythya ferina*) n'est pas non plus épargné par le langage populaire, qui l'a surnommé « gilet rouge », « gilet cendré », « gilet tané », « rougeot », « plumard », « moreton » ou « morelon ». On suppose que l'étymologie de son nom vernaculaire fait référence à sa taille, puisque *mittel ente* signifie, en allemand, « canard moyen », ce qui aurait abouti à milouin. Quant au latin, *ferina* signifie « sauvage ».

Le milouin mâle rappelle, par la couleur de sa tête, la nette rousse, mais il s'agit là du seul point commun puisqu'il offre un roux plus marron, et pas de huppe orangée. Une poitrine noire prolonge le cou, également marron-roux. Ventre, flanc et dos gris pâle contrastent avec ces couleurs sombres et le gris-noir des pattes. Une bande alaire grise et l'absence de blanc caractérisent cet oiseau, tout comme le noir du bec à la base bleu-gris et les yeux rouges. La

femelle a la tête, le cou et les yeux marron-brun. La poitrine brun-gris et le dos gris sombre, le ventre gris et les pattes noires complètent sa tenue.



Variations du plumage du fuligule milouin ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le milouin sait s'adapter en matière de nourriture et il se contente de végétaux ou de petits animaux selon les cas. Particularité de l'espèce : le mâle se nourrit d'abord, la femelle se contente des restes. Cela explique, selon les ornithologues, que mâles et femelles n'hivernent pas ensemble. Le caractère dominant des mâles lors de la quête de nourriture contraint les femelles à chercher d'autres sites. Elles se déplacent donc plus au sud, où les mâles viennent en moins grand nombre.

Le milouin est un migrateur, exception faite de quelques populations nordiques considérées comme sédentaires, ou pour le moins semi-migratrices seules les vagues de froid viennent à bout de leur entêtement à rester sur place. Le gros de la troupe migre vers l'ouest et le sud-ouest pour passer l'hiver dans la région Méditerranée - mer Noire (1 250 000 individus), en France (65 000), en Suisse (62 000), en Allemagne (44 000)...



Bande de fuligules milouins posés sur un étang ; Photo : Brem



Couple de fuligules milouins ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Au cours des cent cinquante dernières années, la distribution du fuligule milouin en période de reproduction a fortement varié. Après avoir colonisé la Suède, la Finlande et le Danemark à la fin du siècle dernier, ce canard s'est implanté dans les divers pays de la communauté européenne au cours des dernières décades du XX<sup>e</sup> siècle. Il niche désormais depuis l'ex-URSS jusqu'au bord de l'Atlantique. Seules quelques nations, comme le Portugal, ne possèdent pas de représentants nicheurs de l'espèce. Parmi les pays les plus accueillants figurent la Finlande (5 000 couples), la France (3 000 à 3 250) et l'Allemagne (1 500 à 3 000) ; les plus « démunis » sont la Belgique (250), l'Espagne (200 à 250) et les Pays-Bas (100 à 300).

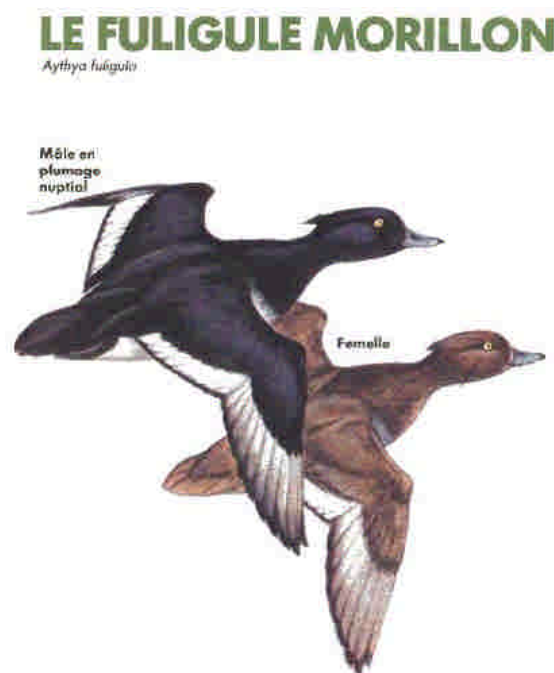
Après avoir construit le nid, la femelle y dépose 8-10 oeufs qu'elle couve 25 jours en moyenne. Lorsque la première couvée se trouve détruite lors des premiers stades de la reproduction, une seconde couvée, dite de remplacement, voit le jour. Les oisillons sont nidifuges

et quittent donc rapidement le nid pour être élevés sur de grands plans d'eau. Ils pourront se reproduire dès la première ou la deuxième année, selon les individus.

L'avenir du milouin est préoccupant. En effet, après une extension de son aire de reproduction, encouragée par un climat favorable et la création de plans d'eau, ses effectifs connaissent une courbe inverse. On l'explique couramment par une baisse de productivité lors de la reproduction et une forte mortalité en période hivernale [13, 23, 25, 56, 72].

### c. Le fuligule morillon

Le fuligule morillon (*Aythya fuligula*) est encore appelé « pilet huppé », « pilet vireux », « jacobin » ou « négron ». Plusieurs hypothèses ont été avancées sur l'étymologie de son nom vernaculaire. Morillon viendrait de morion, « casque », à cause de la forme de la huppe; ou bien de *morillo*, « petit maure » en espagnol, qui ferait référence à sa couleur foncée. La couleur noire est d'ailleurs le trait dominant du plumage du mâle, en contraste avec le ventre et les flancs blancs. Une très fine huppe orne le sommet de la tête. Les yeux jaune d'or tranchent avec le noir violacé de la tête. Les ailes noires, rayées d'une bande blanche, et le bec bleu avec un onglet noir complètent l'anatomie du mâle. La femelle, brune quasi uniformément sur le dessus du corps, possède un ventre blanc et porte une très courte huppe, pas toujours visible. Un anneau blanc encercle parfois le bec.



Variations du plumage du fuligule morillon ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Cette espèce, tout comme le milouin, a étendu son aire de répartition depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'assèchement des grands lacs d'Asie du Sud-Ouest a sans doute obligé les oiseaux à rejoindre l'Europe. Si l'on ajoute à cela la prolifération des moules zébrées (l'un des plats préférés du morillon, avec les coques et les petits crustacés) sur certains plans d'eau, on comprend mieux l'intérêt qu'il montre pour notre continent. Ainsi ce canard niche-t-il pour l'essentiel dans les pays de l'ex-URSS, où il n'existe aucune donnée chiffrée à l'heure actuelle (arrivée mi-mai dans le Nord, ainsi qu'en Sibérie occidentale), mais aussi en Scandinavie (40 000 couples en Finlande), que le morillon atteint vers la fin mars, et en Islande (10 000 couples)... La France se situe aux alentours de 500 à 700 couples, alors que le parent pauvre européen reste l'Italie, avec 5 à 15 couples.

La femelle choisit généralement le site de nidification, au bord d'un plan d'eau, sur une île ou un îlot de préférence, voire au sein d'une colonie de mouettes rieuses, pour se protéger des prédateurs.

La période de reproduction s'étend de la mi-mai à la mi-août. La femelle pond 8-11 oeufs qu'elle couve seule environ 25 jours. Les jeunes pourront voler au bout de 45-50 jours et se reproduiront la première année pour les plus précoces, la deuxième pour les autres. La migration automnale débute très tôt, puisque tous les sites de nidification se vident dès septembre et sont totalement désertés dès fin octobre ou début novembre [37].



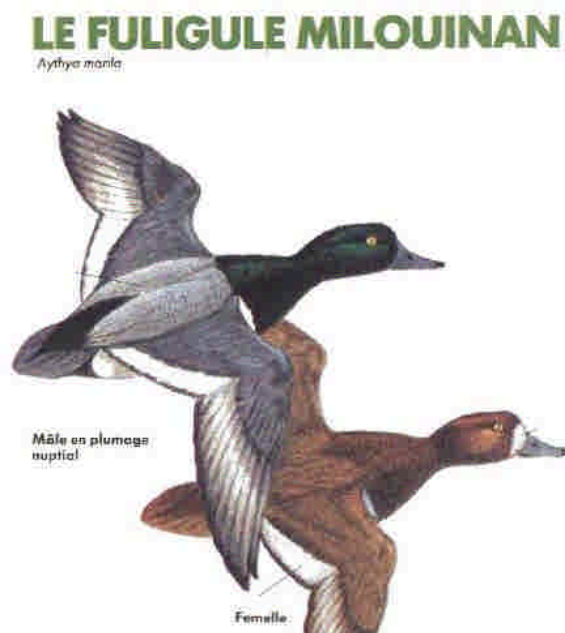
Fuligule Morillon ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Pendant la période hivernale, 600 000 oiseaux environ prennent la direction de la région Méditerranée-mer Noire ; 750 000 environ choisissent l'Europe de l'Ouest. Parmi les pays les plus

fréquentés, citons: les pays baltes, mais aussi la Suisse (140 000 individus), les Pays-Bas (125 000), le Danemark (100 000) et le sud de l'Allemagne (60 000). Quant à la France, on estime les hivernants à 40 000. Comme on peut le constater, les effectifs sont nombreux et stables [13, 25].

d. *Le fuligule milouinan*

Le fuligule milouinan (*Aythya marila*) encore appelé « cumer » (en picard), « morette », « jaffre noir et blanc » (mâle), « jaffre gris et brun » (femelle) en Savoie, ou « souchet de la mer » en raison de la forme de son bec rappelle un peu le milouin, d'où son nom, qui veut dire « dans le genre du milouin ». Le nom latin *marila*, « charbon menu, cendré », fait allusion à la couleur noir et gris du mâle. Le dos est gris pâle, les flancs sont blancs, la poitrine et la tête noires, avec une bande blanche sur l'aile noire et un bec gris-bleu muni d'un onglet noir; pas de huppe, contrairement au morillon. La femelle ressemble à celle du morillon. De taille légèrement plus importante, elle possède un anneau blanc très caractéristique autour du bec.



Variations du plumage du fuligule milouinan ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

L'espèce, omnivore, semble marquer une préférence pour les mollusques, qu'ils soient d'eau douce ou marins. Son régime se compose principalement de moules et de coques lors de ses longs

séjours hivernaux sur les côtes, de moules d'eau douce, mais aussi de crustacés et de végétaux divers.

En période hivernale, le milouinan fréquente essentiellement les côtes - un faible effectif affectionnant quelques lacs continentaux. On estime le nombre d'hivernants à environ 150 000 dans le nord-ouest de l'Europe. Les pays les mieux lotis sont les Pays-Bas (58 000) et l'Allemagne (30 500). Seulement 2 000 se répartissent chez nous sur un très petit nombre de sites, parmi lesquels l'estuaire de la Vilaine, ainsi que les baies des Veys et de Bourgneuf. Ailleurs, les données ne sont guère explicites.

Le milouinan est un migrateur-né. Seuls quelques individus restent parfois en Islande. Sinon, les mâles entament leur migration de mue dès juillet pour se rendre dans l'est de la Sibérie. Il n'est pas rare non plus de rencontrer 1 millier d'oiseaux aux Pays-Bas en juillet [37]. Les oiseaux quittent le nord de la Russie fin août - début septembre. Le pic de la migration de descente se situe mi-octobre en Allemagne du Nord, fin octobre aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne. En France, le plus fort contingent passe vers la mi-janvier. Normalement, la migration de retour commence vers la mi-mars et s'étale jusqu'à la fin mai, date d'arrivée sur les lieux de nidification [37].



Couple de fuligules milouinans ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

L'espèce niche entre le 55<sup>e</sup> parallèle de latitude nord (limite nord) et le 60<sup>e</sup> (limite sud). Le nord de la Russie accueillerait le plus grand nombre (115 000 couples), loin devant l'Islande (10 000) et la Scandinavie (1 000). On dispose de renseignements plus précis sur l'Islande: là-bas, la ponte s'étale entre le 22 mai et le 3 juin, en fonction de la température qui a prévalu pendant les quelques jours précédents. La femelle construit son nid à proximité de l'eau, y dépose 8-11 oeufs qu'elle couve seule pendant 26-28 jours. Les jeunes sont volants à 40-45 jours [13, 56, 72].

En l'état actuel des connaissances, pas d'inquiétude en ce qui concerne l'avenir de ce plongeur [25].

e. L'eider à duvet

L'eider à duvet (*Somateria mollissima*) porte le surnom « d'oie à duvet » ou de « canard édredon », ce qui n'a rien d'étonnant puisque le duvet de son ventre a longtemps servi à confectionner des couettes (*Eiderdaun*, « édredon » en allemand, signifie littéralement « don de l'eider »). C'est que ce canard tapisse son nid de duvet que l'homme recueille pour fabriquer des accessoires de literie.

De taille importante, le mâle se caractérise par un fort contraste de blanc et de noir : le dos est blanc sur le devant, mais noir dans le bas et sur l'ensemble du ventre. Les couvertures des ailes, blanches, tranchent avec les rémiges noires. Une calotte noire part de la base du bec et s'arrête au niveau de la nuque. Le bec, dans le prolongement du front, est gris-vert. Une tache verte orne le haut du cou. La femelle ressemble à une grosse cane colvert, mais elle s'en distingue facilement par le bec en prolongement du front et les rayures noires très marquées sur l'ensemble du corps.

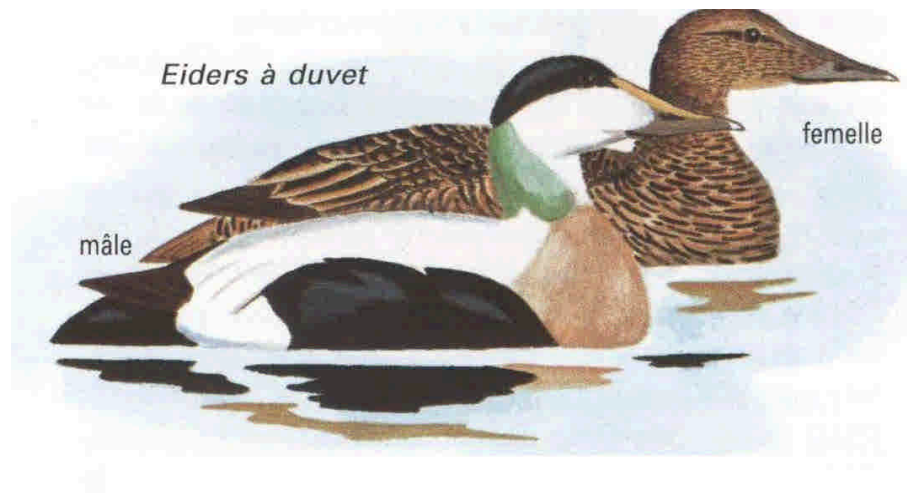


Plumage nuptial caractéristique de l'eider à duvet ; Illustration : ONCFS

L'eider consomme principalement des mollusques, avec une préférence marquée pour les moules. Il apprécie également d'autres espèces de coquillages, ainsi que certains crustacés, notamment les crabes. Localement, il ne dédaigne pas les œufs de harengs, les étoiles de mer, etc.

L'eider est partiellement migrateur, beaucoup d'oiseaux restant à proximité immédiate de leurs zones de reproduction. Les migrations de mue, qui intéressent principalement les mâles

adultes, se déroulent dès le mois de juin [37]. Les femelles suivent à partir du début du mois d'août. Après la mue, la dispersion vers le sud se produit de septembre à novembre. Des mouvements vers le sud peuvent avoir lieu plus tardivement, en fonction de l'intensité du froid. En mars, les premiers oiseaux atteignent l'Estonie, et les reproducteurs sont présents en Finlande dans la seconde quinzaine d'avril. Au Spitzberg et en Russie, l'arrivée se produit entre mi-avril et mai, selon la date de la fonte des glaces.



Couple d'eiders à duvet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

L'eider est un nicheur côtier largement répandu sur toutes les côtes d'Europe du Nord, à l'exception du sud de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. En France, il niche rarement: seulement 5 à 10 couples recensés, notamment sur les côtes bretonnes.

Les effectifs nicheurs sont en revanche très importants en Europe : 200 000 à 300 000 couples en Islande ; 20 000 à 25 000 au Danemark ; 1 000 en Allemagne de l'Ouest; 10 000 à 25 000 en Grande-Bretagne ; jusqu'à 10 000 en Irlande et 4 500 aux Pays-Bas. 297 000 couples nicheraient sur les côtes baltes de Suède, de Finlande et d'Estonie.

Les premiers oeufs sont pondus début avril en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, fin avril-début mai en Écosse, fin mai-début juin en Islande et en Russie, mi-juin au Spitzberg et à proximité du cercle arctique. Les nids sont construits à proximité immédiate les uns des autres. La femelle, à laquelle incombe la construction du nid, y dépose 4-6 oeufs en moyenne et les couve seule pendant 25-28 jours. Au début de la couvaison, le mâle reste à proximité. Sur les colonies, les différentes nichées s'assemblent en crèche pouvant dépasser la centaine d'oiseaux. Les jeunes sont volants à l'âge de 65-75 jours, mais ils ont déjà acquis leur indépendance à l'âge de 55-60 jours, parfois plus tôt. Ils ne se reproduiront qu'à partir de 3 ans, âge auquel ils adopteront leur couleur définitive.



Mâle eider à duvet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Compte tenu des effectifs annoncés, il n'est pas surprenant d'aboutir à une population hivernante de l'ordre de 2 millions d'oiseaux. Dans les pays les plus proches de la France, il faut citer les populations d'Allemagne (167 000), du Danemark (540 000), des Pays-Bas (147 000), de Grande-Bretagne (70 000). Plus modestement, l'Irlande accueille 2 000 oiseaux, la France 3 000, l'Italie 250 à 500. Au moins 750 000 oiseaux hiverneraient en mer Baltique.

L'eider est un nicheur côtier largement répandu sur toutes les côtes d'Europe du Nord, à l'exception du sud de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. En France, il niche rarement: seulement 5 à 10 couples recensés, notamment sur les côtes bretonnes.

Les effectifs nicheurs sont en revanche très importants en Europe : 200 000 à 300 000 couples en Islande ; 20 000 à 25 000 au Danemark ; 1 000 en Allemagne de l'Ouest; 10 000 à 25 000 en Grande-Bretagne ; jusqu'à 10 000 en Irlande et 4 500 aux Pays-Bas. 297 000 couples nicheraient sur les côtes baltiques de Suède, de Finlande et d'Estonie.

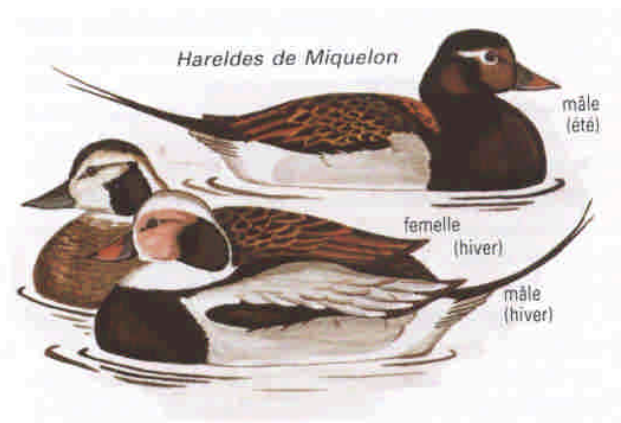
Le cas de cette espèce reste complexe. A certains endroits, l'eider permet un commerce florissant du duvet. A d'autres, il occasionne des déprédations sur les gisements de moules. Ces deux relations avec l'homme ne l'empêchent pas de montrer une prospérité à toute épreuve, faisant de lui l'un des canards marins les plus abondants [13, 23, 25, 56, 72].

#### *f. La Harelde de miquelon*

La harelde de Miquelon (*Clangula hyemalis*), longtemps appelée « fuligule miquelonnaise » ou « harelde glaciale », porte également le nom régional de « canard de Pliquelon » (île située au

sud de Terre-Neuve), « canard à longue queue de Terre-Neuve » ou « petit pilet ». En Picardie, ce serait plutôt « pilet dériveux », et ailleurs « bésagu », « queot pilet » ou « miclou ». Plus sérieusement, la nouvelle nomenclature française tendrait à appeler l'espèce « harelde kakawi », comme le font depuis toujours nos cousins québécois.

La harelde est le seul canard européen aux ailes entièrement sombres. Chez le mâle, en hiver, la tête, petite, ronde et blanche, comme le cou et le ventre, contraste avec la poitrine, les ailes et le dos noirâtres. Le cou porte une tache sombre sur le côté. La longue queue effilée est caractéristique. En hiver, la femelle a le dessus sombre et le dessous blanc, barré d'une bande pectorale foncée.



Variations des plumages de l'Harelde de Miquelon; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La harelde constitue le plus important effectif de canards marins de l'hémisphère Nord lors de l'hivernage, avec près de 5 millions d'individus estimés (il est impossible d'obtenir des données plus précises, du fait de sa répartition en mer). En revanche, elle reste peu abondante dans les pays de la communauté européenne. Elle hiverne principalement en Grande-Bretagne (20 000 individus), au Danemark (6 000) et aux Pays-Bas (1 000). On en rencontre en France, mais en quantité extrêmement réduite.

Ces mêmes proportions se trouveraient respectées en période de reproduction : plus de 1 million de couples en Russie et en Scandinavie, 100 000 à 300 000 couples en Islande; ce petit canard plongeur ne niche pas en deçà du 60<sup>e</sup> parallèle de latitude nord. Le retour vers la mer du Nord et la Baltique a lieu mi-mars et s'étale jusqu'à la fin mai, date d'arrivée sur les lieux de nidification. Parvenue en Islande et sur la côte ouest du Groenland, la harelde met un peu plus longtemps à rejoindre la côte est du Groenland, le Spitzberg et la toundra russe (mi-mai à mi-juin). En Islande, le premier oeuf est pondu entre le 20 et le 30 mai, tandis que cet événement ne se produit que vers la mi-juin au Spitzberg. La femelle se charge de la construction du nid, puis y

dépose 6-9 oeufs qui sont incubés 24-29 jours. Les jeunes sont volants à l'âge de 35-40 jours. Ils se reproduisent deux ans plus tard. Les oiseaux quittent les sites de reproduction en août-septembre. Le passage se fait sentir dans le golfe de Finlande dans la première quinzaine d'octobre. Les mouvements se poursuivent jusqu'en décembre.

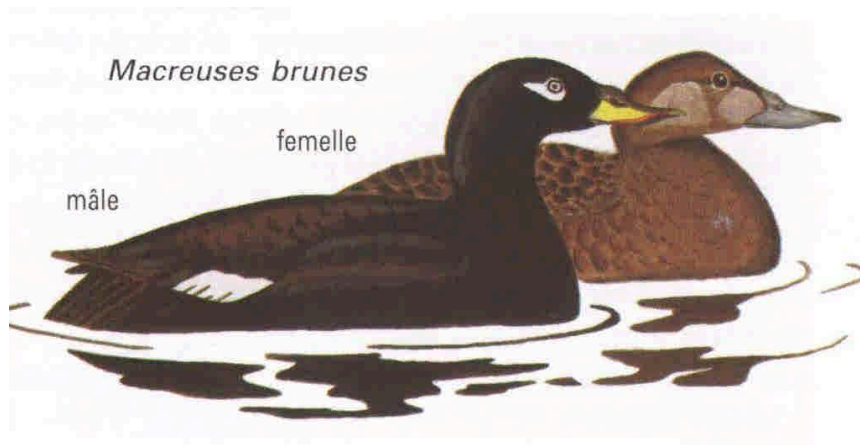
La harelde peut plonger jusqu'à 55m de profondeur pendant 30 à 60 secondes pour trouver sa nourriture. La base de son alimentation reste animale, se composant de mollusques et de crustacés. Des coquillages, tels que moules et coques, de petits crabes, des poissons et même quelques végétaux peuvent faire les frais de son appétit. En eau douce, elle se contente de larves et d'insectes.

Les effectifs de ce canard plongeur laissent augurer d'un avenir riche [13, 23, 25, 56, 72].

g. *La macreuse brune*

La macreuse brune doit son nom scientifique (*Melanitta fusca*) au grec *melanos* (« noir ») et au latin *fuscus* (« sombre »). Macreuse vient d'un mot normand dérivé du néerlandais *meerkol*, signifiant sans doute « canard marin », à l'instar du nom néerlandais *grote zeeënde*, qui la définit comme un « grand canard marin ».

Cet oiseau, relativement grand (51-58 cm contre 48 cm pour la macreuse noire), d'une envergure de 90-99 cm, possède un long bec massif, une tête importante, un cou épais et une courte queue pointue. Le mâle adulte, noir avec un miroir blanc à l'aile, porte une petite tache blanche près de l'oeil. Le bec est surtout orange, avec une bosse noire ; les pattes sont orange, avec des palmes noires.



Couple de Macreuses Brunes; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le mâle en éclipse est brun foncé, surtout la tête et le cou; la femelle adulte est brun-noir sur le dessus, un peu plus claire par-dessous, avec un miroir blanc sur les ailes et deux taches

blanchâtres sur la tête. Les juvéniles et les femelles de première année ressemblent à la femelle adulte, mais sont d'un brun plus pâle et marbré, avec des taches blanches plus prononcées sur le côté de la tête. Le mâle juvénile est marbré irrégulièrement de noir sur la tête, le cou, les parties supérieures, les flancs... Le plumage nuptial parfait n'est acquis qu'au cours du deuxième automne.

L'espèce, très grégaire, se concentre l'hiver presque exclusivement sur les zones maritimes, et les données les plus récentes suggèrent un chiffre de 1 million d'oiseaux dans le nord-ouest de l'Europe. De petites populations hivernent en mer du Nord, le long des côtes de l'Atlantique jusqu'en Espagne, dans le nord-ouest de la Méditerranée, en mer Noire et plus rarement sur les lacs d'eau douce d'Europe centrale. Mais la grande majorité reste dans la Baltique, y compris le Kattegat, et des zones d'hivernage ont été découvertes récemment (1994) sur les côtes de Poméranie, en Allemagne et en Pologne.

Cette espèce est migratrice, et les premiers mouvements observés en été sont ceux des mâles qui se rassemblent pour muer en Laponie et dans l'ouest de la Sibérie, en août et septembre. Les premiers mouvements de femelles et de juvéniles sont notés en août-septembre. Les derniers mouvements - les plus importants - se produisent en octobre-novembre dans les eaux danoises, mais jusqu'en janvier en mer du Nord et en Manche. D'une façon générale, les migrations des macreuses brunes, entre les aires de reproduction et d'hivernage, sont entrecoupées de longs stationnements, et les voies migratoires sont concentrées sur quelques lignes, surtout dans l'aire de la mer Baltique [37].

La macreuse brune se nourrit surtout de coquillages, d'insectes aquatiques, de vers, de crustacés, mais aussi de bourgeons et de racines de plantes aquatiques. L'oiseau plonge depuis la surface, les ailes partiellement ouvertes, à 2-5 m, pendant 20 à 40 secondes. Son alimentation est plus variée que celle de la macreuse noire, car il se nourrit plus près des côtes. Les petits canetons attrapent surtout des insectes en surface.

Comme tous les canards marins, la macreuse brune est plus exposée à la pollution par le pétrole que la plupart des autres oiseaux d'eau - compte tenu de sa distribution et de son comportement grégaire, surtout en hiver. Des bandes importantes de macreuses brunes se concentrent dans la Baltique, principalement dans les eaux danoises, où des pétroliers géants passent tous les jours [13, 23, 25, 56, 72].

#### *h. La macreuse noire*

La macreuse noire (*Melanitta nigra*) est surnommée «grisette» (en Picardie), « bizette » (en Normandie) lorsqu'il s'agit d'une femelle, ou encore « jeffre noir » (en Savoie). Une ancienne croyance voulait que la macreuse noire soit la fille des coquillages : cette erreur était due au fait que ces oiseaux sortent subitement de l'eau lorsqu'ils remontent d'une séance en apnée de recherche de nourriture.

Le mâle s'identifie très facilement à son plumage entièrement noir, à ses yeux marron et à ses pattes brunes. Une protubérance noire surmonte son bec de la même couleur. Seule une tache jaune orangé située autour de la narine tranche dans cet ensemble sombre. Contrairement au mâle, la femelle adulte n'est pas noire, mais brun foncé, avec une zone brunâtre qui part de la base du bec, passe sous l'oeil et s'arrête en haut du cou. Le dessous du corps est marron clair.



Aspect du mâle Macreuse Noire ; Illustration ONCFS

La macreuse noire consomme principalement des mollusques lors de plongées qui la conduisent entre 2 et 4 m de profondeur pendant 18-30 secondes, rarement plus. Outre ces proies préférentielles, elle s'intéresse aux moules, coques, hydrobies (petits escargots), crabes et annélides. En eaux douces, larves, insectes, petits poissons et leur frai satisfont parfaitement ce plongeur. On peut d'ailleurs observer son manège de plus en plus souvent au large des côtes françaises, où un contingent d'importance croissante effectue sa migration de mue vers le mois de juin. A cette époque, les premiers mâles adultes rejoignent les immatures. Les plus importantes concentrations se produisent à proximité du Danemark, en mer du Nord. Après les mouvements de migration postnuptiale (novembre et décembre, respectivement en mer Baltique et en mer du

Nord), les oiseaux regagnent leur zone de reproduction entre fin février et début avril. En mai, ils réoccupent leurs zones de reproduction exclusivement situées au-delà du 60<sup>e</sup> parallèle de latitude nord [37].

La femelle choisit un endroit pour son nid, sans montrer de préférence pour quelque habitat que ce soit. Elle s'installe près de l'eau ou à l'intérieur des terres. Elle utilise les matériaux trouvés sur place pour construire un nid au sol, dans de hautes herbes ou des buissons. Elle y pond 6-11 oeufs et les couve 30-31 jours. Les jeunes sont volants à 45-50 jours et se reproduisent à l'âge de 2 ou 3 ans.



Macreuse Noire en bord de mer ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

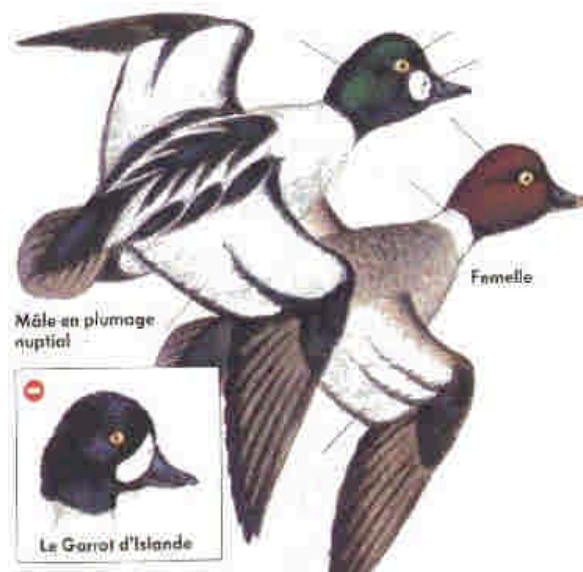
Lorsque arrive la saison hivernale, les oiseaux rejoignent les côtes, depuis la Norvège jusqu'à la Mauritanie. Selon les endroits, on observe des concentrations plus ou moins importantes. Sur les côtes européennes, on connaît bien leur nombre: 226 000 au Danemark, 250 000 à 500 000 en Irlande, 50 000 en Grande-Bretagne et 23 000 en Allemagne. En France, on estime les individus à 25 000 ou 30 000, essentiellement répartis sur le littoral de la Somme et du Pas-de-Calais, sans oublier la baie de Seine, les côtes bretonnes, vendéennes et charentaises. La macreuse noire

fréquentant les eaux marines et les côtes, l'espèce, estimée à environ 1,6 million d'individus, reste très sensible aux pollutions par hydrocarbures [13, 23, 25, 56, 72].

*i. Le garrot à œil d'or*

Le garrot à œil d'or (*Bucephala clangula*) ne manque pas de sobriquets. « Canard pie » en Alsace, il devient « pilet nonette » ou « gilet à tête noire » ailleurs, mais aussi « canard aux yeux d'or des Anglais », « canard à lunettes » en Savoie, « bouï blanc quatre jeuls » à Nîmes ou « balle » dans le Morbihan. On ne sait si son nom de garrot est la contraction du nom italien *quatr'occhi*, qui signifie « quatre yeux », et qui ferait référence aux deux taches blanches sur les joues qui semblent doubler les yeux. Quant au nom scientifique latin *clangula*, il est probablement issu de *clangor* (bruit métallique), par allusion au cri du mâle.

De loin, le mâle apparaît bariolé de noir et de blanc. Le dessous du corps et le cou sont blancs, le dos et la queue noirs. La tête, également noire, présente des reflets verdâtres. Sur la tête, une grande tache blanche fait la transition entre le bec noir et l'œil jaune. Les pattes sont orange. La tête frappe par sa grosseur, qui tranche avec le cou très court. Au vol, une tache blanche se remarque sur l'aile. La femelle ne présente pas un pareil contraste : le dos est gris tacheté tirant sur le marron sombre, et le dessous gris beaucoup plus clair. La tête, marron-roux, ne possède pas de tache blanche, mais elle se raccorde au cou par un collier blanc de taille variable selon les individus. Comme chez le mâle, l'aile est marquée d'une tache blanche.



Couple de Garrot à œil d'or ; Illustration : ONCFS

La migration d'automne commence fin août, atteignant un pic en novembre en mer Baltique et en mer du Nord. De façon générale, les mâles restent à des latitudes plus nordiques que les femelles, excepté lorsque des conditions météorologiques rigoureuses les contraignent à gagner des latitudes plus tempérées. La plupart des oiseaux ont quitté les zones d'hivernage à la fin mars, et les arrivées sur les zones de nidification (Laponie, ouest de la Sibérie) se produisent principalement entre fin avril et mi-mai [37].

En période de reproduction, l'espèce reste surtout présente au nord du 55<sup>e</sup> parallèle (Scandinavie, CEI). 50 000 couples constituent l'estimation la plus récente pour la Finlande, où l'espèce a augmenté au cours des années 50, suite à la mise en place de nichoirs artificiels. 200 à 280 couples nichent en Allemagne, tandis que la Grande-Bretagne doit se contenter de 75 à 90 couples et le Danemark de 2 couples. La femelle s'installe pour nicher dans des trous d'arbres ou dans des nichoirs artificiels installés à son intention. Le même site est utilisé année après année. En Allemagne, les premiers oeufs sont déposés dans la première quinzaine d'avril, mais les pontes se produisent surtout dans la seconde quinzaine d'avril et dans les premiers jours du mois de mai. La ponte compte 8-11 oeufs (maximum 13), les pontes supérieures étant attribuées à deux femelles. Les oeufs sont couvés par la seule femelle pendant 29-30 jours. 24 à 37 heures après l'éclosion, les jeunes sont emmenés par la femelle dans une zone plus propice à l'élevage, qui peut se situer à 1,5-2 Km du lieu de naissance. Les jeunes sont volants à l'âge de 57-66 jours, mais ils sont déjà indépendants à l'âge de 50 jours. Les oiseaux se reproduisent pour la première fois à l'âge de 2 ans.

La répartition hivernale est très clairsemée. Excepté sur quelques sites particuliers, l'espèce n'hiverné pas au nord du 65<sup>e</sup> parallèle. On la trouve sur les côtes de la Baltique, de la mer du Nord et de la Manche. Elle peut être observée sur l'ensemble du territoire des îles Britanniques. Les côtes atlantiques et méditerranéennes reçoivent également des oiseaux, comme d'ailleurs les grands lacs alpins, notamment le lac Léman.



Garrot à œil d'or ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Les effectifs pour l'ensemble du paléarctique occidental sont estimés à 300 000 oiseaux (et 20 000 pour la mer Noire). Les populations sont de l'ordre de 56 200 oiseaux au Danemark, 18 700 en Allemagne, 13 900 en Grande-Bretagne, 12 700 aux Pays-Bas et 900 en France. Mollusques, crustacés et larves d'insectes constituent la base de l'alimentation du garrot, qui les capture en plongeant. Les dénombrements du Wetland International confirment la vitalité de l'espèce, apparemment en augmentation numérique [13, 23, 25, 56, 72].

### C. Les rallidés

Trois espèces de rallidés chassables fréquentent habituellement nos régions, de plus en plus régulièrement semble-t-il, certains individus ayant même une tendance très nette à se sédentariser. Poule d'eau, foulque macroule et râle d'eau sont les représentants de cet ordre. Ils se nourrissent essentiellement d'insectes et de végétaux et doivent déployer beaucoup d'efforts pour s'élever au-dessus du sol, après de longues courses d'élan. Il faut dire que leurs pattes et leurs longs doigts palmés se montrent plus efficaces sur sol mou que leurs ailes courtes et arrondies dans les airs. Notons que les sexes ne présentent pas un plumage différent [89].

#### a. La poule d'eau

La poule d'eau (*Gallinula chloropus*) présente la silhouette d'une petite poule. Le plumage noirâtre, les pattes vertes, la plaque frontale et le bec rouges (excepté la pointe jaune de ce dernier) sont autant de critères qui permettent de l'identifier à coup sûr. S'y ajoute la raie blanche et irrégulière le long des flancs, qui semble plus prononcée chez les mâles (également plus gros) que chez les femelles.



Poule d'eau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

On trouve la poule d'eau partout en Europe occidentale, jusqu'au 60<sup>e</sup> parallèle nord, à partir duquel sa distribution est plus clairsemée. L'Islande fait exception, puisque l'apparition de cette espèce n'y est qu'accidentelle. Une telle répartition et le peu d'exigences écologiques (tous les types de zones humides présentant quelques couverts sont exploités) sont synonymes d'effectifs importants. Ceux-ci sont connus pour différents pays, mais avec une marge d'erreur considérable. La France accueillerait plus de 1 million de couples en période de nidification.

La poule d'eau possède cette caractéristique d'établir son nid sur n'importe quel support, naturel ou artificiel. La saison de reproduction commence fin mars et, avec deux pontes, se prolonge jusqu'en juillet. La femelle pond 5-9 oeufs, la taille de la ponte augmentant du début de la saison jusqu'à la fin avril, et déclinant ensuite. Les deux parents, mais surtout la femelle qui n'est souvent remplacée que lors de ses phases alimentaires, couvent ces oeufs pendant 21-22 jours. Les jeunes quittent leur nid quelques heures après l'éclosion et, bien qu'ils puissent se nourrir seuls dès l'âge de 25 jours, ils sont souvent alimentés par les parents jusqu'à leur 45<sup>e</sup> jour ; ils sont volants à 40-50 jours généralement. Les jeunes sont les premiers à quitter les lieux de naissance, dès le mois de juillet, mais le mouvement migratoire est surtout net de septembre à novembre, et le passage inverse se produit en mars et avril. Les oiseaux du nord de l'Europe vont hiverner de la France à l'Afrique du Nord, et il semblerait qu'une partie des populations françaises quitte également l'Hexagone.

La poule d'eau est omnivore et consomme donc tout ce qui est à sa portée. Il peut s'agir de végétaux (feuilles, pousses, algues, baies et graines), mais également de proies animales telles que mollusques (escargots, limaces), insectes, têtards d'amphibiens, oeufs, cadavres... Son avenir n'est pas préoccupant. L'espèce se rencontre partout, semble bien s'adapter à la présence humaine et tire parfois même profit de celle-ci [13, 23, 25, 89].

#### *b. La foulque macroule*

La foulque macroule (*Fulica atra*) se fait appeler indifféremment « blérie » (Picardie), « macroule », « morelle », « judelle », « gendrelle » ou « baguette », voire « macreuse » (Sud-Est, Sud-Ouest). Plus grosse que la poule d'eau, la foulque a également une silhouette plus ronde, plus dodue. Son plumage est noir avec quelques reflets gris, rehaussé d'une plaque frontale et d'un bec entièrement blancs. Les pattes sont vertes. Au vol, on remarquera une étroite bande blanche sur l'aile. Les sexes possèdent les mêmes couleurs, mais les mâles sont légèrement plus forts que les femelles.



Foulque macroule; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Le pic de migration prénuptiale est enregistré en mars pour l'Europe de l'Ouest et en avril pour les États de l'ex-URSS. Les sites de nidification les plus nordiques ne sont pas réoccupés avant la fin de ce même mois. En période de reproduction, la foulque est répandue en Europe jusqu'au 65<sup>e</sup> parallèle nord, en dessous duquel sa distribution est relativement uniforme. Elle profite en effet de tous les types de plans d'eau, y compris artificiels, pour construire son nid, ce qui lui permet d'être un oiseau relativement abondant. Ainsi, on estime que l'Allemagne accueille entre 100 000 et 1 million de couples, le Danemark et la France aux environs de 100 000 couples chacun... Ces effectifs sont considérés comme stables, voire en augmentation dans la majeure partie de ces pays [37].

Le nid, situé à proximité de l'eau et généralement à très faible hauteur, est construit par les deux adultes, mais l'apport de matériaux est surtout le fait du mâle. La femelle y dépose 6-10 oeufs - les pontes supérieures à 14 oeufs sont attribuées à deux femelles. La taille de la ponte dépend de l'âge des oiseaux (ceux qui se sont déjà reproduits pondent plus d'oeufs que les nouveaux reproducteurs), mais également de l'avancement de la saison. Les pontes tardives ou de remplacement comptent donc moins d'oeufs que les premières pontes, dont les plus précoces sont déposées vers la fin mars. Une seule nichée est la règle, bien qu'une seconde soit parfois notée ici et là. La ponte est incubée pendant 21-24 jours par les deux parents qui, ensuite, réchauffent et nourrissent les poussins. Ceux-ci sont volants à l'âge de 55-60 jours et indépendants au même âge. Les oiseaux se reproduiront pour la première fois à l'âge de 1 ou 2 ans, mais ils auront, entre-temps, subi une mortalité s'élevant à 76-87 % chez les oiseaux de première année et à 42 % chez les oiseaux adultes.



Foulque Macroule ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy



Foulque Macroule et sa nichée; Photo : G. Bortolato

La foulque est migratrice, et les populations d'Europe occidentale sont renforcées l'hiver par des oiseaux en provenance des pays de l'Est et de la Russie. 1,5 million d'oiseaux hivernent donc dans le paléarctique occidental, pour 2,5 millions dans la région de la mer Noire. Les effectifs hivernants en Europe de l'Ouest sont importants. Le mouvement migratoire à travers l'Europe est orienté vers l'ouest et le sud. Il est précédé d'une migration de mue encore imparfaitement connue (tout comme les canards, la foulque perd l'usage de ses ailes pendant quelque temps au cours de la mue). Des mouvements de foulques sont enregistrés en août et septembre, mais le passage principal en Europe occidentale se déroule d'octobre à la première quinzaine de novembre. Des déplacements sont ensuite enregistrés en fonction de l'intensité des vagues de froid [37].

Comme la poule d'eau, la foulque est omnivore, mais les végétaux prédominent très largement dans son alimentation : algues, lentilles d'eau, feuilles de plantes aquatiques ou terrestres... Les proies animales sont principalement des mollusques (gastéropodes et bivalves) et

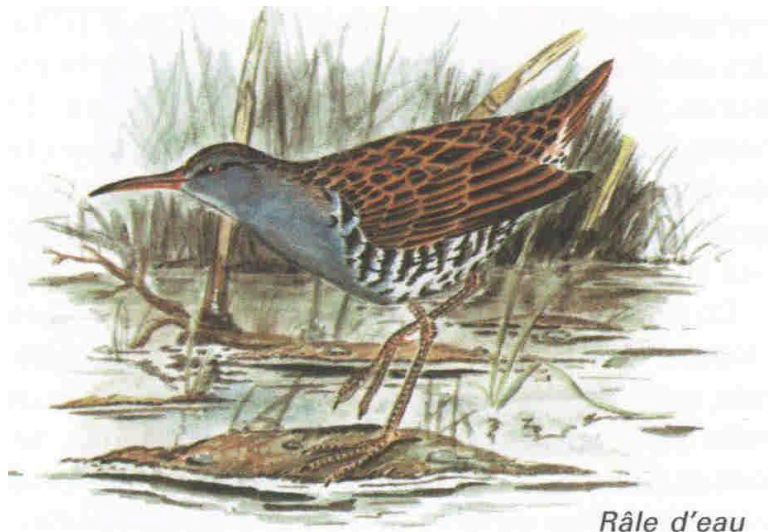
des insectes. On signale également la consommation de vers, d'oeufs de poissons et d'oiseaux, de grenouilles.

Les populations de foulques sont abondantes et, semble-t-il, en augmentation. Cela est dû à l'adaptabilité de l'espèce aux zones humides artificielles, ainsi qu'à ses possibilités d'exploiter toutes les ressources mises par l'homme, accidentellement, à sa disposition [13, 23, 25, 89].

### c. Le râle d'eau

Le râle d'eau (*Rallus aquaticus*) tiendrait son nom à son cri, véritable râlement. Il est vrai qu'on entend le râle d'eau plus qu'on ne le voit : ses cris, semblables à ceux d'un porc, ponctués de grognements, trahissent sa présence dans les marais. On le surnomme aussi « gambillard » en Normandie.

Le dessus du corps est brun olive taché de noir, et le dessous gris clair. Les flancs sont striés de noir et de blanc. Le bec est rouge, les pattes brunes rosées, et les deux sexes sont semblables.



Râle d'eau au bord d'un étang ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de nidification, la répartition est assez mal connue en raison de la difficulté à prouver la reproduction chez cette espèce aux moeurs discrètes. Elle est cependant signalée nicheuse dans tous les pays d'Europe; notée en Islande, elle devient toute fois moins fréquente sur le continent au-dessus du 60è parallèle, et n'est pas présente au-delà du 65è parallèle. Sa répartition semble plus clairsemée en Italie et dans la péninsule Ibérique qu'en France ou en Allemagne. Les effectifs reproducteurs sont connus dans les différents pays de la CEE, avec toutefois une marge

d'erreur parfois considérable. Ainsi, la France arriverait en tête du classement, malgré une très forte imprécision dans les estimations (10 000 à 25 000 couples).

L'habitat des râles d'eau est très fermé. Il s'agit de roselières, de zones touffues, même de faible taille, pourvu qu'il y ait de l'eau dormante ou à écoulement très lent. Le site de nidification est choisi dans ces milieux. Le nid est composé de feuilles, de racines et de brindilles. Il accueille 6-11 oeufs en moyenne. La couvaison est assurée par les deux parents, bien que la femelle y ait un rôle prédominant. Les jeunes quittent le nid peu après la naissance et font l'objet d'attentions de la part des deux parents, qui leur apportent la nourriture et les réchauffent. Ils peuvent voler à 20-30 jours et sont indépendants à 55-60 jours. Un couple peut élever deux couvées chaque année. L'âge de première reproduction est de 1 an.



Râle d'eau ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

La dispersion des juvéniles se produit dès le mois de juillet, tandis que les adultes sont en mouvement à partir de la fin de l'été, qui correspond à l'assèchement de leurs habitats. Le pic de migration est atteint en septembre-octobre, et tous les oiseaux sont sur leurs quartiers d'hivernage en novembre [37]. Notons que les populations de l'ouest et du sud de l'Europe sont généralement sédentaires. A quelques exceptions près, les oiseaux quittent les contrées les plus nordiques et gagnent, pour certains d'entre eux, l'Afrique du Nord. La France reçoit donc un contingent important d'oiseaux, et il n'est pas rare d'observer l'espèce ici ou là au cours de la période froide. La migration de retour se produit principalement en mars et jusqu'à la mi-avril, et tous les oiseaux ont rejoint leurs zones de nidification à la fin de ce mois [37].

Le râle d'eau est omnivore, mais les proies animales sont préférées : insectes, gastéropodes, vers, crustacés, grenouilles, poissons et même leurs oeufs.

L'avenir du rôle d'eau est étroitement lié à celui des zones marécageuses. Si la disparition de celles-ci continue, les effectifs de l'espèce en souffriront d'autant [13, 23, 25, 89].

## D. Les Limicoles

Les limicoles appartiennent tous à l'ordre des charadriiformes. On a l'habitude de les nommer « petits échassiers ». Un grand nombre d'entre eux, qui fréquentent nos marais et nos côtes, ne sont pas chassables, ce qui incite à la plus grande prudence lors de l'action cynégétique. Bien évidemment, seuls les limicoles figurant sur la liste des espèces gibier peuvent être chassés.

Les limicoles possèdent des caractères communs un bec long et pointu qui leur permet de tirer leur subsistance dans le limon (d'où le nom de limicoles, de limosa, « limon »), des pattes élancées et de longs doigts qui leur sont nécessaires pour marcher sur des sols plus ou moins mous. Les oiseaux chassables de cette catégorie occupent bien souvent l'été du sauvaginier [13, 23, 25].

### a. L'huîtrier pie

L'huîtrier pie (*Haematopus ostralegus*), ou pie de mer, ne ressemble à aucun autre limicole. Sa taille, le contraste noir et blanc de son plumage, et son bec long et orange permettent en effet de le distinguer à coup sûr. La tête, la poitrine et le dessus du corps sont noirs (brun sombre chez les jeunes oiseaux), tandis que le dessous du corps est blanc. Les ailes noires sont barrées de blanc, tout comme la queue qui prolonge le croupion, également blanc. Le bec des adultes est orange uniforme, tandis que, chez les jeunes oiseaux, il est brun sombre à la base. Les pattes sont rose chair chez les adultes, gris-rose chez les jeunes. En hiver, le cou est agrémenté d'une large bande blanche que les jeunes gardent jusqu'à leur maturité sexuelle.



Huîtrier Pie ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, en Europe de l'Ouest, l'huîtrier pie a essentiellement une répartition littorale, mais depuis quelques décennies, il marque une nette tendance à coloniser l'intérieur des terres, surtout en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas. S'il occupe toutes les côtes du nord de l'Europe jusqu'aux Pays-Bas, sa répartition plus au sud est clairsemée. Sur les côtes atlantiques, sa limite méridionale se situe au bassin d'Arcachon. Quelques centaines de couples nichent sur les côtes atlantiques (nord-ouest, mais surtout Bretagne) et méditerranéennes (delta du Rhône, principalement) de France, d'Espagne, d'Italie, de Grèce.

Ces oiseaux ne se reproduisent pas avant leur quatrième, cinquième, voire sixième année, parfois même plus tard encore. Leurs effectifs nicheurs sont considérables aux Pays-Bas (90 000 couples) et en Grande-Bretagne (33 000 à 43 000 couples), sensiblement moindres en Allemagne (10 000 couples), beaucoup plus modestes en France (790 à 850 couples) et en Espagne (25 couples). C'est en Scandinavie que les effectifs sont les plus importants, avec 40 000 couples en Norvège et 10 000 en Suède. L'effectif européen est estimé à 220 000 couples. Le nid est creusé par les deux parents dans des zones de végétation rase ou clairsemée. La femelle y dépose généralement 3 oeufs couvés par les deux sexes. Les jeunes naissent après 24-27 jours de couvaison et, fait très rare chez les limicoles, sont nourris par les parents au moins jusqu'à leur envol à l'âge de 28-32 jours.

La plupart des oiseaux se livrent à des déplacements plus ou moins longs après la période de nidification. Les premiers mouvements migratoires marqués sont enregistrés dès la seconde quinzaine de juillet, et culminent en août et septembre. Ils se poursuivent en France jusqu'en novembre, voire, selon les rigueurs climatiques, jusqu'en décembre et janvier.

Avec près de 900 000 individus, l'huîtrier pie est une des espèces de limicoles les plus abondantes du paléarctique occidental en période hivernale : la mer des Wadden retient plus de la moitié des effectifs, tandis que la Grande-Bretagne, l'Irlande et la France accueillent respectivement 280 000, 32 000 et 40 000 oiseaux. Au sud, les populations sont beaucoup plus réduites (1 500 en Espagne, 400 au Portugal). 13 à 14 000 oiseaux passent également l'hiver sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest, tandis que quelques individus se hasardent jusqu'en Afrique du Sud. Les effectifs sont partout en augmentation.

Mars est le mois du grand retour sur les zones de reproduction, que les oiseaux ont tous rejoint en avril, en Europe de l'Ouest. Ne restent alors dans les milieux estuariens que les non-reproducteurs et les oiseaux immatures.

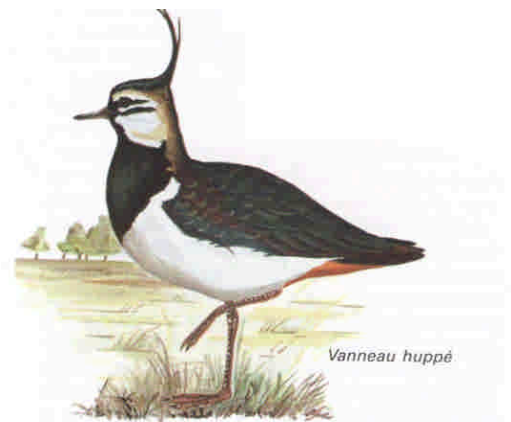
Le nom de l'huîtrier pie date de l'époque où l'on pensait que cet oiseau consommait des huîtres. Mais son régime alimentaire est surtout axé sur les autres coquillages, coques et moules notamment, également sur les crabes, les petits crustacés... Certains oiseaux se sont spécialisés dans la consommation de vers marins. En période de reproduction, la nourriture est conditionnée par les ressources alimentaires disponibles à proximité du site de nidification. Elle peut donc se composer d'invertébrés estuariens ou, au contraire, se limiter aux invertébrés terrestres : vers de terre, insectes et leurs larves...

Les effectifs de l'huîtrier pie sont en augmentation et pourraient prochainement atteindre le million d'individus. Dans ses zones principales de reproduction, l'espèce s'est particulièrement bien adaptée à la civilisation, allant jusqu'à nicher au bord des autoroutes. Globalement donc, l'avenir de l'huîtrier pie paraît serein [13, 23, 25].

b. Le vanneau huppé

Le vanneau huppé (*Vanellus vanellus*) n'échappe pas à la règle des appellations diverses : « overgne » ou « ouvergue » en Picardie et Loire-Atlantique, « papechuz » en Savoie... Il devrait son nom de « vanneau » à son vol caractéristique : ses battements d'ailes longs et saccadés produisent un bruit comparable à celui du van, instrument qui servait autrefois à ventiler les grains de céréales.

Vu de loin, le vanneau huppé apparaît sombre ; de près, le dessus noir de son corps est relevé de vert irisé aux reflets variés. Le dessous est blanc. Les ailes, de la même teinte que le corps, sont rondes. La queue est blanche dessus, terminée par une bande noire, tandis que la zone du croupion est rousse. La tête, agrémentée d'une huppe caractéristique, porte les yeux proéminents typiques des pluviers, et se termine par un bec court et robuste. La face est blanche jusqu'au niveau de l'oeil, et son dessin varie d'un individu à l'autre.



Vanneau Huppé ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

A l'origine, le vanneau huppé était typiquement une espèce prairiale, mais suite à la disparition des prairies, l'espèce s'est implantée dans différents types de milieux, pourvu qu'ils soient ras au moment de l'installation des couples. En période de reproduction, le vanneau est très largement répandu en Europe de l'Ouest, excepté en Islande où il est absent. Ses effectifs nicheurs sont les plus importants en Grande-Bretagne (182 000 couples) et aux Pays-Bas (160 000 à 175 000 couples). 18 000 à 20 000 couples nichent en France, pour 870 000 couples en Europe.

Le nid, simple cuvette garnie de brindilles et de racines sèches, reçoit en moyenne 4 oeufs couvés par les deux oiseaux. L'incubation dure 26-28 jours; peu de temps après leur naissance, les jeunes quittent le nid sous la conduite de leurs deux parents, qui surveillent les alentours pendant que leur progéniture recherche sa nourriture.

Le vanneau huppé est en migration presque toute l'année. Dès fin mai-début juin, les jeunes oiseaux et les adultes ayant terminé leur reproduction entreprennent leur voyage vers des zones qui peuvent être celles de leur hivernage [37]. Le mouvement de migration est ensuite continu jusqu'à novembre, mois pendant lequel il prend parfois une grande ampleur, à la suite de l'installation d'un froid durable dans le nord de l'Europe. Pendant toute la période hivernale, les vanneaux effectuent des aller-retour entre les zones où ils se sont rassemblés et des zones refuges quand les premières sont prises par le gel. Au moindre radoucissement, ils remontent pour, le cas échéant, redescendre à nouveau. En mars et en avril, ils regagnent les zones de reproduction situées au nord.

L'alimentation de base repose sur les invertébrés, que les oiseaux capturent à la surface du sol ou en y enfonçant le bec. Les vers de terre, les insectes et leurs larves constituent l'ordinaire, auquel s'ajoutent parfois des mollusques, des têtards, ainsi que des graines. Le vanneau fréquente beaucoup les zones de culture, aussi bien pour se nourrir, à l'occasion, que pour se reproduire, ce qui commence à poser problème. En effet, si ses populations sont fort heureusement encore importantes, le vanneau enregistre un déclin un peu partout en Europe : son implantation sur les zones cultivées ne permet pas de produire autant de jeunes que nécessaire pour assurer le renouvellement complet des effectifs. Il n'y a donc que sur les zones prairiales que la reproduction est bonne, sous réserve des aléas climatiques, de la prédation, des dérangements. Or, ces milieux cèdent de plus en plus la place à des cultures, ce qui est préjudiciable à cette espèce très appréciée par les chasseurs [13, 23, 25].

c. Le pluvier argenté

Le pluvier argenté (*Pluvialis squatarola*), connu également comme « pluvier varié », « vanneau suisse », « vanneau à gorge noire », « houvière » (en Picardie), « vanneau pluvier » ou encore « pluvier gris », s'appelle en latin *squatarola*, de son nom vénitien. Ce pluvier n'est pas sans ressembler à son proche parent, le pluvier doré, mais il paraît plus fort, possède des pattes et des ailes plus longues, et une tête plus grande. Au niveau du plumage, l'argent remplace l'or, et une bande alaire traverse les ailes. Les aisselles noires tranchent avec le dessous de l'aile clair, ce qui permet de différencier les deux espèces en vol. Tout comme son cousin, le pluvier argenté en plumage nuptial s'habille de noir sur la tête, le cou et la poitrine. Dès la fin de la saison de reproduction, il prend un aspect gris brunâtre, avec le dessous du corps plus blanc que chez le pluvier doré.



*Pluvier argenté*

Pluvier argenté ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Les zones de nidification, sur la toundra, accueillent des nids placés à même le sol dans de petites cuvettes, en milieu très dégagé. La femelle pond 3-4 oeufs qu'elle couve avec le mâle 26-27 jours. Les deux parents veillent sur les poussins jusqu'à ce qu'ils soient âgés de 12 jours, puis la femelle laisse sa progéniture aux bons soins du mâle. Il arrive que ce dernier, père indigne, quitte les petits avant même qu'ils ne soient volants, à l'âge de 35-45 jours.



Couple de Pluviers argentés ; Photo : L. Barbier

Tous les pluviers argentés quittent ensuite leur zone de reproduction, située au-delà du 67<sup>e</sup> parallèle (au nord-est de la partie européenne de la Russie) et devenue inhospitalière, pour rejoindre des lieux plus cléments. Mâles et femelles prennent des chemins différents. Il semble que les mâles choisissent les côtes européennes. On les trouve sur tous les rivages de la mer du Nord, de la Manche, de l'Atlantique. Leurs compagnes préfèrent le soleil africain, dont elles fréquentent les côtes jusqu'aux pourtours de la Méditerranée. Les zones de reproduction se vident dès le mois d'août, parfois même fin juillet pour les adultes. Les jeunes de l'année commencent à partir entre septembre et mi-octobre (ils arrivent ainsi 5 à 6 semaines après les adultes en Suède et en Allemagne). Le Maroc accueille le gros de la troupe à partir de la mi-septembre.

Pour le retour, ceux des zones les plus australes partent en février-mars, alors que les « marocains » désertent le pays début avril. Tous traversent la France entre avril et fin mai.



Pluvier argenté ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le pluvier argenté se nourrit d'insectes et de divers autres invertébrés de la toundra. Sur les zones d'hivernage, il se contente de vers marins, notamment de néréides ou de petits invertébrés : gastéropodes et crabes. La concurrence est parfois rude, surtout dans certains estuaires britanniques où la cote de saturation est atteinte. Si l'on ajoute à cela une grosse augmentation des effectifs constatée dans divers autres pays, on peut être rassuré sur l'avenir de cet oiseau [13, 23, 25].

d. Le pluvier doré

Le pluvier doré (*Pluvialis apricaria*), de silhouette ronde, présente un dessus sombre finement pointillé de jaune doré, ce qui a donné son appellation à l'espèce. En été, la face et le dessous du corps sont noirs, bordés par une bande blanche qui descend de la tête jusqu'aux flancs. En hiver, le noir est remplacé par du blanc, et la poitrine apparaît mouchetée de noir. En vol, le dessous des ailes est blanc, ce qui le distingue du pluvier argenté, chez lequel ce dessous est noir.



Pluvier doré ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le pluvier doré est un nicheur surtout répandu au nord du 55<sup>e</sup> parallèle de latitude nord, hormis en Grande-Bretagne, où des populations localisées peuvent être trouvées plus bas ; c'est une espèce typique des landes tourbeuses et des collines, mais il n'est jamais présent en forte densité dans l'un et l'autre de ces milieux. Ses effectifs nicheurs sont surtout importants en Norvège (130 000 couples), en Finlande (100 000 couples), en Suède (50 000 couples) et en Islande (30 000 couples). Au total, l'Europe du Nord abrite près de 610 000 couples. Le nid est installé à même le

sol, parfois entre de grosses roches. Il se compose d'une simple cuvette, éventuellement réutilisée d'une année sur l'autre, garnie de mousses ou de végétaux. Quatre oeufs y sont pondus et couvés pendant 28-31 jours par les deux parents, qui prennent soin tous deux de la nichée, quelquefois en la divisant en deux. Les jeunes sont volants à 25-33 jours.



Pluvier doré ; Photo : E. Midoux

Le pluvier doré quitte l'ensemble de ses zones de reproduction sur le continent pour gagner des milieux plus cléments. Sa répartition en période hivernale est discontinue, hormis en Grande-Bretagne et en Irlande. En France, par exemple, l'espèce est surtout présente dans la moitié ouest du pays. Des oiseaux hivernent jusqu'en Afrique du Nord. Tout comme le vanneau, le pluvier doré n'est pas une espèce littorale ; aussi le trouve-t-on principalement sur des pâtures et des zones cultivées, souvent en association avec le vanneau. Les effectifs hivernants ne sont pas connus avec précision, en raison de la difficulté à recenser l'espèce sur les vastes étendues agricoles.

Hormis en Grande-Bretagne et en Irlande, où il n'est que migrateur partiel, le pluvier doré entreprend son voyage dès le mois de juillet. Ce n'est qu'en octobre - novembre qu'il parvient en France, où une partie des populations reste tout l'hiver. La migration pré-nuptiale culmine en mars. Les zones de nidification sont atteintes en mai - seulement début juin dans les toundras les plus nordiques [37].

Si le régime alimentaire peut inclure tous types de proies, le pluvier doré montre cependant une certaine préférence pour les insectes (coléoptères) et les vers de terre. Des baies, des graines et différents végétaux sont également consommés.

Le pluvier doré semble particulièrement touché par le radoucissement climatique, et son aire de reproduction se contracte quelque peu vers le nord. De plus, il est sensible aux pratiques culturales qui lui font adopter ou rejeter telle ou telle zone d'hivernage. Toutefois, ces éléments ne

sont pas encore suffisamment connus pour qu'on puisse évaluer leurs conséquences sur les effectifs [13, 23, 25].

e. Le bécasseau maubèche

Le bécasseau maubèche (*Calidris canutus*) porte les surnoms de « roussette », « pouillette », « ouillard », « wiar » ou même « canaton ». Son nom proviendrait peut-être de *mau* (« mauvais, mal ») et de bec. Pour le latin, il semble que *canutus* soit issu de *canut*, cet oiseau ayant été dédié, selon Willughby, au roi Canut qui en appréciait la chair.

Cette espèce est la plus grande de la famille des bécasseaux. Ses formes arrondies, ses pattes assez courtes, son plumage nuptial entièrement roux sur le dos, fortement tacheté de noir et de roux sur le dos, ne laissent planer aucun doute quant à son identité. Une bande alaire claire moins marquée que chez les autres bécasseaux renforce cette originalité. En hiver, le ventre est blanchâtre et le dessus du corps marqué d'écailles grises et blanches.



Bécasseau Maubèche ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le bécasseau maubèche connaît deux sous-espèces : *islandica* et *canutus*. Elles ne fréquentent pas les mêmes lieux de reproduction, puisque *islandica* ne se reproduit qu'au Groenland et en Amérique du Nord, alors que *canutus* préfère la Sibérie. Les aires d'hivernage ne se recoupent pas non plus. La sous-espèce *canutus* passe la saison froide sur les côtes africaines, tandis que *islandica* choisit les côtes d'Europe de l'Ouest. On en compte environ 3 000 en France.

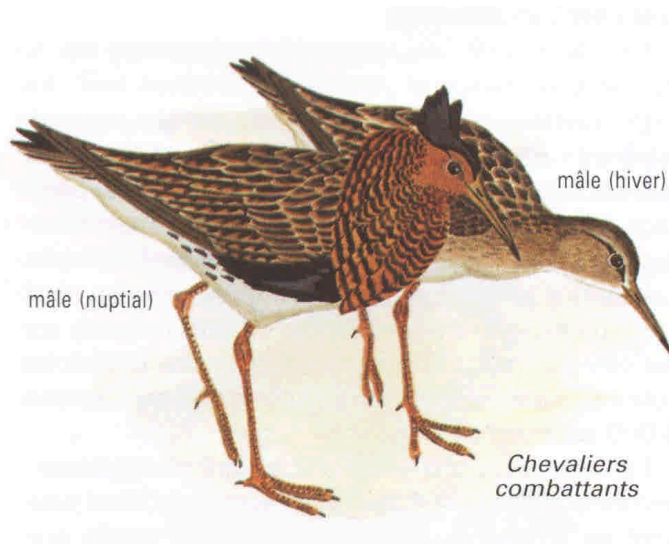
Le bécasseau maubèche est un grand migrateur les oiseaux en provenance d'Amérique du Nord peuvent se rendre en Europe occidentale, tandis que ceux originaires de Sibérie peuvent descendre jusqu'en Afrique du Sud, après des vols durant plusieurs heures. Ainsi, un oiseau qui quitte le banc d'Arguin, en Mauritanie, fin avril-début mai, vole directement jusqu'à la mer des Wadden, où il fait escale plusieurs jours avant de repartir vers la Sibérie, qu'il atteint début juin.

Les deux sous-espèces sont confrontées à un même phénomène, celui de la brièveté du printemps polaire. Leurs parades nuptiales sont donc très courtes; peu de temps après, vers la mi-juin, 2-3 oeufs sont pondus dans une cuvette agrémentée de quelques débris végétaux, puis couvés par les deux parents pendant 21-22 jours. Les poussins, nidifuges, font l'objet de toute l'attention des deux parents, puis du mâle seul. Ils sont volants vers 18-20 jours et entament tout de suite leur migration. Les oiseaux adultes quittent les lieux de reproduction entre mi-juillet et début août [37]. Les jeunes suivent début août également, ou au plus tard première semaine de septembre. Ils rejoignent leurs zones d'hivernage respectives après peu d'escales, comme lors de leur arrivée [13, 23, 25].

*f. Le chevalier combattant*

Le chevalier combattant (*Philomachus pugnax*) est surnommé « sotté » pour la femelle et « paon de mer » pour le mâle en Picardie. S'il a la forme ramassée du bécasseau et les pattes longues du chevalier, le combattant ne ressemble ni à l'un ni à l'autre, en raison notamment des fortes différences existant entre mâles et femelles. En plumage nuptial, les mâles, nettement plus grands que les femelles, sont facilement reconnaissables à leur collerette noire, marron ou blanche. Le dos montre un plumage composé de grandes écailles marron et noir bordées de blanc. La femelle présente un dos semblable à celui du mâle, avec une poitrine roussâtre.

En hiver, le mâle perd sa collerette, et les deux sexes présentent un plumage écailleux sur le dos et blanchâtre sur la poitrine. En vol, la queue apparaît sombre, avec une tache blanche de chaque côté. Une fine raie barre l'aile. Les pattes sont de couleur variable, de verdâtre à orange.



Couple de Chevaliers combattants ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La reproduction est précédée de parades spectaculaires des mâles qui s'affrontent sur les mêmes zones, décennie après décennie : les arènes. Ces combats qui organisent la structure sociale de groupes, sont suivis des accouplements entre les mâles dominants et les femelles spectatrices. Le mâle, qui a sans doute assez donné, laisse à la femelle le soin d'aménager la cuvette du nid, où elle pond 2-4 oeufs qu'elle couve seule pendant 20-23 jours. Elle nourrit les jeunes les premiers jours, puis s'occupe d'eux pendant une période variable et les quitte parfois avant l'âge d'envol (25-28 jours).

Le combattant est surtout un nicheur nordique répandu ponctuellement au-delà du 52<sup>e</sup> degré de latitude nord. Sa répartition s'est fortement contractée au cours des deux derniers siècles, en raison du drainage des prairies humides dans lesquelles il se reproduit. L'effectif nicheur en Europe serait de 247 000 couples, notés principalement dans le Nord et le Nord-Est (Scandinavie, Russie). Les populations en Europe occidentale sont assez faibles: 1 250 à 1 500 couples aux Pays-Bas, 500 couples dans l'ex-Allemagne de l'Ouest et au Danemark. En France, l'effectif potentiellement nicheur ne dépasse pas 5 couples, et les preuves réelles de reproduction (observations d'oeufs et de poussins) manquent.

Les mâles, qui ne s'occupent pas de leur progéniture, quittent les zones de nidification dès fin juin début juillet et se rassemblent dans des zones de mue, notamment en mer du Nord, le long des côtes allemandes. Les mouvements à travers l'Europe occidentale se produisent à partir de fin juillet, les femelles et les jeunes commençant également à migrer au cours de ce mois. Le mouvement se poursuit avec la même intensité jusqu'à la mi-septembre, et quelques passages peuvent être notés jusqu'à la mi-novembre. Les premiers mâles parviennent au Sénégal à la

mi-juillet, mais le pic de passage se situe à la mi-septembre. Le combattant stationne pendant l'hiver en Afrique, ne laissant en Europe que des effectifs très faibles (au maximum 1 400 oiseaux en Grande-Bretagne). On le trouve donc en zone sahélienne (Sénégal, Mauritanie, Mali...) et jusqu'en Afrique du Sud, où il recherche sa nourriture dans les zones humides naturelles, bien qu'il soit également connu pour picorer le riz après les récoltes. La migration de retour bat son plein, en Europe occidentale, pendant tout le mois de mars et jusqu'à la mi-avril [37].



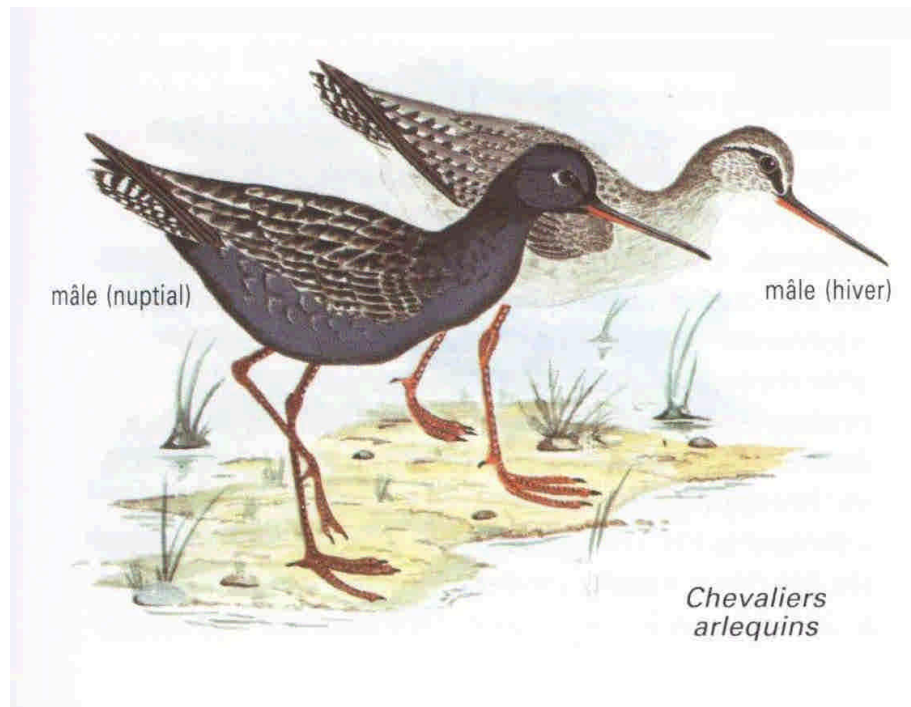
Chevalier Combattant ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, l'alimentation est essentiellement basée sur les insectes, larves ou adultes, ainsi que sur différents types d'invertébrés, les végétaux étant peu consommés. Hors période de reproduction, l'absorption de végétaux est plus fréquemment notée, notamment le riz sur les quartiers d'hivernage africains. Des proies animales peuvent compléter le régime. Pour l'avenir, l'extension de la riziculture sur les quartiers d'hivernage devrait procurer une ressource abondante et donc fournir les conditions requises à la survie de l'espèce. Mais la régression des prairies humides, si elle se poursuivait, constituerait un risque de diminution des populations [13, 23, 25].

g. *Le chevalier arlequin*

Le chevalier arlequin (*Tringa erythropus*) est également connu sous le nom de « chevalier pieds rouges », appellation qu'il partage avec le gambette. Les pattes du chevalier arlequin sont en effet rouges, presque brique en été, tirant plus sur le orange en période hivernale. On le surnomme également « chevalier brun », ou même « bouillard noir », selon les régions.

L'oiseau est élancé, avec de longues pattes et un long bec mince, rouge à la base et noir à la pointe. En été, le plumage noir n'est pointillé de blanc que sur le dessus du corps. La femelle, légèrement plus grande que le mâle, s'en distingue également par son plumage plus terne. En vol, on notera l'absence de barre alaire, les pattes dépassant la queue rayée, le blanc du croupion remontant sur le dos. En hiver, le plumage tire sur le gris cendré, moucheté de blanc sur le dos. Les adultes ressemblent alors très fortement aux jeunes oiseaux.



Couple de chevaliers arlequins ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le chevalier arlequin est un nicheur de hautes latitudes, puisque son aire de reproduction ne commence qu'au niveau du 63<sup>e</sup> parallèle de latitude nord, soit le nord de la Scandinavie et de la Russie. L'espèce est absente d'Islande, où elle ne s'égarer qu'accidentellement. La population reproductrice est estimée à 20 000 couples en Suède et 24 000 couples en Finlande. Les effectifs de Russie ne sont pas connus.

Les couples, isolés les uns des autres, installent leur nid au sol, dans une végétation ouverte et rase. Le nid reçoit généralement 4 oeufs qui sont couvés principalement par le mâle, avec une rare participation de la femelle. Les jeunes quittent le nid peu de temps après leur naissance. Leur âge d'envol n'est pas connu. Une ponte de remplacement peut être effectuée suite à la perte des oeufs.

Migratrice, l'espèce hiverne jusqu'en Afrique subsaharienne et ne laisse en Europe que des effectifs restreints: environ 500 oiseaux sur les côtes de l'Atlantique et 1 100 sur les côtes méditerranéennes. Son observation hivernale, sans être un événement en soi, doit donc être notée.

La migration de descente est caractérisée, en Europe, par des étapes très longues et des zones d'escale particulièrement bien définies. Parmi celles-ci figurent les parties allemande et néerlandaise de la mer des Wadden [37]. Des oiseaux, en effectifs variables, sont observés sur les côtes de France au cours de ces migrations. Les femelles, qui laissent le soin de la couvaison et de l'élevage des jeunes aux mâles, sont les premières à se regrouper dès la mi-juin. Les mâles et les juvéniles n'entreprennent leur migration qu'à partir de la seconde quinzaine de juillet et pendant tout le mois d'août, où l'on commence à les observer en Afrique. Les oiseaux en migration de retour quittent le continent africain au mois de mars suivant. En Europe, ce mouvement est noté en avril et mai, et se termine dans les tous premiers jours de juin [37].



Chevalier arlequin en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Les oiseaux recherchent leur alimentation, principalement d'origine animale, en piquant le bec dans la vase, ou, parfois, en fouettant le sol et l'eau de leur bec, comme le font les avocettes. Des larves et des insectes adultes sont ainsi capturés, agrémentés de crustacés (crevettes, crabes), de mollusques, d'annélides, de têtards, de tritons, de petits poissons...

Il ne semble pas que l'espèce ait subi des fluctuations au cours de ces dernières décennies. Ses effectifs sont stables, les milieux de reproduction préservés, les zones d'escale ou d'hivernage potentielles très nombreuses : autant d'éléments qui devraient assurer un avenir très serein à ce beau chevalier [13, 23, 25].

#### *h. Le chevalier gambette*

Le chevalier gambette (*Tringa totanus*) est surnommé « bouillard » dans le Nord. Ailleurs, il porte les noms de « pieds rouges » (Picardie), « tirançon » (dans le Sud) ou même « siffleur ».

Est-il besoin de préciser que « gambette » vient de gamba, « jambe de cheval », en latin. Ce chevalier ressemble au chevalier arlequin, mais plusieurs critères permettent de le différencier sans aucun problème. Le gambette est moins élancé que l'arlequin, plus court sur pattes, plus trapu. Ses pattes ne sont pas rouges, mais plutôt orange, et son plumage nuptial est roussâtre uniforme dessus, rayé dessous. En vol, une bande alaire blanche le distingue très facilement. Le dos et le croupion sont blancs. En période hivernale, le plumage tire sur le gris, comme chez le chevalier arlequin, mais la taille, la bande alaire et les teintes marron clair du plumage distinguent aisément cette espèce, laquelle est par ailleurs plus commune que la précédente.



Chevalier gambette ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, le chevalier gambette est l'un des limicoles les plus répandus, en tant que nicheur, en Europe occidentale. On le trouve en effet dans la majeure partie des pays d'Europe, de la Scandinavie jusqu'à l'Espagne, de l'Islande à la Russie. Seuls quelques pays continentaux, comme la Suisse, ne disposent pas de reproducteurs. L'Europe Scandinavie comprise, abriterait ainsi 265 000 à 270 000 couples reproducteurs, sans compter les effectifs de l'ex-URSS, que l'on ignore totalement. Chez nos voisins immédiats, on dénombre 31 000 à 34 000 couples en Grande-Bretagne, 500 à 5 000 en Irlande, 25 000 aux Pays-Bas, 13 500 dans l'Allemagne de l'Ouest, 2 000 à 3 000 au Danemark. La France accueille environ 1 700 couples reproducteurs.

La présence d'un couple cantonné ne passe pas inaperçue, tant le mâle effectue de chants nuptiaux; puis défend son territoire avec force appels au sein des colonies plus ou moins importantes qu'ils forment. A la mi-mai commencent les pontes, qui culminent à la fin de ce mois. Le nid, généralement au sol dans la végétation, est garni de brindilles et de feuilles enchevêtrées, qui forment un couvert sur la ponte. Celle-ci comporte 3 oeufs, parfois 4. Chaque couple ne dépose

qu'une seule ponte. La femelle peut néanmoins effectuer une ponte de remplacement qui commence six jours après la destruction) de la première. Après 24 jours d'incubation par les deux parents, les oeufs éclosent. Mâle et femelle veillent sur les jeunes à leur naissance, puis le père assume généralement seul quand la femelle quitte la famille. Les jeunes sont volants à 25-35 jours et indépendants à la même époque. Ils pourront se reproduire à leur tour dès l'âge de 1 an.

En période hivernale, comme la plupart des limicoles, le chevalier gambette rejoint les estuaires d'Europe occidentale. Des oiseaux vont également sur les côtes africaines, parfois même jusqu'en Afrique équatoriale. Sur les côtes atlantiques de l'Europe, on dénombre ainsi 75 000 oiseaux en Grande-Bretagne, 14 500 en Irlande, 17 000 en mer des Wadden, 3 800 en France, 4 500 en Espagne, 4 700 au Portugal, pour un total en Europe de l'Ouest s'élevant à 121 600 oiseaux. La population hivernant sur les côtes méditerranéennes et en Afrique s'élève à 285 000 individus, dont 143 000 sur les côtes d'Afrique de l'Ouest, 83 000 en Guinée-Bissau et 51 000 en Mauritanie.

En dehors de quelques oiseaux sédentaires, l'espèce est migratrice. Trois sous-espèces sont notées dans le paléarctique occidental, ce qui rend difficile l'interprétation des fluctuations d'effectifs enregistrées ici et là. Ainsi, la migration de descente commence-t-elle dès le mois de juillet, alors que les derniers oiseaux en migration pré-nuptiale ont été notés dans la première quinzaine de juin. Le mouvement de descente s'intensifie en août et continue à s'accélérer jusqu'en octobre. De novembre à février, en dehors des vagues de froid qui poussent des oiseaux hivernant au nord à descendre, les effectifs ne varient guère sur les sites d'hivernage [37].



Chevalier gambette ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

La migration de retour, très étalée dans le temps, concerne tour à tour les différentes sous-espèces. Des oiseaux sont déjà en migration au mois de mars, tandis que mai connaît une nouvelle arrivée, correspondant à ceux qui iront dans les zones les plus froides de l'aire de distribution.

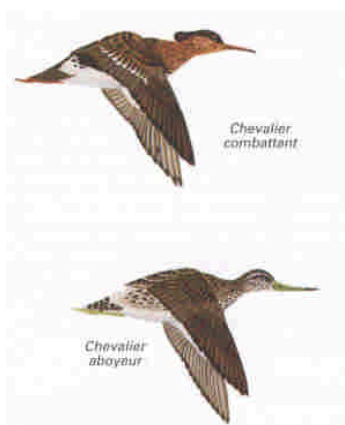
La liste des proies potentielles est très longue, mais il faut noter la prépondérance des crustacés, des mollusques et des vers marins dans les estuaires. En zone continentale, ces animaux sont remplacés par des vers terrestres, des insectes, des petits poissons, des têtards. Le nombre de petits crustacés consommés en une seule journée par un oiseau est compris entre 40 000 et 60 000 dans un estuaire.

L'espèce est abondante, et seuls des déclin locaux ont été notés, notamment dans les pays d'Europe occidentale, où les milieux prairiaux, indispensables à la reproduction, ont fortement régressé. Une conservation et une gestion appropriées des territoires permettraient le maintien de ces populations [13, 23, 25].

#### *i. Le chevalier aboyeur*

Le chevalier aboyeur (*Tringa nebularia*) est surnommé « pieds verts », mais aussi « chevalier gris », « tilvot » (en Picardie) ou « braillon ». « Aboyeur » fait allusion à son cri, bien sûr.

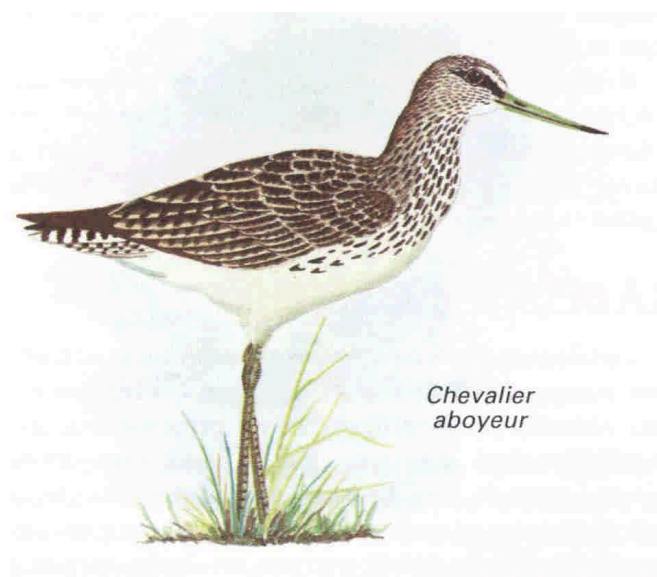
Ce chevalier, plus grand que le gambette, présente un plumage clair. En été, la face et le dessous du corps sont très blancs (à peine ponctués de plumes sombres), le dos et la queue également, contrastant fortement avec les ailes qui, sans bande alaire, apparaissent très sombres. En hiver, le dessus du corps est gris pâle. Les pattes sont vertes, et non rouges ou rouge-orange comme chez les deux chevaliers précédents, ainsi que le bec légèrement recourbé vers le haut. En vol, à l'inverse du chevalier gambette, mais comme le chevalier arlequin, les pattes dépassent de la queue.



Variations entre le chevalier aboyeur et le chevalier combattant ; Illustration : D. Delannoy

En période de reproduction, l'espèce se cantonne au nord du 55<sup>e</sup> parallèle. Son aire de reproduction couvre donc la Russie et la majeure partie de la Scandinavie. On la trouve également à l'extrême nord des îles Britanniques, qui abriteraient environ 1 500 couples sur les 109 000 que compte l'Europe du Nord.

La période de ponte la plus significative se situe entre la dernière semaine de mai et la mi-juin. Le nid est au sol, dans des clairières, souvent placé à côté ou entre des rochers. Il s'agit d'une cuvette, à peine garnie de feuilles, voire de quelques plumes. Il a été choisi par la femelle entre différentes cuvettes aménagées par le mâle. La ponte comporte 3-4 Oeufs, rarement 1 ou 5. Une seule nichée est élevée par an, exceptionnellement deux. Une ponte de remplacement peut être déposée en cas de destruction en cours d'incubation. Les oeufs sont couvés 23-26 jours par les deux parents, le mâle couvant généralement la nuit et la femelle le jour. Les jeunes, nidifuges, sont élevés par les deux parents et sont volants à l'âge de 25-31 jours, au moment de leur indépendance. L'âge de première reproduction est de 2 ans.



Chevalier aboyeur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

Grand migrateur, le chevalier aboyeur séjourne pendant toute la période hivernale en Afrique équatoriale et jusqu'en Afrique du Sud. Les effectifs restant sur les côtes atlantiques de l'Europe sont alors réduits à leur plus simple expression, puisqu'ils regroupent à peine plus de 1 100 oiseaux, soit 400 en Irlande et en Grande-Bretagne, 100 en France, en Espagne et au Portugal. Les effectifs hivernant en Méditerranée et sur les côtes d'Afrique de l'Ouest sont sensiblement plus élevés (13 400), mais ce chiffre indique bien que la zone d'hivernage se situe presque totalement dans l'hémisphère Sud sur les zones continentales - les oiseaux fréquentant peu le littoral à cette époque de l'année.

La majorité des oiseaux du paléarctique entreprennent donc un voyage trans-saharien deux fois dans l'année. La migration de descente commence tôt, puisque l'un des parents, généralement la femelle, quitte la famille dès la fin du mois de juin ou au cours de la première quinzaine de juillet. L'autre parent et les jeunes quittent la zone de nidification quatre à six semaines plus tard, quand les jeunes sont volants. Ils passent en Europe occidentale à partir de fin juillet jusqu'à fin octobre. Les pics se situent en juillet pour les adultes, et en août pour les jeunes. Les premiers oiseaux atteignent la zone intertropicale à partir de mi-août, suivis d'arrivées massives vers la mi-septembre.



Bande de chevaliers aboyeurs ; Photo : E. Midoux

Le mouvement de retour commence en mars en Afrique. Le passage à travers l'Europe est particulièrement bien remarqué tout au long du mois d'avril, et les oiseaux ont presque tous atteint la Finno-Scandinavie au cours de la première quinzaine de mai.

La nourriture est essentiellement constituée d'invertébrés et de petits poissons : insectes, crustacés, vers marins, poissons de 15 à 30 mm, grenouilles, têtards, lézards.

Il ne semble pas que l'avenir de cette espèce, qui niche dans des zones non encore exploitées par l'homme, soit menacé à brève échéance. Reste à savoir ce qu'il adviendra de ses zones nordiques si celles-ci présentent un jour un intérêt économique [13, 23, 25].

j. La bécassine sourde

La bécassine sourde (*Lymnocyptes minimus*) porte les surnoms populaires de « jacquet », « bécasson » ou « bécot » en Picardie. Elle ne présente aucune surdité, malgré son nom, qui lui vient sans doute de son attitude : au lieu de se défendre comme la bécassine des marais par un départ brusque et des crochets, elle se blottit comme un lapin, espérant ainsi passer inaperçue. Elle piète en outre comme un râle et, tout comme lui, ne s'enlève qu'à la dernière extrémité, contrainte et forcée ; elle se repose d'ailleurs dès que possible.



Bécassine Sourde ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La bécassine sourde n'est pas un modèle réduit de la bécassine des marais. Son plumage marron finement taché de doré sur le dessus, sa poitrine tachetée et son ventre blanc sont, certes, des critères qu'elle partage avec la bécassine des marais, mais le dessus de la tête n'est pas barré de jaune, le bec est plus court et la queue dépourvue de tache blanche, ce qui permet de la différencier.

La bécassine sourde ne niche qu'au-dessus du 55<sup>e</sup> parallèle. En Europe du Nord (Scandinavie), certains auteurs estiment sa population à 28 000 couples, mais la plus grande prudence s'impose concernant la fiabilité de ces chiffres. Les effectifs sont probablement plus importants en Russie sibérienne. Les oiseaux sont en place fin avril début mai. Dans les zones marécageuses, le couple choisit un endroit à la végétation basse, dans lequel une cuvette est creusée et garnie de quelques débris végétaux. Généralement 3 oeufs, exceptionnellement 4, sont déposés et couvés par la femelle pendant 24 jours. Les jeunes quittent le nid peu de temps après la naissance. Les éventuels soins parentaux et l'âge d'envol ne semblent pas connus.

Cette petite bécassine hiverne ici et là, du Danemark au Maroc et jusqu'au Sénégal, en passant par les îles Britanniques. Sa discrétion rend pratiquement impossible la détermination des effectifs, et seuls les Britanniques se hasardent à estimer leur population hivernante entre 10 000 et 50 000 oiseaux.

Sur l'ensemble de l'aire de distribution, la migration commence à partir de la seconde quinzaine d'août et atteint sa plénitude entre la mi-septembre et la mi-novembre. La migration de retour a lieu essentiellement entre avril et début mai [37].

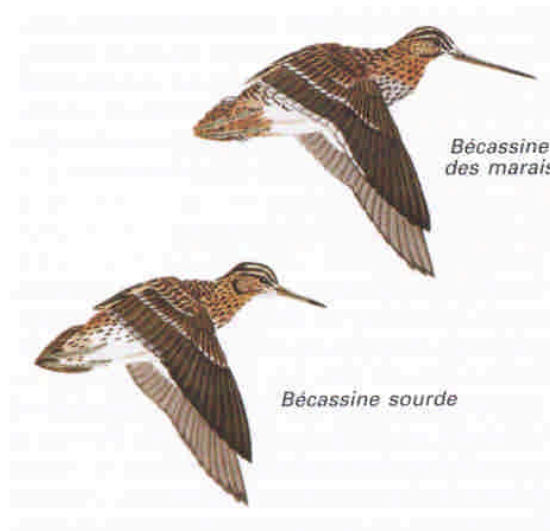
Le régime alimentaire repose principalement sur des larves et des insectes adultes. On note aussi des particules végétales, notamment des graines. D'autres invertébrés que les insectes peuvent également être rencontrés : gastéropodes, vers de terre...

La méconnaissance des effectifs et de leur évolution ne permet pas de préjuger de l'avenir de cet oiseau. Seules les études en cours (prélèvements, notamment) permettront d'apporter une solution plus précise au problème [13, 23, 25].

#### k. La bécassine des marais

La bécassine des marais (*Gallinago gallinago*) se voit attribuer des noms étranges, comme « chevrelle » dans le Jura et « chevrette » en Savoie, à cause du cri des mâles, au printemps, qui ressemble à un bêlement. Le chevrotement qu'il est possible d'entendre à cette époque n'est pas émis à partir d'un sac vocal, mais par les rectrices externes très écartées, qui produisent ce son lorsque l'oiseau effectue des plongées obliques au cours de ses parades nuptiales. En Limousin, on le nomme « béchoreu ».

La bécassine des marais présente différentes caractéristiques qui permettent de ne la confondre avec aucune autre espèce de limicole : parmi elles le vol, où le basculement d'une aile à l'autre donne une impression de crochets, ainsi que l'appel à la sonorité d'un baiser au moment de l'envol. Le plumage tire sur le brun, mais avec de longues rayures jaunâtres sur la tête et sur le dessus du corps. Ces bandes contrastent fortement sur le dos noir et roux. Les rectrices (plumes de la queue) externes sont légèrement masquées de blanc (la bécassine sourde, plus petite, ne présente pas de blanc, et ces plumes sont franchement blanches chez la bécassine double, espèce protégée). Le bec est long et mince, adapté à la recherche de nourriture dans des terrains vaseux.



Variations entre Bécassine sourde et Bécassine des marais ; Illustration : D. Delannoy

En période de reproduction, la bécassine des marais, répandue dans tous les pays nordiques, est présente partout en Russie, en Pologne, en Scandinavie, en Islande et sur les îles Britanniques. Sa distribution s'étend presque uniformément jusqu'aux Pays-Bas et en Allemagne. Elle est ensuite plus clairsemée en Belgique et en France. Ponctuellement, on la rencontre en Italie et dans la péninsule Ibérique. L'ensemble de l'Europe abrite près de 840 000 couples, dont la majeure partie en dehors des pays de la CEE. Ainsi, la Norvège accueillerait 55 000 couples, la Suède 150 000 couples, la Finlande 90 000 couples. Plus au sud, les effectifs les plus importants sont en Allemagne (10 000 à 16 000 couples en ex-Allemagne de l'Ouest), 10 000 à 80 000 couples en Grande-Bretagne, 10 000 à 100 000 couples en Irlande. Modestement, la France n'abrite que 200 à 300 couples. Les effectifs des pays baltes et de la Russie ne sont pas connus, mais ils sont certainement considérables.



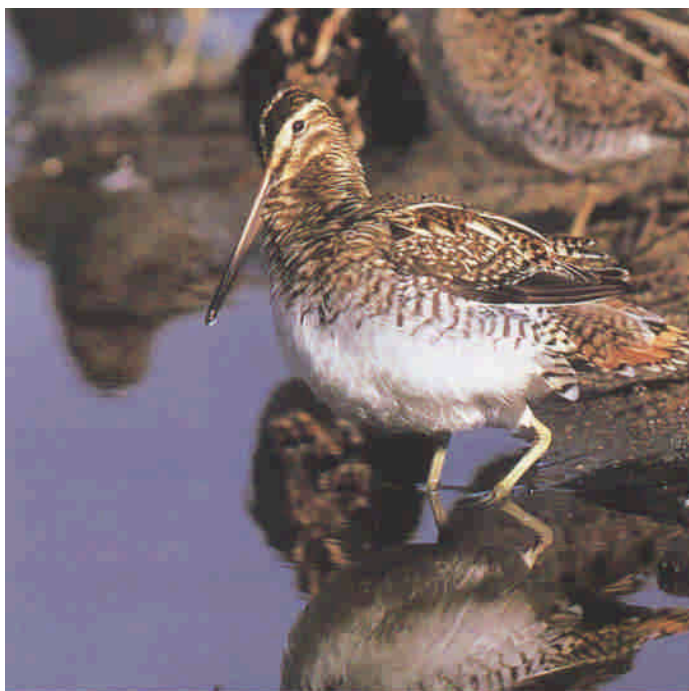
Bécassine des marais ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

C'est dans une végétation de faible hauteur qu'une cuvette, servant de nid, est aménagée par la femelle qui y dépose en moyenne 4 oeufs. La mère couve pendant 18-20 jours. Les jeunes quittent le nid peu de temps après la naissance, et les deux parents se partagent la progéniture. Les jeunes sont ainsi réchauffés par l'un ou l'autre et, fait rare chez les limicoles, sont nourris pendant les premiers jours de leur existence. L'âge d'envol est atteint à 19-20 jours, parfois même un peu plus tôt.

La bécassine a besoin de terrains mous dans lesquels elle puisse enfoncer le bec pour en extraire sa nourriture. Aussi, l'hiver, l'espèce déserte-t-elle les pays nordiques ; sa répartition septentrionale sur le continent s'arrête alors au Danemark, tandis que, sur les îles Britanniques, elle peut être rencontrée jusqu'en Écosse. Elle est également présente en Irlande, puis aux Pays-Bas, enfin dans tous les pays situés plus au sud: France, Espagne, Portugal, Maroc, Algérie. Plus à l'est, l'espèce fréquente communément la Grèce et la Turquie. Des oiseaux traversent également le Sahara et vont hiverner au Sénégal, voire jusqu'au golfe de Guinée.

Les populations finno-scandinaves effectuent un passage postnuptial dès le mois de juillet. Les effectifs sont les plus élevés au Danemark et aux Pays-Bas en septembre-octobre, et tous les oiseaux ont atteint leurs zones d'hivernage au mois de novembre.

La migration pré-nuptiale commence en mars, et toutes les zones de reproduction sont réoccupées en avril-mai [37].



Bécassine des Marais en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

L'alimentation se compose principalement d'invertébrés capturés lorsque l'oiseau enfonce le bec dans le substrat ou occasionnellement glanés à la surface du sol. Les vers de terre constituent l'essentiel du menu, qui comprend également des larves d'insectes, des mollusques et des graines. En milieu estuarien, l'espèce consomme des néréides - vers rouges des milieux vaseux.

La bécassine est un des limicoles les mieux représentés en Europe occidentale, et il ne semble pas que l'espèce connaisse des difficultés pour le moment. Souhaitons que, contrairement à ce qui se passe chez nous, les zones humides des pays de reproduction lui restent encore longtemps hospitalières [13, 23, 25].

### *l. Le courlis cendré*

Le nom de courlis cendré (*Numenius arquata*) - « corlu », « courlieu », « corbichet » ou « corbageot » selon les endroits - est une onomatopée de son cri. Le plumage de ce limicole, le plus grand d'Europe, est brun-jaune finement rayé de noir; le croupion et la base du dos sont blancs, les rémiges primaires sombres. On notera les pattes souvent bleutées et surtout le long bec sombre recourbé vers le sol. Certains individus peuvent paraître plus pâles ou, au contraire, plus foncés que la moyenne.



Courlis cendré ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, on trouve le courlis cendré à peu près partout dans la moitié nord de la France. Il est répandu en Scandinavie, dans les pays baltes et les îles Britanniques, aux Pays-Bas et en Allemagne. Le mouvement de retour vers les zones de nidification se produit en mars, mais les oiseaux des pays les plus nordiques restent sur leurs zones d'hivernage jusqu'en avril-mai - les non-reproducteurs restant, quant à eux, sur ces zones. La répartition de cette espèce s'arrête au niveau de la France ; elle est absente en Islande. Ses effectifs sont de l'ordre de 125 000

couples pour l'ensemble de l'Europe, avec 2 000 couples en Suède, 44 000 en Finlande, 33 000 à 38 000 en Grande-Bretagne, 3 000 aux Pays-Bas. La France abriterait 1 300, peut-être 1 500 couples nicheurs.



Courlis cendré, photo N. Bouglouan, Le Teich 22/08/2004

Les oiseaux se reproduisent pour la première fois à l'âge de 2 ans. La constitution des couples s'accompagne de parades nuptiales pendant lesquelles le chant du mâle s'entend de loin. Le site, établi dans la végétation rase parfois, se compose d'une large cuvette garnie d'herbes sèches et de quelques plumes. Il a été choisi par la femelle parmi les multiples cuvettes creusées par le mâle. Généralement 4 oeufs, parfois 5, y sont déposés, à raison de un oeuf tous les un ou deux jours, et couvés pendant 27-29 jours à partir de la ponte du dernier oeuf. Les deux parents assurent cette couvaison de façon apparemment équitable. Les jeunes, en quittant le nid sont aussitôt capables de rechercher seuls leur nourriture. Ils volent à l'âge de 32-38 jours et sont rodés pendant au même âge.

Si quelques populations, en Irlande notamment sont sédentaires, la plupart des oiseaux effectuent une migration qui débute fin juin, avec des individus qui gagnent la mer des Wadden pour y muer. Les oiseaux en charge de jeunes quittent leurs zones de reproduction un peu plus tard, en juillet-août, et les jeunes ne parviennent en mer des Wadden qu'à partir de mi-septembre, voire à la fin de ce mois. Les mouvements se poursuivent ensuite jusqu'en novembre.

En période hivernale, la quasi-totalité des populations quitte les habitats terrestres et le grand Nord pour rejoindre les zones estuariennes et littorales. Le courlis cendré occupe alors les côtes depuis le Danemark jusqu'à l'Afrique tropicale. Plus de 300 000 oiseaux (dont pas moins de 100 000 pour les seules îles Britanniques, autant pour l'Irlande, 70 000 pour les Pays-Bas) hivernent ainsi sur la façade atlantique. La France accueille quelque 20 000 individus.



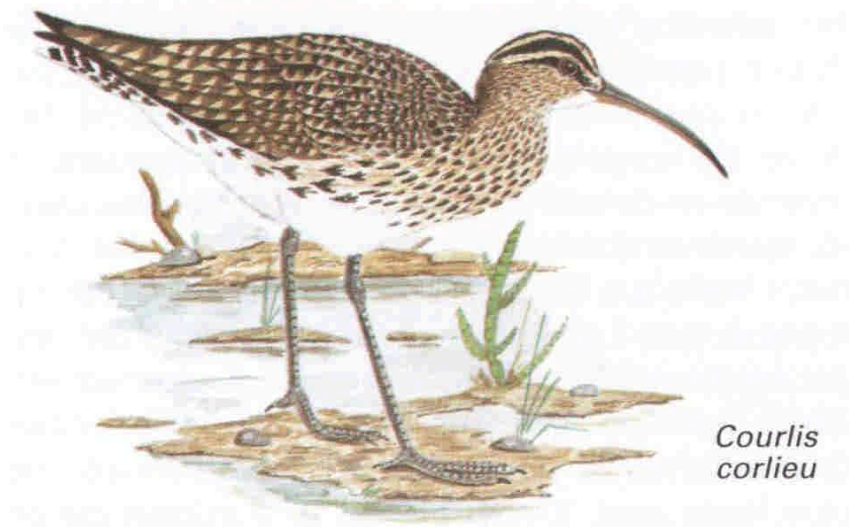
Courlis cendré ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

L'espèce est considérée comme omnivore. Son bec semble particulièrement adapté à la capture de vers marins, mais, en milieu estuarien, les crabes: tiennent également une place importante dans l'alimentation. Des coquillages peuvent également constituer le repas. Les courlis mangent en outre des insectes (adultes ou larves), des vers de terre, de petits poissons, des têtards, des baies, voire des graines de céréales.

Le courlis est un oiseau typique des prairies en Europe occidentale, les fauches trop précoces constituent un frein au développement, voire au maintien de l'espèce. Ces milieux si riches méritent une attention particulière qui devrait conduire à une totale protection [13, 23, 25].

*m. Le courlis corlieu*

Le courlis corlieu (*Numenius phaeopus*), proche parent du courlis cendré, se fait parfois nommer « livergin », « cotteret » (dans le Nord), « berge » (dans le Sud) ou tout simplement « petit courlis ». Son plumage ressemble à celui du cendré, mais sa taille est inférieure, son bec nettement plus court, et il présente des rayures très caractéristiques sur le dessus de la tête. Le cri en vol constitue également un excellent critère de détermination. Le chant, entendu lors de la migration nuptiale, rappelle celui du courlis cendré [37].



Courlis Corlieu ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

En période de reproduction, la répartition de l'espèce est nettement nordique par rapport à celle du courlis cendré, dont les populations en Europe occidentale ne sont pas négligeables. Globalement, le courlis corlieu ne niche qu'au nord du 55<sup>e</sup> parallèle de latitude nord, de la Scandinavie à l'Islande, avec également quelques couples sur les îles Shetland. Sur les 250 000 couples nicheurs d'Europe du Nord, plus de 200 000 proviendraient de la population islandaise.

La période de reproduction ne commence qu'à la fin du mois de mai, voire au cours des premiers jours de juin. Les oiseaux creusent une cuvette qu'ils garnissent de quelques fragments de végétaux. La femelle assure apparemment la majeure partie de ce travail, mais le mâle peut apporter son aide. Les 3-4 oeufs sont couvés pendant 27-28 jours par les deux parents, qui élèvent les jeunes ensemble. Ces derniers sont volants et indépendants à l'âge de 35-40 jours.



Courlis Corlieu ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

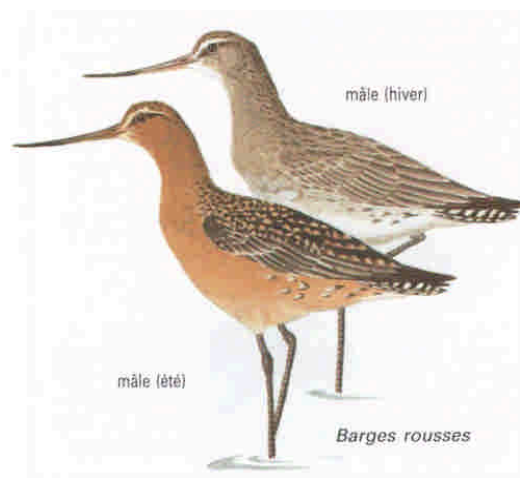
En période hivernale, la présence de cet oiseau dans le paléarctique occidental est, sauf quelques cas exceptionnels, absolument nulle. Tous les individus rejoignent les quartiers d'hivernage situés du banc d'Arguin, en Mauritanie, jusqu'au golfe de Guinée et à l'Afrique du Sud.

Le courlis corlieu effectue donc des migrations aller-retour de plusieurs milliers de kilomètres, ce qui explique que les oiseaux non reproducteurs restent volontiers sous le soleil africain. La migration pré-nuptiale commence dès le mois de juillet, et le pic en Europe de l'Ouest est atteint dès août-septembre en Espagne. Les oiseaux filent ensuite le long des côtes marocaines et du Sahara occidental, jusqu'en Mauritanie [37]. Ils quittent les zones tropicales en mars, et les premiers atteignent l'Europe à la fin de ce même mois. Le gros du passage a lieu de la seconde quinzaine d'avril aux dix premiers jours de mai. Les zones de reproduction sont réoccupées en mai, en juin même pour les zones les plus nordiques de Russie.

Pour l'avenir, aucune menace à court terme ne semble peser sur les populations de l'espèce [13, 23, 25].

n. La barge rousse

La barge rousse (*Limosa lapponica*), aussi dénommée « bouffarie » ou « veneto roux », n'est pas sans rappeler la barge à queue noire lorsqu'elle est posée. Légèrement plus petite, elle se distingue par un roux du poitrail encore plus flamboyant et un bec légèrement recourbé vers le haut. A l'envol, il faut noter l'absence de barre alaire, la queue striée et non terminée par une bande noire, et les pattes qui dépassent à peine la queue. En hiver, les oiseaux sont d'une teinte générale gris clair, le dessous du corps étant blanchâtre.



Couple de Barges Rousses ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy

La barge rousse n'est pas un nicheur très répandu dans le paléarctique occidental. En effet, on ne la trouve qu'au nord du 65<sup>e</sup> parallèle, en Russie, dans le nord de la Finlande, de la Suède et de la Norvège.

Ses effectifs, semble-t-il faibles dans l'ouest de la Russie, se limitent à 10-15 couples en Suède, 150 couples en Norvège, 100 à 150 couples en Finlande. La barge rousse est donc un oiseau surtout répandu en dehors du paléarctique occidental, dans les toundras sibériennes et sur la presqu'île de Taymir. L'espèce a été très peu étudiée en période de reproduction. Le nid, simple cuvette, serait préparé par les deux parents. Les 3-4 oeufs seraient couvés 20-21 jours par les deux parents, mais l'un d'eux (parfois le mâle, parfois la femelle) assurerait une plus large part. L'âge d'envol et d'indépendance n'est pas connu. Les oiseaux ne se reproduisent pour la première fois qu'à l'âge de 2 ans.

Compte tenu de l'aire de répartition en période estivale, il est évident que les oiseaux sont obligés de quitter les contrées nordiques pour passer l'hiver sous des cieux plus cléments. Les migrateurs descendant du grand Nord sont communs en Europe occidentale à la fin juillet et au début du mois d'août. Les oiseaux arrivant en mer des Wadden y stationnent le temps de la mue, puis gagnent leurs zones d'hivernage. A cette période, les effectifs présents sur les côtes atlantiques de l'Europe dépassent 100 000 oiseaux, avec 61 000 dans les îles Britanniques, 28 000 aux Pays-Bas, 4 000 en Allemagne, 1 100 au Danemark, 7 000 en France, 5 100 au Portugal, 1 000 en Espagne. Plus au sud, on note 5 000 individus au Maroc et surtout 210 000 en Mauritanie.



Barge Rousse ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Pour la migration pré-nuptiale, les oiseaux présents en Afrique remontent, en avril-début mai, en une seule étape jusqu'à la mer des Wadden, où ils restent le temps de reconstituer leurs réserves avant de gagner leurs zones de reproduction [37].

Au cours de la période de reproduction, les barge rousse consomment essentiellement des insectes, des mollusques, des vers de terre. Dans les milieux estuariens, elles se spécialisent dans la recherche d'arénicoles, mais elles consomment également des mollusques, d'autres vers marins et des crustacés.

Rien n'indique que cette espèce soit en mauvaise santé. Les effectifs fluctuent annuellement selon le succès de la reproduction. Les habitats de reproduction, peu hospitaliers pour l'homme, ne sont pas menacés, et l'espèce bénéficie de cette situation [13, 23, 25].

#### *o. La barge à queue noire*

La barge à queue noire (*Limosa limosa*) (« grande barge », « pilhui » ou « bout fumé » selon les lieux) présente un roux éclatant sur la tête et la poitrine lorsqu'elle regagne ses zones de reproduction. En outre, une large barre alaire blanche et une barre noire sur la queue blanche empêchent de confondre ce grand limicole avec aucun autre. Ses longues pattes, qui dépassent la queue en vol, et son long bec droit (par rapport à celui de la barge rousse) sont deux critères supplémentaires, tout comme les flancs et le ventre fortement rayés de noir et de blanc. En hiver, le plumage tire sur le gris sombre, tandis que les dessins des ailes et de la queue restent toujours bien visibles. Enfin, même pendant les escales, le chant est très caractéristique ; il est en effet peu d'espèces aussi bruyantes et démonstratives que cet oiseau défendant son territoire contre toute intrusion.



Barge à queue noire ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

On distingue deux sous-espèces : la barge à queue noire continentale (*L.l. limosa*) et la barge à queue noire islandaise qui se distingue de la précédente notamment par son bec plus court, des exigences; écologiques et une répartition géographique différente.

Hormis la population islandaise, cette espèce niche principalement entre le 45<sup>e</sup> et le 55<sup>e</sup> degré de latitude nord, ce qui correspond à l'Europe centrale, à la Russie et jusqu'au sud de la Scandinavie. Au-dessus de cette limite, la répartition n'est plus que très ponctuelle.

La sous-espèce continentale est forte de 102 000 à 123 000 couples, dont l'essentiel (90 000 à 105 000) occupe les Pays-Bas. Les autres pays d'Europe occidentale ne comptent donc que des effectifs réduits : 900 à 1 000 couples en Allemagne, 750 en Belgique, 600 à 800 au Danemark, entre 50 et 100 couples en Grande-Bretagne et en France. Les effectifs d'Europe de l'Est sont moins bien connus : 1 000 couples en Pologne, 100 en ex-Tchécoslovaquie, 50 à 100 en Autriche, 300 à 500 en Hongrie. La sous-espèce islandaise compte 10 000 à 30 000 couples.

La migration pré-nuptiale bat son plein dès le début du mois de mars ; les sites de nidification d'Europe occidentale sont réoccupés de mi-mars à mi-avril, tandis que ceux situés en Russie ne reçoivent leurs hôtes que fin avril-début mai [37]. Chez cette espèce semi-coloniale, le nid est une cuvette de 2-6 cm de profondeur, choisie par la femelle parmi toutes celles que le mâle a préparées à son intention. Il est garni de débris végétaux, et la femelle y dépose 3-4 oeufs, qui sont couvés par les deux parents pendant 22-24 jours. Les jeunes quittent le nid peu de temps après la naissance et sont élevés par les deux parents, qui les couvrent la nuit ou quand les températures sont fraîches. Ces jeunes sont volants à 25-30 jours et deviennent indépendants au même âge. La migration vers les zones d'hivernage commence très tôt. En effet, dès que les oiseaux ont fini leur reproduction, que celle-ci soit réussie ou non, ils s'envolent et rejoignent, en quelques étapes, les régions où ils vont passer l'hiver. Dès le mois de juin, ces oiseaux migrent donc vers le sud. Ceux qui vont jusqu'en Afrique tropicale font, semble-t-il, une pause au Maroc pour y muer. Puis, par un vol direct, ils gagnent leur destination hivernale. Si la migration démarre tôt, le gros du passage en France se fait en août et septembre. Les oiseaux de l'année restent un an et demi en Afrique avant de remonter [37].

La barge à queue noire est essentiellement migratrice, mais la population islandaise reste sur les côtes de la façade atlantique. On compte ainsi 18 000 oiseaux en Espagne, 9 000 au Portugal, 6 500 en France, 4 000 à 5 000 en Grande-Bretagne, près de 30 000 sur les côtes marocaines.

Les populations continentales passent l'hiver en Afrique (Sénégal, Mali, Guinée), où les oiseaux recherchent leur nourriture dans les zones humides continentales et sur les rizières (riz

resté sur place après les récoltes). Le reste du temps, la barge à queue noire se nourrit principalement d'invertébrés: insectes, vers de terre, mollusques... Des graines sont également consommées, de même que les bulbes de certaines plantes.

L'avenir d'une espèce dont les effectifs reproducteurs sont concentrés sur des surfaces somme toute peu importantes doit toujours faire l'objet d'une attention particulière. Les Pays-Bas et l'Islande sont les garants de la reproduction, tandis que les pays d'Afrique se partagent la responsabilité de l'hivernage. Tout ira bien tant qu'il y restera des zones humides, notamment des prairies, propices à l'espèce [13, 23, 25].

### **III. Pathologies des oiseaux d'eau**

#### **A. Pathologie externe**

##### **1. Traumatologie**

Il va de soit que lors de l'action de chasse, les oiseaux d'eaux peuvent présenter des blessures par armes à feu : fractures multiples, ecchymoses ou hémorragies graves. Cependant il est à noter que la mort du canard sur le coup n'est pas liée à une blessure mais à la violence du choc des plombs contre le corps de l'animal qui décède alors de crise cardiaque le plus souvent. Les appelants peuvent être malencontreusement atteints, des soins seront prodigués suivant l'importance de l'atteinte. Les appelants, attachés à la patte peuvent souffrir de tendinites ou de myosites que l'on peut traiter par l'utilisation de Prednisolone (0,5 mg/kg de poids vif matin et soir, et ceux durant 5 jours par voie orale). Les appelants peuvent également se noyer suite à l'épuisement lors de la phase de mue, si les reposoirs font défaut [23, 24, 41].

##### **2. Parasitologie externe**

La gêne occasionnée par les ectoparasites ne semble pas être très importante, elle semble cependant constituer une porte d'entrée à d'autres maladies (infectieuses et parasitaires) plus graves. Les principaux représentants des ectoparasites sont :

- **Les poux** : ce sont souvent des mallophages commensaux plus que parasites, d'autres comme *Dermanyssus gallinae* entraînent un prurit marqué, les canards vont jusqu'à s'automutiler.

- **Les puces :** (*Ceratophylus garei*) entraînent un important prurit, jusqu'à des troubles nerveux.
- **Les Tiques :** de la famille des Ixodidés, elles irritent l'animal en se fixant au niveau de l'orifice des follicules. Lors d'infestation massive, des problèmes d'anémie peuvent apparaître [18,29,84].
- **Les Thrombiculidés :** comme *Thrombicula autumnalis* dont la larve rouge-orangée de petite taille provoque à la fin de l'été une vive irritation et une excitation des canards affectés.

Si un appelant est atteint, il faut l'isoler des autres et le traiter à l'aide de produits anti-parasitaires vétérinaires (poudre, sprays à base de perméthrine...) [23, 57].

## B. Pathologie interne

### 1. Résidus chimiques toxiques, le saturnisme

L'essentiel des intoxications se fait par voie orale, la distribution et les sites d'action des toxiques (qu'ils soient minéraux ou organiques) sont extrêmement variables. Ces toxiques sont éliminés par voie rénale, hépatique, pulmonaire ou génitale. Les intoxications sont aiguës, subaiguës ou chroniques et sont d'origine microbienne (botulisme...), végétale (mycotoxines – aflatoxines – cyanophycées), organique (hydrocarbures lors de marées noires, organophosphorés), minérale (Phosphore, sels de mercure, engrais, et surtout le plomb). Leurs actions peuvent être hémorragiques, néphrotoxiques ou hépatotoxiques, voire mortelle chez les canetons lors d'ingestion massive accompagnée d'une forme aiguë.

Le Saturnisme est une intoxication chronique due à l'ingestion de plombs de chasse que l'on trouve en lieu et place des petits cailloux trouvés dans le gésier des oiseaux d'eau. Les canards plongeurs sont plus fréquemment atteints, puis viennent les canards de surface possédant un long cou.

Le plomb issu de l'érosion lente des plombs contenus dans le gésier forme des sels de plombs qui sont absorbés au travers de la barrière digestive. Ces molécules sont des inhibiteurs de certaines enzymes et empêchent l'incorporation de fer dans la molécule d'hémoglobine. Le plomb s'accumule dans le foie et les os, il y induit une baisse de l'érythropoïèse avec accélération de la vitesse de sédimentation et formation de globules rouges immatures à granulations basophiles. Le régime alimentaire intervient sur la sensibilité de l'animal : plus le régime est riche en énergie avec

une ration céréalière, plus la fatigue hépatorénale est importante et plus l'animal est sensible à de faibles doses de plomb.

L'anémie toxique se développe alors au sein de la moelle osseuse, elle est accompagnée d'anorexie, de perte de poids importante, de faiblesse musculaire, de diarrhée verte-sanguinolente ou noire. Les symptômes sont l'anémie et la cachexie, un œdème hépatorénal accompagné d'entérite ulcéreuse et hémorragique.

Le traitement passe par l'emploi de chélateurs du plomb, associé à la modification de la charge des cartouches ainsi que la diminution de la part des céréales dans la ration des oiseaux d'eau [23, 40].

## 2. Endoparasites du canard

### a. Maladies dues à des champignons

#### i L'aspergillose

Cette maladie chronique ou aiguë due à *Aspergillus fumigatus* atteint généralement l'appareil respiratoire. Elle touche les animaux peu résistants et apparaît durant les mois les plus chauds. Le champignon a un pouvoir toxigène, antigénique et allergénique et l'organisme le considère comme un corps étranger.

Les symptômes sont de l'asthénie et une difficulté respiratoire évoluant vers une détresse respiratoire puis l'asphyxie. Les lésions macroscopiques touchent surtout les poumons et les sacs aériens qui présentent des plaques bleues grises à jaune, lisse ou rugueuses de champignons. Le poumon réagit par hépatisation avec la formation d'abcès à coque épaisse. Les séreuses s'épaississent et des pétéchies peuvent apparaître au niveau du tractus digestif [23, 57].

#### ii La candidose

Cette levure de la famille des *cryptococcacées* présente une forte incidence sur les canards sauvages. Elle entraîne un ralentissement de la croissance accompagnée par une entérite diarrhéique. Les muqueuses du tractus digestif sont épaissies avec des plaques blanchâtres les recouvrant. La prévention de cette pathologie passe par l'administration régulière en milieu infecté de Chlorhydrate d'oxytétracycline [23, 57].

b. Maladies dues à des helminthes

i L'amidostomose

Le nématode *Amidostomum anseris* infeste la sous muqueuse du tube digestif et notamment celle du gésier. Cette affection se manifeste par une anorexie avec amaigrissement rapide pouvant aller jusqu'à la mort en cas d'infestation massive. Les lésions macroscopiques sont des plaques aux pourtours surélevés, emplies de vers et recouvertes d'un enduit marron. L'administration régulière de vermifuge aux canards captifs permet de prévenir l'apparition de cette pathologie [23, 57].

ii La spirurose ou echinurirose

Ce nématode (*Echinuria uncinata*) à une pathogénie liée au pouvoir pénétrant des larves L III que les canards absorbent lors de l'ingestion de crustacés (genre *Daphnia*) infestés. Elles ont également un pouvoir spoliateur sanguin, en plus du pouvoir toxigène des adultes.

La spirurose entraîne de l'anorexie, de l'amaigrissement puis la mort par inanition. Une vermifugation adaptée permet d'empêcher l'apparition de cette pathologie [23, 57].

c. Maladies dues à des plathelminthes : le téniasis

Ces parasites peuvent toucher l'appareil circulatoire, pulmonaire ou digestif, mais ce dernier est de loin le plus souvent atteint par ces Cestodes et Trématodes. La pathogénie est liée à leur rôle spoliateur alimentaires, entraînant des retards de croissance, des gastro-entérites chroniques avec anorexie et amaigrissement. Le traitement est identique à celui employé en cas d'helminthose.

Il faut noter que ces affections touchent surtout les canards de surface qui sont très friands de crustacés, mollusques, têtards et sangsues qui sont autant d'Hôtes Intermédiaires pour ces parasites [23, 57].

d. Maladies dues à des protozoaires parasites

i Les coccidioses

Les coccidies des genres *Eimeria*, *Tyzzena* et *Wenyonella* affectent surtout les jeunes individus et sont la cause d'entérite diarrhéique sanguinolente avec asthénie, amaigrissement et retard de croissance. L'épithélium intestinal est ulcéré, des hémorragies se produisent emplissant la lumière intestinale de sang et débris de desquamation. L'utilisation d'un anticoccidien comme du SPECILAPIN Basse-cour® (Vetoquinol) à raison de 5g de poudre par 2 litres de boisson durant 5

jours. A la suite de ce traitement, un traitement de 10 jours à demi-dose permettra d'enrayer le développement de cette pathologie [23, 57].

ii L'hexamitose

Les hexamitidés sont des flagellés (*Spironucleus meleagridis*) dont la prolifération entraîne des symptômes identiques à ceux d'une entérite catarrhale. Elle rétrocede avec un traitement identique à celui des coccidioses [23,57].

3. Maladies contagieuses et non contagieuses classiques

a. Maladies virales contagieuses

i La peste virale du canard

C'est une entérite virale due à un herpès virus de type I à ADN. La pathogénie est représentée par une fragilisation vasculaire terminale et une lyse du tissu conjonctif, surtout au niveau du thymus et des bourses de Fabricius.

Les symptômes sont variables selon que l'on ait une forme suraiguë (mort brutale), une forme aiguë (incubation de 3-10 jours avec atteinte oculaire, digestive, nerveuse avec mort en 4 à 15 jours) ou une forme chronique (ataxie, conjonctivite, diarrhée liquide, arrêt de la ponte...).

Les lésions macroscopiques sont des lésions exanthémateuses à dominante hémorragique sur l'œsophage, le caecum, le rectum et le cloaque. Des hémorragies multiorganiques (rate, thymus, bourses de Fabricius), des séreuses et des muqueuses sont présentes. Le prélèvement du foie permet la recherche virologique. Chez les jeunes, l'atteinte est surtout dirigée vers les organes lymphoïdes alors que la forme hémorragique prédomine de manière croissante avec l'âge de l'animal.

La mortalité lors d'atteinte est proche de 100%, de plus des porteurs sains existent permettant l'apparition d'épidémie lors de fatigue générale des effectifs. Les migrations et la densité des effectifs permettent de disséminer le virus à d'autres groupes.

Le tableau lésionnel et symptomatologique permet de diagnostiquer la maladie. La prévention passe par l'emploi d'un vaccin : le Vaxiduk® développé par Merial® [23, 24, 41].

ii L'hépatite virale du caneton

Elle atteint peu les canards sauvages, et est due à un entérovirus à ARN. Les symptômes sont foudroyants : mort en une heure avec atonie puis opisthotonos. Les lésions macroscopiques sont

une hépatomégalie avec des hémorragies sous-séreuses, une splénomégalie... L'Hepatovax® permet de lutter contre cette maladie en élevage [23, 24, 41].

## *b. Maladies bactériennes*

### *i La salmonellose*

Des salmonelloses initialement commensales peuvent induire une entérite diarrhéique suite à une modification des paramètres du contenu du tractus digestif. Ce sont des bactéries Gram négatives, aérobies, flagellées péritriches.

La symptomatologie est plus fréquente chez les jeunes, elle est constituée de signes nerveux (ataxie, tournis, paralysie...), oculaires (kératoconjunctivite purulente, cataracte...), digestifs (diarrhée blanchâtre) ; parfois, chez les jeunes, une forme arthritique chronique avec retard de croissance peut se manifester.

Les lésions macroscopiques lors d'atteinte aiguës sont nettes : kératoconjunctivite, congestion digestive, rénale et pulmonaire, splénomégalie et hépatomégalie. Une bactériologie du foie permet d'identifier le germe en cause. Des mélanges d'antibiotiques et de vitamines peuvent être employés de manière préventive en élevage [23, 24, 41].

### *ii La pasteurellose*

Cette maladie est due à *Pasteurella multocida* et frappe tous les canards ; cette bactérie est un coccobacille Gram négatif, petit et très polymorphe. Les symptômes sont variés selon la forme : lors de forme suraiguë, la mort est brutale, lors de forme aiguë les symptômes sont de la diarrhée, des difficultés respiratoires et locomotrices ; lors de forme subaiguë on note l'ataxie marquée associée à un cortège de symptômes nerveux.

Ce choléra aviaire est surtout transmis par voie indirecte par souillure des aliments. Et comme pour la salmonellose, un mélange antibiotiques – vitamines en prévention permet de lutter contre cette maladie [23, 24, 41].

### *iii La tuberculose*

C'est une maladie infectieuse et contagieuse, d'évolution chronique, provoquée par divers sérovars d'un bacille acido-alcool-résistant : *Mycobacterium tuberculosis*. Chez les canards, c'est le serovar *Avium* type I qui est responsable de cette maladie cachectisante d'évolution lente.

Les atteintes organiques sont surtout hépatiques et spléniques, on retrouve des nodules durs, blanchâtres que l'on peut retrouver à la surface d'autres viscères. Cependant cette maladie est peu

connue et les mesures de prophylaxie seront uniquement sanitaire voire médicale par l'emploi de Lutricyline® qui est un mélange d'antibioprévention à visée digestive [23, 24, 41].

#### iv La yersiniose ou pseudo-tuberculose

Le coccobacille Gram négatif *Yersinia pseudotuberculosis* est asporulé, acapsulé, aérobic et mobile produit une endotoxine faiblement antigénique. Trois formes symptomatiques de la Yersiniose peuvent se déclarer : une yersiniose pulmonaire, une autre entéritique et une septicémique avec une certaine constance des symptômes : apparition brutale d'abattement avec anorexie, diarrhée et coloration foncée de la peau. La mort survient après 3-4 jours après l'apparition de difficultés locomotrices.

Les lésions sont observables lorsque la maladie aura évolué, des nodules miliaires nécrotiques sur la rate et le foie pourront être observés. La contamination est horizontale par le biais de la consommation d'aliments souillés par les déjections des malades [23, 24, 41].

La prévention se fait en imposant la quarantaine lors de canards « entrants » au sein d'un groupe d'appelants et par l'utilisation d'antibioprévention par voie orale. La lutte contre les rongeurs, qui sont les principaux vecteurs, est essentielle.

#### v Toxi-infection d'origine bactérienne : le botulisme

Cette toxi-infection paralysante est due à l'ingestion d'aliments contenant des toxines de *Clostridium botulinum*, germe anaérobie Gram positif. La paralysie flasque des muscles squelettiques caractérise cette affection qui devient irrémédiablement mortelle sans traitement par paralysie du muscle cardiaque ou des muscles respiratoires. Les canards de surface sont plus sujets à cette affection que les canards plongeurs.

La toxine permet la perméabilisation de la barrière intestinale, mais sa cible privilégiée reste la plaque neuromotrice entre les faisceaux parasympathiques et les muscles par inhibition de l'action de l'acétylcholine. La paralysie affecte alors tous les muscles (striés et lisses) expliquant alors le nombre de symptômes précurseurs de la paralysie globale (diarrhée, ataxie, paralysie localisée, difficultés respiratoires...).

Les toxines botuliniques sont souvent véhiculées par les larves de mouches dites « à viande » dont les canards de surface sont extrêmement friands. D'après certains chercheurs, des facteurs comme la température de l'eau et la baisse du niveau de l'eau (en été) sont favorables à l'apparition de botulisme.

L'autopsie est essentielle pour dissocier cette hypothèse de celle de saturnisme étant donné la proximité des deux tableaux cliniques.

La prévention passe par l'hygiène de la boisson et de l'alimentation des animaux [23, 24, 41].

#### ***IV. Protection des espaces et des espèces***

La chasse au gibier d'eau nécessite des espaces adaptés pour accueillir le gibier puis de le chasser, il est ainsi nécessaire de préserver et d'entretenir les endroits de chasse et les réserves. Ceci afin de sauvegarder les oiseaux d'eau en préservant cet héritage [87].

##### ***A. La disparition des zones humides***

La bonne santé des populations d'anatidés nécessite un bon état des zones humides, de leur nombre dans les pays de nidification, d'escales et d'hivernage. Or, ces zones ont connu une nette régression lors des cinquante dernières années expliquée par la désertification, l'augmentation de la consommation d'eau, l'impact du tourisme et l'agriculture [25, 55].

###### ***1. Des milieux de plus en plus fermés***

Sans entretien des espaces humides, le milieu se referme : la végétation hydrophyte (roseaux, joncs...) prolifère alors de manière exagérée accompagnée de l'expansion des arbustes (saules, aulnes...) qui colonisent les bordures puis avancent sur l'eau. Autrefois, l'entretien de ces zones était fréquent puisque les éléments de cet environnement constituaient des matières premières (tourbe de chauffage, literie de roseaux...), ceci aidant à maintenir ces espaces ouverts. Cette fermeture des zones humides entraîne alors la disparition des espèces qui la fréquentaient [25, 55].

###### ***2. Remèdes***

L'homme doit intervenir pour conserver l'espace ouvert. Cela passe par des procédés mécaniques (fauchage, taillage des vergnes...) et par la réintroduction d'espèces très rustiques (ovins, caprins...) dans ces milieux naturels. Les prairies limitrophes doivent également être entretenues. Ce rôle est celui des chasseurs qui doivent s'imposer de réitérer ces actes chaque année [25, 55].

## B. Les espèces protégées

Les espèces de gibier d'eau se font, au fil des ans, de plus en plus rares. Les espèces protégées varient suivant le département, c'est au chasseur de se renseigner auprès de la direction départementale de l'ONC pour connaître les espèces qu'il peut chasser. Mais ces renseignements n'excluent pas la possibilité de confondre une espèce autorisée avec une espèce protégée, en effet certaines espèces sont très proches. Les principales espèces protégées sont :

- **le Tadorne de Belon** : c'est un gros canard au vol ample semblant noir et blanc de loin. La tête et le cou sont noir-vert, le corps est blanc pur avec une large bande rousse entourant tout le devant du corps, les pattes sont roses et le bec est rouge. Il se rencontre surtout sur les côtes sableuses et limoneuses et quelquefois à l'intérieur des terres. Les effectifs sont en augmentation, il niche en France.



Tadorne de Belon ; Illustration : ONCFS

- **Les Grèbes** : Elles sont fréquentes, il faut ainsi être vigilant. En vol, on les distingue des canards par leur bec pointu et l'absence de queue. Les doigts sont lobés et non palmés. Le battement des ailes est très court et très rapide. Le décollage est identique à celui d'un canard plongeur.



Différents types de grèbes ; Illustration : ONCFS

- **Les Harles** Ils sont rencontrés essentiellement lors des coups de froid. Le bec est long, terminé par un crochet et armé de dents de scie.
- **Les Oies Bernaches** : On peut rencontrer de grandes bandes de Bernache Cravant sur la côte ouest en France. Cette oie est la plus petite des oies, elle a un aspect général très sombre sauf l'arrière qui est blanc. La Bernache Nonette et la Bernache du Canada peuvent également être rencontrées sur ces côtes mais à une fréquence moindre.



Différents types d'oies Bernaches ; Illustration : ONCFS

- **Les Cygnes** : Il est impossible de les confondre à des oies, leur envergure est immense, le vol est lent, lourd et très bruyant. L'oiseau est tout blanc et vol le cou droit, très long [25, 72].



Cygne ; Illustration : ONCFS

## C. Des réserves pour les oiseaux d'eau

La mise en réserve d'un espace dans le cadre d'une gestion cynégétique est une pratique habituelle en France. La loi sur les Associations Communales de Chasse Agréées (ACCA) impose, par exemple, une mise en réserve minimale de 10% du territoire de chasse. Ainsi, plus de 2 millions d'hectares ne sont pas ouverts à la chasse dans notre pays.

En période de migration et d'hivernage, la fréquentation des réserves par les oiseaux d'eau met en évidence leur intérêt et leur importance. En effet, ces réserves jouent un rôle de refuge pendant les vagues de grand froid. Plus des trois quarts de anatidés et des limicoles habitent les zones d'hivernage du littoral, de l'arrière littoral ainsi que sur les zones frontalières (Rhin, lac Léman) de l'est de la France. Le comportement biologique de regroupement sur de petites superficies permet de lutter contre la prédation.

En période de nidification, les oiseaux d'eau se dispersent sur les milieux les plus favorables. Des réserves de nidification sur les prairies humides peuvent également voir le jour à condition d'en interdire l'accès au public pour préserver la quiétude des espèces à condition d'en interdire l'accès au public pour préserver la quiétude des espèces [25, 55, 87].

### 1. Localisation

La notion de réserve recouvre différents statuts allant de la réserve naturelle aux différents territoires interdits à la chasse. Un atlas des réserves françaises destinées aux oiseaux d'eau, publié en 1979 à l'initiative du ministère de l'environnement, mentionnait 1450 réserves d'avifaune aquatique pour une superficie d'environ 300 000 ha. Soit le dixième des zones humides françaises dont 250 000 ha rivières et fleuves. La chasse au gibier d'eau, qui concerne environ 450 000 chasseurs en France aujourd'hui, s'exerce sur un territoire réduit ce qui ne facilite pas, a priori la création de nouvelles zones de protection. Cependant, les chasseurs de gibier d'eau, par le paiement d'un timbre spécifique et par une participation à la Fondation Nationale pour la Protection des Habitats Français de la Faune Sauvage (FNPHFFS) concourent à une politique de protection des zones humides, qui se traduit par l'achat de plus de 1000ha sur dix départements en quatre ans [87].

#### a. Réserve du domaine public maritime

A l'initiative de l'ANCGE (Association Nationale des Chasseurs de Gibier d'Eau), 87 réserves ont été créées en 1973 sur le domaine public maritime, pour une superficie de 255 000 ha. Ces réserves couvrent plus de 15% du littoral. Ces zones sont choisies en fonction des données

disponible sur la fréquentation de ces côtes par les oiseaux. Elles jouent un rôle de remise, de reposoir, d'alimentation et de refuge pendant les coups de froid. Les associations de chasse gèrent désormais ce domaine, à l'aide des fédérations départementales des chasseurs. Les quatre réserves de la baie du Mont-Saint-Michel, du golfe du Morbihan, de la baie de l'Aiguillon et du bassin d'Arcachon accueillent, en hivernage et en migration, plus des deux tiers des limicoles, plus de la moitié des bernaches cravants, siffleurs, souchets et sarcelles et la moitié des piletts qui visitent la France. Toutefois, le classement en réserve de chasse ne suffit pas toujours à garantir la qualité de l'habitat, susceptible d'être transformé par l'agriculture, l'aquaculture, l'industrie, l'urbanisme et les activités de loisir [25, 87].

*b. Réserves du domaine public fluvial*

Elles représentent une superficie de plus de 20 000ha et peuvent jouer un rôle important en cas de vague de froid car les eaux libres gèlent moins vite que les eaux stagnantes [25, 87].

*c. Réserves naturelles*

Actuellement, il y en a plus d'une centaine en France, des mesures de protection spéciales sont prises pour la conservation de la flore, de la faune et des milieux présentant un intérêt exceptionnel sur le plan scientifique [25, 87].

## **D. La prédation**

La diversité des effectifs des oiseaux d'eau, comme de n'importe quelle espèce appartenant à la faune sauvage est limitée par un certain nombre de facteurs qui sont, pour l'essentiel, le taux de reproduction, la longévité, la disponibilité des habitats assurant nourriture et sécurité, mais aussi la prédation, beaucoup plus forte sur les jeunes oiseaux et les canes couveuses, et donc plus importante sur les lieux de nidification. Ces prédateurs peuvent être des mammifères ou même d'autres oiseaux qui s'attaquent aux nids des oiseaux d'eau [25].

*1. Les principaux prédateurs*

Les campagnes possèdent une faune carnivore et omnivore importante dont les représentants sont autant de dangers pour les nids et les jeunes oiseaux d'eau. Les renards, rats, fouines, putois, belettes, chats et hérissons sont les principaux prédateurs et sont capables de détruire une couvée en un temps record, d'autres espèces - comme les sangliers - détruisent les nids lors de leur passage dans le fond des étangs. Les oiseaux comme les pies, certains goélands et les corneilles sont aussi responsables de dégâts importants.



Renard Roux ; Photo : G. Bertolato

Suivant la manière dont les œufs sont cassés, on peut généralement identifier le coupable. D'autres oiseaux comme les grèbes et surtout les cormorans qui sont des espèces protégés et constituent une véritable ruine pour les piscicultures et les cormorans participent à la stérilisation des sols à la base des arbres sur lesquels ils trônent, empêchant la nidification d'oiseaux sur ce sol, mais la lutte contre ces deux espèces n'est pas possible puisqu'elles sont protégées. Cependant des arrêtés autorisent les pisciculteurs et les chasseurs à prélever 5% des effectifs dans les zones frontalières de l'est où cet oiseau marin n'a rien à faire [25].



Belette ; Photo : M. Colas

## 2. Moyens de lutte

La destruction des prédateurs excédentaires est légion sur certains domaines de chasse et certaines réserves afin de protéger les couvées. Différents systèmes de piégeage existent en dehors du traditionnel fusil. A noter que pour les nuisibles (comme le renard par exemple), le tir est autorisé toute l'année et même sans permis à jour. Des collets, chatières, belettiers, nasses,

conibear et cages pièges peuvent être employés pour capturer ou tuer l'animal. Cependant, certaines pratiques peuvent être dommageables pour d'autres espèces, parfois même protégées, qui peuvent se faire prendre dans ces pièges qui ne leur sont pourtant pas destinés. L'exemple le plus flagrant est celui du chien de chasse qui ingère des appâts empoisonnés (développé dans la partie IV) contre les rongeurs d'eau.

Mais il ne suffit pas d'être chasseur pour poser des pièges contre les prédateurs, il faut être piégeur officiel. Le piégeur doit être déclaré en préfecture et doit rendre compte de ses prises [25].

**DEUXIEME PARTIE**  
**LA PRATIQUE DE LA CHASSE AU GIBIER**  
**D'EAU**

# ***I. Historique***

## ***A. L'image de la chasse***

Depuis le début du siècle, et principalement depuis les années 50, le savoir et la connaissance humaine ont progressé d'une manière tout à fait spectaculaire.

La chasse en général et la chasse de la sauvagine en particulier n'ont, bien sûr, pas échappé à la règle. Les mentalités aussi ont évolué et les individus appréhendent de façons très différentes le principe même de la chasse. On distingue trois grandes catégories.

Citons d'abord les « anti-chasse affirmés et sectaires ». Ces citadins, coupés de leurs racines rurales pour la majeure partie d'entre eux, vivent presque uniquement dans les pays nantis de l'Europe. Ils considèrent le chasseur comme un prédateur abusif et supposent que, sans son intervention, les espèces gibiers se multiplieraient et vivraient épanouies dans un monde pacifié. Or, s'il est exact que le chasseur est un prédateur, toutes les espèces animales le sont également. Chacune est un maillon de la chaîne alimentaire, biologiquement indispensable à la conservation des autres espèces et à la continuité de toute forme de vie. On ne voit pas comment l'homme pourrait modifier cet ordre établi il y a quelque 40 millions d'années...

Dans la famille des non-chasseurs, la catégorie la plus répandue est constituée par ceux qui ne sont ni favorables ni défavorables à la chasse, tant que celle-ci est correctement pratiquée, que la sécurité n'est pas mise en cause, que les amateurs respectent les promeneurs et ne tirent pas à proximité des habitations... Ces personnes commencent à prendre conscience que les chasseurs sont d'ardents défenseurs des espèces animales, chassables ou non, et non de simples destructeurs.

La troisième catégorie se compose des partisans de la chasse, qu'ils soient chasseurs ou non.

Il est important que la diminution du nombre de chasseurs soit enrayée en Europe. Nous voyons bien ce qui se passe dans certains pays limitrophes de la France; les chasseurs, peu nombreux, sont complètement marginalisés au sein de leur nation (Pays-Bas, Belgique). Et ces États font désormais pression en Europe pour que celle-ci s'aligne sur leur propre législation anti-chasse. En France, nous sommes passés de 2,2 millions de chasseurs, il y a une vingtaine d'années, à 1,5 millions aujourd'hui. Et que ceux qui pensent que moins il y aura de pratiquants, plus la part de gibier individuel sera importante se détrompent! Le risque réel est qu'il n'y ait plus de part du tout.

Dans les pays anciennement signataires du pacte de Varsovie et sur le continent africain, la chasse est globalement jugée aussi naturelle que les autres activités rurales. S'il n'en est pas de

même dans les pays riches de l'Europe des Douze ou Seize, et cela depuis déjà un demi-siècle, c'est que l'exode rural a profondément modifié le rapport à la nature et les mentalités [13, 17, 25, 56].

## B. La chasse reconnue

Quoi qu'il en soit, dans la zone paléarctique occidentale, chaque nation a fait sienne la définition donnée par le Conseil international de la chasse et de la conservation du gibier : « La chasse est l'utilisation rationnelle et durable de ressources naturelles renouvelables. » L'acte européen parle « d'utilisation prudente et rationnelle ». La directive Oiseaux 79/409 CEE évoque « les principes d'une utilisation raisonnée ». Les conventions internationales de Bonn et de Berne, signées par la France, mentionnent « le principe d'utilisation ». Chacun sait avec quelle prudence il faut lire ces textes, mais au moins chacun d'entre eux reconnaît explicitement le principe de la chasse, et cela ne doit pas non plus être sous-estimé. Le terme « utilisation rationnelle » s'applique à la chasse, à la pêche, à la cueillette de plantes, fleurs, baies et champignons, à la sylviculture et à l'agriculture. Cette utilisation est dite « durable » dans la mesure où le prélèvement cynégétique permet aux espèces de se régénérer par elles-mêmes à l'époque de la nidification. Les utilisateurs de ces ressources naturelles ont intérêt à préserver et à faire préserver les biotopes dans lesquels ils opèrent, et donc à œuvrer utilement à la conservation de la nature.



Chasseurs de Florimont après la chasse ; Photo : L. Ducloux

La chasse ne peut s'exercer durablement que si elle ne prélève que l'intérêt du capital des populations de gibier, sans entamer ce capital, en se rapprochant du pourcentage de mortalité

naturelle annuelle des oiseaux (40 à 50 % selon les espèces). Cette mortalité est due à de multiples causes: manque de nourriture, maladies, prédateurs, obstacles naturels, capacité d'accueil... Les différentes espèces d'oiseaux migrateurs ne sont pas une manne illimitée apportée par des vents favorables ou des conditions climatiques extrêmes, tant s'en faut. Nous savons que les effectifs des espèces chassables sont stables, dans leur majorité, voire en augmentation. Par conséquent, l'utilisation rationnelle et durable ne peut présentement être remise en question.

Pour qu'il continue à en être ainsi, il faut que chaque chasseur se sente personnellement responsable. Il ne doit prélever que ce qu'il peut consommer. Un grand chasseur n'est pas celui qui aligne un tableau impressionnant, mais celui qui sait s'arrêter à temps de tirer. C'est ainsi que doit se concevoir l'exercice de la chasse; faute de quoi (compte tenu des directives européennes et des conventions internationales signées par la France) des mesures de protection seront prises [12, 17, 23, 25].

### C. Une activité ancestrale

La chasse à l'affût ne date pas d'hier, on s'en doute. Déjà au paléolithique (entre 1 500 000 et 500 000 ans en arrière), alors que les forêts de feuillus recouvraient la Terre, les hommes vivaient de la chasse. Au posé, au bâton de jet ou à l'arc, ils traquaient les animaux à l'affût et à l'approche. Les études portant sur les ossements datant de cette période (ossements de râle noir et rouge, de poule d'eau, de grue, de cygne et de sarcelle, plus d'autres anatidés non identifiés avec certitude) prouvent que les hommes préhistoriques ne s'intéressaient pas uniquement à la chair des oiseaux, mais aussi à leurs os. Ils les utilisaient pour fabriquer des manches d'armes, des outils ou des pointes de flèches. Quelques milliers d'années plus tard, les Égyptiens pratiquaient l'affût, plus spécialement sur les oies. Il y a de fortes probabilités pour qu'ils soient à l'origine des canardières. De nombreux documents écrits, peints ou même sculptés décrivent des scènes de chasse. Des fresques représentant la chasse aux bâtons ornent les antichambres des tombeaux des pharaons, grands chasseurs et pêcheurs : ainsi Ti, chef du conseil des rois de la cinquième dynastie, immortalisé dans l'antichambre de son tombeau et sculpté dans la pierre en action de chasse, dans une barque au milieu des roseaux et des lotus. On connaît également la très étrange fresque égyptienne découverte dans la région de Thèbes, qui représente une scène de chasse pratiquée à l'aide d'un boomerang au milieu des roseaux.

Plus près de nous, au Ier siècle avant notre ère, les Romains eurent l'idée de domestiquer des canards et de développer les canardières, afin de se procurer ces précieux oiseaux recherchés pour leurs vertus aphrodisiaques. Pline nous apprend que les Romains aimaient tellement chasser la sauvagine que des commandants de légions cantonnées près du Rhin furent parfois condamnés

pour avoir détourné leurs hommes de la guerre au profit de la chasse. A cette époque, toutes les personnes qui possédaient la qualité d'homme libre pouvaient exercer la chasse, qui n'était interdite qu'aux esclaves. Avec le temps, le droit de chasse fut réservé aux seigneurs féodaux. En France, à la fin du premier millénaire, les nobles exprimèrent leur volonté de posséder, à l'instar des rois, des chasses réservées. Ils établirent des agraines, où ils plantèrent maïs, blé ou même des roseaux destinés à nourrir et à fixer le gibier à plume. Les membres du clergé, à qui leur ordre interdisait de consommer de la viande, faisaient bien souvent leur ordinaire de gibier d'eau, considéré comme viande maigre. Cela explique la création de nombreux étangs dévolus à la chasse et à la pêche, dans diverses régions de France comme la Dombes, la Sologne, la Brenne ou même la haute Somme. Les moines confiaient parfois le soin de la capture du gibier à des serviteurs. Comme ils ne pouvaient utiliser les arbalètes (armes réservées aux chasses d'affût et d'approche) sur les oiseaux, ils capturaient par piégeage et aux filets. Parmi les différents types de piégeage, la ligne tendue d'hameçons agrémentés d'appâts fonctionnait exactement comme une ligne de fond à la pêche.

Charles IV les y ayant autorisés, bourgeois et roturiers propriétaires de fiefs s'enhardirent et se mirent à chasser. Mais Charles VI rétablit le privilège de chasse au profit des nobles, qui en furent bientôt privés à leur tour par Louis XI, qui s'en arrogea l'exclusivité... Un demi-siècle plus tard, des récits mentionnent des chasses à l'arquebuse à mèche et l'utilisation d'appelants volants, mais il semble qu'on en était encore aux balbutiements. La pratique la plus répandue restait la chasse aux filets, aux trémails plus exactement (nommés fleurons dans le Nord, cabussières dans le Sud). Cette technique consistait à tendre plusieurs dizaines de mètres de filets à marée basse, soutenus par des perches de près de 3 m de hauteur. Les oiseaux, en volant au ras de l'eau, se prenaient dans les mailles, essayaient de se dégager et finalement se noyaient. A marée basse, le chasseur-pêcheur n'avait plus qu'à recueillir les poissons et les canards prisonniers de son installation. Une variante consistait à immerger les filets. Ainsi, l'oiseau plongeant pour se nourrir se faisait prendre en remontant. A l'époque, pluviers, vanneaux et autres possédaient une certaine valeur marchande.

Vers 1515, les armes à feu révolutionnèrent la pratique cynégétique. Le législateur du intervenir pour en limiter l'emploi et la détention. Ainsi, il était interdit de détenir une arquebuse ou autre escopette à moins de 2 lieues des forêts royales. Le 3 mars 1604, Henri IV autorisa officiellement la chasse à l'arquebuse. Le petit plomb se développa et permit de plus en plus le tir des oiseaux au vol. La fauconnerie, qui remontait à la plus haute Antiquité (on en trouve trace en Asie et dans les récits d'Homère), tomba peu à peu en désuétude.



Chasse au Héron par des fauconniers au Moyen Age ; Gravure par Dubuisson

Les gibiers les plus recherchés étaient les cygnes, les cormorans et même les cigognes. Mais le fin du fin était le héron, pour lequel on avait d'ailleurs créé des héronnières afin qu'il se reproduise dans les meilleures conditions; c'était « la viande des preux et des loyaux amants ».

En 1644, certains textes décrivent des huttes roulantes et des canardières avec canon sur pivot. Dans l'article 15 d'une ordonnance promulguée en 1669, le roi avise les seigneurs, gentilshommes et nobles que « nous leur permettrons de tirer à l'arquebuse sur toutes sortes d'oiseaux de passage et de gibier, hors le cerf et la biche, à une lieue de nos plaisirs, tant sur leurs terres que sur nos étangs, marais et rivières... » Mais il n'est guère aisé de tirer au vol ou à la course avec ce genre d'arme. C'est pourquoi la technique de la canardière fait encore fureur à cette époque, si l'on en croit les écrits de Sélincourt : « S'il est dans un grand passage d'oiseaux de rivière, et que la seigneurie de sa terre ait quelque étendue, il faut qu'il y construise une canardière ou des mares faites exprès pour y tendre et y prendre quantité d'oiseaux par le moyen de canards privés qui appellent les oiseaux de passage et les attirent dans lesdites mares. Quand une fois il en tombe, le tendeur les couvre avec un rets saillant. Il se fait en ces mares les plus beaux coups du monde. »

La chasse à tir prend son essor avec l'arrivée du fusil à couvre-feu qui se perfectionne peu à peu. En 1738 apparaît le premier fusil à canon double soudé, que l'on doit à un certain Jean Leclerc. Malgré leur manque de maniabilité, les armes à feu commencent à faire leurs preuves. A en croire Magné de Marolles, il arrivait même parfois que deux ou trois douzaines de demoiselles au long bec fassent les frais d'une journée de chasse.

Dès 1788, les descriptions de huttes, hutteaux et gabions ne manquent pas dans les écrits. Certes, ces installations ne sont, à l'époque, constituées que de simples branchages et ne peuvent être habitées comme aujourd'hui, mais elles existent. D'après Magné de Marolles : « Les hutteurs sont la plupart du temps des paysans qui font métier de cette chasse et qui en obtiennent la permission du seigneur de l'endroit moyennant une redevance de quelques canards. » Dans certaines provinces, la chasse à la hutte ambulante bat son plein. Durant l'hiver 1788-1789, on tue tellement de canards aux environs de Chaource que le cours chute à 8 sous la paire et que certains chasseurs sont obligés de les saler comme des harengs.

Le 4 août 1789, l'abolition des privilèges donne le droit de chasse à tous. Les règles sont fixées par des lettres patentes, du roi, datées du 30 avril 1790. Plus près de nous, le 3 mai 1844, l'article 9 de la loi générale sur la chasse vise plus particulièrement le gibier d'eau. Depuis cette date, les menaces de tous ordres ne cessent de se profiler à l'horizon cynégétique. Le 16 juillet 1935, une poignée de hutteurs passionnés prend conscience des dangers qui guettent l'avenir de la chasse du gibier d'eau. Ils créent une association, présidée par le comte Joseph de Valicourt : l'AHCGE (Association des hutteurs et chasseurs de gibier d'eau), qui se transforme en 1953 en ANCGE. L'AHCGE se fixe comme buts l'étude des oiseaux migrateurs, l'amélioration de la législation sur la chasse, la protection des espèces menacées, la création de réserves, la lutte contre la pollution, la défense contre les assèchements et les endiguements, la formation et l'information des adeptes de la chasse à la sauvagine. En juillet 1936, un an après la naissance de l'association, *La Sauvagine* paraît pour la première fois. Depuis plus de soixante ans, ses responsables ont mis tout en oeuvre pour remplir les missions qu'ils s'étaient données, publiant dès les premiers numéros les résultats d'études menées par l'AHCGE sur les migrations et bien d'autres sujets. Grâce aux reprises de bagues et aux contacts noués avec la Russie et les pays de l'Est, les chasseurs passionnés d'ornithologie ont pu démontrer que les oiseaux ne remontaient pas vers leurs lieux de nidification en février. En 1997 encore, l'ANCGE n'a de cesse de défendre les dates de fermeture et les dates d'ouverture, tout comme l'intégrité des territoires de chasse. Sa présence et son action sont internationales, par l'intermédiaire du groupe de travail Oiseaux migrateurs, comme le prouve la remise en eau du N'Diael, au Sénégal.

A la lecture d'anciens numéros de revues cynégétiques, on constate que les préoccupations des sauvagins n'ont pas vraiment changé. Sur le plan technique, ils continuent de se passionner pour la construction d'une hutte, la fabrication de blettes, des récits de passées... Et sur le plan politique, ils doivent toujours se battre contre les opposants à la chasse, qui ne savent plus quoi inventer pour leur mettre des bâtons dans les roues (menaces du réseau Natura 2000, confusion des espèces, listes d'espèces dites en mauvais état de conservation...).

Mais heureusement, depuis, s'est instauré un véritable groupement d'intérêt cynégétique au niveau du paléarctique occidental, qui comprend les 80 pays concernés par les oiseaux migrateurs. En 1997, *La Sauvagine*, à la fois porte-parole de l'ANCGE et seule revue française spécialisée dans le gibier d'eau, est toujours fidèle à sa vocation : informer les chasseurs et se battre pour leur conserver le droit naturel imprescriptible de prélever une part de la richesse naturelle renouvelable qu'est le gibier d'eau, une richesse internationale qui doit beaucoup à leur action positivement conservatrice [17, 25, 56].

## ***II. Armes et munitions***

### ***A. Les fusils de chasse***

Les fusils les plus employés pour la chasse au gibier d'eau sont les fusils à canon lisse basculant. Ils possèdent souvent deux canons lisses juxtaposés ou superposés. Les fusils automatiques sont aussi d'utilisation courante. Ils ne possèdent qu'un canon fixe mais peuvent tirer trois cartouches sans recharger. Ce nombre maximum de cartouches est imposé par la loi.

Ces fusils sont de calibre 12 essentiellement, 16 rarement et 20 pour les fins tireurs. Le calibre correspond au nombre de balles sphériques, du diamètre du canon, que l'on pourrait fondre avec une livre de plomb.

De plus ces canons peuvent être plus ou moins «choqués». Le choke est une diminution de quelques millimètres du diamètre de l'extrémité des canons. Cela resserre la gerbe de plombs et augmente, par conséquent, la portée [25, 34, 56].

### ***B. Les munitions***

#### ***1. Cartouches à plomb***

Les munitions utilisées lors de la chasse au gibier d'eau sont des cartouches à plomb. Le mécanisme de mise à feu est le suivant : après avoir tiré la détente, le chien vient frapper la douille, l'amorce produit alors une étincelle qui enflamme la poudre. Cette combustion pousse la bourre qui transmet la poussée aux plombs. Il existe différents diamètres de plombs, plus ce numéro est faible, plus les plombs sont gros et leur nombre faible dans la cartouche. Le type de cartouche dépend de différents facteurs lors de la chasse au gibier d'eau : espèce chassée, distance de la cible, conditions climatiques... Pour la chasse au gibier d'eau, on utilise communément des cartouches de 5-6 pour la chasse au canard au vol, et de 6-7 pour les gibiers plus petits (foulque macroule) ou lorsque le canard est plus proche.



Cartouche de Plombs n°5 ; Photo : B. Michaud

Théoriquement, il faut infliger cinq atteintes à l'animal pour le tuer. Or, contrairement aux idées reçues, il est plus probable d'y parvenir avec du petit plomb qu'avec du gros plomb car ils sont plus nombreux dans la cartouche.

Pour déterminer la portée maximale des plombs, il faut multiplier le diamètre des plombs de la cartouche par 80. Ainsi, un plomb numéro 5 (diamètre des plombs de 3mm), utilisé lors de la chasse au canard, peut retomber à 240m. [25, 34].

Suite à la ratification en 2003 par la France de l'accord sur la conservation des oiseaux d'eau migrateurs d'Afrique-Eurasie, l'A.E.W.A., les chasseurs de l'hexagone sont tenus, à compter de l'ouverture 2005 du gibier d'eau, d'abandonner leurs anciennes cartouches à grenaille de plomb pour ne plus employer que des munitions chargées de projectiles de substitution dits « non polluants » comme le fer doux, le bismuth, l'étain et d'autres alliages comme l'acier. Le document prévoit depuis l'an 2000 l'interdiction de la grenaille de plomb dans les zones humides des pays signataires. Forte de cet impératif, la ministre de l'environnement a commandé, en février 2000, à un collège réunissant chasseurs, armuriers, associations de protection de la nature et scientifiques, un rapport précis sur la question. Sur cette base, a été soumis au conseil national de la chasse et de la faune sauvage un projet d'arrêté mettant fin à l'utilisation de la grenaille de plomb en zones humides à compter du 1<sup>er</sup> juillet 2004. Puis, après une nouvelle concertation avec la F.N.C., le ministre a accepté de reporter d'un an l'entrée en vigueur de cette mesure afin de pouvoir étendre la durée d'information et de formation des chasseurs. Or, à écouter les coureurs de marais et autres amateurs de chasse à la hutte, il semble visiblement que la rallonge ministérielle n'ait pas servi à grand-chose du point de vue de la communication. Car rares sont les sauvaginaires capables de disserter sans erreurs sur les prochaines munitions qui vont leur être imposées. Pour leur défense, il faut admettre que certaines affirmations et rumeurs erronées circulant à propos des nouvelles

générations de cartouches entretiennent un flou artistique qui n'a fait qu'inspirer la plus grande méfiance [9bis].

Des essais réalisés en partenariat entre des chasseurs de toute la France et mensuel « connaissance de la chasse » ont révélés que la chasse n'en n'était pas fortement modifiée : il n'y a pas de risques pour les fusils de chasse étant donné que les billes de fer doux ne peuvent user prématurément les canonneries car elles sont contenues dans une épaisse bourre à jupe en plastique. Il suffit juste de revoir la distance de tir à la baisse : au-delà de 30 mètres les tirs deviennent plus aléatoires et les oiseaux repartent blessés. Le tir doit ainsi être plus réfléchi avec la grenaille d'acier [9bis].



Cartouches à grenaille d'acier ; Photo : L. Bedu

## 2. Cartouches à balle

Ce sont des cartouches qui contiennent une balle à la place des plombs (exemple : cartouche Brenneck®). Elles permettent de chasser le gros gibier avec un fusil à canon lisse, en effet les balles de chasse au gros gibier ne sont utilisables qu'avec un fusil à canon scié. Lors de la chasse au gibier d'eau, en bordure d'étang, il peut arriver que des sangliers ou d'autres gros gibiers passent à portée lors de la passée du soir, ces animaux venant s'abreuver dans les étangs ou marais ; si la saison de chasse au gros gibier est ouverte, le chasseur est en droit de tuer l'animal. Mais le tir à balle est obligatoire pour le sanglier et le cerf au niveau national ainsi que pour le chevreuil dans certains départements. La portée maximale des plombs tirés par un fusil à canon lisse est de 1500m. contre 4000m. pour une cartouche à balle [34].

### 3. Distance de tir

Malgré la grande portée maximale des cartouches tirées par un fusil à canon lisse, la distance de tir du gibier, encore appelée portée utile, ne doit jamais dépasser 35m ; au-delà de cette distance, le chasseur risque de blesser le gibier sans le tuer [12, 34].

## C. Législation

L'achat et la détention d'une arme à feu sont interdits aux moins de 16 ans. Ils sont autorisés, entre 16 et 18 ans, s'ils sont en possession du permis de chasser sur autorisation parentale. Toutes les armes à feu doivent être déclarées en préfecture [26, 70].

## ***III. Chasser la Sauvagine***

### A. Les territoires

Baigné dans une nature souvent inhospitalière, le sauvaginer parcourt les marais, les bordures d'étangs, le domaine public maritime ou le domaine public fluvial, bottes aux pieds et armé de patience. Il est à l'affût de tous les paramètres extérieurs favorables : vent, présence de nourriture favorable aux canards. Quel que soit le territoire fréquenté, cette chasse réserve bien des surprises aux pratiquants [12, 13, 23, 56].

#### 1. Le domaine public maritime

Ce milieu comprend toutes les côtes françaises, à l'exception des endroits mis en réserve. Cet espace n'est fréquenté que par des oiseaux volant, ainsi la chasse peut être ouverte à partir du 14 juillet. Un bail de neuf ans est signé entre les associations de chasse, la direction départementale de l'équipement maritime et les services fiscaux ; il fixe les conditions dans lesquelles l'activité cynégétique doit être pratiquée.

Parmi les territoires du DPM les plus connus, il convient de citer la baie de Somme et la baie d'Authie, la baie du Mont-Saint-Michel et la baie des Veys sans oublier le bassin d'Arcachon [25, 28, 70, 78].



Chasseur en baie d'Authie ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

## 2. Le domaine public fluvial

Le domaine public fluvial (DPF) part du DPM avant de vivre sa propre vie au fil des méandres des rivières qui le composent. Il représente 12 754km de fleuves et de rivières ainsi que 45 000 ha de plans d'eau (lacs, étangs). Plus de 31% de ce domaine est classé en zone protégée. Des décrets régissent fixent les principes de locations de ces territoires.

Il s'agit d'une chasse de tradition car elle a toujours été le fait de riverains des cours d'eau. Désormais, cette chasse est plus le fait de chasseurs urbains. La chasse à la hutte s'y pratique le plus souvent selon des coutumes locales dont même les plus anciens ne se rappellent pas l'origine cependant, elle demeure cependant régit par le cahier des charges et des clauses spéciales déterminées lors de la signature du contrat de location. L'utilisation des appelants y est réglementée. L'utilisation de bateau est autorisée selon certaines règles.



Chasseur et son chien dans l'Aube, sur les bords de Seine ; Photo : L. Barbier  
(Photothèque ONCFS)

La chasse dite « à la passée » se pratique le matin et le à la tombée du jour, de deux heures avant le lever du soleil à deux heures après son coucher. Les limites du DPF ne sont pas signalées et restent en cela particulièrement floues. A noter l'extrême dangerosité de certains endroits où nombre de chasseurs ou de chiens de chasse y ont perdu la vie, emmenés par les courants [13, 17, 25].

### 3. Mares et marais

Le sauvaginier peut également exercer son loisir sur les marais non asséchés, les étangs réservoirs et mares. Ces endroits peuvent accueillir huttes, gabions ou tonne (qui peuvent également être installés sur des étangs). En général, l'étang a une autre vocation : la pêche et la chasse n'y est qu'une activité annexe. L'aménagement des étangs est essentiel pour attirer les oiseaux d'eau, pour cela, il faut les entretenir pour qu'ils demeurent des espaces ouverts afin de sécuriser les oiseaux [17, 56].



Marais Vernier ; Photo : E. Midoux  
(Photothèque ONCFS)

*a. Création, aménagement et entretien d'un plan d'eau*

Différents paramètres entrent en jeu pour déterminer la qualité d'un plan d'eau. Cela dépendant s'il est naturel ou artificiel, de sa profondeur... En effet si le niveau d'eau est inférieur à 1m, les canards de surface seront favorisés, au-delà de 3m, les canards plongeurs seront probablement plus nombreux. Il est essentiel de mettre en valeur la mare et de la rendre rassurante auprès des oiseaux d'eau. De même, il faut éviter les zones d'ombre puisqu'elles masquent de loin la mare aux oiseaux, et favorisent la prise en glace des eaux. De plus il faut lutter contre l'envasement de l'étang par dépôt de matières organiques dans le fond du plan d'eau. Afin de remédier à ce problème et empêcher le phénomène d'eutrophisation (plus de vie dans l'étang), il faut « curer » les étangs en éliminant ces matières organiques à l'aide d'engins mécaniques [55].



Etang ; Photo : E. Midoux  
(Photothèque ONCFS)

*b. Choix et entretien de la végétation*

Une bonne marre ne peut se concevoir sans une végétation immergée, qui abrite une multitude de micro-organismes qui constituent une nourriture de choix pour les poissons, les anatidés et les limicoles. La végétation flottante se développe naturellement grâce aux anatidés qui transportent les graines dans leurs palmes d'un étang à un autre.



Etang et sa végétation ; Photo : L. Barbier  
(Photothèque ONCFS)

Autour de l'étang, il faut également veiller à la présence et à l'entretien de la végétation de bordure des étangs qui joue un rôle important dans l'accueil de l'avifaune aquatique. Mais il ne faut pas laisser cette végétation envahir les eaux : il faut débroussailler régulièrement les zones humides.

Ainsi, malgré ces airs débonnaires, la végétation et surtout son agencement sont réellement importants pour que le plan d'eau puisse attirer les oiseaux d'eau [25, 55].

### *c. Aménagements divers*

Pour avoir un plan d'eau de qualité, il faut être en mesure de contrôler le niveau de l'eau et de le faire varier au gré des saisons afin de satisfaire aux besoins de la faune sauvage. Des installations (comme les trop-pleins) permettent de faire varier ce paramètre selon la saison.

Des passages de clôtures (en V par exemple) peuvent être aménagés pour éviter les accidents par armes à feu lors du passage des barbelés. Ainsi le travail de chasseur n'est pas seulement celui d'un homme qui va tirer le gibier d'eau et rentre paisiblement chez lui. Mais il s'agit souvent d'un amoureux de la nature qui n'hésite pas à donner de son temps pour donner forme à sa passion [25, 55].

## **B. Le chasseur et ses auxiliaires**

L'éternel problème du chasseur reste d'attirer les oiseaux à se poser près de son emplacement, qu'il soit sous un arbre ou dans une hutte. Depuis longtemps, le chasseur exploite cette connaissance des oiseaux d'eau : l'instinct grégaire les pousse à vivre ensemble, et ainsi la simple vue de congénères sur un plan d'eau signifie pour eux qu'il n'y a rien à craindre et que la nourriture doit être présente dans ces eaux. Ces « leurres » (que ce soit des blettes, des appelants,

ou un simple appeau) permettent donc d'attirer les oiseaux vers le chasseur qui, selon son expérience, saura placer ses blettes ou appelant dans les meilleures conditions pour lui [12, 13, 55, 56].

## 1. Les Blettes et appelants

### a. Les blettes

Les blettes sont employées depuis au moins deux siècles ; les chasseurs occupaient les heures de veille à sculpter ces formes inanimées, faites de bois ou de liège plus ou moins ressemblantes aux originaux.

Tous les chasseurs ne sont pas d'accord sur l'utilisation de ces blettes ainsi que les manières de les utiliser, ces derniers étant souvent de la même région, défendant un « héritage ancestral » sur le maniement des blettes. Ainsi les chasseurs peuvent faire varier différents paramètres selon le matériau employé, les couleurs, le nombre de blettes ainsi que leur taille et leur disposition [25, 55].



Formes de Milouins sur un étang ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

### b. Les appelants

Bien des détracteurs de la hutte et nombre de néophytes s'imaginent qu'il suffit d'attacher quelques canards dans le premier plan d'eau venu pour y faire poser des oiseaux. Il n'en est rien. Utiliser des appelants suppose une certaine connaissance de la sélection, de l'entretien et de l'attache des oiseaux, les problèmes d'attelage étant incontestablement les plus complexes et les moins maîtrisés.



Appelants colverts ; Photo : B. Michaud

Le huttier possède généralement un parc à appelants dont il s'occupe. Il s'occupe souvent de toutes les étapes, de la reproduction, de l'élevage, le contrôle de l'alimentation, la sélection des appelants qu'il va mettre en place au sein de l'attelage, ainsi que la méthode de fixation des appelants (qui varie beaucoup selon les régions). Les résultats sont le fruit d'un travail de longue haleine mais ils sont souvent probants et s'améliorent avec l'expérience du chasseur qui devient éleveur et fin tacticien [25, 55].



Chasseur posant un appelant colvert en baie d'Authie ; Photo : D. Delannoy

## 2. Les modes de chasse

Les différents modes de chasses sont nombreux, cependant le chasseur est libre de choisir le mode de chasse le plus adapté à sa pratique [8, 22, 25].

### a. La chasse à l'affût : huttes, tonnes et gabions

Ces installations fixes désignent le même abri souterrain bien camouflé installé sur des marais, des étendues d'eau ouvertes, en estuaire ou sur un fleuve et destiné à la chasse du gibier d'eau à l'affût. A l'origine, chacun des termes désignait des modes de chasse différents, mais qui avaient pour points communs d'être parfaitement intégrés dans l'environnement, de servir à abriter le chasseur et à le soustraire à la vue des migrateurs tant convoités. Ces pratiques exploitent l'instinct grégaire des oiseaux que l'on cherche à attirer avec la complicité d'appelant vivants ou factices. Cette technique est certainement la plus efficace et la plus classique. Le chasseur tire les oiseaux soit au moment où ils se posent, soit lorsqu'ils le survolent à basse altitude.

Selon le cas, le refuge sera fabriqué dans des matériaux variables, solidement fixé sur la rive ou immergé en eau ouverte, il sera plus ou moins bien équipé [8, 22, 25].

#### i La tonne

Elle peut être fixe ou flottante, en forme de tonneau ou de cuve. La tonne fixe est une variante plus spartiate de la hutte.



Tonne ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Elle est installée sur la rive du plan d'eau, enterrée de manière à ne pas dépasser du niveau du terrain ou de la végétation et à se fondre dans le paysage pour ne pas donner l'éveil aux oiseaux,

toujours méfiants. Le chasseur peut s'y cacher et ne se lever pour tirer que lorsque les, volatiles sont dans sa ligne de visée.

La tonne est moins confortable que la hutte, mais elle peut être aménagée astucieusement et devenir plus "vivable".

Souvent, les tonnes sont des cuves rectangulaires en ciment où l'on aura une plus grande liberté de mouvement; ce matériau est plus durable, mais aussi plus froid que le bois.

Le camouflage est important dans ce type de chasse; il sera facile si la rive ou l'îlot sont recouverts de végétation; en revanche, dans un espace plus découvert, il ne sera guère aisé. De toute façon, le chasseur tâchera de préserver l'harmonie du lieu [8, 22, 25].

## ii Le gabion

Lorsque le niveau de l'eau est soumis à des variations, on utilise des tonnes enterrées, ou gabions, mais pouvant changer de niveau. Il s'agit de conteneurs rectangulaires à deux places que l'on fait reposer sur le terrain semi-immersé, quitte parfois à creuser un trou pour que le bord supérieur soit un peu plus bas que la végétation ou le niveau du sol. À chaque angle du conteneur se trouvent quatre pieux enfoncés dans le fond et solidement fixés au gabion par des chaînes. Lorsque le niveau de l'eau monte, le conteneur se soulève sans se déplacer latéralement, car il est lié par les chaînes; dès que l'eau retrouve son niveau normal, il revient se poser sur le fond.



Gabion ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Ce procédé peut sembler risqué, mais il est totalement sans danger et n'a jamais provoqué d'accidents, même s'il est aujourd'hui tombé en désuétude [8, 22, 25].



Gabion en baie d'Authie ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

### *iii La tonne flottante*

Sur les lacs et dans les régions marécageuses où la chasse depuis la rive est impossible, le système de la tonne flottante s'impose. Ce système est très prisé des chasseurs italiens. Dans ce cas, il s'agit d'une cuve de bois ou de plastique en forme de cône tronqué. Elle est amenée en barque à l'endroit choisi pour la chasse qui devra toujours être éloigné de la terre ferme. Trois longs tubes de fer terminés en spirale (comme de gros tire-bouchons) sont fixés sur le fond boueux ou pierreux grâce à la rotation d'une manivelle insérée dans la partie supérieure, jusqu'à ce qu'un ancrage solide soit assuré.

Lorsque ces trois grosses vis sont placées, la tonne, à demi remplie d'eau de manière à rester semi-immersée, est placée au milieu des tubes et par l'intermédiaire de barres latérales terminées par un oeillet, fixée aux tubes. La partie terminale supérieure des grosses vis est filetée et un gros dé est soudé dans le bas, c'est-à-dire à la fin du filetage. Les filetages sont enfilés dans les oeillets des barres, puis bloqués par un autre gros dé vissé jusqu'à ce que le bord de la tonne se trouve à quelques centimètres au-dessus de l'eau. On vide alors la cuve dans laquelle prend place le chasseur.

Ce système peut sembler empirique, mais il a désormais fait ses preuves. Bien entendu, il faut avoir un certain sang froid et un esprit d'adaptation assez développé pour rester ainsi, immergé au milieu d'un plan d'eau. En général, ces cuves sont monoplaces et un compagnon reste sur le bateau, s'occupant de l'attelage des appelants, tout en étant prêt à intervenir en cas de danger. La situation devient encore plus précaire si le vent se lève et si l'eau, agitée par son souffle, commence à pénétrer dans la cuve [8, 22, 25].

iv *La hutte sur pilotis*

Ce type de hutte est utilisé dans les régions où la végétation est haute ou bien lorsque le niveau de l'eau augmente périodiquement d'une manière significative. Si la végétation est haute, le camouflage ne pose pas de problèmes; dans le cas contraire, il exigera de la patience et de la compétence. En contrepartie, cette construction offre une bonne visibilité, une grande liberté de mouvement et la possibilité de tir à plusieurs personnes. Elle est également sûre, stable et couverte, par conséquent confortable, quelles que soient les conditions météorologiques [8, 22, 25].

v *La hutte*

La hutte est fréquemment installée sur un îlot ou une rive et est partiellement dissimulée par un vallonement du terrain ou par la végétation. On la recouvre souvent de cannes et de roseaux grâce auxquels elle ressemble à un bosquet un peu surélevé. Elle permet de passer assez commodément les heures d'attente. Les chasseurs sont à l'intérieur, bien protégés et à l'abri; ils peuvent manger et même dormir à tour de rôle. Lorsque des oiseaux sont repérés, chacun sort par des issues prévues à cet effet et se place derrière des protections camouflées d'où l'on peut tirer aisément.



Hutte ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Il s'agit là de la version la plus raffinée, mais parfois la hutte peut se réduire à une cuve de ciment enterrée [8, 22, 25].

vi La barque-hutte

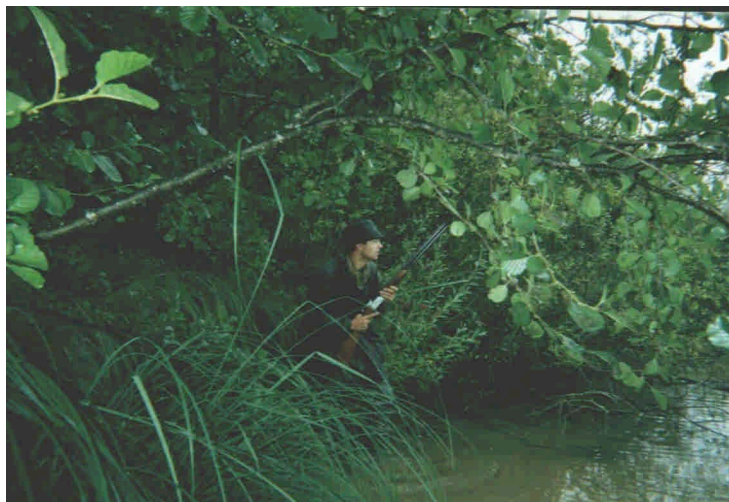
Parmi les installations destinées à la chasse de la sauvagine, une des plus singulières, pour ne pas dire la plus ingénieuse, est la barque-butte. Elle est constituée de quelques éléments essentiels: une petite barque, quelques pieux et une toile camouflée. Il faudra, en sus, un grand esprit d'adaptation, de l'habileté et de l'imagination. Cette fois, le chasseur devra être en mesure de tout faire lui-même, sans trop de préparation préalable. Après avoir soigneusement choisi sa zone, le chasseur plantera des piquets entre lesquels il placera l'embarcation [8, 22, 25].

b. La chasse à la passée

i Volée et passée

Les anatidés qui font escale dans certaines zones se déplacent plus ou moins régulièrement deux fois par jour : le soir pour se rendre sur les lieux de pâture nocturne, et à l'aube, pour retourner sur les plans d'eau ouverts.

La technique de la chasse à la passée est la suivante: le chasseur se cache derrière un abri naturel (arbuste, touffe de roseau, anfractuosité du terrain...) et attend que les oiseaux le survolent. Le tir se fait au vol et est extrêmement difficile, car cette chasse a lieu dans des conditions de luminosité très défavorables. Ce type de chasse est surtout pratiqué dans les régions marécageuses ou sur les grands lacs naturels. Une fois rendu sur le lieu d'affût, à pied ou en barque, il convient de vérifier immédiatement la qualité du camouflage et, le cas échéant, de l'améliorer à l'aide de branchages. Il ne reste ensuite qu'à attendre patiemment l'arrivée des oiseaux. Il est important de prévoir des vêtements chauds, car le chasseur devra rester parfaitement immobile pendant toute la durée de l'attente et risque donc d'avoir très froid.



Le camouflage au bord d'un étang est essentiel ; Photo Y. Michaud

La position idéale est à contre-jour, car le passage des canards a lieu soit à la tombée de la nuit, soit à l'aube, lorsque la luminosité est très faible. Il faut une bonne vue et beaucoup d'attention pour découvrir et tirer sur les silhouettes noires qui se détachent dans l'obscurité. Le moment où il est possible de tirer est très bref et le "passage" ne dure jamais plus de dix minutes, vingt au maximum [8, 12, 22, 25].



Un champ de maïs peut également servir de camouflage ; Photo : Y. Michaud

ii Cercueil. Toile. Hutteau

Une autre forme d'affût consiste à se fondre dans le paysage, aux heures propices de la journée, sur le lieu même que fréquentent les oiseaux : la côte. Le chasseur utilise alors un hutteau (couché, debout ou assis, selon les régions) ou se dissimule dans un simple trou (la toile), le cercueil, quant à lui, est une loge en bois où le chasseur est généralement en position allongée ce qui le rend fort inconfortable. Il est important de très bien connaître l'environnement des endroits fréquentés (horaires des marées...) pour ne pas se faire surprendre ni revenir bredouille



Hutteau en baie de Somme ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy



Chasse au cercueil en baie de Somme ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Le cercueil et la toile se pratiquent essentiellement en baie de Somme. Dans la baie du Mont-Saint-Michel et en baie de Veys, une variante existe : la chasse au trou (creusé dans le sable, pouvant accueillir un ou deux chasseurs). D'autres variantes comme le « hutteau debout » sont pratiquées dans le Nord [8, 22].



Chasse à la toile ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy



Chasse au trou en baie du Mont Saint-Michel ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

c. La chasse à la botte [8, 22, 25]

i La chasse devant soi

◆ *Principe*

La chasse devant soi est une chasse au petit gibier où le chasseur avance lentement contre le vent en suivant son chien. Ce chien qui recherche le gibier peut être un chien d'arrêt, un chien leveur ou des chiens courants. Le chasseur tire lorsque le gibier s'envole des joncs et des vergnes jouxtant le bord des étangs et des marais.



Chasseur à la botte ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

◆ *Environnement et horaires*

La chasse du gibier d'eau "devant soi" n'est pas très performante, pourtant elle reste extrêmement attirante par le milieu où elle se déroule et surtout son caractère un peu mystérieux et aléatoire. En se promenant parmi les roseaux et les joncs des marais, il peut arriver de rencontrer le gibier recherché (bécassine ou canard, le plus souvent), mais aussi toutes sortes d'autres oiseaux, rallidés ou échassiers par exemple. Ainsi, chaque fois que le chien montre qu'il a flairé quelque chose d'intéressant, ou lorsque un mouvement furtif de la végétation indique la présence d'un

gibier, se mêlera, à l'émotion de la perspective d'un bon coup de fusil, le plaisir de découvrir de quel oiseau il s'agira.

Toutes les zones humides conviennent à la chasse devant soi qui se déroule selon des modalités différentes en fonction des différents milieux. Sur les terres émergées des marais, au milieu de rizières ou de noues, le long des fossés des chemins adjacents aux terres marécageuses, dans les bois inondés, près de la mer ou des lacs naturels.

Dans tous les cas, il faut être habile et persévérant. Il faut marcher de longues heures les pieds dans l'eau ou la boue et donc ne pas craindre la fatigue et l'inconfort. Un bon chien est d'une grande utilité, surtout pour récupérer le gibier tiré.

Il est indispensable, en outre, de se montrer très précis, car un oiseau seulement blessé qui continuera un instant son vol sera irrémédiablement perdu pour le chasseur.

#### ◆ *Maniement du fusil en dehors du tir*

Il ne faut jamais oublier que le fusil est une arme dangereuse dont le coup peut partir à tout moment. En dehors de l'action de chasse, un fusil doit être ouvert et déchargé. Les cartouches sont introduites dans des canons propres, au début de la chasse, en relevant la crosse pour fermer le fusil. Pour passer les clôtures entre les champs ou tout autre obstacle en action de chasse, le fusil doit être «cassé» et déchargé. De plus, en action de chasse, le fusil doit être porté canons vers le ciel.

#### ◆ *Sécurité lors du tir*

Un chasseur ne doit jamais tirer en direction d'une haie, du sommet d'une côte ou d'une habitation. Il faut tirer «fichant», c'est à dire que les plombs doivent être arrêtés par un obstacle ne laissant pas passer les plombs ; il est très important de savoir où sont placés les autres chasseurs lors de l'action de chasse, le mieux étant de ne pas placer deux chasseurs face à face à moins de 200 mètres. Il faut être attentif à tout ce qui nous entoure : personnes, chiens, autres animaux... Il faut adopter le réflexe de ne pas tirer si l'on ne sait pas ce qui peut être derrière la cible, et il faut surtout se méfier des ricochets des plombs sur la surface de l'eau.

### ii *La chasse en barque*

En général, les battues à pied s'effectuent avec un chien et à plusieurs, afin de ratisser soigneusement les fourrés semi-immersés et la végétation qui pousse sur les eaux marécageuses. Les chiens travaillent devant les chasseurs qui restent à une certaine distance, mais veillent à toujours conserver le contact visuel.

Cette pratique est indispensable à la fois pour éviter des situations dangereuses et pour laisser tirer celui qui se trouve dans la position la plus favorable par rapport au point où apparaît le gibier. Étant donné la typologie de l'environnement, le chasseur voit rarement son chien à l'arrêt et il est souvent amené à tirer au vol et à l'improviste. La présence de plusieurs chasseurs est souhaitable pour augmenter les possibilités de tir à partir de bonnes positions.



Chasse à la barque ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

Il arrive parfois qu'un gibier, averti de la présence des hommes et harcelé par les chiens, ne s'envole pas mais préfère fuir à la nage. Ceci a lieu essentiellement lorsque le terrain est recouvert d'une petite couche d'eau où pointent des roseaux ou des joncs. Dans ce genre de cas, il conviendra de mettre sur sa trace tous les chiens présents et de se fier à leur sens olfactif. Les autres méthodes (crier, secouer les branchages...) se révèlent inutiles ou contre-indiquées, car l'animal aura tendance soit à rester immobile dans son refuge, soit à s'éloigner en piétant ou à la nage et à s'envoler quelques dizaines de mètres plus loin, hors de portée des fusils.

Sur certains grands lacs, on chasse le gibier aquatique avec une méthode mixte: marche à pied et barque. Les chasseurs s'installent sur des embarcations manœuvrées par des experts qui les amènent à une centaine de mètres de la rive. En général les barques au nombre de trois ou quatre sont disposées de manière à assurer la couverture du tir et plus ou moins parallèlement à la rive. Sur la berge, souvent couverte de fourrés ou de joncs, des rabatteurs aidés de chiens ratissent le terrain et provoquent l'envol de l'éventuel gibier.

Parmi les avantages offerts par cette pratique, citons la possibilité de tirer en bonne position (le gibier a tendance à se diriger vers l'eau et donc à survoler les embarcations). En outre, les chiens

parviennent à se faufiler dans les fourrés et débusquent du gibier que le chasseur n'aurait pas pu trouver lui-même et qui lui est servi sur un plateau d'argent.

Il y a peu de chose à dire à propos de la chasse en barque dans les marais et le long des fleuves. Dans les deux cas, l'embarcation glisse le long de rives ou de berges où la présence de gibier d'eau est très probable. Dans ce cas également, la présence d'un chien qui débusque et rapporte le gibier peut se révéler très utile. Le chien précède la barque qui progresse au rythme de l'animal.

En conclusion, une remarque s'impose: quel que soit le type de chasse choisi, une bonne connaissance du milieu et de la faune est indispensable.

### 3. Le chien de chasse

Le chien de chasse joue un rôle très important au sein de la chasse au gibier d'eau. Il permet de chercher les oiseaux abattus dans l'eau ou sur la terre ferme, de retrouver les « désailés », et de lever les canards restés dans les broussailles. On estime que sans chien, le chasseur ne retrouverait que 60% du gibier abattu. Et ce surtout le soir, où la difficulté est supérieure en raison de la nuit [25, 63].



Chasseur et son labrador ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy

## C. Importance des conditions atmosphériques

### 1. Migration et passage

Les aléas climatiques influent grandement sur le comportement des oiseaux migrateurs, mais il est nécessaire, maintenant, de distinguer les notions de migration de celles de passage qui sont habituellement utilisées indifféremment les unes des autres.

Par migration, on entend le déplacement périodique, presque toujours sur de grandes distances, qui permet aux oiseaux de trouver des territoires plus adaptés à leur survie, en une saison donnée. La migration a lieu tous les ans à la même époque et met en jeu des besoins biologiques essentiels. Il s'agit d'une règle de vie qui ne peut être enfreinte.

Lorsque des chasseurs affirment, comme ils le font souvent: "Nous avons eu une mauvaise année, il n'y a pas eu de passage", cela ne signifie pas que la migration n'a pas eu lieu, mais seulement que les conditions ont été telles qu'elle s'est déroulée à des altitudes ou selon des couloirs différents.

Le passage est une chose tout à fait différente : il s'agit de la présence, dans des zones bien déterminées, d'oiseaux qui, durant leur déplacement migratoire, survolent à basse altitude des territoires leur convenant parfaitement et s'y arrêtent plus ou moins longuement afin d'y chercher de la nourriture ou pour attendre de meilleures conditions météorologiques avant de poursuivre leur voyage. Le passage correspond à la présence "visible" des volatiles; c'est une interruption ou du moins une pause dans le flux migratoire [13, 17, 25, 56].

## 2. *Influence du temps*

Les facteurs météorologiques, nous l'avons vu, influent grandement sur la migration et donc les passages. En fait, ce sont surtout les vents qui provoquent l'interruption des vols migratoires. Les oiseaux d'eau comme tous les migrateurs volent, en général, à contrevent, car il se crée alors une pression facilitant le maintien en altitude. Certes, il arrive que ces oiseaux volent dans le sens du vent ou avec un léger vent de travers. Toutefois ces exceptions (assez nombreuses, avouons-le) ne font que confirmer la règle générale. Lorsque le vent leur est trop défavorable, les migrateurs interrompent leur migration et attendent qu'il tourne. Bien entendu, si les vents sont trop forts et même s'ils soufflent dans la bonne direction, les oiseaux seront contraints de s'arrêter; la pluie, la tempête ou de grosses perturbations constituent aussi des obstacles importants à leur progression.

En général, les oiseaux s'arrêtent lorsqu'il leur devient impossible d'avancer, mais continuent ensuite à faible altitude, utilisant les vents locaux et l'abri offert par les chaînes montagneuses pour rejoindre un milieu favorable au refuge et à la pâture (lac, marais, estuaire...).

Les perturbations et les vents forts sont des éléments favorables au passage des migrateurs. Outre les vents violents, la pluie, à condition qu'elle ne soit pas battante et ne contraigne pas les oiseaux à rester à l'abri, est un facteur positif; le froid et le gel ont une influence irrégulière qu'il faut évaluer cas par cas; enfin, le beau temps, le calme plat et le brouillard sont généralement mauvais signe pour les chasseurs [25, 56].

## ***IV. Reconnaître les espèces avant de tirer***

### ***A. Le comportement des oiseaux***

Lorsqu'un oiseau ou une bande de migrateurs manifestent de l'intérêt pour un attelage, ils se mettent à planer à haute altitude. Si presque immédiatement, ils reprennent un vol normal, il s'agit d'une fausse alerte; dans le cas contraire, ils arrivent jusqu'à l'attelage.

En général, ce sont les oiseaux placés à la tête de la bande qui influencent les autres par leur comportement et s'ils décident de "descendre sur les appelants", tous les suivront. Parmi les oiseaux aquatiques, les plus méfiants sont indubitablement les colverts qui se livrent à de nombreuses et longues évolutions avant de s'approcher de l'attelage. Le canard pilet et le canard siffleur ont une attitude semblable; ce dernier est particulièrement prudent et le moindre détail suspect risque de le mettre en fuite. La sarcelle d'hiver, qui se précipite de très haut, est beaucoup moins prudente.

Le comportement de la sarcelle d'été est plutôt surprenant, surtout lorsqu'elle voyage en bande. On a presque l'impression que ces oiseaux se disputent: certains se dirigent sur les formes tandis que d'autres continuent leur route normale. Il leur arrive parfois de se regrouper, puis de se séparer de nouveau, certains venant vers l'attelage. Dans ce cas, il vaut mieux ne pas attendre que toute la bande vienne se poser.

En effet, bien souvent, qu'elles aient découvert la supercherie ou pour toute autre raison, les sarcelles s'éloignent à l'improviste et très rapidement. Au contraire, les canards de plonge arrivent droit sur les formes sans aucun vol de reconnaissance.

Il en va de même pour les échassiers qui "croient" facilement à l'attelage et sont sensibles au charme de l'appeau.

Le vanneau, lui, est plus soupçonneux, il effectue de larges rotations au-dessus du plan d'eau avant de se décider à descendre et à se poser et il est prompt à s'enfuir à tire-d'aile si le moindre détail lui paraît suspect.

Notons que, d'une manière générale, les migrateurs passent une seule fois sur l'affût, à bonne distance de tir; ils découvrent presque inévitablement les chasseurs ou comprennent la supercherie et il est bien rare qu'ils reviennent une seconde fois.

Souvent, un coup de fusil tiré d'un affût voisin interrompt l'approche des oiseaux. Alors que d'autres bruits ne semblent pas les gêner beaucoup, les détonations les effrayent et les font fuir irrémédiablement. Ajoutons que certaines espèces, la sarcelle d'été par exemple, oublient presque

immédiatement le bruit de la détonation et parfois, alors que l'une d'entre elles a été touchée, les autres viennent malgré tout rendre visite à l'attelage [12, 13, 23, 25].

## B. Reconnaître les espèces de jour

Cette reconnaissance est la plus aisée, en effet le jour, on peut distinguer les couleurs des oiseaux et le chasseur est moins surpris par l'arrivée des oiseaux, ce qui lui permet de mieux les observer et d'effectuer un tir plus réfléchi. La reconnaissance des espèces est basée sur l'observation et le discernement de la formation en vol, la vitesse, l'amplitude et le bruit des battements d'ailes, le chant, la taille, la silhouette, les dessins et les coloris du plumage, l'époque, mais également l'habitat aquatique devant lequel on se trouve et le comportement des oiseaux pour l'aborder, s'y poser ou s'en envoler sont autant de critères à connaître pour être un chasseur maîtrisant son domaine en connaissant le gibier qu'il chasse.



Couple de colverts en vol ; photo : Guy Bourderionnet

Par exemple, les colverts tournent souvent plusieurs fois assez dispersés au-dessus d'une plaine inondée avant d'y descendre presque à la verticale pour rechercher une nourriture faiblement immergée. Par contre, les canards plongeurs, comme les milouins et les morillons resteront en formation ordonnée et évolueront dans un ensemble parfait, avec de vigoureux et sonores sifflements d'ailes au ras de grands étangs profonds pour s'y poser horizontalement par une glissade prolongée [25, 72].

## C. Reconnaître les espèces de nuit

La difficulté de cette reconnaissance nocturne dépend de la pénombre dans laquelle le chasseur est plongé : s'il s'agit d'une nuit de pleine lune, ce travail sera facilité par cette lumière ; de plus, les conditions atmosphériques jouent également un rôle important : la nuit, par temps de pluie, il est impossible de discerner des oiseaux d'eau à plus de 20 mètres parfois.

Du fait de la baisse de la visibilité la nuit, le chasseur ne peut se fier qu'à son ouïe pour discerner les espèces, par les bruits qu'ils émettent en vol (cris, battements des ailes...), ainsi qu'à sa vue en distinguant (s'il le peut) les formes des oiseaux en approche ainsi que par la façon dont est organisée leur groupe et leur façon de se poser sur le plan d'eau. Le chasseur doit aussi connaître, avant d'aller chasser, le type de milieu sur lequel il va chasser afin de s'attendre à voir certains oiseaux et pas d'autres. L'acuité visuelle joue également beaucoup : les chasseurs ne sont pas tous égaux : les jeunes chasseurs sont souvent plus aptes à repérer les espèces que les plus anciens, l'œil jeune ayant de meilleures facultés d'adaptation que l'œil âgé [39, 72].

## D. Le tir à proprement parlé

Parfois, les oiseaux arrivent directement à la nage. Cela se produit surtout un peu avant le lever du jour, lorsque la visibilité est très réduite, voire même impossible (faible lumière, brusques risées...).

Dans ce genre de cas, toute l'attention est mobilisée pour découvrir l'endroit exact où se trouve le gibier et ne pas le confondre avec les appelants vivants...

Attendre que le jour se lève complètement signifie, neuf fois sur dix, voir l'animal disparaître, car il ne reste quasiment pas immobile. La seule chose à faire est donc de tirer sur l'oiseau alors qu'il est encore posé sur l'eau et à distance de tir, à condition, bien sûr, qu'il n'y ait pas d'interdictions légales.

Il peut arriver qu'il y ait plusieurs oiseaux posés sur l'eau. Dans ce cas et s'il y a aussi plusieurs chasseurs, l'un d'eux assignera les cibles en fonction de la position respective des chasseurs. Il est, en outre, nécessaire que les coups partent tous en même temps pour que les oiseaux n'aient pas le temps de fuir dans l'intervalle. On tirera donc sur le signal du responsable [12, 23].

## 1. Le tir au vol

Il est absolument indispensable de rester baissé lorsque les oiseaux approchent. En effet, il est essentiel que le chasseur ne soit pas repéré. Le chasseur doit se débrouiller pour suivre du regard les évolutions des oiseaux, sans bouger ni la tête ni le corps, de manière à être prêt à tirer dans la bonne direction lorsque le signal sera donné. Ce conseil est surtout valable lorsqu'il s'agit d'une bande, c'est-à-dire lorsqu'il a la possibilité de placer plusieurs coups, ce qui suppose une grande rapidité.



Le conducteur, comme les chasseurs, doit savoir se montrer discret et patient ; Photo : Y. Michaud

Nous avons évoqué les différentes espèces et leur comportement. Ce sont des éléments essentiels pour décider des modalités de tir. Lorsqu'il s'agit d'oiseaux descendant en piqué d'une altitude élevée il est inutile d'attendre qu'ils atteignent les formes dans l'espoir de les avoir dans la mire et de les abattre pendant leur remontée: ils arrivent, "cabrent" et remontent à une vitesse telle que le chasseur aura à peine le temps de tirer. Il vaut beaucoup mieux tirer de front, très rapidement, sans vaines recherches. De plus, mieux vaut viser un oiseau précis; en effet, si l'on tire "dans le tas" il est fort probable de n'en toucher aucun.

D'une manière générale, il convient de tirer lorsque les oiseaux en piqué arrivent sur la partie externe de l'attelage, sans attendre qu'ils atteignent la zone centrale. En ce qui concerne l'anticipation, elle devra être "descendante" dans la première phase, presque nulle au moment du "cabré" et ascendante dans la phase suivante. Son importance dépendra de la position des oiseaux,

minute par minute; de toute manière, il est bon de prévoir une grande marge, car la vitesse de vol est élevée [12, 25, 56].

## 2. Evaluer les distances

Toutes les méthodes que nous avons décrites jusqu'ici deviennent lettre morte si nous ne faisons pas une évaluation correcte des distances. Une erreur de ce type signifie presque automatiquement que l'on manquera la proie soit parce que le projectile arrivera sur la cible avec une force de pénétration insuffisante (lorsque la cible est trop éloignée), soit parce que l'oiseau que l'on aura laissé trop s'approcher se sera aperçu de la supercherie et aura pris la fuite précipitamment.

Bien entendu, la connaissance morphologique des différentes espèces est indispensable, car comment deviner la distance à laquelle se trouve un oiseau si l'on ne connaît pas sa taille réelle?

Il existe certaines méthodes empiriques d'évaluation de la distance. Selon certains, on peut tirer sur un oiseau à partir du moment où l'on parvient à discerner les couleurs du plumage. Pour d'autres, il faut attendre de voir les pattes; d'autres encore affirment qu'il est nécessaire de distinguer les yeux du volatile [25, 34].

## 3. Retrouver le Gibier abattu

En règle générale, à l'exception de quelques échassiers, les oiseaux d'eau sont des animaux "durs", c'est-à-dire ayant une bonne capacité de résistance à l'impact des plombs. Il arrivera donc assez fréquemment (plus souvent en tout cas que pour d'autres types de chasse) qu'un coup de fusil ne soit pas suffisant pour toucher mortellement un animal. C'est dans ce genre de circonstance que se révèle le "vrai" chasseur: se rendant compte qu'il a blessé un oiseau, il renonce à en tirer d'autres et s'attache à "achever" celui sur lequel il a tiré.

Cette attitude est dictée par une certaine morale: on évitera toute cruauté inutile, quand bien même le "tableau de chasse" devrait en souffrir. Celui qui n'accepte pas cette règle fera piètre figure auprès des véritables amateurs de chasse.

Il faut s'occuper immédiatement d'un animal touché : le canard blessé essaiera immédiatement de se mettre en sécurité en plongeant et en nageant sous l'eau sur une bonne distance, émergeant seulement de temps en temps pour reprendre son souffle. Le plus souvent, l'oiseau atteint réussira à gagner une zone de végétation où il sera inaccessible et mourra après de longues souffrances.



Le chasseur et son chien : un couple complice ; Photo : D. & S. Simon

On sait qu'un oiseau d'eau est mortellement touché lorsque son corps se renverse au moment du contact avec l'eau (poitrine et pattes en l'air). Parfois il reste en position normale, mais sa tête pend, inerte, sur l'eau. En revanche, si l'oiseau, bien qu'immobile, garde la tête et le cou enfoncés dans l'eau, sachez que c'est l'attitude typique d'un gibier blessé, en état de choc, qui attend de retrouver des forces avant de fuir [12, 17, 23, 25, 56].

## V. Législation

Les périodes d'ouverture sont déterminées par la Fédération des Chasseurs en accord avec la préfecture, elle peut décider de repousser la date de l'ouverture après la date fixée par décret au Journal Officiel. L'ouverture de la chasse au gibier d'eau varie selon les départements, dans le Territoire de Belfort par exemple, l'ouverture est fixée aux environs du dernier week-end d'août ou du premier week-end de septembre selon les années. La fermeture de la chasse au gibier d'eau varie aux environs de la fin du mois de Janvier (31 janvier cette année).

Pour être autorisé à chasser le gibier d'eau, il faut être détenteur du permis de chasser qui peut s'obtenir dès l'âge de 15 ans, cependant le jeune détenteur ne pourra chasser avant ces 16 ans révolus. Chaque année, il faut acheter le timbre de chasse dans des points de vente spécifiques (Crédit agricole, Fédération...) ainsi que le timbre fiscal auprès de la perception de la ville de résidence.

En absence de permis à jour ou même de permis tout court, la personne s'expose à de sévères sanctions. Depuis peu, les propriétaires de chien de travail en action de chasse, même s'ils

ne sont pas chasseurs, sont obligés d'être détenteurs du permis de chasser à jour pour utiliser leur chien lors de la chasse.

Les gardes chasses sont là pour veiller à ce que personne n'enfreigne les règles dans le code de la chasse. Ils veillent à ce que les espèces protégées ne soit pas tirées dans le cadre de braconnage, que les permis soient à jour, que les dates d'ouverture soient respectées. Ils s'occupent également de l'entretien et de l'inspection des réserves de chasse, qui font trop souvent l'affaire de braconnage intempestif. Les gardes sont assermentés, et sont alors autorisés à dresser des procès verbaux ainsi que de saisir des pièces [25, 26, 72].

**TROISIEME PARTIE**  
**RACES DE CHIENS ET ENTRAINEMENT**

## ***I. Choisir un chien de chasse***

Bien que très spécialisée, la chasse du gibier d'eau se déroule dans des milieux naturels aux caractéristiques très diverses, ce qui pose de gros problèmes au moment du choix d'un chien.

Le chasseur, lorsqu'il va devoir choisir son chien, se trouve devant un casse-tête. En effet, avant, lorsque la majorité des chasseurs habitaient à la campagne, ils pouvaient garder leurs chiens au chenil, et posséder un chien par spécialité, celui pour la chasse en plaine, celui pour la chasse au bois, celui pour le sanglier, celui pour la chasse au marais. Maintenant, hormis quelques privilégiés, le chasseur doit posséder un chien type "couteau suisse", capable d'être aussi bon dans les différents types de chasse.

D'une manière générale, le choix du chien dépend du milieu où la chasse aura lieu (marais ou estuaire, rizière ou noue) et donc du type de chasse (à l'affût ou devant soi), bien que ces deux techniques puissent s'appliquer dans tous les milieux cités.

Dans le cadre de la chasse à la hutte, au gabion, à la tonne et à la cabane, le chien n'a d'autre rôle que celui d'un retriever destiné à rapporter après les avoir retrouvés, les blessés ou les morts, soit en mer, soit sur les étangs dans les roseaux, soit à la passée le soir ou le matin, au milieu des laiches et des marécages où le chasseur ne peut les apercevoir lui-même.

Sa qualité première et condition primordiale de son emploi, c'est une sagesse à toute épreuve et une quête absolument restreinte. Le canard sauvage est particulièrement farouche. Et, à part le cas de la chasse au badinage où le chien constitue une attirance pour le canard, dans tous les autres cas, l'agitation du chien constituera une nuisance. La quête restreinte du chien est impérative quand on s'offre un petit tour dans le marais avant ou après une nuit de tonne. Tous les chiens de grandes quêtes sont donc à proscrire absolument et ceci, même dans le cadre de la recherche des morts ou des blessés. Car, la rapidité de ces chiens est telle, qu'ils ratent souvent les effluves discrètes d'un canard blessé tapis dans la végétation épaisse. Un chien quêtant sagement, pistant le nez pas trop bas et de nez assez fin, est le chien qui conviendra le mieux. La taille du chien importe peu pour son usage à la chasse à la tonne. On pourrait presque dire que les petits gabarits tels que les cockers conviennent bien, vu que leur encombrement, dans des installations souvent exiguës, est restreint. De plus, un petit chien sera moins repérable par les canards sauvages, lors de son évolution autour du clair à la recherche du gibier tiré.



L'obéissance au conducteur est essentielle ; Photo : D. & S. Simon

En terrain très difficile, du fait d'une végétation extrêmement dense (roseaux semi-immergés et serrés) là où le bateau ne pourra pas pénétrer, il faudra au contraire un chien fort. Un petit chien, en effet, reste vite prisonnier, accroché par les stipes des roseaux ou les lacets des iris. Un chien fortement bâti trouve son appui sur le fond, quand l'étang n'est pas très profond. Il procède par bonds, écrase les roseaux sous son poids, écarte du poitrail les enchevêtrements de laïches et de plantes de marais et pénètre finalement partout. Donc, pour le chasseur de hutte ou de tonne et de cabane de l'intérieur des terres en milieu à végétation dense, un grand et fort chien est préférable.

La race finalement importe peu dans la mesure où ses aptitudes conviennent aux critères retenus. Il faut une bête intelligente et de nez fin. Il faut un chien d'une sagesse exemplaire dans l'embarcation et sage au coup de feu.

Si l'on n'est pas sûr de son chien, on peut utiliser un anneau scellé et une très courte chaîne pour attacher le chien durant les transports. Cet anneau sera scellé sur le centre d'une traverse du milieu du bateau pour éviter que le chien sautant par dessus bord ne s'étrangle. Le silence est aussi naturellement une qualité du chien absolument nécessaire. Les aboiements sont rédhibitoires lors d'action de chasse de nuit, les pleurs et les gémissements fortement préjudiciables.

A la chasse à l'affût nocturne des canards, le chien peut être taché après chaque coup de feu. Il faut alors l'avoir dressé à ne pas aller semer la panique dans les lignes d'appelants tendus. Le chasseur peut alors soit l'accompagner, soit le mener à la voix pour les chiens les mieux dressés. On peut aussi ramasser soi-même la nuit le gibier récolté après chaque coup de feu et battre au petit matin les alentours du clair à la recherche des blessés tapés ou morts des suites de leurs blessures. Dans ce cas là, le travail du chien se résume à une quête courte, ordonnée, sous la direction du

maître du chien qui connaît les refuges classiques du gibier. D'ailleurs, très vite, le chien lui aussi aura connaissance des « bons coins ». La recherche du gibier sera entreprise dès que possible pour laisser au chien toutes les chances de son côté. Un délai de 12 à 24 h ne devrait pas être dépassé. Toutefois, de bons retrievers arrivent à retrouver un gibier perdu parfois après 48 h.

Outre la finesse du nez, l'intelligence, la taille, la force, l'endurance, un bon chien de chasse doit présenter une résistance aux dures conditions climatiques. Ceci exclut donc les chiens à poils ras et rares. Les chiens à poils ras devront impérativement avoir un sous-poil très dense et, d'une manière générale, les poils mi-longs et longs seront préférables. Toutefois, il est un défaut trop fréquemment rencontré chez les chasseurs : c'est de croire que ces auxiliaires à quatre pattes peuvent tout endurer. Un vrai chasseur doit se préoccuper de la santé de son chien, de l'entretien de ses armes et de son matériel avant de penser à lui.

Pour conclure, disons que le facteur déterminant est l'usage que l'on veut faire du chien; le destine-t-on à une recherche lente et rapprochée et à la récupération, ou bien à l'exploration? Voilà la première question que l'on doit se poser.

## A. Physiologie et pathologie de l'odorat du chien de chasse

L'olfaction est essentielle pour le travail du chien, les races de chiens de chasse sont dotées d'un flair supérieur à celui des autres chiens. Les mécanismes physiologiques de l'olfaction sont complexes et seraient trop long à développer, c'est pourquoi nous ne nous attacherons qu'à effectuer une étude pratique de l'odorat du chien de chasse.

La muqueuse olfactive, stimulée par de nombreuses molécules, transmet des informations sous forme de salves de potentiels au bulbe olfactif. C'est là que s'opère un tri et une analyse complexes de ces signaux, avant transmission vers le cerveau olfactif et interprétation de l'odeur. La qualité de l'olfaction du chien par rapport à celle de l'homme réside essentiellement dans le fait que le chien possède une surface de muqueuse olfactive 20 fois supérieure à celle de l'homme. Il existe également de grandes variations entre les races : le labrador possède une muqueuse olfactive de 220 cm<sup>2</sup> contre 200 cm<sup>2</sup> pour un berger allemand et 67cm<sup>2</sup> pour un cocker... La sélection a ainsi permis d'obtenir des races spécialisées pour la recherche du gibier, en effet les chiens de chasse sont capables de pister sur l'eau jusqu'à trois heures après le passage du gibier [63].

L'acuité olfactive varie donc selon les races de chien, des facteurs individuels ou selon des facteurs météorologiques ou iatrogènes. En effet, le reniflement, par exemple, permet d'augmenter

fortement ce système, le débit et la vitesse du courant inspiratoire étant accrus. Les attitudes particulières du chien lors de la chasse lui permettent de mettre toutes les chances de son côté pour retrouver le gibier blessé : il faut le faire quêter face au vent le nez en l'air ou au sol pour qu'il trouve la piste. L'intensité de la stimulation olfactive dépend de la concentration en molécules odorantes volatiles et du débit du courant aérien, en cela chaque piste est différente et est plus ou moins facile à suivre selon différents facteurs comme la température, l'humidité, la pression atmosphérique [90].

L'acuité olfactive peut aussi être perturbée dans certaines affections, par un défaut du courant aérien, par un défaut de perception du signal ou par un trouble de la conduction dans le tractus olfactif ou le cerveau. On distingue les dysosmies de transmission qui correspondent aux atteintes de l'odorat avec intégrité de la muqueuse et des circuits de l'olfaction et les dysosmies de perception qui sont des atteintes de l'odorat secondaires à une lésion du neuro-épithélium, des voies ou des centres olfactifs. Les tumeurs des placodes olfactives et les allergies donnent des dysosmies mixtes, alors que les lésions du tractus olfactif sont à l'origine de dysosmies de conduction intéressant le nerf, le bulbe ou les bandelettes olfactives. Les médicaments qui perturbent le goût (comme la doxycycline, la morphine, la cisplatine, l'énalapril...) agissent également sur l'odorat [90]. Certains éléments environnementaux comme les substances polluantes ou la fumée de tabac réduisent la sensibilité olfactive. Les moyens d'étude précis de l'acuité olfactive ne sont pas réalisables dans la pratique courante, de plus les quelques considérations sur les pathologies de l'odorat du chien reposent essentiellement sur des considérations anthropomorphiques. Ainsi, on peut admettre que les dysosmies sont certainement sous-diagnostiquées car la prise en compte de l'odorat en pratique vétérinaire n'est pas simple [90].

## ***II. Les Retrievers***

Avec l'évolution des armes à feu, plus puissantes, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le gibier à plume devenait plus délicat à retrouver puisque les points de chute étaient de plus en plus éloignés et en terrain difficile. De plus, les chiens d'arrêt des chasseurs à tir n'étaient pas adaptés à ce type d'activité. D'après Stonehenge et Laughton, ce sont les principales raisons qui permettent de comprendre l'apparition des Retrievers [6,63].

Ce sont des chiens exclusivement destinés à rechercher et rapporter le gibier tué ou blessé. Ils sont surtout d'origine générale anglo-saxonne, et sont apparus pour la plupart il y a près de deux siècles. Ils sont classés dans le huitième groupe du Livre des Origines Français, à côté des chiens d'arrêt anglais et des spaniels.

Le terme de « rapport » couramment utilisé en Français couvre mal l'ensemble du travail accompli, ainsi par cette appellation il semble que l'on néglige la partie recherche de leur utilisation.

Nous retiendrons six races de retrievers à proprement dites, diversement représentés en France :

- Labrador Retriever
- Golden Retriever
- Flat Coated Retriever
- Curly Coated Retriever
- Chesapeake Bay Retriever
- Nova Scotia Duck Tolling Retriever

## A. Le Labrador Retriever

### 1. Origine – Historique

#### *i* Le chien de Saint John

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les pêcheurs des côtes Atlantiques de Terre Neuve utilisaient une race locale de chiens puissants montrant de grandes dispositions pour travailler dans tous les domaines, quelque soit le climat. Il pouvait ainsi aider à tirer les filets ou à rapporter les poissons tombés par dessus bord. Avec un sous poil épais et un poil imperméable, il était totalement adapté à ces situations de travail, protégé de toutes les intempéries. Lorsque les premiers chiens de Saint John arrivèrent sur le continent avec leur réputation flatteuse de tout rapporter, ils firent grandir l'intérêt de gentlemen anglais chassant dans les régions avoisinant les ports hauturiers. A la suite de croisements divers avec d'autres races locales, le Labrador avec ses caractéristiques particulières allait apparaître, devenant ainsi une référence parmi les chiens de travail dans toute l'Europe continentale.



Retrievers au rapport ; Photo : D. & S. Simon

En 1916, quelques amateurs anglais sérieux créèrent le Labrador Club afin d'assurer la pureté de la race et encourager l'élevage d'un type construit pour chasser dont le Royaume Uni a toujours été considéré comme le berceau. Très vite les membres de ce premier comité décidèrent de ne conserver que les sujets purs, ils rédigèrent un standard qui ne fut modifié qu'en 1950. La popularité de la race n'a cessé de croître depuis la fin de la guerre, d'abord comme chien de travail puis comme chien de compagnie [6, 63, 75,80].

ii *Un chien construit pour travailler*

En 1948, le comte J. de Bonvouloir citait M. de Breteuil parmi ceux qui ont le plus et le mieux œuvré pour l'installation de cette race en France. Il écrivit que « la principale qualité du Labrador est à notre avis sa précocité. Dans les bonnes familles de cette race, le chien se déclare tôt, entre 5 et 8 mois normalement. Il est donc possible de commencer de bonne heure l'entraînement du chien sur le gibier. Il faut voir là, la raison principale de la grande vogue du Labrador, tant en France qu'en Angleterre et en Amérique [6, 75, 85].



L'effet de groupe est très stimulant pour le dressage ; Photo : JM. Wurtz

Le dressage de ce chien est aisé en raison de son bon caractère, il est sage et hardi. Il est rapide dans sa quête, très bon nageur, la constitution de son poil lui permet de faire face aux eaux froides et à la rigueur de l'hiver. Il semble que depuis quelques années, tant pour donner plus de rapidité au chien que pour le rendre plus agréable à la vue, l'élevage se soit orienté vers un type plus affiné. Cependant les éleveurs ne devraient pas oublier que le Labrador doit être bâti en force, comme cela est indiqué dans le standard de la race : un chien très actif solidement bâti, au rein court et à l'arrière main gros et puissant...

## 2. Effectifs

Le Labrador Retriever est le plus répandu des Retrievers en France, avec 8740 inscriptions au LOF par confirmation en 2003 il arrive en tête devant le Golden et très loin devant les autres Retrievers. Cependant, l'écart par rapport aux Golden semble s'amenuiser depuis ces dix dernières années (source : Société Centrale Canine, service archives).

## 3. Aptitudes particulières au travail – Qualités indispensables d'un retriever

Dire que le labrador est particulièrement adapté au milieu aquatique, et donc à la chasse de la sauvagine, constitue un lieu commun. Bien peu de chiens de chasse, toutes races confondues, adorent rapporter comme lui, tant à l'eau que sur la terre ferme. Celui qui n'a jamais vu en action un bon labrador peut, à juste titre, s'interroger sur les raisons de cet engouement, quasi mondial ; effectivement, certains sauvaginaires ne demandent à leur chien d'arrêt que de remplir le rôle de retriever - ce dont il s'acquitte, en général, fort correctement.



L'union fait la force ; Photo : JM. Wurtz

Un labrador peut-il faire mieux ? Oui, s'il s'agit d'un sujet de qualité, issu de souches de chiens de travail sélectionnés pour la chasse et le Field-trial. Tout d'abord, les retrievers sont encore mieux adaptés aux conditions de chasse au marais. Ainsi, un labrador ayant chassé toute la journée, par des températures négatives, est capable de rester ensuite immobile pendant une heure sous une bise glaciale à la passée du soir. Avec les setters, il faut changer de chien, en emmener un autre, sec et dispo, pour l'affût dans la pénombre. Cela n'est pratiquement jamais nécessaire avec les labradors, parfaitement protégés contre le froid par un sous poil épais, même s'ils ont déjà nagé et pataugé pendant plusieurs heures [6, 35, 80, 85].

### *i Des qualités olfactives*

Bien qu'ils soient spontanément des preneurs d'émanations directes, les bons chiens d'arrêt repèrent également les émanations au sol d'oiseaux morts ou blessés, même si cela les oblige à baisser le nez, ce qui n'est pas dans leur nature. Toutefois, on rencontre en activité de chasse certains cas de retrieving particulièrement délicats, nécessitant un nez particulier pour s'assurer le succès. Ce nez de retriever spécialisé, susceptible de prendre les émanations les plus discrètes, dans les situations les plus diverses, le labrador le possède. Il constitue l'un des critères de sa sélection pour la chasse. Ces indispensables qualités conditionnent l'aptitude au travail de tous les Retrievers.

La finesse du nez s'explique par des conditions physiologiques olfactives. Ces dernières sont relativement complexes et ont été décrites quels que soient le travail et la race du chien. Les conditions de scent (l'odeur en jargon de chasse) sont influencées par la nature du sol, la température, l'humidité, la végétation, les conditions climatiques, le vent, la variété de gibier... Il convient ainsi de mettre le chien dans le maximum de conditions possibles lors de l'entraînement. Ces qualités de flair peuvent être testées assez tôt, et on peut déjà les officialiser lors d'épreuves de dressage de niveau B, lors du «*rapport à l'aveugle*», où le concurrent est envoyé à la recherche d'un pigeon de ferme, fraîchement tué, caché à une vingtaine de mètres au minimum, avec pour seule indication, la direction, donnée au conducteur pour lui permettre de guider son chien. En principe, les chiens sont envoyés à bon vent mais si cela s'avérait impossible, comme souvent à la chasse, le chien « doué » ou déjà expérimenté se placera de lui-même de façon à pouvoir s'appuyer sur le vent. Dans le cas contraire, c'est au conducteur qu'il appartient d'envoyer son chien « nez au vent ». Si le chien échoue à cette épreuve, il devra revoir sa copie, car il ne sera pas sélectionné, mais rien n'interdit de le représenter [35, 90].

Dans l'épreuve de TAN où le retriever non dressé doit manifester spontanément de l'intérêt en passant sous le vent à proximité d'un gibier vivant dissimulé, on peut déceler les différences importantes de comportement entre les chiens présentés.

*ii Le marking*

Quant au « marking », qui correspond à la faculté naturelle chez le chien de repérer et de mémoriser l'endroit où est tombé le gibier, c'est une des qualités que l'éleveur de retrievers qui connaît bien la chasse essaie de sélectionner au plus haut niveau. Il est d'ailleurs difficile, dans ce domaine, de surpasser un bon sujet issu de ce genre d'élevage. Le chien d'arrêt, lâché après avoir assisté au tir d'un oiseau qui, blessé, est tombé très loin, partira dans la bonne direction, mais il devra souvent être aidé par son conducteur ou battre de lui-même un terrain considérable avant d'arriver au lieu de la chute. D'où une perte de temps inévitable, qui permettra peut-être au blessé de prendre ses distances. Avec un retriever bien au point, c'est net et sans bavure : expédié après le tir, il galope droit au but après l'ordre du maître, retrouve rapidement et revient aussi vite, prêt à recommencer [35].



Flat Coated Retriever au « marking »; Photo : JM. Wurtz

Selon certains auteurs cette qualité se raréfie malheureusement « masquée par un téléguidage trop poussé, mais lorsqu'elle existe, elle est sans prix pour le propriétaire du chien ». Ce n'est pas une qualité qui s'enseigne au chien, mais lorsqu'elle est présente, il faut la travailler et surtout travailler la mémorisation des points de chute marqués.



Attitude caractéristique des chiens « marquant » la chute du gibier ; Photo : JM Wurtz

### *iii La sagesse au poste*

Le retriever doit se faire oublier jusqu'au moment de passer à l'action, c'est ce que l'on appelle « steadiness » que l'on pourrait traduire par sagesse au poste. Le labrador marche sans laisse, au pied du chasseur qui s'occupe du ou des chiens d'arrêt; il observe tous les événements, prêt à intervenir quand on le sollicite. Si le retriever n'arrive pas à se dominer, c'est la pagaille assurée au coup de fusil ou, pire, au départ du gibier, et tout le monde finit par courir derrière tout ce qui bouge! Chez les labradors nés pour le travail, on rencontre une disponibilité, une facilité de caractère qui leur fait comprendre et accepter facilement un tel dressage. Maintenir dans ce rôle, en grande partie passif, un chien d'arrêt se révèle nettement plus délicat et, à la limite, inconvenant si l'on a affaire à un chien de valeur, dominateur et rempli d'initiatives sur le terrain. En se postant au passage du gibier, on peut toujours attacher son auxiliaire pour l'obliger à rester tranquille, mais c'est se priver du grand plaisir technique et esthétique que prodigue une passée avec un labrador bien mis à l'anglaise, assis à quelques mètres pour dégager son champ de vision. Avouons que cela a plus d'allure que d'attendre à côté d'un diable qui arrache à moitié son piquet d'attache à chaque coup de feu, sinon chaque fois qu'il voit ou entend voler un canard [35, 63].

#### iv L'entreprise

Complétée par le courage, l'entreprise est une grande qualité permettant au chien d'aller à la recherche de pièces tombées à grande distance, dans des endroits difficiles d'accès comme l'eau ou les ronces. Le chien ne doit pas reculer face à la recherche d'oiseaux blessés capables de se déplacer sur de longues distances (on les appelle *runners*) ou bien de pièces dont on n'a pu situer avec précision le point de chute [35]. Livré à lui-même, le retriever devra avoir de façon innée des qualités suffisantes pour explorer à fond le terrain, avec méthode et intelligence, sans perdre de temps ni laisser de zone inexplorée, le tout, souvent hors de contrôle du conducteur.



Le chien doit être fort pour supporter des matinées entières de travail ; Photo : JM. Wurtz

L'entreprise est, comme le marking, une qualité qui se travaille et peut s'améliorer, mais c'est la pratique, l'âge et l'expérience qui feront progresser le chien.

#### v La persévérance

Elle est également une qualité primordiale, révélant le vrai goût du retriever pour la recherche. Il n'est pas concevable qu'un chien, envoyé sur une pièce qu'il a marquée, parte au point de chute et après quelques secondes de recherche revienne de lui-même à vide. Il montrera au contraire de l'obstination dans la recherche et continuera à chercher jusqu'à ce que son conducteur le rappelle [35].

Les fields étant le reflet de la chasse pratique, un chien peut être envoyé sur un oiseau n'ayant pris que quelques plombs, capable de nager longtemps voire de plonger pour ressortir hors de la vue du chien. Il est nécessaire que celui-ci garde le moral et continue jusqu'au rapport du gibier [85].

vi Une bonne charge

Les retrievers ont été sélectionnés de façon à avoir une construction adaptée au travail demandé (voir standard) et à pouvoir rapporter des pièces de toutes les tailles. Un bon retriever charge franchement en une ou deux fois, pour bien assurer la prise, mais sans brutalité. Les chiens chargeant bien, n'ont que peu tendance à déposer ou à « cracher » leur pièce en arrivant au pied du conducteur à qui ils remettent en main [35].



Le chien doit être capable de porter des gibier de gabarit important ; Photo : D. & S. Simon

vii L'aptitude au dressage

Sans elle, inutile de persévérer, il est impossible d'obtenir un « grand retriever ». Il n'est pas rare d'entendre dire les grands dresseurs que sans cette qualité, ils abandonnent le dressage. Il est bien connu dans le monde des concours que cette qualité nécessaire est innée chez les produits des lignées de travail alors qu'elle a presque complètement disparu dans les lignées d'exposition. Quand les deux origines étaient moins différenciées que maintenant, on trouvait les *Dual Purpose* facilement dressables, et ce n'était pas en 1930 mais il y a une vingtaine d'années... Maintenant ils sont rarissimes : seuls les produits ayant conservé des origines de travail sont doués de cette qualité et pourtant on les élimine de l'élevage... En retirant cette qualité ou en interdisant sa recherche par des alliances raisonnées et judicieuses, on modifie le standard [35]. On est alors en droit de s'interroger sur le Pourquoi de cette sélection paradoxale, déviant les chiens de leur utilisation originelle...

#### 4. Standard

Le standard Français est la traduction du standard Anglais fourni par le Kennel Club à la Fédération Cynologique Internationale. Le dernier date du 8 mars 1967 [79]. Cf. *annexe 2 page 311*

##### *i* Aspect Général

Il doit être celui d'un chien fortement bâti, court, solide, très vif, au crâne large, large et profond dans sa poitrine et les côtes, large et fort dans les reins et l'arrière main. La robe dense, courte, avec un épais sous-poil et exempte de franges. Le chien ne doit être ni trop large, ni trop serré devant ou derrière, il doit se mouvoir aisément sur les pattes et les pieds.



Labrador et son maître lors d'un concours ; Photo : JM Wurtz

##### *ii* Qualités et Défauts

C'est un chien qui a très bon caractère, avec une grande douceur avec les enfants, une fidélité à toute épreuve, un don de chien de garde, une intelligence au-dessus de la moyenne, une adaptation facile à la vie d'intérieur et enfin un odorat exceptionnel (230 millions de cellules olfactives pour le labrador contre 180 pour le Berger Allemand).

#### 5. Evolution de la Race

Les éleveurs ont des modes de sélection différents, mais il apparaît impératif de ne pas laisser disparaître la qualité essentielle pour laquelle le Labrador a été créé : l'aptitude au travail et au dressage dont semble se désintéresser une majorité d'éleveurs. Ces derniers ne font que répondre à une demande du public : le Labrador a connu un succès très important en tant que chien de compagnie en raison de son caractère sympathique et la facilité de son dressage [6, 35].

Cependant l'explosion démographique a atteint, semble-t-il, son maximum il y a dix ans et actuellement, les effectifs ont plutôt tendance à retomber. On peut alors s'interroger sur l'avenir de cette race lors des 50 prochaines années si les éleveurs ne changent pas leurs méthodes de sélection, en délaissant la sélection de l'aptitude au travail à la faveur d'une sélection purement esthétique purement subjective...

## 6. Les épreuves de sélection

### a. La confirmation

Elle consiste en un examen « extérieur » du chien qui, pour chaque race, doit correspondre au standard. Des juges examinent les chiens aussi correctement qu'ils le peuvent en fonction du degré de coopération des quadrupèdes. Ils doivent également vérifier le mouvement et quelquefois toiser l'animal. Pour être confirmé le chien doit avoir au moins 15 mois révolus. La confirmation n'est pas un concours, puisqu'il n'y a pas de classement mais des mentions sont attribuées. Cette étape est obligée si l'on veut mettre son chien à la reproduction, le T.A.N. n'est qu'un petit plus [35].

### b. Le T.A.N.

Le Test d'Aptitudes Naturelles est une épreuve très simple que le chien peut passer entre 9 et 24 mois et qui ne nécessite aucun dressage, mais une simple éducation de chien obéissant afin de pouvoir répondre aux ordres que l'on est amené à lui donner, en corrélation avec la conduite normale d'un chien de famille.

Ce test n'est pas obligatoire pour la reproduction même si les épreuves sont élémentaires, ce qui est dommageable. Le TAN intervient néanmoins dans le calcul des points entrant dans la cotation de la grille de sélection [35, 36].

### c. Le B.I.C.P. et les Fields Trials

Ces épreuves seront détaillées dans la partie concernant l'éducation des chiens.

## 7. Pathologie à transmission génétique

Bien qu'il soit un chien solide et rustique, et recherché pour ces qualités, le Labrador n'est pas à l'abri de tares génétiques. Des publications d'origine anglo-saxonnes, montrent que la dysplasie de la hanche et l'atrophie progressive de la rétine sont les menaces les plus flagrantes pour la race. D'autres pathologies héréditaires ont également été évoquées comme la spondylite

déformante, la cataracte primitive relativement fréquente. Des cas d'hémophilie de type A ont également été suggérées par certains auteurs ainsi que des cas de monorchidie et de prognathisme [6, 35, 63].

Le but actuel des grands éleveurs est de diminuer le risque de maladies héréditaires en maintenant la qualité de la race.

## **B. Le Golden Retriever**

Le *golden retriever*, sélectionné chez un éleveur spécialisé dans les chiens de travail, peut rendre des services. Aujourd'hui, à l'instar du labrador, il sort de l'ombre, un peu trop vite peut-être... Cette race a dépassé 1 000 inscriptions au Livre des origines français en 1992, alors qu'elles atteignaient à peine la centaine en 1985. Qui dit croissance rapide dit risques d'erreurs. Il existe des éleveurs peu scrupuleux qui produisent des chiots sans essayer de conserver et d'améliorer leurs qualités. Avant de se décider pour l'achat d'un chiot, il faut se renseigner auprès des organismes officiels (Société centrale canine, Club de la race) ou bien auprès d'éleveurs amoureux de la race.

Son style lors du travail à la chasse est différent de celui du Labrador : il est plus rapide mais aussi plus désordonné [6,27, 36].

### **1. Origine**

Selon les plus grands experts, et en accord avec le Kennel Club le pays d'origine de la race Golden Retriever serait la nouvelle Ecosse. En effet d'autres théories avaient été émises auparavant, soutenant l'origine russe de ce chien. Mais des études récentes ont mis tout le monde d'accord sur le fait que cette race descend du Wavy Coated retriever noir qui descend du chien de St John (qui est lui-même l'ancêtre des 4 races de retrievers britanniques).



Golden retriever ; Photo : D. & S. Simon

Lord Chichester a laissé des informations relatives à son chien Nous (le premier retriever jaune de Lord Tweedmouth) né en 1864, il avait été acheté à Brighton. Ce chien, né d'un couple de Wavy Coated noirs, fut accouplé avec Belle, Tweedwater-Spaniel de Lord Tweedmouth. De leurs accouplements naquirent quatre retrievers jaunes qui furent à l'origine de la race Golden [6,27, 36].

## 2. *Effectifs*

La mode qui s'est emparée du Labrador profite au Golden, que les français ont découvert plus récemment. Il y a ainsi eu 7587 inscriptions au LOF en 2003. Aux Etats-Unis, le Golden est très répandu comme chien de compagnie. De nos jours, certaines personnes trouvent très voire trop commun de posséder un Labrador et se dirigent vers le Golden [36]. Las de voir une fois de plus un chien dénaturé par les éleveurs, les chasseurs sont peu nombreux à opter pour lui.

## 3. *Aptitudes au travail*

Elles sont communes aux qualités nécessaires développées dans la partie sur le labrador. Il est à noter que les Goldens Retrievers chassent le nez haut, à la différence des labradors, il paraît donc logique de croire qu'ils ont plus de facilité pour capter certains effluves dans certaines conditions de vent, de terrain accidenté... Ils peuvent être utilisés pour la recherche au sang de grand gibier blessé, grâce à leur technique de « balayage en quête libre ».

Face aux autres retrievers, le golden a une bonne place. D'après l'avis de certains dresseurs, c'est un chien sensible qui a besoin d'un conducteur calme et « doux », il est plus lent à mûrir qu'un labrador mais moins qu'un Flat. Et la majorité des éleveurs témoignent qu'il y a davantage de bon labradors que de bons Goldens ou flats [6, 36, 80].



Un chien qui n'hésite jamais à se mouiller... ; Photo : D. & S. Simon

#### 4. Standard [6,27, 36]

Cf. annexe 2 page 311

##### a. Aspect Général

C'est un chien harmonieux, actif, puissant, bien uni dans ses allures, robuste et bien construit, à l'expression empreinte de douceur. Il n'est ni lourdaud ni haut sur pattes.

##### b. Qualités et Défauts

Le trait dominant du caractère du Golden est sa douceur, son intelligence et une très bonne mémoire. Il semble être doté d'une très bonne vue, au-dessus de la moyenne rencontrée dans l'espèce canine. Il s'adapte sans souci à la vie citadine.

Cependant c'est un chien extrêmement sensible, ayant besoin de beaucoup d'attention et de prévenance. Il est également considéré par les spécialistes comme inférieur au labrador pour le travail à l'eau.



Un éleveur et ses chiens ; Photo : D. & S. Simon

#### 5. Epreuves sélectives

Ces dernières sont détaillées dans la partie sur l'éducation des chiens.

#### 6. Pathologies à transmission génétique

Le signal d'alarme est depuis longtemps tiré dans les pays anglo-saxons et nordiques, pour attirer l'attention sur les problèmes de dysplasie de la hanche. Les examens relatifs à cette tare sont désormais courants dans nos pays occidentaux. Il sont également atteint de pathologies de l'œil et

de ses annexes comme l'atrophie progressive de la rétine, de cataracte primitive et entropion [6,27, 36, 83].

## C. Flat Coated Retriever

Le *flat coated*, qui ne provoque pas l'engouement de tous, peut être utilisé à l'eau. Brillant, actif, gai et sportif, il n'admet pas la brutalité lors de son dressage. Fougueux et vif, son éducation se révélera peut-être plus délicate que celle des autres retrievers et devra être faite en douceur. Pour l'entretien de son poil, un brossage régulier est indispensable [6, 63, 80].

### 1. Origine

Comme pour beaucoup d'autres chiens, les origines de la race sont très incertaines. Le Flat coated n'est pas le plus ancien des retrievers puisque cet honneur revient au Curly, mais il est certainement le plus complexe en ce qui concerne sa naissance, fruit d'un mélange de sang de différentes races.

D'après l'avis de plusieurs experts, les croisements de setter irlandais Gallois, Setter Gordon écossais, Collie et St-John, créèrent un chien noir au poil abondant et ondulé, très ressemblant à un Terre-Neuve plus petit et plus léger. S.E. Shirley est considéré comme le « père » du Flat Coated retriever, il est aussi connu pour avoir fondé le Kennel Club en 1873 ; il dédia sa vie à la fixation de la nouvelle race en y consacrant beaucoup de moyens et de temps. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les effectifs de Flat étaient plus importants que ceux de labradors [6, 80].

### 2. Effectifs

Les flats coated sont peu nombreux en France (seulement 182 inscriptions LOF en 2003), comme dans leur pays d'origine, probablement à cause de la concurrence du Labrador et du Golden Retriever, réputés avoir un nez plus fin [6, 63, 79].

### 3. Aptitudes au travail

C'est un excellent chien de compagnie, s'adaptant facilement à la vie citadine. Cependant l'aspect le plus important de son activité se trouve dans ses prestations exceptionnelles rencontrées dans les Field Trials britanniques. Sur un effectif total somme toute relativement faible, le nombre de champions de travail est impressionnant [6, 63, 85].



Flat Coated au rapport ; Photo : D. & S. Simon

4. Standard (FCI n°121 du 26/08/1988) [6]

*Cf. annexe 2 page 312*

a. Aspect Général

Chien de taille moyenne, brillant, vif ; à l'expression intelligente, puissant sans être lourd, harmonieux dans ses lignes sans manquer de substance.

b. Caractéristiques

Doué au plus haut point de l'instinct de la chasse, de gaieté et de gentillesse que démontre le battement de la queue.

c. Tempérament

Sûr de lui et gentil.

5. Qualités et défauts

Ce chien est d'une grande élégance, très gentil et très doux, il reste néanmoins le retriever le plus long à mûrir. Ce tableau le rapprochant du Golden, cependant, sa taille plus importante que les deux labradors les plus fréquents semble l'avoir handicapé, dans la mesure où il semble plus lent. De même son flair paraît être moins performant que celui des autres Retrievers, ce qui pourrait favoriser son déclin [6, 80].

## 6. Pathologies à transmission génétique

Il n'y a rien de particulier par rapport à l'ensemble des problèmes rencontrés chez les Retrievers en général [83].

### D. Curly Coated Retriever

#### 1. Origine

Il faut aller chercher ses origines chez le Irish Water Spaniel, le Caniche et le Labrador. D'après les experts, l'ancêtre du Caniche est un ancien type de *Water Dog*. D'ailleurs la robe de ce chien laisse facilement sentir l'origine de ce chien. Bien que le Curly ait été déjà très recherché avant même que le *Wavy (Flat) Coated* ne soit apprécié à la chasse, sa popularité a peu à peu diminué, et aujourd'hui on le voit assez rarement, tant dans le ring des expositions étrangères que dans les *field trials*. Il est toutefois élevé en Angleterre où les passionnés s'efforcent de garder intactes ses caractéristiques psychophysiques [6, 75, 80].



Plongeon de Curly ; Photo : D. & S. Simon

#### 2. Histoire

Pratiquement sans rival dans le travail qui lui était assigné, le Curly se développait facilement d'abord en Grande-Bretagne puis en Europe. Le Kennel Club Anglais l'enregistre en 1854. Mais rapidement, l'apparition d'autres races vont nuire à cette race depuis 1860 jusqu'au début XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, cette race n'est plus utilisée que par quelques irréductibles en Europe. Il est encore beaucoup utilisé en Nouvelle-Zélande ainsi qu'en Australie [6].

### 3. Effectifs

Comme évoqué précédemment, ce chien n'est plus guère représenté dans le monde, on ne compte qu'un petit millier d'enregistrement d'individus chaque année au niveau planétaire et à peine 17 inscriptions au LOF pour 2003 [6, 63].

### 4. Standard [6]

*Cf. annexe 2 page 312*



Curly Coated Retriever en présentation de concours ; Photo : JM Wurtz

#### a. Aspect Général

C'est un chien fort, alerte, bien campé, montrant endurance et intelligence.

### 5. Qualités et défauts

C'est un chien apprécié pour ses qualités de chasseur endurant, rapide, fort et ayant un bon flair. Cependant il est considéré, en France, comme le moins intelligent des Retrievers, ce qui peut expliquer son abandon quasi total en tant que Retriever proprement dit.

Même les australiens reconnaissent que le Curly a une maturation assez lente et recommandent de ne pas commencer le dressage poussé avant deux ans.

### 6. Pathologies à transmission génétique

Selon l'American Kennel Gazette, le Curly Coated Retriever semble être sujet à la maladie de VON WILLEBRAND qui se manifeste par des troubles de l'hémostase primaire et secondaire.

## E.Chesapeake Bay Retriever

### 1. Origine

Le *Chesapeake*, comme son nom l'indique, est originaire de la baie de Chesapeake, sur la côte Est des Etats-Unis. Deux chiots Terre-Neuve rescapés en 1807 d'un naufrage sur les côtes du Maryland seraient à l'origine de la race. Le Chesapeake bay retriever (souvent appelé familièrement « chessie » est avant tout un chien de chasse rustique, polyvalent, très attaché à son maître. Un autre conducteur n'aurait pas d'aussi bons résultats. Doté d'un bon caractère, il est doux, avide de travailler et de plaire : une leçon assimilée restera à jamais gravée dans sa mémoire. Ce chien très puissant adore l'eau et n'hésitera jamais à plonger pour ramener un gibier. Patient avec les enfants et doux avec sa famille, il se montre distant envers tout étranger. Inutile de préciser qu'il préfère vivre aux côtés de ses maîtres plutôt qu'en chenil. Seul inconvénient, son manque de représentants en France oblige l'amateur à se rendre sur le continent américain pour trouver Chesapeake à son pied [6, 75, 80].



Chesapeake Bay Retrievers lors d'un concours ; Photo : JM Wurtz

### 2. Histoire

Bien que faisant partie de la même famille, le Chesapeake Bay Retriever est bien différent des retrievers anglais. Cette race s'est développée sur le continent américain, au nord de la côte est, comme auxiliaire des chasseurs de gibier d'eau professionnels qui chassaient pour vivre, quelles que soient les conditions météorologiques [6].

### 3. Effectifs

Si ses effectifs en France sont plus que faibles, avec seulement 9 inscriptions au LOF en 2003, les chasseurs nord-américains sont nombreux à l'utiliser, car son travail au marais est exceptionnel de régularité et d'efficacité [6, 63].

### 4. Aptitudes au travail

C'est un chien dur à la tâche, résistant, c'est aussi un bon gardien. Très proche de ses origines, c'est un chien rude et rustique, qui ne peut pas faire un bon chien de compagnie. Bien que peu employé en France, le Chesapeake a sans doute un rôle à jouer auprès des sauvaginiens du nord de la France.

### 5. Standard [6]

Ce standard est la traduction de la version américaine, publiée par la Fédération Cynologique Internationale en janvier 1968. C'est le seul standard du groupe des retrievers qui fournisse une échelle de points et un tableau de mesures approximatives. C'est un chien d'allure massive qui présentent de nombreux caractères morphologiques le rapprochant de certaines races molossoïdes. Cf. annexe 2 page 313



Un chien très attentif ; Photo : D. & S. Simon

### 6. Qualités et défauts

C'est un chien ayant des qualités physiques indispensables à la chasse dans les conditions extrêmes. C'est sans doute le plus puissant et le plus résistant des Retrievers. Il est également qualifié de courageux, téméraire et persévérant. C'est un bon chien, très tolérant mais très attentif à la protection des siens.

## 7. Pathologies à transmission génétique

Une seule parution révèle une prédisposition particulière de ce chien à un type de cataracte primitive juvénile d'origine génétique et apparaissant à l'âge de 6 à 12 mois.

## F. Nova Scotia Duck Tolling Retriever

Dans la même catégorie des retrievers, on peut préférer le *Nova Scotia Duck tolling retriever*, une race peu répandue en France. Ce petit chien sympathique, cousin du labrador, futé comme le renard dont il a la couleur et l'intelligence, se révèle un excellent et robuste auxiliaire de chasse, ainsi qu'un parfait compagnon très attaché à ses maîtres. En France, la toute première portée inscrite au LOF a vu le jour le 20 juin 1995. Les sept chiots sont issus du croisement de parents chasseurs (leur père est suisse et champion d'agility de surcroît) [6, 75, 79].



Nova Scotia attendant l'appel de son maître ; Photo : D. & S. Simon

### 1. Origine

Selon les experts, le Duck Tolling retriever descendrait des Wavy (Flat) marron accouplés à des Labradors puis croisés avec des Spaniels. Ces chiens ont été sélectionnés pendant des années au Canada par un petit groupe d'éleveurs zélés et c'est seulement en 1980 que le premier exemplaire est apparu en Europe [6, 75, 80].

## 2. Histoire

Son pays d'origine, Nouvelle-Ecosse , province de la côte est du Canada, laisse à penser qu'il s'agit d'un proche cousin des retrievers originaires de ces pays, mais dans l'état actuel des connaissances, il ne s'agit que de conjectures [6, 75, 80].

## 3. Effectifs

Ils sont les moins représentés des retrievers en Europe, l'essentiel des chiens de cette race semblent actuellement cantonné dans son pays d'origine. En France, on n'en compte malheureusement qu'une poignée : 23 inscriptions au LOF pour l'année 2003.

## 4. Aptitudes au travail

Bien que mal connu du grand public mais pas des spécialistes, ce chien est le parfait allié du chasseur de gibier d'eau : les canadiens semblent avoir réussi l'amalgame d'un chien appelant et d'un retriever capable de braver les intempéries pour ramener le gibier. Son travail est différent de celui des autres Retrievers, dans la mesure où son travail commence avant le tir du gibier. En effet, selon Dangerfield et Howell : « le travail de ce chien consiste à faire assez de bruit et de courses folles le long des rives d'un lac pour intriguer les canards. Croyant voir un renard et se sachant en sécurité dans l'eau, ils se dirigent vers le prédateur pour le voir de plus près. Ceux-ci se mettent alors à longer les berges d'assez près pour que le chasseur puisse les tirer, ces chien sont aussi d'excellent rapporteurs » [6, 63]. Cette technique est appelée le « badinage », certains conducteurs la pratique aussi avec des goldens...



Nova Scottia après un rapport ; Photo : D. & S. Simon

## 5. Standard [6]

Le standard canadien date du 30 Novembre 1981. Cf. annexe 2 page 313

### a. Aspect Général

Le Nova Scotia Duck Tolling Retriever est très musclé et lourd d'ossature, la tête et l'encolure sont portées légèrement au-dessus de la ligne du dos. C'est le plus petit des retrievers. Lorsque le chien est en action, il doit porter le fouet enroulé au-dessus de l'arrière train. Une bonne taille est absolument nécessaire. Il a une expression assez triste jusqu'à ce qu'on le mette au travail, alors le chien exprime curiosité, excitation, vigilance et détermination.



Faciès triste d'un « Nova Scotia » ; Photo : JM. Wurtz

## **III. Les Chiens d'arrêt**

### A. Les origines du chien d'arrêt

Certes, l'utilisation du chien d'arrêt n'est pas aussi ancienne que celle du chien courant, dont l'origine remonte sans doute avant l'Antiquité. Mais le chien d'arrêt est tout de même apparu au Moyen Âge. À cette époque, il n'existait que deux types de chiens d'arrêt bien distincts, car il était encore impossible de parler de race. Le premier était l'Épagneul couchant, le second le Braque pointant. Pour ces deux chiens, la technique de chasse était la même. Il s'agissait de capturer les oiseaux, en particulier les perdrix, à l'aide de filets. Le chien trouvait la compagnie, l'arrêtait et donnait ainsi le temps aux chasseurs d'attraper les perdrix au filet, soit en les recouvrant directement au sol avec le chien (d'où l'expression « Épagneul couchant »), soit en les capturant à l'envol. Très vite, ces chiens devinrent diablement efficaces, et leur renommée se répandit dans toute l'Europe. Les souverains s'en réservaient alors l'usage.

Parallèlement, l'agriculture prit son essor et, avec elle, les populations de petit gibier, favorisées par les cultures céréalières. Les chiens d'Oysel, aidés par des oiseaux de proie tels les faucons et les autours, furent utilisés pour chasser à l'arrêt les perdrix. Le plaisir de chasser devint celui de tous les seigneurs, qui amorcèrent ce que l'on appelle aujourd'hui l'élevage. Ils sélectionnèrent des types de chiens différents et les croisèrent pour obtenir des chiens plus efficaces et plus beaux. La notion de race était née [62, 63, 79, 86].

L'avènement des armes à feu marqua un tournant décisif dans l'évolution du chien d'arrêt. Les oiseaux de proie cédèrent la place aux arquebuses, et la chasse évolua peu à peu vers ce que nous connaissons aujourd'hui.

Les souverains affectionnaient plus particulièrement la chasse du faisan devant soi. À partir de la Révolution, les chiens d'arrêt tombèrent un peu dans l'oubli. Il fallut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que naisse réellement la cynophilie, entraînant le développement de la chasse du petit gibier et de ces précieux auxiliaires.

## **B. L'évolution des chiens d'arrêt jusqu'à nos jours**

Depuis cent cinquante ans, les chiens d'arrêt ont connu de profondes mutations, liées à deux critères : l'évolution des paysages et les nouvelles pratiques de chasse. La France de la fin du XX<sup>e</sup> siècle est bien loin de celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de feuilleter les gravures et les premières photos de cette époque pour se rendre compte des extraordinaires changements qu'ont subis les paysages. La campagne était constituée de petits champs, dévolus pour une bonne part à une agriculture vivrière. De micro-parcelles se succédaient, portant chacune une culture différente. Chaque paysan entretenait jalousement la haie servant de limite à son lopin de terre. Les boqueteaux étaient partout présents. Le paysage, morcelé à l'extrême, permettait au gibier de trouver de multiples remises. Si le gibier était plus abondant qu'aujourd'hui, il ne faut pourtant pas croire que l'on marchait sur des centaines de perdreaux! Dans ce domaine, les exagérations de la mémoire collective sont nombreuses.

De nos jours, les campagnes subissent les conséquences du remembrement. Les parcelles ont été regroupées dans des champs immenses et les haies arrachées. Par endroits, les paysans ne pratiquent plus que la monoculture du maïs ou du blé. En outre, ils ont systématiquement recours aux produits chimiques, désherbants ou engrais. L'évolution du paysage rural n'a donc pas été favorable au gibier. Attention! cela ne veut pas dire qu'elle soit entièrement responsable de la

disparition du lièvre ou de la perdrix. Aujourd'hui encore, il est possible d'avoir de très bonnes densités de ces gibiers avec un peu d'effort.

Face à ces changements, la pratique de la chasse a, bien sûr, évolué. Les chiens sont devenus plus rapides et plus entreprenants, car il n'est pas aisé d'arrêter des perdrix dans des champs de blé déchaumés de plusieurs dizaines d'hectares. Ils ont gagné en efficacité, car ils ont été obligés de chasser un gibier bien plus difficile. Il est probable que les Épagneuls et les Braques de nos grands-pères feraient piètre figure dans les plaines de la Beauce actuelle totalement dépourvues de haies et de boqueteaux! Les races qui ont su s'adapter à cette situation nouvelle remportent un vif succès auprès des chasseurs, tandis que les autres disparaissent peu à peu.

Face à cette évolution, chaque pays a mis au point sa propre stratégie. Les Anglais ont opté pour une spécialisation à outrance et concentré les qualités du chien d'arrêt sur quatre races. Les Allemands ont choisi la polyvalence plutôt que la spécialisation. En France, chaque région a préféré garder sa propre race adaptée à un style de chasse et à un paysage bien spécifiques. Ce sont ces différentes orientations qui ont fait la diversité et la richesse du monde des chiens d'arrêt que nous connaissons actuellement [63].

### C. Les chiens d'arrêt français : l'adaptation à un terroir

Aucun pays ne possède autant de races de chiens d'arrêt que la France. En cela, la cynophilie française a opté pour une voie de développement très différente de celle de ses voisins, Allemagne, Angleterre ou Italie. Cette diversité des races s'explique par la variété des pratiques de chasse rencontrées en France.

Depuis que les armes à feu existent, le chasseur français a pratiqué la chasse du petit gibier à la billebaude. Seul ou accompagné, il arpente son territoire avec minutie à la recherche du gibier et chasse avec un chien d'arrêt. Les animaux qu'il est amené à rencontrer sont très variés : fièvres, lapins, perdrix rouges ou grises, pigeons ramiers, grives, canards, bécasses, alouettes et faisans, qui ont fait leur apparition plus tardivement dans les carniers français. C'est cette diversité et la surprise qui en découle qui plaisent à notre chasseur national. Peut-être plus que tout autre chasseur européen, il possède en lui l'amour d'une chasse libre. Lui seul décide de son parcours en fonction de ses inspirations. Un petit champ, une haie, un boqueteau, une queue d'étang, c'est la billebaude! Certes, aujourd'hui, le paysage a changé. Certaines régions ont subi d'importantes modifications dues, en particulier, au remembrement. Toutefois, en de nombreux endroits, l'aspect de la campagne française reste très varié et plus traditionnel que dans d'autres pays, pour le malheur de

notre agriculture, mais pour le bonheur des chasseurs ne vivant pas dans les zones à forte production céréalière.

Autre caractéristique de la chasse en France : l'extrême diversité des paysages. Comment comparer la chasse dans les marais de la Somme avec celle qui se pratique dans les garrigues du Midi? La France, immense pays au regard des autres contrées d'Europe, possède une extraordinaire variété de climats et de reliefs. Les chasseurs français ont donc développé des habitudes propres à leur région, qui ne peuvent être transposées ailleurs.

Les chiens d'arrêt français sont issus de la conjonction de tous ces facteurs. La diversité des races françaises se retrouve dans la diversité des régions. Dix races de chiens d'arrêt existent dans notre pays. Contrairement aux races étrangères, leur nom évoque une région bien précise: la Picardie, la Bretagne, l'Auvergne, le Bourbonnais, l'Ariège, les Pyrénées, la Gascogne, la Normandie et l'Île-de-France. Ce qui prouve à quel point chaque race est « enracinée dans sa région ».

C'est à partir des deux grands types de chiens d'arrêt, les Braques et les Épagneuls, que les chasseurs régionaux ont modelé petit à petit des chiens différents pour répondre à des besoins spécifiques de biotope, de climat ou de gibier. L'insuffisance des voies de communication et l'enclavement de certaines régions jusqu'à un passé récent ont favorisé le maintien de cette diversité. Ainsi, longtemps, le chasseur auvergnat ne voulait chasser qu'avec un Braque d'Auvergne. Ce chauvinisme se retrouvait dans la plupart des régions françaises.

Les autres pays européens développèrent une politique bien différente. Au début du siècle, époque à laquelle la cynophilie connut un grand essor, les chasseurs allemands, anglais et italiens se concentrèrent sur trois ou quatre races, en tentant de les améliorer par un travail de sélection national. Ils remplacèrent donc les races de terroir par des races nationales. Ce mouvement, commun à l'ensemble de l'Europe, n'eut pas lieu en France, où chaque terre conserva jalousement ses propres races. Le gros inconvénient de ce conservatisme fut de limiter dans chaque région la sélection des meilleurs géniteurs. En effet, il est plus facile de trouver des chiens hors pair parmi les chenils d'un pays tout entier que dans ceux d'une seule province.

Les étrangers ont incontestablement mieux réussi que nous l'évolution de leurs races de chiens d'arrêt. Plus efficaces, elles finirent par envahir nos terrains de chasse, alors que la réciproque n'est pas vraie. Ainsi, de nombreux chasseurs français optèrent pour le Setter anglais, le Pointer, le Braque allemand ou le Griffon Korthals, et rares furent les chasseurs allemands ou britanniques à opter pour une race française. Une seule exception : l'Épagneul breton, dont nous reparlerons. Encore faut-il préciser que ce chien est moins implanté à l'étranger que les chiens anglais ou allemands ne le sont dans notre pays [63].

Aujourd'hui, les éleveurs français ont modernisé et amélioré leurs races en fonction de nouvelles exigences. Ils se sont adaptés aux besoins des chasseurs, en prenant en considération les changements apportés aux paysages. En règle générale, les chiens d'arrêt français, auxiliaires polyvalents, sont capables d'assister le chasseur dans ses multiples tâches lors d'une journée de billebaude. Mais s'ils chassent hors des limites de leur région d'origine, ils présentent encore des caractères propres à leur terroir. Face aux chiens anglais hyper-spécialisés, ils sont plutôt « généralistes », capables aussi bien d'arrêter une compagnie de perdreaux ou de débusquer un lapin que de rapporter un canard ou de faire voler les grives. Leur caractère est généralement souple. Ce sont, de plus, des chiens débrouillards qui s'adaptent facilement à une situation nouvelle. Créés pour chasser dans des milieux variés, ils évoluent le plus souvent à allure modérée, explorant méthodiquement le terrain. Ce ne sont pas des sprinters mais des trotteurs de fond. En général, leur quête n'est pas très étendue, ce qui est considéré par les uns comme un avantage, par les autres comme un défaut. Il faut toutefois rester prudent, car certaines races ont reçu des apports importants de sang anglais. Les différents croisements ont altéré le caractère propre de ces chiens et il n'est pas rare de les voir chasser comme leurs parents d'outre-manche. C'est pour ces raisons qu'un nombre non négligeable de chiens français ne peuvent plus réellement être considérés comme tels [86].

## D. Chiens d'arrêt continentaux

Le sauvaginer, chasseur polyvalent, demande à son compagnon à quatre pattes de lui rendre de multiples services et peut préférer un chien continental à tout faire.

Pour un amoureux du gibier de passage, si la volée du matin et la passée du soir restent une tradition qui se transmet de père en fils, là ne s'arrête pas l'activité cynégétique : il ne dédaigne pas tâter de la perdrix, du lièvre ou du sanglier entre deux passées...

### 1. Les épagneuls

La famille des épagneuls, avec le breton, compte le plus de sujets destinés à la chasse. Les images d'Épinal montrent toujours le chasseur français avec un petit épagneul au pied. Bien que de nombreux bretons obtiennent régulièrement des classements en concours de travail sur bécassines, et peuvent être des chasseurs remarquables sur ce gibier, ces chiens sont le plus souvent utilisés comme animaux à tout faire. Il n'est pas rare de voir un breton posté à la volée du matin, puis utilisé comme chien d'arrêt durant la journée, pendant laquelle il chassera aussi bien le gibier à

plume qu'à poil, pour finir au pied de son maître à la passée du soir, où il remplira pleinement son rôle de retriever.

Il existe cinq grandes races d'Épagneuls français. Toutes ont pour origine les chiens couchants du Moyen Âge. Les Épagneuls de France remontent sans doute aux croisades : les croisés avaient emmené des Braques, qu'ils croisèrent sur place aux lévriers locaux à poil long. Mais la distinction des races, plus récente, date du siècle dernier. À l'époque, les chasseurs anglais venaient régulièrement chasser en France, plus particulièrement dans les landes et les marais de Bretagne ou de Normandie. Ils emmenaient leurs chiens, en général des spaniels ou des Setters, qu'ils laissaient sur place en pension chez les fermiers des côtes de la Manche. Les nombreux croisements avec les chiens locaux donnèrent naissance à l'Épagneul breton et à l'Épagneul de Pont-Audemer.

L'Épagneul bleu de Picardie est une race plus récente. C'est une variété d'Épagneul picard, obtenue volontairement par croisement avec le Setter Gordon. L'Épagneul picard fait figure d'exception puisqu'il n'a pas reçu d'apport direct de sang anglais. Il est issu d'un croisement entre Épagneuls français et chiens de berger locaux. L'Épagneul français est un chien demeuré proche des Épagneuls des siècles précédents, utilisés pour la chasse au filet.

Comme on le voit, la localisation des Épagneuls le long des côtes de la Manche (Bretagne, Normandie et Picardie) n'est pas le fruit du hasard. Les chasseurs français ont sans doute voulu profiter des qualités des Setters et autres spaniels d'outre-manche dont la supériorité devait être incontestable à l'époque. On imagine mal en effet les chasseurs bretons ou normands laisser leurs chiens se « commettre » avec des chiens anglais s'ils avaient été bien meilleurs à la chasse. Par ailleurs, si les chasseurs anglais emmenaient leurs chiens, c'est qu'ils savaient ne pouvoir trouver de bons chiens de chasse en France. Cet état de fait illustre bien le décalage entre les cynophilies française et anglaise durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle [44, 62, 63, 86].

#### *a. L'épagneul breton*

Si l'évolution de l'Épagneul français n'est pas à proprement parler un franc succès, celle de l'Épagneul breton peut, à plus d'un titre, être qualifiée de réussite. L'Épagneul breton, qui compte plusieurs dizaines de milliers de sujets, est le premier des chiens de chasse à être utilisé en France. Aux nombreux chiens inscrits au L.O.F. vient s'ajouter une énorme quantité de chiens ressemblant en tout point à l'Épagneul breton, mais ne possédant pas de pedigree. L'Épagneul breton, le plus populaire des chiens de chasse, doit son succès à une alchimie unique dans l'histoire de la cynophilie. Chien de ferme des paysans bretons au siècle dernier, il a été croisé avec des Springers Spaniels et des Setters anglais appartenant à des chasseurs britanniques.



Épagneul Breton au rapport ; Photo : D. & S. Simon

Ces divers croisements ont amélioré sa vitesse, son style et son nez, tout en conservant son côté malin et débrouillard de chien de ferme. Ces origines apparemment contradictoires qui allient l'aristocratie anglaise au bon sens paysan n'auraient sans doute pas suffi à faire son succès si la volonté et la clairvoyance de certains éleveurs de Callac, le berceau de la race, n'avaient permis une évolution parfaite de ce petit chien. Cette poignée de passionnés a su moderniser petit à petit l'Épagneul breton pour l'adapter aux nouvelles conditions de chasse. Aujourd'hui, il s'agit d'un chien rapide, mais pas trop. Doté d'une puissance de nez comparable à celle du chien anglais, il peut chasser vite sans risquer de « taper » dans le gibier. Très équilibré, l'Épagneul breton n'est pas une diva inconstante et capricieuse. C'est une machine à chasser diablement efficace. Tous les terrains, de la plaine dénudée aux landes d'ajoncs, lui conviennent. Rusé, il sait s'adapter au plus vite à une situation nouvelle, preuve de son bon sens. Le seul reproche que l'on puisse lui faire est son entêtement, ce qui fait dire à certains qu'il est aussi têtus qu'un Breton ! Mais ce petit chien carré respire la vitalité et la santé morale.



Chasseur et son épagneul breton ; Photo : D. & S. Simon

Grâce à cette évolution réussie, l'Épagneul breton est l'un des rares chiens continentaux qui pourront s'adapter à la quête du gibier sauvage dans les paysages de l'an 2000. De plus, l'ensemble du cheptel est remarquablement homogène. On ne note pas de grandes différences entre les individus. Tous ont la même apparence et réalisent les mêmes performances. On peut affirmer que l'Épagneul breton est LE chien de chasse français par excellence [44, 63, 79, 86].

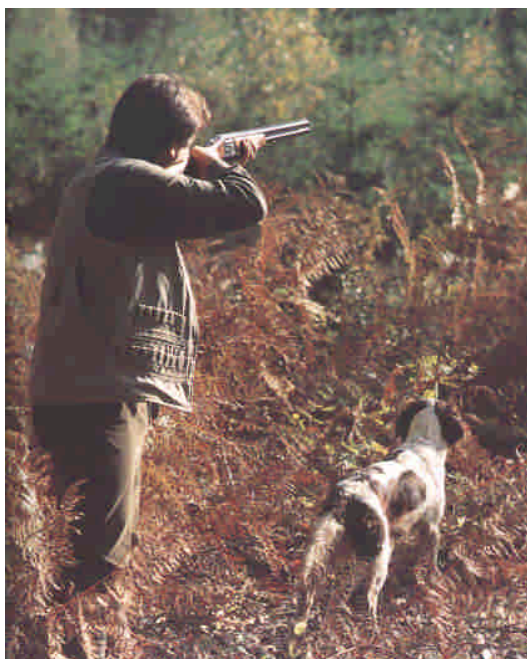
Sur le terrain, l'Épagneul breton a un galop d'une vivacité caractéristique. Ses arrêts, beaucoup plus autoritaires que ceux des autres chiens français, ressemblent un peu à ceux des Pointers. Les tentations d'avoir un peu trop recours au sang de Setter anglais ont aujourd'hui disparu, et la sélection s'effectue au sein de la race. Attention! ce chien résolument moderne doit être utilisé dans des conditions précises qui lui permettent de développer sa quête ample et rapide. Ce n'est donc pas un chien pour le chasseur « père tranquille ». Pour le laisser s'exprimer, il faut absolument disposer de territoires vastes et de gibiers difficiles. Mieux vaut chasser en petit comité. Chasseurs en groupe s'abstenir...



Un chien très énergique ; Photo : D. & S. Simon

*b. L'épagneul français*

Dans cette même famille, il faut citer *l'épagneul français*, qui a aussi d'excellentes aptitudes au marais. Ce chien, très doux et calme, est le plus grand de nos épagneuls.



Repérer le gibier ; Photo : D. & S. Simon

Ce chien a longtemps été l'archétype de l'Épagneul continental. Plus imposant et plus lourd que ses congénères, il est resté, jusqu'à un passé récent, très proche des Épagneuls issus de la Renaissance. Comme eux, il présente un certain nombre de qualités qui ont assuré son succès. Il a, d'abord et avant tout, un grand courage : aucune ronce et aucun obstacle ne le fait reculer. Méthodique, il explore chaque pouce de terrain à petite vitesse, sans se fatiguer. Ce n'est donc pas un grand galopeur, mais un chien persévérant et résistant. C'est aussi un excellent rapporteur qui établit des relations franches avec son maître. Dans les années 1970, toutefois, l'Épagneul français a connu une grande mutation. Certains éleveurs lui insufflèrent une quantité plus ou moins importante de sang de Setter anglais et, dans une moindre mesure, d'Épagneul breton pour améliorer sa vitesse et ses qualités de nez. Fort de ces apports, l'Épagneul français a pu rivaliser en field-trials avec les autres chiens continentaux. Les résultats ne se sont pas fait attendre : on vit les Épagneuls français se hisser sur les plus, hautes marches des podiums. Pourtant, cette tendance fut dénoncée par ceux qui voulaient conserver le type originel. Certains se moquèrent de ce nouvel Épagneul en le traitant d' « Épagneul anglais » ou de « Setter français ». Aujourd'hui encore, il existe deux Épagneuls français bien distincts. L'un est rapide, léger et fin de nez, alors que l'autre est nettement plus lourd, moins rapide mais plus appliqué [44, 63, 86].



Épagneul français « à l'arrêt » dans un champ ; Photo : D. & S. Simon

Que penser de tout cela? On ne peut conserver indéfiniment une race telle qu'elle a toujours été. Des croisements ont forcément lieu pour améliorer ses qualités. Mais il est dangereux d'en abuser, car le caractère propre à une race risque d'être perdu, celle-ci ne devenant plus qu'une pâle copie d'elle-même. Mieux vaut pratiquer ces apports de sang avec beaucoup de parcimonie afin d'améliorer les performances des chiens tout en conservant les caractéristiques de la race.

*c. L'épagneul de Pont-Audemer*

Des races ont été plus particulièrement travaillées et sélectionnées pour être utilisées dans les zones humides, du fait même de leur région d'origine. Ainsi, *l'épagneul de Pont-Audemer* qui, malgré son faible nombre actuel et le désintérêt momentané des chasseurs, est et restera un chien très adapté à ce genre de biotope. Surnommé « le petit clown du marais », joueur et efficace, il se montre capable de chasser des heures durant dans un contexte défavorable, par exemple dans un marais touffu par un temps particulièrement froid, ou sur un terrain broussailleux. Certes, il ne faut pas lui demander de chasser vite et loin, ce qu'il ne sait pas faire, mais il excelle dans la recherche d'un gibier difficile. Il sait arrêter et possède un rapport quasiment naturel. Le Pont-Audemer est un compagnon de tous les instants, efficace sur le terrain et agréable à la maison, toujours enjoué, capable de pitreries pour faire oublier une journée de chasse sans gibier.



Épagneul de Pont-Audemer ; Photo : D. & S. Simon

Au siècle dernier, on dénombrait plusieurs dizaines d'éleveurs d'Épagneuls de Pont-Audemer dans la seule ville du même nom. Aujourd'hui, on n'en compte que quelques-uns dans toute la France. Les cynophiles du XX<sup>e</sup> siècle décrivaient cet Épagneul comme un chien de chasse exceptionnel, courageux, endurant à l'extrême, comme un retriever hors pair facile à dresser. De fait, on imagine sans peine les capacités de ce diable de petit chien qui a pour parents un Épagneul picard et un Irish Water Spaniel. Mais, après presque un siècle de lutte désespérée pour éviter sa disparition, que reste, t-il du Pont-Audemer? Ce ne sont pas les rares individus se reproduisant encore qui pourront redonner à cette race sa splendeur passée [44, 63, 86].



Épagneul de Pont-Audemer ; Photo : D. & S. Simon

Faut-il sauver à tout prix une race ou estimer que sa disparition est naturelle et correspond à une évolution des attentes des chasseurs? La question peut se poser pour l'Épagneul de Pont-Audemer. Du reste, il est bien difficile de parler aujourd'hui des qualités d'une race qui a des effectifs si faibles. En décrivant le caractère d'un sujet brillant on ne peut garantir que tous les autres se comporteront de la même façon.

Le recours à d'autres races pour maintenir en vie l'Épagneul de Pont-Audemer a sans doute nettement transformé ce chien et lui a fait perdre nombre de qualités qui lui étaient propres. Seuls les chasseurs recherchant l'originalité plutôt que l'efficacité pourront le choisir sans courir le risque d'être déçus.

#### *d. Les picards et les bleus de Picardie*

Deux autres races picardes, les *picards* et les *bleus de Picardie*, sont également employées avec succès pour la chasse de la sauvagine. Toutefois, le picard est plus fréquemment utilisé au marais que son cousin le bleu. Ce chien a besoin de beaucoup d'exercice pour exprimer sa puissance, sa remarquable endurance et sa rusticité. Il a du caractère, mais cherche avant tout à faire plaisir à ses maîtres. Il est donc très sensible aux caresses et aux compliments, qui doivent être à la base de son éducation. Chez lui, le rapport est pratiquement inné, que ce soit à terre ou en eau profonde, et il accomplit cet exercice avec beaucoup de plaisir.

L'Épagneul picard est l'exemple type du chien d'arrêt français très régional qui a conservé les caractéristiques de ses origines. Natif de la vallée de la Somme et de ses environs, il est rare en dehors de ce secteur [28, 78]. Cet Épagneul est un grand spécialiste de la chasse au marais. Les chasseurs l'ont longtemps utilisé comme auxiliaire à l'eau, car ils avaient besoin d'un chien résistant aux pires intempéries et capable d'aller chercher les canards tombés dans l'eau glaciale. Ce chien devait aussi pouvoir marcher de longues heures dans la fange des marais à la recherche d'une sarcelle et servir, le cas échéant, à pousser un lapin ou un lièvre. Quelques incursions en plaine derrière les perdreaux ou dans les boqueteaux pour trouver une bécasse ne devaient pas non plus lui faire peur. Enfin, ce chien devait être capable de rester immobile durant de longues heures pour attendre la fin de la passée aux canards.



Épagneul Picard ; Photo : D. & S. Simon

L'Épagneul picard est issu d'un croisement entre Épagneuls français et chiens de ferme de la Picardie. On n'a pas eu recours, du moins à l'origine, à du sang anglais comme pour les autres Épagneuls. Aujourd'hui, ce chien se différencie des autres races à petit effectif par ses qualités de chasse bien réelles. En effet, s'il est presque impossible de le voir hors des limites de la Somme, il jouit d'une excellente réputation auprès des chasseurs locaux, et de nombreux petits éleveurs contribuent à maintenir ses qualités de travail, non pas en fonction des concours nationaux, mais selon leurs propres critères d'utilisation. Cette sélection a produit un chien parfaitement équilibré. Honnête travailleur, il ne chasse pas trop vite, mais c'est un chien robuste et endurant qui possède une réelle passion de la chasse. Bref, il est à conseiller à tous ceux qui recherchent un auxiliaire rigoureux et facile à élever [44, 63, 86].



Épagneul bleu de Picardie au rapport ; Photo : D. & S. Simon

L'Épagneul bleu de Picardie est une variété d'Épagneul picard obtenue par croisement avec le Setter Gordon. Cet apport de sang anglais lui a conféré de grandes capacités olfactives, un gabarit un peu plus lourd et des allures britanniques. Mais il reste avant tout un chien continental cantonné au département de la Somme. L'Épagneul bleu de Picardie a plusieurs fois failli disparaître. Il ne doit son existence actuelle qu'à la volonté de certains éleveurs soucieux de maintenir cette race et au désir de quelques chasseurs de posséder un chien original. Pourtant, on peut s'interroger sur les possibilités réelles de sélection au sein de cette race. En effet, comment choisir l'étalon rassemblant le plus de qualités de travail lorsque l'on ne compte que quelques géniteurs disponibles? Les éleveurs sont obligés de faire reproduire tous les sujets pour maintenir les effectifs, ce qui rend impossible toute sélection sérieuse. Dès lors, les chiens très bons chasseurs ne peuvent être que des exceptions, quand ils ne sont pas issus de mariages douteux... De plus, le Bleu de Picardie ne bénéficie pas de la popularité locale du Picard auprès des chasseurs, ce qui aurait peut-être permis de le conserver comme chien de chasse rustique et local [44, 63, 86].



Un chien aussi bon à l'eau qu'en plaine ; Photo : D. & S. Simon

e. *L'Épagneul de Münsterlander*

Le petit *épagneul de Münsterlander*, en nombre important chez nos voisins allemands, est utilisé comme chien à tout faire. Il a, au marais et sur le canard notamment, des aptitudes de chasse toutes particulières. Compagnon complet, il reste avant tout un chien d'arrêt qui s'adapte très bien à la recherche du grand gibier blessé (domaine où il est très employé en Allemagne), qu'il peut facilement « forcer et coiffer », une fois qu'il l'a relevé. Il affectionne particulièrement l'eau et peut donc parfaitement satisfaire aux exigences des sauvaginaires.

L'Épagneul de Münster (ou *Münsterlander*) est à l'Allemagne ce que l'Épagneul breton est à la France.



Petit épagneul de Münsterlander ; Photo : D. & S. Simon

Cette race comporte deux variétés. L'une, de la taille du Braque, est fort peu répandue, même dans son pays d'origine. L'autre, plus petite, à peine plus grande que l'Épagneul breton, est nettement plus fréquente, en France comme en Allemagne. Sélectionné à partir de chiens à poil long et à poil ras, le Münsterlander est, comme tous les chiens d'arrêt allemands, apte à chasser le gros comme le petit gibier. Toutefois, ses aptitudes en tant que chien d'arrêt sont dominantes, ce qui en fait un très honnête chien de bois et de marais. Ses arrêts sont très fermes et son nez sûr et puissant. Il fait preuve d'une grande vitalité. Cette dernière caractéristique ne rend pourtant pas son dressage difficile, car c'est un chien d'une souplesse exceptionnelle. Franc et droit, il ne cherche pas à tromper son maître. Un peu court de quête, il n'est pas spécialisé dans la chasse en plaine.

En France, ses effectifs augmentent régulièrement, preuve que les chasseurs hexagonaux reconnaissent en lui un compagnon fort utile. Seule réserve : en forêt, il risque de chasser plus le chevreuil que la bécasse, si ce gros gibier est très présent.

Les responsables français du club du Münsterlander sont à l'origine de la tentative de lancement du B.I.C.P. (Brevet International de Chasse Pratique), une épreuve complète adaptée aux races continentales. Certains élevages français produisent des chiens de bonne qualité, et il est tout à fait possible de trouver un sujet satisfaisant. L'honnêteté force à reconnaître que le petit Münsterlander est plus adapté aux chasseurs français que d'autres races germaniques qui connaissent aujourd'hui plus de succès [44, 63, 86].

## 2. Les griffons

### a. Le Griffon Korthals

Quand on parle de griffons, on pense tout de suite au *korthals*, tant cette race est omniprésente dans la majeure partie des utilisations en chasse, que ce soit au bois, en plaine, et bien sûr dans un domaine où elle excelle : le marais. Bien protégé par son poil hirsute et son sous-poil très dense, le korthals possède une toison quasi imperméable aux intempéries. Sa légendaire passion de la chasse, ses arrêts très fermes et son rapport pratiquement toujours naturel ont aisément séduit les sauvaginaires. Si son goût de la chasse le fait très souvent broussailler dans les grandes roselières, où il a une réelle prédilection pour le canard, il n'en est pas moins, pour certains sujets et dans certaines lignées, un chasseur remarquable à la bécassine.



Le griffon Korthals est un très bon chien d'eau, très polyvalent ; Photo : D. & S. Simon

Difficile de classer le Griffon Korthals parmi les chiens d'un pays particulier. C'est sans aucun doute le seul chien véritablement européen avant l'heure! Qu'on en juge plutôt. D'origine néerlandaise, Edward Karel Korthals était garde-chasse en poste sur les territoires allemands. Au milieu du siècle dernier, il décida de créer une race de Griffon d'arrêt polyvalente et résolument continentale. Il se servit alors de plusieurs races de diverses origines et utilisa ainsi des chiens hollandais, français, belges ou allemands. Dans ses chenils, il disposait de plusieurs centaines de sujets, à partir desquels il mena une sélection rigoureuse. À la fin de sa vie, son pari était tenu. Le

Griffon Korthals était né et la race parfaitement fixée. Aujourd'hui encore, les responsables de la race se réfèrent en permanence aux principes de base énoncés par Edward Korthals.

Ce qui caractérise avant tout le Korthals, c'est sa gueule inimitable, faite d'une barbe, d'une moustache et de sourcils broussailleux. Sous son poil dur rappelant la soie du sanglier, on peut voir un sous-poil formant un duvet fin et serré. Cette toison lui donne une rusticité inégalée. Le Griffon Korthals peut s'adapter à tous les temps et à tous les milieux : froid, pluie, neige, glace, ronce, rien ne lui fait peur.

C'est donc un chien rustique, mais non dépourvu de passion. Si le Korthals chasse habituellement au trot, il est capable d'alterner cette allure avec un galop félin et dynamique. Ce Griffon n'a jamais été et ne sera jamais un chien de concours. C'est avant tout un chien de chasse pratique. Facile à dresser, le Korthals convient bien à un chasseur ne désirant pas un chien trop pointu. Excellent rapporteur, il chasse aussi bien le faisan d'élevage que la bécasse ou la bécassine.



Griffon Korthals sur une piste ; Photo : D. & S. Simon

Au chapitre des défauts, on peut citer une certaine attirance pour le gros gibier et une quête quelquefois un peu courte. Il faut aussi évoquer le cas de ces Griffons Korthals qui ont reçu un peu trop de sang anglais pour pouvoir gagner les field-trials. Plus rapides que leurs congénères, ils sont facilement reconnaissables par leur apparence plus déliée et par leur poil dénué de duvet. C'est la preuve irréfutable qu'un Pointer n'est pas très loin...



Chiots Griffon Korthals ; Photo : D. & S. Simon

Aujourd'hui, le Korthals est incontestablement un chien français, même s'il est né en Allemagne de parents européens sous la houlette d'un maître néerlandais. C'est en France que se trouvent la quasi-totalité des effectifs et les meilleurs sujets. Les chasseurs français ont su reconnaître en lui un auxiliaire des plus précieux [63, 74].

Malgré la proportion importante de korthals chez les griffons, il faut toutefois citer ces deux autres races plus marginales que sont le Spinone et le Barbu Tchèque.

*b. Le Spinone*

Le *Spinone*, pour sa part, est surtout utilisé en Italie, où il se comporte très honnêtement sur le gibier d'eau et particulièrement sur la bécassine. Ce griffon de forte taille est fort peu représenté en France.



Spinone en action ; Photo : D. & S. Simon

Au début du siècle, à l'heure où l'on infusait à toutes les races du sang anglais de façon immodérée, le Spinone, ce solide Griffon continental, faisait de la résistance. Il s'agit sans doute de l'une des très rares races continentales à n'avoir pratiquement pas reçu de sang de Pointer ou de Setter. C'est tout à l'honneur des cynophiles italiens, qui nous ont ainsi transmis un Griffon typique. Ce grand chien se caractérise par sa robe presque entièrement blanche. La présence de brun révèle un mariage « honteux » avec du Griffon Korthals. Chassant au trot, le Spinone ne s'éloigne jamais du chasseur. Il parcourt le terrain à son rythme et le ratisse méthodiquement. N'essayez pas de le fatiguer, vous vous épuiseriez avant lui. Ce chien fait preuve d'une résistance à toute épreuve. Le froid, la pluie, la chaleur comme la végétation la plus dense ne lui font pas peur. Les terrains rocailleux et encombrés de type garrigue sont ses terrains de prédilection. Au chapitre des réserves, on peut mentionner son nez un peu court, et surtout sa tendance à se transformer en chien courant.

Ses effectifs en France sont dérisoires, et il faudra impérativement se rendre en Italie pour trouver un élevage proposant des garanties de sélection satisfaisantes [62, 63, 86].

### c. Le Barbu Tchèque

Appelé plus communément Barbu Tchèque que *Cesky Fousek*, ce chien originaire de Tchécoslovaquie ressemble beaucoup aux autres griffons. Cependant, il ne doit en aucun cas être confondu, comme c'est le cas trop fréquemment, avec les braques à poil dur que sont les drahthaars et les pudel-pointers. Le *Barbu Tchèque* est un griffon à part entière, au même titre que les korthals et les Spinones. Tous les chiens importés jusqu'à présent en France sont d'excellents chiens de chasse pratique. En plus de leur dressage rigoureux, ils ont au moins l'expérience d'une saison de chasse derrière eux, et sont donc âgés d'au moins 2 ans [62, 63, 86].



Barbu Tchèque au rapport ; Photo : Brem

### 3. Les Braques

Bien que moins protégés des intempéries et du froid, les braques sont les chiens de chasse les plus utilisés après les épagneuls.

Le *Braque Allemand* est de loin celui qui arrive en tête dans la préférence des chasseurs et des sauvaginaires, alors que la France possède bon nombre de vieilles races qui gagneraient à être connues. Qu'ils soient *Français*, *d'Auvergne*, du *Bourbonnais*, de *Saint-Germain* ou bien *d'Ariège*, tous les braques ont un atavisme qui les fait rechercher davantage les perdreaux en plaine, en montagne et dans les Causses, que débusquer le canard au fond de la roselière ou traquer, par temps froid, la sarcelle désailée qui fuit à toutes pattes vers le fossé le plus proche. Mais leur passion l'emportant, ces chiens peuvent se comporter aussi bien que le meilleur des épagneuls, toutefois pas par tous les temps. Leurs capacités pourront être parfaitement utilisées au moment de l'ouverture, lorsque la température est la plus clémente. Ils évolueront alors avec un maximum de facilité et d'efficacité [14, 62, 86].

#### a. Les Braques Français

Les Braques continentaux sont les ancêtres de tous les chiens d'arrêt. Au Moyen Âge, ils furent parmi les premiers chiens à être utilisés pour la capture des perdrix à l'aide de filets ou d'oiseaux de proie. Ils restèrent longtemps l'apanage des seigneurs car leurs capacités diaboliques à trouver et à arrêter les compagnies de perdrix les rendaient redoutables pour le petit gibier. Ainsi, de nombreuses représentations datant du Moyen Âge ou de la Renaissance montrent des Braques aux côtés des grands de ce monde. Par la suite, lorsque la chasse commença à toucher les autres catégories sociales, les races de Braques français prirent leur essor et se diversifièrent.

Ces chiens illustrent parfaitement la volonté des chasseurs de posséder une race adaptée aux conditions de chasse régionales, de manière encore plus évidente que pour les Épagneuls. On peut aussi remarquer que les régions d'origine des Braques français sont presque toutes situées au sud de la Loire, alors que les régions plus au nord ont plutôt développé des Épagneuls. Ce phénomène est somme toute logique : les territoires de chasse du Sud, plus vastes, comportent de grandes étendues et peu de zones marécageuses. Ils connaissent aussi des conditions climatiques plus clémentes, qui se prêtent mieux à l'utilisation d'un chien à poil court. En résumé, on peut dire que les chasseurs français du Nord ont opté pour les poils longs alors que ceux du Sud ont choisi les poils courts.

La plupart des Braques de France sont restés des chiens typiquement continentaux, qui chassent à une allure réduite, toujours près du chasseur. On relève toutefois deux exceptions à cette règle : le Braque Saint-Germain et le Braque français de type Pyrénées [14, 63, 86].

*i*     *Le Braque Français*

Le Braque français est sans doute l'ancêtre de beaucoup de Braques continentaux. Son origine est très ancienne. Caractéristique unique dans la cynophilie, cette race comporte deux types de chiens. Le premier, de type Gascogne, est un animal issu des plaines du Sud-Ouest. C'est un chien encore imposant, même s'il a perdu un peu de sa lourdeur. Proche du Braque français d'origine, il s'agit d'un chien calme et tranquille, qui n'est pas d'une énergie débordante, mais qui dispose de moyens physiques importants. Il chasse au trot, explorant méthodiquement le terrain sans jamais s'éloigner de son maître. Pour tout dire, ce chien est destiné en priorité aux chasseurs qui ne souhaitent pas un chien faisant preuve de trop de brio et d'initiative. Il est plutôt réservé au chasseur calme. Le type Gascogne, en perte de vitesse, ne séduit plus qu'un petit nombre de chasseurs, malgré les efforts énormes déployés en sa faveur par le club de race. Sans doute ne correspond-il plus tout à fait à la chasse telle qu'on la pratique aujourd'hui et a-t-il du mal à s'adapter aux nouveaux aménagements de la campagne française où le gibier sauvage est devenu une denrée rare [14, 86].



Braque français type Gascogne ; Photo : D. & S. Simon

En revanche, le second Braque français, de type Pyrénées, connaît un succès certain. Plus petit et plus léger que son congénère, il est aussi plus rapide et doté d'une quête plus ample. C'est une variété plus moderne du type Gascogne, car il a sans aucun doute bénéficié d'apports de sang britannique (Pointer) ou allemand (Braque). Mais cette modernisation ne l'a pas dénaturé. En effet,

il occupe aujourd'hui, au sein des Braques français, la même place que l'Épagneul breton occupe chez les Épagneuls français. Le revers de la médaille est qu'il est un peu moins facile à dresser que le Braque français original et que son éducation nécessite un certain doigté. Pratiquement absent au nord de la Loire, ce chien remporte un vif succès auprès des chasseurs du Sud, car sa résistance à la chaleur est légendaire. C'est un chien de chasse pratique, efficace et rustique, capable de se rendre maître des gibiers les plus difficiles. Ses arrêts ne sont peut-être pas spectaculaires, mais ils sont fiables, et le rapport est souvent impeccable. Comme l'Épagneul breton, le Braque français de type Pyrénées est l'exemple d'une ancienne race continentale dont l'évolution a parfaitement réussi [14, 63].



Braque français type Pyrénées ; Photo : D. & S. Simon

## ii Le Braque d'Auvergne

Plus récents que les Braques français, les Braques d'Auvergne sont les descendants des chiens d'arrêt de l'île de Malte ramenés en France par les chevaliers après la dissolution de l'ordre, et implantés dans les fermes du Cantal. Dans cette région, le noir est souvent dénommé bleu, ce qui vaut à cette race d'être couramment appelée Bleu d'Auvergne. En s'adaptant à des terrains difficiles, ce chien rustique a connu un important succès dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Mais son allure pondérée et sa quête courte sont sans doute à l'origine d'une certaine désaffection de la part des chasseurs. On peut s'étonner de ne plus le voir dans sa région d'origine.



Braque d'Auvergne ; Photo : D. & S. Simon

Il s'adresse plutôt aux chasseurs de petits gibiers désirant un chien calme et polyvalent. Certains lui reprochent, non sans raison, d'être un peu têtu. S'il n'est réellement efficace qu'au bout de quelques années, son dressage ne pose pas de problèmes et convient bien à un chasseur débutant. Franc, il sait se faire aimer de son maître et ne cherche pas à le tromper. Si un chasseur désire un chien calme et appliqué, il peut opter pour un Bleu d'Auvergne, mais s'il souhaite un chien plus original, il vaut mieux qu'il se dirige vers une autre race [14, 63, 86].

### *iii Le Braque du Bourbonnais*

Voici encore une race française tombée dans l'oubli, fort peu connue du grand public et qui ne doit sa survie qu'à une poignée d'éleveurs passionnés et obstinés. À l'origine, il s'agissait pour les chasseurs régionaux de disposer d'un chien polyvalent, parfaitement adapté à un biotope précis. La race resta longtemps à l'intérieur de ses frontières régionales, puis les chasseurs nationaux découvrirent la formidable rusticité et l'efficacité du Bourbonnais, qui se répandit alors dans toute la France. Ses effectifs purent être maintenus à un niveau respectable jusqu'à la Première Guerre mondiale. Mais celle-ci détruisit tous les élevages du nord de la France. À l'issue de la guerre, quelques amateurs eurent beaucoup de mal à recréer la race, mais ce travail harassant ne put aboutir, car la Seconde Guerre mondiale porta un coup fatal au Braque du Bourbonnais.



Braque du Bourbonnais ; Photo : D. & S. Simon

Dans les années 1970, quelques cynophiles « archéologue », qui prirent pour modèle des gravures d'époque, affirmèrent avoir recréé la race à partir de quelques sujets trouvés çà et là dans la région d'origine. Il paraît malgré tout hasardeux de considérer ces chiens comme de véritables Bourbonnais alors que personne ne peut dire avec exactitude à quoi ceux-ci ressemblaient. De plus, le croisement d'un Épagneul breton avec un Braque allemand peut donner des sujets correspondant parfaitement à la description du petit Bourbonnais. Suffit-il pour autant d'obtenir l'apparence d'un chien pour avoir le caractère propre d'une race ? N'est-il pas illusoire de vouloir faire revivre une race à tout prix alors que les chasseurs l'ont eux-mêmes condamnée à disparaître en s'en désintéressant ? Ces questions restent posées. Dans son livre *Les Braques*, A.-L. Blat écrivait en 1986: « Il vaut mieux que les éleveurs laissent dormir les fossiles et portent leurs efforts sur une sélection dans les races à grands effectifs dont le choix ne manque pas chez nous ». Cela semble être une parole pleine de sagesse... [14, 63].

iv *Le Braque Saint-Germain*



Braque Saint-Germain ; Photo : D. & S. Simon

Charles X possédait dans ses chenils de Saint-Germain une chienne Pointer importée d'Angleterre et répondant au doux nom de Miss. Il la croisa avec un Braque français. Les chiots issus de ce mariage étaient tous blanc et orange, avec la truffe rose. De là vient la race du Braque Saint-Germain, et sans doute aussi sa dénomination fréquente de « demi-sang ». C'était un chien un peu rondouillard, court de quête et assez fragile, mais doté d'un nez excellent. Au début du siècle, l'arrivée massive de chiens britanniques évinça un peu le Saint-Germain. Il réapparut juste avant la Première Guerre mondiale, car il profita, lui aussi, de l'apparition des Pointers en France. Ce chien devint rapide, ardent et dynamique, et mérita plus que jamais son appellation de demi-sang. Depuis, les éleveurs ont su revenir à plus de modération dans les croisements, et le Braque Saint-Germain a retrouvé un style et une apparence plus proches du Braque. Mais aujourd'hui encore, ce chien peut être considéré comme un compromis entre le Pointer et le Braque continental. Ce chasseur de grand nez a une allure soutenue, quête la tête haute et fait preuve d'arrêts dominateurs. C'est un chien qui chasse essentiellement en plaine. Toutefois, il est plus polyvalent que certains ne le disent. Les effectifs de la race sont très faibles et imposent d'avoir fréquemment recours à des Pointers pour éviter une trop grande consanguinité. Cela donne des chiens qui sont certes efficaces, mais il est permis de s'interroger aujourd'hui sur le caractère et sur le style propres du Saint-Germain [14, 63, 86].

#### v *Les autres Braques français*

L'extrême cloisonnement de la cynophilie française fait que certaines régions ont longtemps développé des races de Braques qui ont aujourd'hui totalement disparu. Quelques personnes tentent régulièrement de les recréer. Volonté de se distinguer en développant une race ou désir réel de sauver le patrimoine de notre terroir, les motivations de ces personnes sont multiples. Mais il paraît bien vain de vouloir recréer une race déjà éteinte. C'est le cas, par exemple, du Braque de l'Ariège.

Ce chien des Pyrénées était sans doute issu de Braques français et de chiens courants ariégeois, d'où son vif caractère. Très répandu dans sa région au début du siècle, il a aujourd'hui totalement disparu. Quelques personnes tentent toutefois de le faire revivre sur la foi de témoignages divers et d'après certaines gravures. Mais il est bien présomptueux de penser que cela puisse donner un chien correspondant à ce qu'a été le Braque de l'Ariège.

On peut dire de même du Braque Dupuy. Pour les uns, ce chien serait issu d'un croisement entre un Sloughi (race de Lévrier) et un Braque français ; pour les autres, il viendrait d'un croisement entre chiens courants poitevins. Ce qui est sûr c'est que sa région d'origine est le Poitou. Ce chien de fort gabarit aurait aujourd'hui disparu [14, 63].

*b. Chiens d'arrêt allemands bracoïdes*

Pour bien comprendre ce que sont les chiens d'arrêt allemands, il faut d'abord regarder en détail comment les chasseurs allemands pratiquent leur passion cynégétique. De tout temps, en Allemagne, la chasse du gros gibier a été plus importante que celle du petit gibier. Les chasseurs allemands sont les grands spécialistes de la chasse des cervidés et des sangliers à l'approche et à l'affût. Ils sont aussi passionnés par la battue au gros gibier et respectent les conditions très strictes de régulation des animaux en surnombre. Mais le petit gibier n'est pas pour autant délaissé.

En Allemagne, la chasse est une activité sérieuse. Le droit allemand en matière de chasse fait du gibier un produit de récolte, au même titre que le bois ou les cultures. Aussi, il s'agit de gérer et de faire fructifier un capital. De cette conception de la chasse sont nées les différentes races de chiens d'arrêt. Le chasseur allemand est d'abord et avant tout le gestionnaire d'un territoire de chasse qui lui est confié pour une durée déterminée. Il a la mission non seulement de l'entretenir mais de le faire fructifier. Dans ce pays, on ne retrouve pas de chasses collectives de type communal comme en France. La plupart du temps, les terrains de chasse sont détenus par des communes, qui les louent par adjudication à un individu ou à un très petit groupe de chasseurs. Ce bail peut être résilié à tout instant si la gestion du territoire est estimée défectueuse. Ce système de fonctionnement est très ancien.

Le chasseur allemand pratique donc, sur le territoire qu'il a loué, plusieurs modes de chasse. Il va chasser le brocard à l'approche et à l'affût, affûter les sangliers et les tirer au cours de petites poussées silencieuses, réguler les nuisibles, tirer quelques perdrix et faisans, bouler de temps à autre un lièvre et faire la passée aux canards. Il va, de plus, effectuer le travail d'un garde chasse (agrainage, piégeage, police de la chasse, ...).



Chasseur allemand et son chien ; Photo : D. & S. Simon

Son chien va le suivre dans toutes ses activités. Il devra marcher calmement et silencieusement à côté de son maître, rechercher, voire étrangler, un gros gibier blessé, mener à voix un lièvre ou un sanglier, arrêter un faisan, le rapporter ou retrouver un désailé. Mais il devra être tout aussi capable de tuer un nuisible et même d'attaquer un braconnier.

Cette grande polyvalence est sanctionnée par une épreuve de travail très complète et très sérieuse appelée V.G.P. (abréviation d'un terme allemand) où le chien, parfaitement dressé, doit faire preuve de tous ses talents. Le chien d'arrêt allemand serait-il l'archétype du chien parfait, capable de remplacer à la fois un chien courant, un chien d'arrêt, un spaniel, un retriever, un chien de sang, et même un chien de garde? C'est ce que pensent visiblement certains chasseurs français, qui importent à grands frais les chiens allemands.

Il faut pourtant nuancer ce tableau enthousiaste. Certes, les chiens d'arrêt allemands sont sans doute les chiens les plus polyvalents qui soient. Mais, à vouloir être bons en tout, ils sont souvent moyens partout. De plus, si c'est une épreuve très complète, la V.G.P. n'est en fait qu'un examen ressemblant un peu à un baccalauréat. Elle met en évidence la formidable aptitude du chien à accepter un dressage très contraignant. Cette capacité est sans doute la principale qualité des chiens allemands. Une fois cet examen passé, les chasseurs spécialisent leurs compagnons dans un domaine plus précis selon leurs besoins. Il est évident que rares sont les chiens qui auront l'occasion de pratiquer toutes les disciplines pour lesquelles ils auront été dressés.

Un chasseur français qui assisterait à une épreuve allemande en plaine trouverait sans doute les chiens allemands bien moins bons que les chiens d'arrêt français. C'est la rançon de la polyvalence. Il n'en reste pas moins vrai que les chiens d'arrêt allemands correspondent parfaitement à l'attente des chasseurs germaniques.

L'utilisation des races allemandes dans notre pays est toutefois bien différente. On peut dire, sans risque de se tromper, que les chiens d'arrêt allemands produits en France sont largement supérieurs à leurs homologues d'outre-Rhin pour la chasse du petit gibier à plume réellement sauvage. Les chasseurs français ont su utiliser à bon escient la formidable capacité au dressage de ces chiens. Ils ont réussi à les adapter à leurs propres habitudes de chasse et à en faire de diaboliques machines à chasser, polyvalentes certes, mais uniquement destinées au petit gibier.

La méthode de dressage dite « à l'allemande » est très stricte. Elle convient bien à un certain type de chasseurs français qui ne veulent pas s'embarrasser des états d'âme des chiens britanniques, mais désirent posséder des chiens plus modernes que les races françaises. La création des chiens d'arrêt allemands est en effet relativement récente. Ils ont donc une vitesse de chasse plus élevée et un nez souvent supérieur à ceux des vieilles races continentales. En cela, ils représentent un bon compromis entre les chiens britanniques et les autres chiens continentaux. Leur capacité à chasser

le gros gibier et les nuisibles a plus ou moins disparu, mais elle peut encore être travaillée à l'aide d'un dressage fondé sur une grande obéissance, où le chasseur fera preuve d'une autorité ferme.

En résumé, on peut dire que les chiens britanniques sont des artistes pleins d'initiative, les français des chasseurs malins et les allemands des troupes d'élite! Il faut encore préciser qu'en France les chasseurs ont grandement transformé les chiens allemands pour les rendre plus aptes à leurs pratiques de chasse. Ceux-ci sont donc aujourd'hui très loin de la conception allemande. Les chasseurs germaniques auraient bien du mal à reconnaître leurs propres chiens parmi les Braques allemands et les Drahthaars français. Les chiens anglais qui ont dû, eux aussi, s'adapter aux besoins des chasseurs français, sont restés, eux, bien plus proches de la conception britannique, tandis que les races allemandes élevées en France sont presque devenues des races françaises [14, 63].

### *i Le Braque Allemand*

Le Braque allemand, chien polyvalent par excellence, compte parmi les meilleurs représentants de la famille dans le biotope du marais. Son adaptation parfaite à ce milieu et au type de gibier en fait un chien redoutable.

Le Braque allemand est le chien d'arrêt le plus répandu dans le monde. En France, il occupe une place de choix dans le coeur des chasseurs et se situe dans le peloton de tête des auxiliaires les plus employés. Dans les concours de travail, il apparaît comme le seul rival de l'Épagneul breton [14, 46, 88].



Gadoue et Milor après le travail ; Photo : Y. Michaud

#### ◆ *Bref aperçu historique*

L'histoire du braque allemand à poil court remonte à l'utilisation, surtout dans les régions méditerranéennes, de chiens pour la chasse aux filets du gibier à plume et pour la chasse au vol.

Ces chiens d'arrêt atteignirent les cours princières allemandes en passant par la France, l'Espagne et les Flandres ; la qualité la plus importante de ces chiens était leur faculté d'arrêter le gibier. Avec la mise au point du fusil à deux coups (1750), leur utilisation devint encore plus nécessaire. Le gibier était tiré, au vol, devant le chien. Cette technique marqua le début de la transformation du chien d'arrêt pur en chien de chasse polyvalent. Le document décisif pour l'organisation et le développement de l'élevage, le « *Zuchtbuch Deutsch Kurtzhaar* » (livre des origines du Braque allemand à poil court), est paru en 1897. C'est le prince Albrecht de Solms-Braunfeld qui établit les caractéristiques de la race, les prescriptions pour le jugement de la morphologie et enfin les règles simples des épreuves de travail pour chiens de chasse. Aujourd'hui le Braque allemand est sélectionné grâce à un règlement d'élevage et à des épreuves de chasse élaborées. Le standard décrit le phénotype caractéristique de ce chien, qui lui permet d'accomplir jusqu'à un âge avancé un travail cynégétique varié [14, 46, 88].



Braque Allemand à poils longs ; Photo : D. & S. Simon



Braque Allemand à poils courts ; Photo : S. Simon

◆ *Standard [46, 88]*

*Cf. annexe 2 page 314*

• *Aspect Général*

C'est un chien de race harmonieusement proportionné, dont la construction assure puissance, endurance et rapidité. Son port fier, ses lignes sans heurt, sa tête sèche, sa queue bien portée, son pelage serré et brillant et ses allures dégagées et de grande amplitude soulignent sa noblesse. *Cf. annexe 2 page*

• *Caractère*

C'est un chien ferme, équilibré, digne de confiance, aux réactions contenues, ni nerveux, ni timide, ni agressif.

◆ *Classement des reproducteurs au sein de la race*

Il existe trois catégories de chiens de race suivant les distinctions obtenues, les prix des saillies et des chiens ne seront qu'augmentés si le couple est de niveau élevé.

L'Elite A prend en considération les performances du sujet (phénotype), la valeur du pedigree (généalogie) et comme critère supplémentaire l'étude de la descendance du reproducteur (sélection génotypique). Les chiens en élite A sont donc primés sur les concours de travail et de beauté mais leur descendance doit l'être également... Il n'y a ainsi que peu de reproducteurs Elite A en France : seulement deux étalons et une lice en 2003.

L'Elite B est basée d'une part sur les performances du sujet et d'autre part sur le pedigree, elle est d'un niveau inférieur à l'Elite A.

Les Reproducteurs appartenant à la liste Recommandés ne sont jugés que sur leurs performances personnelles. Il ne s'agit que d'une classification phénotypique [46].

◆ *Aptitudes à la chasse*

Si, en Allemagne, sa polyvalence est soigneusement entretenue, il est considéré, partout ailleurs, comme un pur chien d'arrêt.

Appelé par les Anglais « German Pointer », le Braque allemand est un chien rapide, à la quête ample, capable de chasser les gibiers les plus difficiles. Sa puissance olfactive n'a rien à envier à celle des galopeurs anglais.

Très intelligent, ce chien sait s'adapter à toutes les conditions de chasse et fait preuve d'une rare aptitude au dressage. Mais certains chasseurs le jugent un peu difficile. « Il faut taper sur un

Braque », entend-on dire ici ou là. Certes, son dressage exige une grande fermeté, car ce chien a la fâcheuse habitude de s'imposer à son maître. Mais fermeté ne veut pas dire violence! Son dressage est aussi facilité par sa grande franchise. Il ne fait aucun caprice de « diva » qui nécessiterait des dons de psychologue canin. Tous les Braques allemands ont de remarquables aptitudes et un esprit très chasseur.



Braque allemand au travail ; Photo : Y. Michaud

Certains braques se sont illustrés dans les blés verts des Fields de printemps face aux Épagneuls bretons pourtant favoris. Cela prouve aussi la grande capacité d'adaptation de cette race qui peut briller dans une discipline qui ne lui est pas destinée au départ. Par ailleurs, la capacité de ce chien à coucher un chevreuil après avoir remonté sa piste au sang demande une formidable énergie que peu de races peuvent avoir [63].

Deux petits regrets toutefois. Si le rapport est toujours très facile à obtenir, certains sujets ont la dent dure. C'est sans doute le résultat du travail d'élimination des nuisibles qui leur était imposé en Allemagne. Plus grave encore, certains éleveurs ont abusé de sang de Pointer pour obtenir un chien plus rapide, capable de gagner dans les field-trials. Certes, cela ne concerne qu'un petit nombre d'élevages, mais il convient d'être prudent lors du choix d'un chien pour éviter de se retrouver avec un Pointer marron! Notons que si les Braques allemands sont très souvent brun et blanc, il existe certains sujets à dominante noire qui ont les mêmes aptitudes [61, 76, 88].



Claude Groh et ses chiens ; Photo : Y. Michaud

◆ *Pathologies à déterminisme génétique*

Le Braque allemand est atteint comme beaucoup de chiens de chasse de dysplasie de la hanche et d'une autre pathologie moins fréquente : l'épidermolyse bulleuse jonctionnelle [46].

La loi 89-412, relative aux vices rédhibitoires en matière de vente d'animaux domestiques faisait entrer la dysplasie de la hanche parmi ces vices rédhibitoires. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1995, le test radiographique a été imposé à tous les reproducteurs Recommandés ou Elite par le Comité du Club Français du Braque Allemand (C.F.B.A.). A l'heure actuelle il n'est pas question d'exclure tel ou tel chien de la reproduction, mais d'informer les éleveurs potentiels sur les risques encourus le cas échéant.

## PROCÉDURE DE CONTROLE.

Le dossier doit comprendre les pièces suivantes :

- 1) Radiographie effectuée selon les instructions ci-jointes (doc. S.C.C.)
- 2) Attestation du vétérinaire (modèle joint, 1 exemplaire, signée et remplie par le vétérinaire ayant vérifié le tatouage).
- 3) Photocopie du pédigree
- 4) Chèque de 15,20 euros à l'ordre du Dr. Lefol (Rémunération du lecteur officiel du Club)

Les dossiers sont à adresser à

Dr. J.F. Lefol  
26 rue Léon Lecornu  
14000 CAEN

**Inutile de retourner les résultats de la lecture au Club, le C.F.B.A. étant directement informé, et se chargeant de l'exploitation auprès de la Société Centrale Canine.**

Le lecteur officiel du Club est désigné lors de l'Assemblée Générale du C.F.B.A. En cas de désaccord avec son interprétation, une procédure d'appel est prévue par la Société Centrale Canine.

Après lecture des clichés, les chiens pourront être classés suivant la nomenclature suivante (F.C.I.), d'après la moins bonne des deux hanches:

DYS-A :Aucun signe de Dysplasie de la hanche  
DYS-B : Hanches presque normales  
DYS-C : Dysplasie de la hanche légère  
DYS-D : Dysplasie de la hanche moyenne  
DYS-E : Dysplasie de la hanche sévère

Sur les pédigrees et documents du Club, seuls figurent les sigles DYS-A et DIS-B qui désignent des chiens qui ne peuvent pas être considérés comme dysplasiques dans l'état actuel de nos connaissances, et qui peuvent par conséquent être recommandés. La sagesse voudrait que les propriétaires, dans l'intérêt de la race se conforment aux décisions du Club, mais ils restent actuellement les seuls décisionnaires.

### IMPORTANT

Après avoir rappelé la Notation des degrés d'appréciation des lectures des clichés radiographiques des hanches, adoptée par la S.C.C. conformément aux recommandations de la F.C.I., le comité adopte les décisions suivantes :

- 1- Tous les nouveaux reproducteurs Excellent, Recommandés et Élite ne pourront être qualifiés comme tels dans l'Annuaire d'Élevage que si la lecture du cliché radiographique est notée DYS-A ou DYS-B.
- 2- A partir du 1er janvier 1997, l'homologation de tous les titres de Champion, Travail ou Standard, est assujettie également à la vérification du critère DYS-A ou DYS-B uniquement.

La S.C.C. a été informée des décisions adoptées par la C.F.B.A.. Les pédigrees portent les sigles DYS-A ou DYS-B.

- 3- Les chiens sélectionnés ou présélectionnés pour les compétitions internationales devront avoir auparavant subi une radiographie de contrôle selon les modalités prévues, et ne pourront participer aux épreuves que si la lecture du cliché est notée DYS-A ou DYS-B.

Procédure de Contrôle pour la dysplasie du Braque Allemand, Annuaire d'élevage 2004, C.F.B.A.

- *L'Epidermolyse Bulleuse Jonctionnelle (E.B.J.)*

L'E.B.J. affecte actuellement les élevages français. C'est une maladie génétique grave qui se manifeste chez le chiot avant le sevrage, vers la quatrième semaine environ. Elle se traduit dans un premier temps par des ulcérations aux oreilles et aux coussinets pouvant faire penser à une pyodermite juvénile. Les chiots atteints ont très peu de chance de survie et doivent souvent être euthanasiés. Cette maladie et son mode de transmission héréditaire ont été mis en évidence par les travaux du Dr. Guaguère. Il s'agit d'une maladie génétique autosomale récessive, c'est-à-dire qu'il existe des « porteurs sains » indemnes de la maladie mais porteurs du gène récessif. Dans le cas d'un accouplement entre deux chiens porteurs, il va y avoir 25% des chiots atteints, 25% non-

porteurs et 50% porteurs. Par contre, si un seul des parents est porteur, la descendance sera indemne mais porteuse à 50% de ce gène [46].



Ulcérations sévères des coussinets plantaires ; Photo : E. Guagère



Ulcères circulaires sur les faces internes des pavillons auriculaires ; Photo : E. Guagère

Les EBJ sont exceptionnellement décrites chez le chien. Le premier cas a été observé chez un Caniche Toy et présentait des vésicules et des bulles sur la peau, les muqueuses et la langue à la naissance. La gravité des lésions a été à l'origine de son euthanasie dans les deux jours qui ont suivi sa naissance. D'autres cas d'EBJ ont été rapportés chez le Beauceron en Europe mais l'identification d'une dermatomyosite familiale canine dans cette race remet peut-être en question l'existence d'une EBJ chez le Beauceron.

Les deux cas d'EBJ du Dr. Guagère [50] confirment l'existence d'EBJ associée à une absence d'expression de collagène XVII (BPAG2, BP180) au niveau des complexes hémidesmosomes/filaments d'ancrage chez le Braque Allemand et sont en de nombreux points identiques à ceux décrits pour la première fois en 1997 dans cette race. Mais contrairement aux cas

décrits, des symptômes généraux (retard de croissance, prognathisme, défaut de l'émail dentaire...) sont observés dans un des deux cas.

Cette EBJ ressemble à l'Epidermolyse Bulleuse Jonctionnelle Progressive (Epidermolysis Bullosa Junctionalis Progressiva) (EJBP) observée chez l'homme et qui est une EBJ localisée mineure dans laquelle une hypoplasie de l'émail dentaire est également notée et dont le support pathogénique est semblable. Comme dans les EBJ de l'homme, l'examen histopathologique des biopsies lésionnelles montre un clivage dermoépidermique en l'absence d'une cytolysse des kératinocytes basaux. L'examen ultrastructural des lésions périlésionnelles confirme le clivage au sein de la *lamina lucida* mais aussi un nombre normal d'hémidesmosomes dont la structure ne présente aucune anomalie par rapport à ceux de chiens sains. Son étude confirme donc les résultats de l'étude princeps chez le Braque Allemand et la possibilité d'observer des hémidesmosomes en nombre normal sans anomalie structurale particulière dans les EBJ peu sévères cliniquement, alors que la morphologie des hémidesmosomes est systématiquement affectée dans les EBJ létales.

L'absence d'expression de collagène XVII suggère l'existence d'une mutation du gène (COL17A1) codant pour le collagène XVII chez le Braque Allemand. Chez l'homme, la quasi-totalité des cas des GABEB est due à une mutation du gène codant pour le collagène XVII (COL17A1), souvent associée à une mutation du gène codant pour la chaîne P 3 de la laminine 5 (LAMB3). Chez le Braque Allemand, l'expression normale de la laminine 5 au sein du complexe hémidesmosomes/filaments d'ancrage semble écarter une mutation associée du gène codant pour la laminine 5. Par contre, la plupart des EBJ non GABEB non létales de l'homme sont associées à une expression normale de la laminine 5 et du collagène XVII. D'autres mutations de gènes codant pour des protéines du complexe hémidesmosomes/filaments d'ancrage peuvent être responsables d'EBJ chez l'homme.

Chez l'homme, la Dapsone a été utilisée récemment dans différentes formes d'EBJ. Une amélioration clinique avec une restauration de l'immunoréactivité des complexes hémidesmosomes/filaments d'ancrage et une normalisation ultrastructurale des hémidesmosomes a été obtenue dans des cas de GABEB non létales après un traitement à base de dapsone. Dans un des cas du Dr. Guagère, la dapsone administrée pendant 4 mois n'a pas permis d'amélioration clinique.

L'absence d'expression de collagène XVII identifiée dans cette EBJ du Braque Allemand suggère une mutation du gène codant pour le collagène XVII (COL17A1) dans certaines formes localisées d'Epidermolyse Bulleuse Jonctionnelle chez le chien. Récemment, la séquence du gène COL17A1 a été isolée chez le chien. Des études ultérieures permettront d'identifier la mutation à l'origine du défaut d'expression du collagène XVII dans cette forme d'EBJ du Braque Allemand.

Des thérapies géniques pourront être testées sur des cultures de kératinocytes provenant de chiens malades, qui seront greffées ensuite sur des animaux atteints. En cela, l'EBJ décrite chez le Braque Allemand pourrait constituer un excellent modèle spontané canin de certaines formes localisées d'EBJ de l'homme [80].

Après décision du comité du C.F.B.A., la liste des chiens ayant fait l'objet d'un dépistage sera reproduite dans les publications du club. Les chiens porteurs de l'EBJ ne peuvent prétendre :

- à l'homologation d'un titre de champion de travail ou de Conformité au Standard
- au statut de reproducteur Recommandé ou Elite
- à une sélection pour les grandes épreuves de travail internationales.

La procédure de dépistage n'est pas obligatoire et est relativement simple à réaliser grâce à un simple prélèvement de sang envoyé à la société LABOGENA à Jouy en Josas. Le C.F.B.A. et la S.C.C. participent aux frais d'analyse pour encourager les propriétaires à effectuer ce dépistage sur leur chien.

Il est préférable de ne pas mettre à la reproduction un animal porteur, cependant aucune loi ne l'interdit à l'heure actuelle. Seule la bonne foi des éleveurs, d'avoir accouplé des chiens non-porteurs, est disponible actuellement, sauf si l'animal a été dépisté [46].

## ii le Drahthaar

Supérieur encore au braque allemand, plus représenté dans son pays d'origine et mieux protégé par son poil hirsute, le *drahthaar* est au chasseur allemand ce que l'épagneul breton est au Français, avec toutefois cette différence que son élevage n'est basé que sur des souches de travail et que sa reproduction, comme celle de tous les chiens de chasse allemands, n'est conditionnée que par la réussite à des tests officiels sur le terrain. Depuis quelques années, la sélection des éleveurs français, dans ce domaine, a débouché sur une production mieux adaptée aux desiderata de nos chasseurs, avec des chiens moins pisteurs, plus arrêteurs et plus souples au dressage, mais conservant bien sûr ce qui fait les particularités de cette race.



Drathaar ; Photo : D. & S. Simon

À la fin du siècle dernier, les éleveurs allemands ne purent supporter longtemps de voir les chiens anglais envahir le Vieux Continent. Ils décidèrent donc de créer un chien idéal, susceptible de répondre aux attentes de tous les chasseurs et capable de supplanter toutes les autres races. Grâce à un savant cocktail de races (Braque, Pointer, Caniche, Griffon, ...), ils mirent au point le Drahthaar. Après certaines difficultés pour fixer la race, ils obtinrent ce Braque doté d'un poil très particulier, dit de fil de fer (*Draht* en allemand), correspondant parfaitement à la conception germanique du chien de chasse. Rapporteur, aimant l'eau, agressif vis-à-vis du gros gibier, chien de sang, arrêteur, tueur de nuisibles, il était censé tout faire. Aujourd'hui, les aptitudes polyvalentes de ce chien sont en train de séduire de nombreux chasseurs français.



Plongeon de Drathaar ; Photo : D. & S. Simon

Pourtant, il convient d'être prudent. Certes, le Drahthaar fait parfois un excellent chien d'arrêt, mais certains ne maîtrisent pas bien cette discipline. Enfin, son dressage demande une bonne poigne de la part du chasseur. Il faut savoir encore que le Drahthaar fait preuve d'un amour immodéré pour le gros gibier et ne résiste pas toujours à la tentation de poursuivre un chevreuil ou un sanglier, ce qui peut être gênant pour un chasseur de petit gibier [25, 63, 86].



Jean-Michel et sa chienne ; Photo : B. Michaud

En revanche, le chasseur qui, comme son homologue allemand, désire un chien polyvalent trouvera dans cette race un auxiliaire parfait. Mais le Drahthaar est loin d'avoir atteint l'ambition de ses créateurs.

Le chasseur français à la billebaude (synonyme de chasse devant soi), qui opterait pour ce type de chien risque fort de se retrouver avec un auxiliaire totalement inadapté à son mode de chasse [25].

### *iii Les braques de Weimar*

Les *braques de Weimar* souffrent également d'un manque de popularité, qui ne reflète en rien leurs grandes qualités.

Autrefois réservé à la noblesse germanique, le Braque de Weimar est une race très ancienne qui a souffert de son usage aristocratique. Il fallait en effet trois quartiers de noblesse pour avoir le privilège de posséder un *Weimaraner* ! Après la Seconde Guerre mondiale, il fut sauvé de

l'extinction par les militaires américains, séduits par sa couleur inimitable. De nos jours, sa grande élégance l'a surtout cantonné dans un rôle de chien de compagnie. Certes, le club français tente par tous les moyens de conserver ses aptitudes pour la chasse, mais il faut bien reconnaître que le nombre de sujets présents sur le terrain est dramatiquement peu élevé.



Braque de Weimar en pleine action ; Photo : D. & S. Simon

À la chasse, et sauf exception, le Weimar se montre court de quête, pondéré, pour ne pas dire lent, et ne fait pas preuve d'un nez exceptionnel. Il est relativement facile à dresser. Mais le chasseur soucieux de s'adjoindre les services d'un auxiliaire brillant fera sans doute mieux de se diriger vers une autre race, à moins que le fait de se faire remarquer dans la rue avec un si beau chien ne soit important... Signalons encore l'existence d'une variété à poil long dont les capacités sont encore plus incertaines [14, 25, 58, 63].



Braque de Weimar à poils longs ; Photo : D. & S. Simon

iv Le Langhaar

Pour de nombreuses personnes, le Langhaar est une sorte de Braque allemand à poil long. C'est une grave erreur : ce chien est en fait un Épagneul. Sa grande taille, mais aussi son style, s'expliquent sans doute par l'apport important de sang de Setters irlandais et Gordon.

Toutefois, le Langhaar chasse comme un chien continental. De tous les chiens d'origine germanique, c'est le plus souple de caractère.



Langhaar ; Photo : D. & S. Simon

Sa présence est confidentielle en France, comme en Allemagne du reste, où ses effectifs sont tout aussi réduits. En revanche, les Pays-Bas possèdent un très bel élevage de Langhaars, qui brille régulièrement dans les compétitions internationales. Doté d'une quête active et ample et d'un nez efficace, le Langhaar est assurément un chien qui mériterait plus de succès. Un chasseur qui fera l'effort de se rendre aux Pays-Bas aura sans doute la bonne surprise de s'adjoindre un auxiliaire rigoureux et facile à dresser [14, 25, 63, 86].



Langhaar; Photo : B. Michaud

v Le Pudel Pointer

Au milieu du siècle dernier, quelques cynophiles allemands, envieux des performances du Pointer mais conscients des limites de ce chien, décidèrent de créer un Pointer à poil dur plus adapté à leur mode de chasse.

Pour cela, ils croisèrent le Caniche et le Pointer, sachant que l'alliance poil ras et poil frisé donne du poil dur. Il fallait en outre que ce chien ait le nez, la quête et la passion du Pointer, mais aussi l'amour de l'eau, la haine des nuisibles et l'intelligence du Caniche. Bien que très séduisante, cette équation n'en est pas moins une vue de l'esprit. Dans les faits, les produits issus de ce genre de croisement finissent toujours, au bout de quelques générations, par revenir au type propre de l'une ou de l'autre des races utilisées. En l'occurrence, comme l'apport du Pointer fut prépondérant, les Pudel Pointers devinrent rapidement des Pointers à poil plus ou moins durs. Aujourd'hui encore, la race se cherche, les éleveurs ont bien du mal à stabiliser les produits. En fait, le Pudel Pointer a souffert outre-Rhin de la concurrence du Drahthaar qui a rencontré un succès plus vif. Les cynophiles ne s'y intéressèrent jamais réellement, et les effectifs sont plus que faibles de part et d'autre du Rhin [14, 25, 63, 86].



Pudel Pointer au rapport ; Photo : D. & S. Simon

c. Les autres chiens d'arrêt

En dehors des chiens d'arrêt français, britanniques et allemands, il existe quelques autres races de chiens d'arrêt dans différents pays d'Europe. La plupart du temps, ces chiens sont restés des continentaux assez proches du type initial : ce sont des chiens relativement lourds avec une quête plutôt réduite et lente.

Si ces races ne sont pas toujours très bien représentées en France, elles sont parfois très présentes sur les terrains de chasse de leur pays d'origine. Mais elles n'en subissent pas moins une concurrence sans merci de la part des races étrangères, plus modernes, qui les surpassent en nombre. Nul n'est prophète en son pays! Ainsi, en Italie, les Braques italiens et les Spinones sont bien représentés, mais largement dépassés par les Setters et les Pointers, dont les aptitudes ont séduit les chasseurs transalpins.

En revanche, en Hongrie, le Vizsla reste le chien d'arrêt le plus présent. Il est en outre intéressant de noter que nombre de ces races ont servi à l'élaboration de races plus récentes, tels que les Braques de la péninsule Ibérique, à l'origine du Pointer. Aujourd'hui toutefois, les chasseurs se dirigent massivement vers des races plus rapides, qui ont un nez plus puissant et une amplitude de quête plus importante. La survie des vieilles races européennes, qui font partie de l'histoire de la chasse, paraît compromise pour certaines d'entre elles [14, 25, 63, 86].

### *i     Le Braque Italien*

Ce chien massif, aux traits un peu tombants et au gabarit impressionnant, est une race très ancienne qui a fort peu changé au cours de son histoire. C'est sans doute l'une des toutes premières races de chiens d'arrêt à avoir été fixée. On le retrouve sur de nombreuses toiles datant de la Renaissance, tant en France qu'en Italie.



Braque italien en plaine ; Photo : D. & S. Simon

S'il est passé bien près de l'extinction, le Braque italien a retrouvé dans les années 1970 un nombre d'adeptes non négligeable de l'autre côté des Alpes, qui réussirent à conserver son style

inimitable. En effet, le « Bracco » trotte l'amble, c'est-à-dire qu'il avance toujours en même temps la patte avant et arrière du même côté. Chez lui, le galop est considéré comme une faute. Mais il n'est pas évident de le maintenir au trot quand on sait l'importance des apports de sang de Pointer dont il fit l'objet par le passé. Si cette race peut nous paraître un peu anecdotique, il faut toutefois savoir qu'en Italie le nombre de naissances enregistrées chaque année ferait pâlir d'envie plus d'une race française. Son absence en France s'explique sans doute par le fait qu'il n'apporte rien de plus que nos races régionales tels le Bleu d'Auvergne ou le Braque français de type Gascogne. Sur le terrain, le Braque italien se montre relativement fin de nez. C'est un chien calme, facile à dresser, mais dont l'allure peut se révéler un peu lente. Il chasse toujours à proximité immédiate de son maître [14, 25, 63, 86].

## ii *Les Braques Hongrois*

Les braques hongrois, qu'ils soient à poil ras ou dur, parcourent aussi les marais. Malheureusement, leur faible représentativité ne permet guère d'apprécier leurs excellentes capacités dans ce domaine.



Couple de Vizsla au travail ; Photo : D. & S. Simon

Le Braque hongrois se caractérise par sa robe de couleur fauve, a une origine très ancienne. Chasseurs passionnés, les Hongrois ont su rapidement développer leur propre race de chien d'arrêt. Toutefois, les effectifs du Vizsla (autre nom du Braque hongrois) furent toujours faibles, la

possession de ce chien étant réservée à la noblesse. Il faut attendre le milieu du siècle dernier pour que l'usage de ce chien se répande dans son pays d'origine [14].

Il existe, en fait, deux Braques hongrois. Le premier a le poil ras. C'est un cousin du Braque allemand, car les éleveurs réalisèrent de nombreux croisements entre les deux races. Les similitudes de comportement sont troublantes, mais ces deux chiens sont tout de même différents. Ainsi, le Braque hongrois chasse moins vite et moins loin que son homologue allemand. Plus souple de caractère, son dressage ne réclame pas autant de fermeté. En revanche, son nez est souvent légèrement plus faible.

Le second Braque hongrois est de création récente, puisqu'il date de l'entre-deux-guerres. Il ressemble morphologiquement au précédent, mais possède un poil dur très rêche. Ce que le premier doit au Braque allemand, le second le doit au Drahthaar. Cette toison le rend particulièrement apte à chasser dans des milieux difficiles.

En France, les effectifs de Braques hongrois sont faibles mais en légère augmentation. Ce chien peut se révéler intéressant pour le chasseur aimant le Braque allemand mais désirant un compagnon plus facile. Toutefois, il faut se méfier : certaines lignées se caractérisent par une peur du coup de feu fréquente. Aussi, le chasseur devra-t-il se montrer particulièrement prudent lors de son choix [14, 25, 63].

### *iii Quelques reliques....*

Outre les races précédemment citées, il existe encore en Europe, et particulièrement dans la péninsule ibérique, un petit nombre de chiens dont les effectifs sont plus que restreints. Au Portugal, le Perdiguero est un Braque relativement volumineux, qui se trouve sans doute à l'origine du Pointer. En Espagne, le Braque de Burgos est un chien lourd ressemblant un peu au Braque italien. C'est une race en voie d'extinction. Citons encore le Barbu tchèque, qui ne serait en fait qu'un descendant du Stichelhaar, le vieux Griffon d'arrêt allemand, aujourd'hui pratiquement disparu [63].

## E. Chiens anglais

Le problème du choix d'un chien se pose différemment si l'on chasse au marais en plus de la hutte. On peut alors se tourner vers un chien anglais, bien que l'on en voie nettement moins au marais que des chiens continentaux, simplement parce que seules quatre races sont représentées. Leur utilisation n'en est pas moins intéressante. Certaines races de chiens continentaux, comme les braques allemands et les épagneuls bretons, donnent l'image de chiens vifs et très chasseurs ;

cependant, l'esprit d'entreprise, la rapidité des allures, un pouvoir olfactif hors du commun caractérisent davantage les chiens anglais.

Le sauvaginier qui choisit un chien anglais doit être sportif, tant dans l'esprit que physiquement. Il doit savoir pardonner les erreurs pour ne conserver en mémoire que les grands moments, car l'éducation d'un jeune setter ou pointer est délicate. Le marais, comme la plaine, a tendance à griser les chiens; le littoral, souvent proche, fixe le vent et aucune végétation haute ne les freine. Dans de telles conditions, on ne s'étonnera pas de voir évoluer des pointers et des setters avec une quête suffisamment étendue, à la mesure bien sûr du terrain qui leur est proposé.

Gibier roi s'il en est, la bécassine a peuplé les premiers rêves de bien des chasseurs. Mais pour espérer faire de son chien un vrai bécassinier, il faut se montrer très persévérant. Même si l'animal a, de façon innée, cette passion de la bécassine, ce flair exceptionnel qui lui fera distinguer à plusieurs dizaines de mètres les effluves de ce gibier, mêlés aux autres senteurs du marais, il faut cependant le travailler pour le développer. Ce qui peut sembler couler de source ne l'est en fait nullement et reste le fruit d'un long apprentissage. Si, en entrant dans le marais, le chasseur est à bon vent, il est rare qu'il en ressorte dans les mêmes conditions, en raison de configuration du terrain et surtout du quadrillage de canaux distribuant le marais. Le chien doit donc apprendre à profiter du vent, mais aussi à travailler à son encontre. Il doit être capable de remonter en silence une platière, aussi importante soit-elle, et de la redescendre à bon vent en faisant face au chasseur.

Pour éduquer un chien bécassinier, il est essentiel de lui montrer d'abord le plus d'oiseaux possibles dans des conditions favorables, sans pour autant négliger cette allure, cette science du gibier qui lui fera trouver, approcher et arrêter deux fois plus d'oiseaux que les autres [25, 63].

### *1. Le pointer*

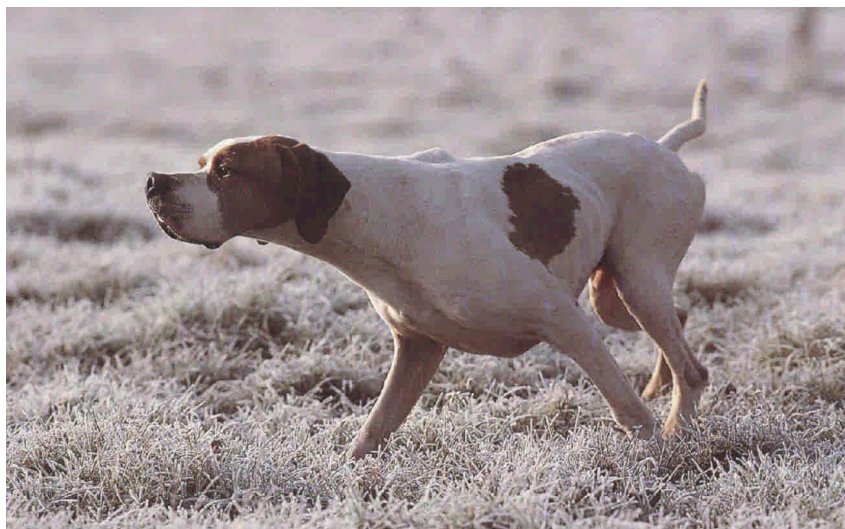
Le pointer peut, au marais comme en plaine, être fabuleux sur gibier d'eau, pour peu qu'il y ait été conditionné et qu'il y soit prédisposé. Bien que sa peau et son poil de souris ne le protègent que peu des intempéries et des grands froids, il n'en demeure pas moins un chien remarquable (à réserver pour l'ouverture, lorsque les conditions ne sont pas trop rudes).



Pointer à l'eau ; Photo : D. & S. Simon

Un véritable pointer bécassinier « avale » le marais à la même vitesse que les spécialistes du perdreau « mangent » la plaine; comme eux, il n'a qu'une idée : trouver des oiseaux, ignorant toute autre sorte de gibier.

Le Pointer est un peu au chien d'arrêt ce que la Ferrari est à la voiture. Ce chien représente l'essence même du chien d'arrêt britannique. Pourtant ses origines sont plutôt continentales, puisqu'il est vraisemblablement issu de Braques espagnols ramenés au début du XVIII<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne par de nobles chasseurs. À l'origine, les lignées se différençaient en fonction des divers élevages appartenant à tel ou tel sportsman. Ceux-ci croisaient leurs chiens selon un système de consanguinité très poussé. Mais, s'ils utilisaient très peu les autres races pour améliorer leurs chiens, ils s'échangeaient souvent les géniteurs, si bien qu'une race unique de Pointers assez homogène vit rapidement le jour. Spécialistes incontestés des grandes étendues, ces chiens étaient destinés à chasser le perdreau et la grouse.



Pointer en plaine, le nez en constante recherche d'une émanation de gibier ; Photo : D. & S. Simon

Les Pointers, arrivés en France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, remportèrent rapidement un vif succès auprès des chasseurs de plaine. Ils dominèrent en nombre les Setters avant de leur céder le pas dans un passé relativement récent, en tout cas au nord de la Loire.

Grand champion des field-trials de printemps, le Pointer a longtemps fait peur aux chasseurs hexagonaux. « Trop rapide », « incontrôlable », tels étaient les qualificatifs le plus fréquemment employés à son sujet. En fait, il ne méritait pas cette réputation. S'il est vrai que le Pointer va vite et loin, il n'en reste pas moins l'une des machines à chasser les plus exceptionnelles. Doté d'un nez hors pair et servi par des moyens physiques impressionnants, il est la plupart du temps un merveilleux trouveur. Souple de caractère, il accepte aisément le dressage pour peu que celui-ci ne cherche pas à en faire un chien lent, chassant sous le fusil. Certes, ce chien n'est pas destiné aux chasseurs des faisans en groupe Mais ses capacités l'ont fait adopter par les chasseurs de plaine, les bécassiers, les bécassiniers et les chasseurs de montagne. En fait, son intelligence lui permet de s'adapter à des pratiques de chasse très différentes, pour peu qu'on lui laisse l'espace suffisant pour développer sa quête [25, 63].

Seul petit reproche : les Pointers sont soit excellents, soit médiocres. Il ne faut donc pas hésiter, moins encore qu'avec d'autres races, à acheter un chien adulte et à tester ses capacités avant de l'acquérir [63].

## 2. Les setters

### a. Le setter anglais

C'est, parmi les setters, celui qui est certainement le plus employé au marais. Polyvalent, il peut se révéler excellent dans divers domaines; bien que spécialisé dans certains cas sur la bécassine, il s'adapte très bien à la chasse des anatidés dans les roselières et remplit aussi son rôle de retriever. Si le passage de la bécassine à la perdrix semble possible, l'inverse n'est pas toujours vrai.



Setter anglais blue belton ; Photo : D. & S. Simon

En France, le Setter anglais est sur le point de rattraper l'Épagneul breton par le nombre des naissances, ce qui prouve, plus qu'un long discours, son efficacité. Deux hommes ont joué un rôle important dans l'établissement de cette race. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est Edward Laverack qui fixa la race. Épris d'expositions, il fit du Setter anglais un chien beau et bon chasseur. Purcell Llewellyn poursuivit l'action de son prédécesseur, mais accorda plus d'importance aux qualités de travail. Le premier opta pour une consanguinité importante et fit des chiens relativement lourds. Le second eut plutôt recours à des retrempes avec des Setters irlandais et écossais et conçut des chiens plus rapides et plus petits. Ce dualisme est sans doute à l'origine de l'existence de deux clubs bien distincts en Grande-Bretagne. L'un privilégie la beauté du Setter anglais, l'autre ses qualités de travail, chacun produisant des chiens très différents.



Setter anglais au rapport ; Photo : D. & S. Simon

En France, le Setter anglais fut introduit à la fin du siècle dernier par des chasseurs passionnés. Resté longtemps dans l'ombre du Pointer, le Setter anglais a su faire la preuve de ses compétences et acquérir une notoriété grandissante, qui ne se dément pas aujourd'hui. Sa grande intelligence lui a permis de devenir l'auxiliaire de nombreux chasseurs qui poursuivaient des gibiers bien différents. Le succès du Setter anglais tient sans doute aussi au dynamisme de son club, et plus particulièrement à celui de son président actuel, J.M. Pilard, qui a contribué à porter la race sur les plus hautes marches des podiums des compétitions de travail tout en restant proche des attentes des chasseurs.

Le Setter anglais n'est certes pas le chien de tout le monde. Ses origines le réservent en priorité aux chasseurs opérant seuls ou en petit comité, qui parcourent des territoires vastes où le gibier est sauvage et difficile. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut faire la preuve de son talent. Ailleurs, il n'est bon qu'à mettre la pagaille dans une ligne de chasseurs bien ordonnés, chassant le faisan ou le lapin [25, 44, 63].



Setter anglais à l'affût ; Photo : D. & S. Simon

Le Setter anglais a un style bien particulier. Certes, il chasse avec efficacité grâce à sa quête ample, à sa rapidité et à son nez puissant. Mais il se caractérise surtout par son élégance incomparable. Félin dans ses attitudes, il coule telle une couleuvre sur les obstacles plutôt qu'il ne passe en force. Son galop est proche du sol. Lorsqu'il capte l'émanation d'un gibier, il rampe vers sa proie comme un fauve. Ses arrêts sont soit semi-couché, soit couché, ce qui surprend toujours ceux qui ne le connaissent pas et qui s'attendent à le voir faire un arrêt dominateur comme le fait le Pointer. Le Setter charme sa victime, l'envoûte et l'offre au chasseur sur un plateau. Son talent fait bien vite oublier ses désobéissances. Car le Setter anglais ne possède qu'un seul défaut, mais qui rebute plus d'un chasseur : son inconstance. Il a les caprices d'une star. Avec un tel chien, le chasseur ne possède pas un auxiliaire, c'est lui qui est l'auxiliaire de son diable de chien!

#### *b. Le setter irlandais*

Employé presque essentiellement pour la recherche de la bécassine dans son pays d'origine, il y excelle particulièrement. Ces « diables de rouges », comme les appellent nos amis irlandais, n'ont pas fini de nous surprendre. Tout bécassinier amoureux du chien d'arrêt doit l'avoir vu au moins une fois évoluer sur les « bugs », avec son allure caractéristique : cou tendu, roulant des épaules et n'ayant comme seul pôle d'attraction que cet oiseau qui gicle vers le ciel.

Le Setter irlandais existait sans doute depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Irlande, mais c'est au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il commença à faire parler de lui. À l'origine, sa robe pouvait être de deux couleurs : roux et blanc tacheté de roux.



Setter irlandais au rapport ; Photo : D. & S. Simon

Les chasseurs irlandais modelèrent un chien en fonction des contraintes qu'ils rencontraient sur leur île. Ils devaient faire face à un terrain dur, souvent montagneux, parfois marécageux. Le gibier était rare, mais aussi très varié (grouses, bécasses, faisans, bécassines, canards). Le Setter irlandais fut donc conçu avant tout pour être un chien très endurant et persévérant, capable de chasser une journée entière sans voir de gibier. Ces deux traits de caractère sont toujours valables aujourd'hui. Ce chien était aussi plus polyvalent que ses cousins britanniques.

Mais très vite, malheureusement, il devint la coqueluche des non-chasseurs, qui appréciaient l'élégance de sa robe flatteuse et son port de tête royal. De fait, la sélection porta rapidement sur les critères esthétiques.

On distingua alors sur les îles Britanniques deux races bien différentes. L'une, grande et dotée d'une superbe robe, privilégiait la beauté. L'autre, sélectionnée à partir des qualités de travail, était plus petite mais plus équilibrée. Son usage était confidentiel. Cette distinction, très préjudiciable à la race, se fit dans tous les pays, y compris en France. De là naquirent des Setters hypernerveux, aux qualités de chasse médiocres et à l'équilibre psychique douteux. Les chasseurs s'en aperçurent bien vite et firent à cette race une réputation désastreuse.

Pourtant, des éleveurs continuaient à travailler dans l'objectif d'obtenir un pur chien de chasse. Ils réussirent à maintenir les qualités premières du « diable rouge » et furent bientôt

rejoint, en France, par le club de la race. Celui-ci engagea résolument une politique de restauration afin que ce Setter remplisse son tout premier rôle, celui de la chasse.



Setter irlandais à l'affût dans un champ ; Photo : D. & S. Simon

Il faut aussi citer le travail d'éleveurs exceptionnels tel John Nash, disparu en 1990, qui porta les Setters rouges sur les plus hautes marches des podiums des field-trials. Nash exporta de nombreux chiens dans toute l'Europe et contribua beaucoup à la restauration du Setter irlandais de chasse.

Aujourd'hui, en France, il existe plusieurs lignées de Setter irlandais qui donnent, en général, de très bons chasseurs. D'un gabarit raisonnable, ces chiens ont un style de chasse magnifique. Si certains bécassiers leur reprochent la couleur de leur robe qui les rend presque invisibles en sous-bois, les Setters irlandais peuvent se montrer meurtriers dans la plupart des chasses de petit gibier naturel. Leur amplitude de quête est équivalente à celle du Setter anglais.

En France, les Setters irlandais de chasse sont encore peu nombreux malgré les efforts déployés par le club. Les Setters d'exposition, bien différents morphologiquement, sont beaucoup plus présents. Le chasseur désireux d'acquérir l'un de ces chiens devra donc être très vigilant sur le choix de l'élevage. Le mieux est d'opter pour un élevage faisant la preuve de résultats réguliers en field-trials de printemps et non simplement un champion tant il est vrai qu'une exception est toujours possible. Il existe aussi des dresseurs qui connaissent bien cette race et peuvent utilement conseiller un chasseur désireux de s'adjoindre les services d'un Setter irlandais [44, 63, 79].

### *c. Le setter gordon*

Paré d'une brillante robe noir de jais relevée par des taches couleur feu aux contours bien dessinés, le setter gordon a fière allure. Chien très polyvalent, il peut se révéler excellent sur la bécassine, pour peu qu'on le spécialise. Son rôle au marais reste, malgré tout, dans la majeure

partie des cas, celui de chien à tout faire. Il peut sans problème débusquer le canard dans les roselières, mais également rendre de grands services à la passée ou à la volée comme retriever. Ce chien étant calme et docile, son dressage ne présente pas de difficulté. Animal fier, il boudera des ordres trop brutaux, mais écoutera un maître ferme et volontaire. D'un naturel obéissant, il s'éduque aisément comme chien de compagnie.



Setter Gordon au rapport ; Photo : D. & S. Simon

Le Setter Gordon est issu de la sélection menée par le duc de Gordon dans son château d'Écosse. C'est pour cette raison que ce chien est parfois aussi dénommé Setter écossais. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Gordon, chasseur impénitent, remarqua que les Setters anglais, à l'exception des sujets de grande taille, n'étaient pas parfaitement adaptés à la chasse des grouses dans les difficiles *moors* (vastes zones rocailleuses des landes écossaises) où le terrain et le climat étaient bien souvent trop durs pour eux. Il choisit donc de croiser ces derniers à des chiens de berger de la région, qui avaient souvent une robe noire. Voilà pourquoi les Setters Gordon furent longtemps noir, feu et blanc. Mais cela explique surtout leur endurance et leur rusticité.

Le Setter Gordon est le plus lourd des chiens britanniques. Son style de chasse est assez différent des autres races anglo-saxonnes, ce qui fait dire à certains que c'est le chien le plus continental des Anglais. De fait, le Gordon chasse moins vite que le Setter anglais ou irlandais. Il alterne le trot et le galop, à la manière de nombreux chiens continentaux. Méthodique, il ratisse le terrain en restant toujours au contact de son maître. Là où les autres Setters font preuve de fougue et de passion, le Gordon montre de la prudence et de la mesure. Mais son endurance est à toute

épreuve. Ses caractéristiques en font un auxiliaire parfait pour la chasse à la bécasse, et ce malgré sa robe noir et feu qui le rend difficilement visible dans les sous-bois sombres.



Setter Gordon à l'arrêt ; Photo : D. & S. Simon

Si le Setter Gordon a de nombreuses qualités, il n'a jamais rencontré auprès des chasseurs français un vif succès. Ce manque d'intérêt est peut-être dû à son absence de style. Il est beaucoup moins spectaculaire dans l'action que les autres chiens britanniques. Dans une moindre mesure, il faut reconnaître aussi que le Setter Gordon souffre des mêmes maux que le Setter irlandais : une part non négligeable de l'élevage se consacre uniquement aux expositions et néglige les qualités de travail.

Pourtant, si le Gordon ne possède pas le brio des Setters irlandais ou anglais, c'est néanmoins un chien de qualité. Il chasse comme un chien britannique, c'est-à-dire loin de son maître. Il n'est donc pas à conseiller à ceux qui chassent en groupe le gibier d'élevage [25, 44, 63].

#### ***IV. Les autres chiens anglais : Les spaniels***

Bénéficiant d'une réputation moins flatteuse que les chiens d'arrêt et les retrievers dans le domaine de la chasse de la sauvagine, les spaniels y sont pourtant particulièrement indiqués. Petits, très efficaces et polyvalents, ils possèdent tout ou partie des qualités que recherchent les chasseurs à l'heure actuelle. Très « meurtriers » quand ils sont bien conduits, ils permettent souvent d'éviter de rentrer bredouille.

Tous les spaniels sont des broussailleurs, c'est-à-dire qu'ils bourrent le gibier pour l'expulser de sa remise; quand ils sont parfaitement dressés, ils respectent l'envol, ce qui permet au chasseur de tirer, sans risque pour le chien. Ils rapportent tout à fait naturellement, dans la plupart des cas, que ce soit à terre ou à l'eau. Les spaniels montrent une quête plus réduite et gardent un contact permanent avec leur conducteur. Tous deux forment une véritable équipe, où chacun remplit son rôle. Le spaniel maintient une quête aussi large que possible, sans toutefois dépasser la portée de fusil, tandis que le chasseur porte une grande attention au travail de son chien, afin d'être prêt à faire feu. Le regard surpris et réprobateur d'un spaniel lors d'un « loupé » donne presque envie de s'excuser auprès de lui.

On l'aura compris, chasser avec un spaniel est un exercice qui demande une grande attention de la part du chasseur, qui devra interpréter tous les changements d'allure et de comportement de son chien, le frétillement de sa queue en particulier [25, 44, 62, 63].

#### A. L'english cocker spaniel



English Cocker Spaniel au rapport avec une bécasse ; Photo : D. & S. Simon

Les spaniels, avec plus de 4 500 naissances par an, représentent un large tiers des chiens du huitième groupe; ils se décomposent en huit variétés, la plus connue étant l'english cocker spaniel. Ce petit chien mobile, gai et vigoureux est très médiatique. Vedette de films et de dessins animés, il n'en reste pas moins un auxiliaire parfait pour la chasse. Cet aristocrate est un véritable athlète, doté d'une grande puissance. Sa petite taille, la grande diversité des couleurs de sa robe, son pelage soyeux, l'harmonie de ses lignes, son caractère enjoué, son courage à débusquer le gibier dans les endroits les plus inextricables expliquent sa faveur tant comme chien de chasse que comme animal de compagnie.

Un cocker a besoin de vivre en famille pour s'épanouir et devenir un complice à la chasse. Sa réputation de chien au caractère acariâtre et mordeur n'est pas fondée, en tout cas dans les lignées de travail où les individus sont sélectionnés sur des caractères très équilibrés. A la chasse, il se montre très actif, et sa petite taille lui permet de se faufiler sous les couverts les plus épais. Il excelle sur la bécasse et le lapin, mais aussi sur le canard et toute la sauvagine, qu'il rapporte avec grand plaisir, à terre comme à l'eau [25, 44, 47, 63].

## B. L'english springer spaniel

C'est le plus grand des spaniels de terre, avec environ 50 cm au garrot (gabarit de l'épagneul breton). Sa jolie tête à l'expression douce, vive, gaie et attentive, ses pattes et ses oreilles frangées, sa belle robe au poil souple, blanc et marron ou blanc et noir, avec quelquefois des marques feu, son entretien facile, son fouet écourté lui conservent l'apparence d'un « vrai » chien, ni trop sophistiqué ni trop rustique.



English Springer Spaniel au rapport ; Photo : D. & S. Simon

Moins connu que son cousin le Cocker, le Springer est mieux représenté sur les terrains de chasse. C'est le chien de chasse le plus répandu chez les chasseurs britanniques. Il règne en maître sur les battues de grouses dans les highlands, domine les battues de faisans en Angleterre et accompagne presque tous les guides de chasse (les *guillies*) en Irlande pour chasser la bécasse et le gibier d'eau. Bref, c'est le chien de chasse britannique par excellence. Si ses origines remontent au Moyen Âge, sa présence en France est relativement récente, puisque les premiers Springers n'y sont apparus qu'après la Première Guerre mondiale.

Malgré ses capacités, le Springer est peu utilisé en France. Chasseur exceptionnel, il n'a pas le côté « chien de salon » du Cocker. Peu de Springers sont détenus par des non-chasseurs. Il faut dire que ce chien un peu vif n'est pas à conseiller à tout le monde. Il chasse de manière très active

bondissant littéralement dans la végétation la plus dense. C'est sans doute de là que vient son nom de Springer, qui signifie « jaillir » en anglais.

Toujours proche de son maître, le Springer fait preuve d'un grand courage pour débusquer des ronciers faisans, lapins ou bécasses. Dans ces situations, les chiens d'arrêt montrent toujours leurs limites et n'osent guère s'aventurer dans une végétation trop dense. Quand ils se montrent un peu plus audacieux, ils sont rapidement bloqués par une émanation qui les statufie dans un bel arrêt. Le gibier, lui, contrairement aux perdrix en plaine, va mettre cet arrêt à profit. Analysant parfaitement la situation, le faisan ou le lapin va piéter, partir tout doucement à patte, alors que le chien d'arrêt va perdre du temps dans un coulé fastidieux. L'issue est presque toujours la même : le gibier parvient à se dérober sans mal.



Couple d'English Springer Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Le Springer, lui, affole le gibier. Il est partout à la fois, devant, derrière, sur les côtés... Le gibier, ne parvenant pas à localiser le danger, panique et s'envole rapidement. Le chien peut aussi remonter d'autorité l'émanation pour arriver littéralement sur le gibier, déclenchant sa fuite et rendant par là même le tir possible, car tout ce travail se fait à proximité du chasseur. Une efficacité donc redoutable, qui fait dire à certains bécassiers que l'utilisation d'un Springer peut être déloyale, car trop meurtrière entre les mains d'un chasseur peu scrupuleux.

Comme tous les spaniels, le Springer est bien adapté aux conditions modernes de chasse en groupe du petit gibier. Il convient très bien à la chasse qui se pratique actuellement en Sologne. De

plus, ce chien très précoce se dresse facilement, ce qui ne veut pas dire que tout dressage soit superflu. En France, l'expansion de la race a sans doute été freinée par l'existence d'une population de Springers qui a longtemps été de qualité moyenne. Ces chiens étaient souvent durs de caractère, voire incontrôlables. Heureusement, ce problème est actuellement en passe de disparaître, surtout parmi les chiens issus d'élevages français où les géniteurs ont généralement été achetés à des guides de chasse irlandais ou britanniques. Enfin, le Springer possède un avantage certain sur les autres spaniels : la plupart des élevages produisent des chiens pour la chasse et non pour la compagnie [44, 62, 63, 86].

## C. Les autres Spaniels

### 1. L'American Cocker Spaniel

*L'american cocker spaniel*, petit chien doué pour la chasse, reste très peu utilisé; les 700 naissances annuelles fournissent pratiquement toutes des animaux de compagnie. Certains sujets, toutefois, passent le TAN (Test d'aptitudes naturelles) avec succès. Mais l'ampleur de leur toison ne leur permet pas de se livrer avec aisance à la pratique de la chasse.

Le Cocker est un chien si sympathique qu'il a servi de modèle à un dessinateur de talent pour la création de la bande dessinée *Boule et Bill*. Mais il ne faut pas oublier que le Cocker est avant tout un chien de chasse. Si on le considère surtout comme un chien de compagnie, c'est sans doute parce qu'il a été l'objet dans les années 1960 d'un formidable succès populaire, à l'image de ce que connaît le Labrador aujourd'hui.



American Cocker Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Tout le monde désirait alors un Cocker, et surtout la variété dite Golden, de couleur beige plus ou moins foncé. La production de chiots, sans aucun souci de sélection, devint vite importante, et la race perdit rapidement ses qualités de chasse. Le Cocker occupa alors quasi exclusivement les sofas des salons et se fit une réputation peu enviable. On lui reprochait son mauvais caractère et son agressivité croissante avec l'âge. Soyons franc, cette réputation était fondée. Puis d'autres races séduisirent à leur tour le grand public et connurent les méfaits de la mode, reléguant le Cocker dans l'oubli, tout du moins dans son rôle de chien de compagnie. Des éleveurs, soutenus par un club de race dynamique, reprirent le long et difficile travail de sélection pour ramener le Cocker sur les terrains de chasse.

Un travail d'autant plus difficile qu'entre-temps le lapin avait disparu, victime de la myxomatose. Avant l'introduction de cette terrible maladie, de nombreux chasseurs français utilisaient le Cocker, considéré comme un redoutable lapinier. Mais la disparition du lapin enleva au Cocker son principal gibier. Les « restaurateurs » de la race tentèrent donc d'en faire un chien polyvalent pour l'adapter à l'évolution de la chasse en France. Pari en partie tenu.



American Cocker Spaniel à l'eau ; Photo : D. & S. Simon

Le Cocker est un chien très actif sur le terrain. Il fait preuve d'une quête grouillante et donne ainsi l'impression de ne négliger aucun pouce de terrain. Théoriquement, il ne s'éloigne jamais de son maître et chasse toujours sous le fusil. Le Cocker est d'ordinaire un bon retriever, et n'hésite pas à rapporter des pièces de gibier importantes, telles que le faisan ou le lièvre. En fait, il

faut reconnaître que la vue d'un Cocker moyennement mis sur le terrain évoque parfois un chien courant. Doté d'un fort caractère, ce chien supporte difficilement l'autorité aveugle et son dressage se révèle un peu délicat. Mais une fois le dressage réussi, il se transforme en un formidable auxiliaire, qui sait tour à tour lever faisans, lapins et bécasses, qui n'hésite pas à nager pour aller chercher un canard et qui sait même, à l'occasion, donner un coup de gueule pour prévenir le chasseur du départ imminent d'un gibier.

Trop de chasseurs rechignent à s'adjoindre les services d'un Cocker sous prétexte qu'ils ne veulent pas aller à la chasse avec un « chienchien à sa mémère ». C'est un tort, car le Cocker est parfaitement adapté à la chasse en groupe de divers gibiers sur de petits territoires. Toutefois, l'achat d'un chiot nécessite une étude minutieuse des origines, car les lignées produisant de bons chiens de chasse sont rares [44, 47, 63, 86].

## 2. Le Welsh Springer Spaniel

Bien que bâti pour la chasse, l'élégant *Welsh Springer Spaniel* est fort peu représenté en France. De taille un peu inférieure à celle du springer, il montre beaucoup de légèreté dans ses allures et une grande efficacité sur le terrain.



Welsh Springer Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Le Springer anglais (*English Springer*) possède un proche cousin : le Springer gallois (*Welsh Springer*). Longtemps, ces deux chiens ne firent qu'un, et il faut attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle pour que la distinction des deux races soit clairement établie. Aujourd'hui, il ne s'agit plus du tout des mêmes chiens. Leur robe diffère grandement, puisque le Gallois est toujours blanc et roux

alors que l'Anglais est marron et blanc ou noir et blanc (des marques feu sont toutefois tolérées pour les deux races). Le Springer gallois est plus léger que son cousin. Ces deux chiens n'ont pas le même style de chasse ni le même caractère. Comme son nom l'indique, le Gallois est originaire d'une région où les habitants ne sont pas réellement réputés pour leur souplesse de caractère, bien au contraire! À leur image, le Welsh fait parfois preuve d'un certain entêtement. Il se montre plus à l'aise dans l'eau que son cousin anglais. Il est aussi sans doute un peu plus résistant, mais moins enclin à broussailler. Malgré ces petites différences, les deux chiens sont aussi efficaces, chacun à leur façon. Malheureusement, il existe peu de Welsh Springers, ce qui limite la possibilité d'une sélection sérieuse sur des critères de travail [25, 44].

### 3. Le Clumber Spaniel

Le *Clumber Spaniel*, chien costaud, très calme, puissant et tenace, adopte dans sa quête une « allure de sénateur ». Il n'en fait pas moins un travail de chasseur réfléchi et efficace. Une quinzaine de naissances seulement sont enregistrées par an en France.

Ce chien est très peu répandu, aussi bien en France que dans son pays d'origine. Il posséderait des souches françaises : au XVIII<sup>e</sup> siècle, le duc de Noailles en aurait offert un couple au duc de Newcastle résidant alors dans un château dénommé Clumber Park.



Clumber Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Le Clumber, qui atteint un poids de 35 kg pour les mâles, est le plus imposant des spaniels. Son corps puissant et massif dégage une impression de force, pour ne pas dire de lourdeur. Sa robe est presque toujours blanche - seules quelques taches citron ou orange sur la tête sont acceptées.

Résultat de cette morphologie : le rythme de chasse de ce spaniel est loin de ressembler à celui du bondissant Springer. C'est plutôt un chien appliqué et besogneux. On pourrait le comparer

à un bulldozer, qui ne va pas très vite mais que rien n'arrête. Les chasseurs anglais l'utilisaient la plupart du temps en meute, lors des battues au faisan, pour déloger le gibier rassemblé dans des massifs impénétrables [25, 44, 63].

Le Clumber Spaniel possède un caractère à l'image de son physique. C'est un chien calme, mais opiniâtre. S'il résiste aux ordres de son maître, c'est plutôt par inertie que par effronterie. Son dressage est donc une tâche délicate qui demande beaucoup de patience. Il est nécessaire de lui donner de bonnes raisons pour effectuer un travail et d'éviter de lui imposer une discipline trop stricte.

Il est très difficile aujourd'hui de trouver un Clumber de qualité, même en Angleterre, car le nombre de sujets est exceptionnellement faible et, parmi eux, la majorité ne chasse pas. Il faut donc bien réfléchir avant de se décider pour cette « pièce de musée » [63].

#### 4. Le Field spaniel et le Sussex spaniel

Citons également deux autres variétés, le *Field Spaniel* et le *Sussex Spaniel*, qui sont fort peu utilisées à la chasse en France.

Entre le Springer et le Cocker, on trouve le Field Spaniel dont la taille est intermédiaire. Chien puissant, il ne possède pas pour autant la lourdeur du Clumber Spaniel. Sa robe est presque toujours unie, foie, noire ou rouanne, mais elle peut parfois être bicolore sur fond blanc. Les petites marques feu sont tolérées. D'allure fière et élégante, le Field Spaniel chasse de façon appliquée et méthodique, toujours en silence et en contact avec son maître. Son nez est peut-être un peu faible, comparé à celui des autres spaniels. Mais il fait preuve d'une grande résistance, un peu à l'image du Welsh Springer.



Field Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Le Field Spaniel a sans doute souffert de la concurrence du Cocker et du Springer, ce qui a toujours maintenu ses effectifs à un niveau très bas. En France, les naissances ne dépassent jamais une dizaine de chiots par an, chiffre assurément insuffisant pour permettre une sélection rigoureuse des géniteurs à partir des qualités de travail. Il s'agit donc, comme pour beaucoup d'autres chiens, d'une race confidentielle à aborder avec la plus grande circonspection. Ses effectifs plus élevés dans son pays d'origine autorisent une importation judicieuse.

Considéré comme le plus ancien des membres de la famille des spaniels, le *Sussex Spaniel* est aussi, et de loin, le plus rare. Tout en le dotant d'une morphologie suffisamment puissante pour débusquer le gibier des sous-bois les plus touffus et d'une rapidité limitée destinée à faciliter la chasse, son concepteur voulait pouvoir le situer et le suivre aisément. Il a donc voulu que son chien donne de la voix, ce qui constitue sa grande originalité. Le sussex spaniel, au regard tendre, mélancolique et expressif à la fois, représente pour un chasseur polyvalent une possibilité intéressante. Ceux qui désirent un broussailleur gentil, sérieux, fidèle et courageux peuvent faire confiance à ce compagnon leveur de gibier, mais aussi retriever en plaine, au bois et à l'eau. Énergique à la chasse et résistant à la fatigue, ce spaniel n'a de cesse de faire plaisir à son maître et ami, qu'il caresse du regard.



Couple de Sussex Spaniel ; Photo : D. & S. Simon

Le Sussex Spaniel est une race relativement méconnue des chasseurs. Il ressemble un peu au Clumber, mais sa taille est plus petite et sa corpulence plus légère. De tempérament calme, il a surtout été créé pour seconder efficacement les chasseurs d'un certain âge. Sa robe est toujours

brune sans aucune variation possible. Chien opiniâtre, il chasse avec méthode. Sa voix est sa plus grande particularité. Il s'en sert plus que tous les autres spaniels, ce qui faisait d'ailleurs sa réputation au début du siècle. On le disait capable de moduler ses cris selon le gibier levé, ce qui permettait à un chasseur averti de savoir quel gibier il allait tirer.

À notre connaissance, il n'existe que quelques sujets en France, et l'on ne compte plus de naissances. Dans son pays d'origine, la race connaît une régression alarmante. Il y a fort à parier qu'elle s'éteindra avec l'arrivée de ce nouveau millénaire [25, 44, 52, 63].

### 5. L'Irish Water Spaniel

*L'Irish Water Spaniel*, s'il fait partie de la même famille, est totalement différent des autres spaniels. Il se démarque par sa grande taille et sa robe très bouclée, son port de fouet et sa démarche caractéristique. Si ses origines et sa sélection l'amènent directement au travail au marais, il peut évoluer avec tout autant d'aisance à la chasse sur terre. Cet épagneul d'eau irlandais solidement bâti possède un poil épais d'une texture particulière, qui lui assure une très grande protection contre le froid et les égratignures. Employé au départ comme retriever en eaux profondes et au marais, en raison de ses espaces interdigitaux fortement palmés, ce chien est également utilisé aujourd'hui comme broussailleur. Il développe une quête grouillante typique du spaniel et fait preuve d'une résistance peu commune. Lorsque l'irish water spaniel chasse, il ne fait pas semblant...



L'Irish Water Spaniel est un chien volontaire ; Photo : D. & S. Simon

L'Irish Water Spaniel est sans doute le chien le plus adapté à la chasse du gibier d'eau. Que l'on en juge plutôt. Commune à toutes les races de chiens d'eau du siècle dernier, sa toison, faite de

poils bouclés et huileux, le protège des rigueurs du climat et de l'eau glacée. Sa queue présente la particularité de ne pas être couverte de poils bouclés comme le reste du corps, mais de poils courts et drus, ce qui lui donne l'apparence d'une queue de rat. Du reste, il s'en sert comme d'un gouvernail, à la façon d'un ragondin ou d'un rat musqué. On peut noter que le même type de poil recouvre les joues et le chanfrein. Ses doigts sont munis d'une membrane particulièrement développée, qui joue le rôle de palme. Ses yeux, très écartés, sont disposés en oblique, ce qui lui permet de les garder ouverts par forte pluie ou lorsqu'il nage face au courant. De bonne taille, il peut se déplacer avec une grande facilité dans n'importe quel marais encombré ou vaseux. C'est d'ailleurs le plus grand des spaniels.

L'Irish Water Spaniel, chasseur au tempérament actif et dynamique, n'est pas simplement un retriever, c'est aussi un chien à la quête grouillante et rapide qui lève les sarcelles et autres rallidés cachés dans la végétation aquatique. C'est un chien d'eau apparemment très adapté, mais qui rencontre de grandes difficultés à maintenir ses effectifs.



Irish Water Spaniel ; Photo : Brem

En France, on ne compte que quelques dizaines de sujets, issus pour la plupart d'un seul élevage, installé en Seine-maritime, qui a bien du mal à trouver des géniteurs présentant de réelles qualités de chasse. Ce problème est d'autant plus aigu que l'Irish Water Spaniel est une race en voie d'extinction dans son Irlande natale. Si les chasseurs se sont si peu intéressés à lui, c'est que sa robe brune demande beaucoup d'entretien. Mais, d'une manière générale, les chasseurs européens se sont complètement détournés des chiens d'eau frisés. Enfin, il faut bien reconnaître que ce chien a un caractère très irlandais, autrement dit un « sacré » caractère, qui le rend difficile à maîtriser.

Pour conclure ce tour d'horizon des spaniels, disons que la polyvalence de ces chiens sera très appréciée au marais où ils sauront, indifféremment, battre la roselière pour lever canards, râles

et poules d'eau, rechercher avec opiniâtreté un oiseau désailé et servir de retriever le soir à la passée ou le matin à la volée. Leur propriétaire pourra en outre, sur le chemin du retour, tirer deux ou trois lapins, qu'ils rapporteront sans difficulté, puisque c'est une activité dans laquelle ils excellent, leur amour pour le poil étant immodéré [25, 44, 62, 63, 86].

Il est à ajouter l'utilisation possible de chiens non spécifiques à la chasse au gibier d'eau mais cependant connus pour leurs qualités de broussailleurs. Ainsi des chiens comme les Parson Jack Russell ou les Jagd Terrier peuvent se révéler d'excellents compagnons lors de la chasse à la sauvagine, ce sont de très bons broussailleurs, pouvant également retrouver un désailé voire même servir de Retriever.

## V. *L'éducation des chiens à la chasse du gibier d'eau*

L'éducation d'un chien de chasse est la même en ce qui concerne l'éducation de base. Le modèle donné par les retrievers est généralisable aux autres races détaillées précédemment. Les modalités des concours restent relativement semblables [31, 76, 85]. Seules s'ajoutent des épreuves sur terre pour les autres races que les retrievers... [35].

### A. Education des retrievers

Ces chiens s'éduquent comme n'importe quel autre chien, avec calme, logique, bon sens... et patience. La spécialisation pour la chasse viendra plus tard. Cette première éducation repose sur l'obtention d'une confiance totale et réciproque entre le maître et le chien [35, 36].

#### 1. *Nourriture et éducation*

Afin d'établir ces relations de confiance, le moyen le plus simple passe par la nourriture, car c'est un réflexe instinctif. Il faut faire comprendre au chiot que l'on est le dispensateur de tous les bonheurs. Il convient ainsi de gérer son caractère dominant en le persuadant que l'on est le seul avec qui il doit partager son bien. Il doit par conséquent accepter qu'on lui retire sa nourriture lorsqu'il mange sans manifester d'exaspération (grognement...) à condition d'utiliser le même mot à chaque fois, à noter que cet exercice peut être renouvelé avec ses jouets [36].

#### 2. *Devenir chef de meute*

Les mots employés, associés aux ordres, ne doivent jamais changer, le ton de la voix influence beaucoup également, il permet également de sécuriser l'animal dans certaines

circonstances. Il faut l'habituer à partager et casser, en douceur, son instinct de possession. Cette étape est capitale pour gagner sa confiance. De proche en proche, le maître devient le chef mais aussi la providence du chien, puisqu'il représente celui par qui arrive tout ce qui est agréable (nourriture, caresses, jeux, promenades). Ainsi, le priver de cela constitue pour lui la pire des punitions, bien pire que si l'on élève la voix [36].

### 3. L'éducation de base

Le rapport de force étant établi, on peut passer à des ordres plus précis comme le rappel, le « assis », la sagesse... Il est essentiel de ne pas précipiter l'apprentissage en lui apprenant les ordres les uns après les autres. La technique est toujours la même : annoncer son nom suivi de l'ordre, accompagné par un geste qui doivent toujours être les mêmes. En effet le changement perturbe l'animal, la confusion pouvant lui faire perdre sa confiance. Les séances doivent être courtes, il ne faut surtout jamais rester sur un échec et ne jamais être avare sur les compliments [36].

### 4. Premiers rapports

Ces premières étapes passées on peut enchaîner par le rapport, ce qui n'est pas trop difficile si le chien provient d'une bonne maison, puisque cet esprit de rapport est souvent inné. On commence avec un jouet, à faible distance, puis on peut passer à un apportable. Pour l'habituer insensiblement au contact et à l'odeur, une aile de faisan est idéale comme premier apportable si on le destine à la chasse. Il faut lui faire rapporter des objets de taille, de consistance et de poids variables (clés, œuf cru...) qui ne sont pas forcément évidents à transporter et à garder intacts [36].



Le chien doit donner facilement ; Photo : D. & S. Simon

## 5. Perfectionnements

On lui inculque alors des techniques de recherches différentes lui permettant d'améliorer son marking avec les rapports lancés et son olfaction grâce aux rapports cachés. Il ne faut d'ailleurs pas hésiter à cacher les *dummies* et autres apportables dans des endroits et des conditions originaux (la nuit, en hauteur...) pour ne pas banaliser la recherche. Le chien doit également comprendre que tout ce qui part n'est pas forcément un rapport pour lui, il faut ainsi de temps en temps lancer, commander *pas bouger!* aller soi-même chercher l'apportable. Sans cela le chien risque de vite devenir odieux lors de la chasse [36].

## 6. Les coups de fusil

Avant de pratiquer les exercices avec les lanceurs à cartouche, il faut s'assurer que le chien n'a pas la crainte des coups de feu. Le meilleur moyen pour l'habituer est de l'emmener à un ball-trap. Il faut partir d'assez loin avec le chien, puis se rapprocher progressivement du lieu d'origine des détonations en surveillant les réactions de l'animal, en lui parlant gaiement avec quelques ordres très simples. Si l'animal manifeste une crainte violente, il est fort probable que cela ne soit rédhibitoire, voire héréditaire selon de nombreux professionnels [36].



Le chien doit être très attentif pour savoir où tombe le « dummy » ; Photo : D. & S. Simon

## 7. La mémoire

Il faut être très vigilant pour lui faire travailler la mémoire afin qu'il rapporte dans l'ordre plusieurs apportables les uns après les autres. C'est à ce stade que le conducteur doit avoir le plus de patience et de prudence. En effet, si le chien ne comprend pas tout de suite ce que l'on attend de

lui, l'animal risque d'arriver à saturation et il peut alors *blinker*, c'est à dire refuser tout ordre qu'on lui donne [36].

#### 8. Rapports plus complexes

Il faudra également lui apprendre à sauter des obstacles sur ordre sans lâcher l'apportable. Ceci se fera de manière progressive en accompagnant le chien au début puis en le laissant de plus en plus seul.

Le rapport à l'eau semble être le plus facile car ces chiens aiment l'eau. Cependant il faudra inculquer au chien de ne pas lâcher l'apportable à la sortie de l'eau, ceci étant aisé si l'on empêche le chien de s'ébrouer pas automatiquement à la sortie de l'eau. Il convient également d'empêcher le chien de plonger avec trop d'enthousiasme depuis la berge, en effet cela peut être dangereux pour l'animal s'il y a des souches ou d'autres détritiques immergés sur lesquels le chien peut éventuellement se blesser. Une autre contrainte à ces plongeurs bruyants est de provoquer la fuite ou la plongée du gibier blessé recherché. On préférera ainsi une entrée à l'eau décidée mais silencieuse.



Labrador au rapport ; Photo : JM.Wurtz

Lors d'une recherche, le chien doit sentir le regard du conducteur sur lui sans quoi, lors de l'éducation supérieure en recherche en aveugle, si le chien se retourne pour une information et que le maître ne le regarde pas à ce moment, il casse alors le fil ténu qui le relie au chien [36].

## 9. Principes du dressage

Il existe de nombreux traités de dressage parfois anciens, mais les méthodes se sont modernisées avec les *lance-dummies* et les carabines lance-apportables, cependant la psychologie canine n'a pas évolué et les principes de base restent donc les mêmes :

- Principe n°1 : capter la confiance du chiot
- Principe n°2 : rester cohérent dans ses ordres
- Principe n°3 : ruser pour tourner les difficultés
- Principe n°4 : ne jamais changer de vocabulaire
- Principe n°5 : alterner réprimandes et caresses à bon escient
- Principe n°6 : progresser lentement pour être certain que tout est compris et garder la confiance
- Principe n°7 : tout travail doit s'effectuer avec plaisir
- Principe n°8 : pas de dressage brutal
- Principe n°9 : ne pas demander plus qu'il ne peut donner
- Principe n°10 : savoir arrêter à temps pour éviter le blocage

Le principe est de comprendre au maximum la psychologie canine : comprendre le « parler chien » est très important pour être un bon dresseur [6, 35, 36].

## 10. Recours à un professionnel

Si l'on ne se sent pas capable de mener le jeu, il existe d'excellents professionnels même s'il faut se montrer vigilant. Le plus dur étant de maintenir le dressage lorsqu'on récupère le chien. En effet un dressage de plusieurs semaines peut être anéanti en un rien de temps si on ne le fait pas travailler de la même manière, si l'on utilise un vocabulaire, des gestes ou une autorité différents. Un stage de recyclage, un an après, est souvent la conclusion d'un dressage bien conduit [36].

## 11. Psychologie et dressage

Il n'est pas rare de voir, lors des TAN que le chien non-dressé rapporte bien, par jeu, naturellement et se sauve lorsque son propriétaire s'évertue à lui faire donner l'apportable en lui ordonnant et en tirant énergiquement sur le corps du délit. Le conducteur a alors tout faux : il n'a pas éduqué son chien à l'époque où il fallait le faire et il ne faut jamais essayer d'obtenir par la force qu'un retriever obéisse à un ordre quand il ignore sa signification. Il n'aura plus confiance après cela et ce sera long à rétablir, il ne comprendra pas l'attitude punitive de son maître. Si cette

mauvaise expérience est renouvelée il est à craindre que le chien n'aille plus chercher l'objet à rapporter.

Une des particularités des retrievers par rapport aux autres chiens de chasse est qu'ils doivent ignorer le gibier vivant pour se concentrer uniquement sur le rapport du gibier mort ou blessé. Cela constitue une difficulté supplémentaire lors du dressage qui va à l'encontre de l'instinct de tout canidé [36].



Le chien doit se faire plaisir, à l'entraînement comme à la chasse ; Photo : JM. Wurtz

De la même manière, les retrievers sont doué du *will to please* : la volonté de faire plaisir au maître, il permet de rendre le dressage plus facile qu'avec d'autres races. Il peut arriver que certains chiens n'aient pas cette qualité, il faudra un entraînement intensif pour arriver à un résultat acceptable. Cependant son conducteur n'aura pas avec lui cette merveilleuse complicité qui est un vrai bonheur et dont on s'aperçoit par le regard du chien, donnant une « expression joyeuse de connivence ».

Il est également à retenir que la meilleure punition vis à vis du chien reste de l'ignorer. En effet lorsqu'on gronde un chien, on s'occupe de lui, et comme son unique but est de monopoliser notre attention cela l'encourage à recommencer [35, 36].

## B. Les Field Trials pour chiens de chasse

Les field-trials sont les épreuves de travail pour chiens d'arrêt, retrievers et spaniels. Elles sont spécifiques à chaque catégorie de chiens.

Les field-trials destinés aux chiens d'arrêt sont assurément les plus importants par le nombre de participants. Il existe trois grandes épreuves de travail pour les chiens d'arrêt. Les field-trials de printemps sont les plus prestigieux. Dans les grandes plaines céréalières françaises (essentiellement en Beauce), les meilleurs dresseurs professionnels et amateurs viennent confronter la fine fleur des chiens d'arrêt aux perdrix grises. Il s'agit, pour le chien, de trouver en un quart d'heure les couples de perdrix situés sur le terrain qui lui est imparti. Il doit les arrêter et attendre l'arrivée de son conducteur. Celui-ci va lui donner l'ordre de couler vers le gibier, qui ne manquera pas de s'envoler. Le chien doit rester sage à l'envol. Le conducteur tire alors un coup de feu avec un revolver à blanc pour simuler le tir de chasse et rattache son chien. Si la description théorique de cette épreuve paraît simple, il en va tout autrement dans la pratique. Le gibier est difficile et méfiant. Il se trouve sur des blés ras qui lui permettent de voir le danger venir de loin. Les chiens peuvent alors commettre de nombreuses erreurs. Le juge est là pour apprécier la qualité du travail, mais aussi le style inhérent à la race. Bref, cette première épreuve demande aux chiens des qualités hors pair et seuls les meilleurs arrivent à la surmonter avec succès. Les chiens sélectionnés se retrouvent ensuite le soir pour participer à un barrage censé désigner le gagnant du jour. Mais pour prétendre au titre de champion de travail, un chien doit remporter plusieurs autres victoires. Il doit participer notamment à des concours en couple. Là, deux chiens sont mis face à face. Ils doivent réaliser la même épreuve que dans le concours solo décrit plus haut, mais il leur faut, en outre, être meilleurs que leur adversaire. Ils doivent aussi patronner, c'est-à-dire respecter l'arrêt de l'autre chien. Au printemps, les chiens concourent également dans deux disciplines : la quête de chasse - les chiens font des lacets d'une centaine de mètres - et la grande quête -épreuve reine où les chiens font des lacets de 300 mètres! Les Pointers sont les rois incontestés de ces dernières épreuves et seuls les Setters anglais leur font concurrence. Durant ces épreuves, les chiens continentaux ne courent pas avec les chiens anglais.



M. Groh et les juges lors d'un BICP à Langres en Novembre 2004 ; Photo : B. Michaud

Les field-trials GT (gibier tiré) se déroulent en automne, à peu près dans les mêmes conditions que les épreuves précédentes, mais les chiens chassent moins loin. Ils se pratiquent plus souvent sur des faisans posés, oiseaux assurément plus faciles à chasser que ces diables de couples de perdrix sauvages! L'oiseau est tiré à l'envol et le chien doit le rapporter impeccablement. Comme pour les field-trials de printemps, on organise des concours en solo et des concours en couple, mais la grande quête n'est plus pratiquée. Certaines épreuves, qui se déroulent sur bécasses ou bécassines, sont nettement plus difficiles.

Signalons encore les quelques field-trials qui se pratiquent sur le gibier de montagne, très difficiles, eux aussi, du fait de la nature du terrain et de la sauvagerie du gibier, qui n'est d'ailleurs pas tiré.

Les field-trials d'été constituent la dernière catégorie. Ils s'apparentent aux field-trials GT, mais se déroulent le plus souvent sur cailles d'élevage. Ce sont en fait des épreuves d'initiation permettant à ceux qui le désirent de débiter en compétition.

Les field-trials pour spaniels se pratiquent sur le même modèle que les épreuves GT destinées aux chiens d'arrêt. Signalons toutefois que le lapin est ici le gibier roi. Ces épreuves sont très sélectives, car faire jaillir un petit rongeur d'un roncier impénétrable n'est pas à la portée du premier chien venu!

Les field-trials destinés aux retrievers sont plus compliqués du fait de la spécialité de ces chiens. Les retrievers sont placés dans les conditions d'une chasse en battue au faisan. Ils doivent mémoriser les points de chute du gibier et aller le chercher à l'ordre en effectuant un rapport parfait. Soit les conducteurs se servent d'une laisse, et il s'agit alors d'une épreuve « à la française », soit le chien est laissé libre, et le field-trial est alors « à l'anglaise ». Autant dire que la seconde épreuve est bien plus ardue. En outre, le rapport à l'eau est demandé.

Les field-trials sont plus ou moins critiqués à l'heure actuelle. On leur reproche, en particulier, de fabriquer des chiens de concours qui n'ont plus grand rapport avec des chiens de chasse pratique. Nombre de chasseurs affirment aussi qu'il est impossible de chasser avec un champion. Ces critiques sont pour la plupart sans fondement, car les chiens qui gagnent les épreuves de travail sont presque toujours d'excellents chiens de chasse. Les field-trials sont en général extrêmement sélectifs et les titres très rarement usurpés. N'oublions pas que ces concours ont pour but d'élire des champions reproducteurs, susceptibles d'engendrer des chiens de chasse de tout premier ordre [31, 36, 76, 85].

- *Le B.I.C.P.*

Le Brevet international de chasse pratique (B.I.C.P) est une épreuve récente qui s'adresse aux chiens d'arrêt. Il s'agit d'une adaptation des concours allemands où il est demandé aux chiens une multitude de travaux différents censés prouver leur polyvalence. C'est une épreuve gibier tiré à laquelle on adjoint la recherche à l'eau d'un canard blessé. Ce brevet est intéressant pour compléter les field-trials et répond mieux aux besoins des races allemandes [63].

### C. Les Field-Trials pour retriever

Il y a une grande distance entre un bon chien de chasse et un chien de field dont la rareté témoigne sa qualité. Ils ont leurs encenseurs et leurs détracteurs [36].



Labrador tenant un apportable ; Photo : D. & S. Simon

#### 1. Une organisation lourde

Pour tous les clubs de races de chiens de chasses et les sociétés canines régionales, les fields sont des épreuves lourdes à organiser puisque presque toujours déficitaires. En effet il faut du gibier de qualité sous peine de pénaliser les concurrents. Il conviendrait d'avoir 6 à 7 oiseaux par chien inscrit, mais cela demeure impossible compte tenu du prix des engagements et du prix du gibier. Seule la passion permet de réunir amateurs et professionnels de la race et de sélectionner les meilleurs retrievers [36, 85].

## 2. Des règles draconiennes

Avant de débiter il faut connaître les règles de field-trials : elles sont dures et impitoyables et celui qui a réalisé un parcours brillant peut être éliminé *in fine*, pour une seule faute. Les épreuves de travail ayant pour finalité de sélectionner les meilleurs non pour la gloire, mais pour la reproduction et l'amélioration de la race... il y a forcément peu d'élus [36].

## 3. Epreuves « à la française »

Pour beaucoup d'auteurs, ces épreuves de sélection par le travail ne peuvent être rigoureuses puisqu'organisées pour un trop grand nombre de chiens, la plupart du temps mal préparés même s'ils ont obtenu leur sélection. Cela pose un problème pour les chiens manquant de socialisation, de plus l'affluence ne permet pas de consacrer assez de temps et de chances à chaque concurrent. Les épreuves dites « à la française » (où le port de la laisse est autorisé) ne devraient pas, selon beaucoup de puristes, déboucher sur un titre de champion puisqu'elles concernent des Retrievers dont le dressage est considéré comme inachevé à la différence du travail à l'anglaise. Cela a pour conséquence de retirer de la crédibilité à la sélection et à l'élevage français [36].

## 4. L'exigence des épreuves « à l'anglaise »

A la différence des épreuves à la française où le chien est tenu en laisse pendant la battue, les épreuves classiques sont ouvertes aux chiens parfaitement sages au poste ou à la botte quelques soient les circonstances : c'est le *steadiness*. Le chien respecte le gibier qui court, vole ou tombe, assiste sans réagir au travail d'un autre chien... mais ce calme ne suppose pas de désintérêt, bien au contraire : il doit marquer et mémoriser les oiseaux tombés.



La sagesse et le « marking » sont très importants pour les retrievers ; Photo : JM. Wurtz

Lors d'un concours, si un chien part sans ordre ou désobéit, on appelle cela officiellement une « sortie de main » ou qu'il a *sauté*, dans le jargon, lorsque l'animal ne peut contenir sa fougue. Si le chien saute mais revient immédiatement et à la première injonction, il ne sera pas éliminé mais juste pénalisé.

En fait les épreuves sont sanctionnées par des fautes majeures, des fautes mineures et des fautes éliminatoires, plus une appréciation globale de la prestation.

Pour la suite de l'éducation spécialisée, deux écoles s'affrontent, d'une part ceux qui prétendent que le dressage de haut niveau doit être achevé avant de pratiquer le gibier, et d'autre part, ceux qui affirment qu'à partir de l'obéissance de base est acquise, il faut passionner le chien pour le motiver davantage [36, 85].

### 5. Extraits de règlement pour Field-Trials internationaux

Le but ici n'est pas la publication intégrale des différents règlements, les extraits ont été choisis :

#### **Appréciation du travail :**

Article 17.

a) Idéalement le retriever est attentif, tranquille et calme au poste et ne sollicite nullement l'attention de son conducteur. Il doit marquer et mémoriser très longtemps les points de chute. Envoyé pour rapporter, il devra prouver de la passion dans la recherche, d'initiative, d'un bon nez et d'intelligence de la chasse. Il doit pouvoir travailler dans tout type de terrains et entrer à l'eau sans encouragement. Il travaille avec la volonté de plaire, en bonne intelligence avec son conducteur, sans trop se fier à lui ; ayant retrouvé son gibier, il le rapporte de façon aisée et correcte avec la dent douce ; le gibier doit être correctement remis en main à son conducteur.

b) La dent dure : c'est un des défauts le plus difficile à mettre en évidence pour un juge. Il l'appréciera uniquement au niveau des côtes qui ne doivent pas être fracturées. Ce défaut peut apparaître en vieillissant, et certains chiens ne le font qu'avec certains gibiers.

c) Fautes éliminatoires

- changer de gibier
- contact physique entre le conducteur et son chien
- comportement agressif

- être crédité de 2 *eye wipe* (faute commise par le chien qui n'a pas retrouvé un gibier qu'un autre concurrent aura retrouvé dans des conditions identiques)
- dent dure
- deux fois la même faute majeure
- geindre de manière continuelle ou aboyer
- peur du coup de fusil
- quitter le poste sans retenue ou 2 fois de façon retenue (sauter)
- sortir de la main, poursuivre le gibier ou continuer à chasser avec un gibier en bouche
- refus d'entrer dans l'eau
- refus de rapport d'un gibier retrouvé

Pour être homologué, un concours doit comporter au moins 6 chiens présents à l'épreuve. Un juge est généralement placé entre 2 chiens et le chien à 2 mètres minimum du conducteur, sans aucun moyen de coercition, pas même un collier.

Le règlement français est différent du règlement international, sur de nombreux points qui ne semblent pas pour autant être d'une grande importance quant à la détermination des qualités recherchées chez les chiens [36].

## 6. Les sélectifs

Pour pouvoir accéder aux field-trials, le retriever doit avoir réussi l'épreuve B de sélection, qui comporte un minimum de tests sur apportables lancés à la carabine en terrain couvert et découvert, les 6 concurrents étant placés en ligne. Il y a le travail à l'eau et le rapport en aveugle d'un oiseau mort, placé hors de la vue du chien. Il devra le trouver et l'apporter sous la direction de son conducteur. L'échec à cette épreuve est éliminatoire, mais il n'est pas interdit de recommencer. Ces épreuves peuvent être présentées en laisse ou à l'anglaise [36].

## 7. Le B.I.C.P

Si le niveau des fields trials effraye le conducteur, il existe en France une autre épreuve, un peu moins exigeante, destinée à différents groupes de races et qui a été aménagée en fonction des qualités à privilégier chez les retrievers. C'est le **B**revet **I**nternational de **C**hasse **P**ratique « Terre et Eau ». Cette épreuve peut également être présentée à l'Anglaise, ou en laisse.

Article I :

Ces épreuves doivent être à l'image exacte de la chasse pratique avec mort du gibier ayant comme but de récompenser les meilleurs Retrievers. Pour cette raison, il sera tenu compte de l'attitude du chien en battue, de sa sagesse avant et après le coup de feu, de son *marking*, du rapport en général, et de son comportement pour rendre les services que lui demande le conducteur.

## Article II :

Le BICP peut être couru sur tous terrains et ne sera pas couru obligatoirement à bon vent mais les juges s'efforceront de mettre tous les chiens dans les mêmes conditions et en tiendront compte.

Pour le travail à l'eau derrière canards, il est indispensable de disposer d'un plan d'eau ayant un couvert de joncs d'au moins 3m de large et de 2500m<sup>2</sup> de superficie minimum, avec une profondeur d'eau obligeant le chien à nager.

Ne peuvent y participer que des chiens inscrits au LOF ou à un livre étranger.

En pratique ces épreuves sont complètement artificielles ; elles demandent néanmoins un sérieux entraînement et une réelle expérience de la chasse. En particulier, le pistage en eau profonde d'un canard désailé lâché hors de la vue du chien ne s'improvise pas ! Les récompenses selon barème donnent accès à 3 catégories. Le résultat obtenu permet d'inscrire le chien en classe travail en exposition.

Toutes ces épreuves débouchent sur des titres qui ne peuvent être homologués que si le chien est reconnu indemne de maladies héréditaires par les commissions ad-hoc et si les récompenses sont obtenues dans un certain laps de temps.

Il est indispensable, avant de prendre une décision, d'aller assister à ces épreuves. Elles ne sont en principe pas publiques mais les organisateurs ne refusent généralement si le propriétaire leur explique ses motivations [36].

### 8. Critique de ces concours

Certes un titre de champion dans une compétition est gratifiante et récompense le fruit d'un travail intense, mais il faut faire attention à « l'automatisation » des chiens. Il est bien évident que le chien qui participe à un concours, tout comme celui qui n'y mettra jamais une patte (mais qui chasse régulièrement) doit être aux ordres, mais celui qui, pour revenir plus vite, saute un obstacle si on ne lui a pas commandé est supérieur à celui qui attend pour sauter... Lorsqu'on participe aux chasses de battue de haut vol par exemple, le tireur n'a pas le temps de s'occuper de son chien.

C'est à lui, l'auxiliaire, de se débrouiller pour aller chercher les oiseaux tombés dès la fin de la traque. Cependant ces chasses sont de plus en plus rares.

Il est à noter la différence avec les fields rencontrés outre-Manche, car le niveau est nettement supérieur même si les chiens présentés sont extrêmement différents des nôtres et si le *fair-play* des concurrents n'a d'égal que le brio des tireurs et la compétence des juges [36].

### 9. Les Working-Tests

Pour les propriétaires non passionnés de chasse mais de dressage pour leur retriever, il existe des concours spéciaux, les épreuves de travail qui mettent les concurrents et leurs chiens dans des situations analogues à celles rencontrées lors de la chasse, mais sur apportables. Ces épreuves sont d'un niveau très relevé et nécessitent un chien de qualité. Un peu snobées par le club français, elles rencontrent un grand succès tant en Grande-Bretagne que dans d'autres pays d'Europe.

Selon plusieurs auteurs, elles représentent un sommet au niveau du dressage car le chien n'a même plus l'attrait du gibier pour le stimuler.

Ce type d'épreuve se déroule chaque année en France au *Game-Fair* à Chambord et au *Country Show* à Auteuil. De nouveaux et jeunes dresseurs de l'Association française des dresseurs de chiens de chasse ont bien dynamisé cette association qui, jusque-là, ne s'intéressait pas beaucoup aux Retrievers, mais dans ce cas encore les labradors sont beaucoup plus nombreux que les goldens (sans parler des autres retrievers) [36, 85].

## VI. Sélection des chiens de chasse

Il est relativement évident que sélectionner sur des caractères morphologiques est possible mais beaucoup semblent oublier qu'il est tout aussi important de sélectionner sur les aptitudes au travail.

Le comportement animal dépend de la génétique quantitative, à la différence des caractères qualitatifs régis par les lois de Mendel. Il est ainsi évident de comprendre l'énorme difficulté à établir un semblant de sélection quand l'on sait que tous les caractères quantitatifs peuvent être influencés par le milieu et l'environnement. Si la connaissance de ces données scientifiques est nécessaire à l'éleveur moderne, elle ne le dispense cependant pas d'étudier méthodiquement chacun de ses reproducteurs, de noter ce que chacun aura fait dans sa jeunesse, quels caractères il aura transmis, dans quelles conditions... [52, 62, 63]

Il est fréquent que des éleveurs néophytes, pour économiser des frais de saillies à l'extérieur, fassent l'achat d'un mâle lorsqu'ils possèdent 5 ou 6 femelles... Ceux-là n'ont pas encore compris qu'un même mâle ne peut pas être le choix idéal pour toutes leurs femelles, et que même les meilleurs des élevages ont recours à des étalons autres que les leurs. Comme le dit Michèle de Saint Fuscien : « L'élevage du chien de race est donc une affaire sérieuse et non un hobby de dilettante [...] il faut savoir d'où on vient pour savoir où l'on va » [36].

## **VII. L'avenir des chiens de chasse**

### **A. Les Retrievers : spécialistes ou bon à tout faire ?**



Le Labrador, un chien polyvalent ?

La présence des retrievers en France, relativement ancienne, remonte au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais l'utilisation de ces chiens est restée longtemps très discrète. A l'époque, les propriétaires de retrievers, souvent fortunés, pratiquaient la chasse du petit gibier en battue. On les rencontrait particulièrement en Sologne, en Alsace ou en Ile-de-France. Ils utilisaient leurs chiens de façon très conventionnelle c'est-à-dire uniquement au rapport. Ils chassaient le plus souvent « à l'anglaise », le retriever devant suivre son maître et lui obéir sans laisse. Seuls quelques chasseurs du nord de la France, qui possédaient souvent des chiens britanniques, faisaient exception en pratiquant la chasse à la sauvagine.

Cette situation dura jusqu'à la fin des années 1970, date à laquelle les retrievers, en particulier le Labrador, se répandirent chez les chasseurs et les non-chasseurs de façon impressionnante. Diverses raisons expliquent le succès de ce chien. La présence de labradors aux côtés d'hommes d'état a sans doute contribué à rendre cette race populaire. La télévision y a également participé.

C'est ainsi que les Labradors firent une apparition remarquée sur les terrains de chasse. En effet ces chiens que l'on employait surtout pour la chasse aux faisans en Sologne étaient bien éloignés des descriptions faites dans les livres et les revues spécialisées. Se transformant rapidement en chiens courants, ces « Labradors » ne cherchaient la plupart du temps qu'à faire voler le gibier ou à se battre avec d'autres chiens, quand il ne refusaient pas catégoriquement de se plier à toute forme de discipline. Les prestations de ces chiens étaient à ce point désastreuses que nombre de chasseurs les prirent en grippe et affirmèrent que leurs chiens d'arrêt travaillaient bien mieux qu'eux, ce qui était incontestable. Cette situation déplorable est en fait le résultat d'un très grand malentendu. Les chasseurs ont d'abord commis l'erreur d'être séduits par un chien dont ils ne connaissaient pas véritablement l'utilité. Le Labrador est et restera un chien spécialiste du rapport, et uniquement destiné à cela. Vouloir le faire quêter comme un chien d'arrêt est lourd de conséquences. Il effectue ce travail comme un spaniel très moyen. Sa quête du gibier vivant se fait le nez au sol, alors que seule une tête haute permet au chien de détecter l'émanation d'un gibier à distance. Le Labrador est avant tout fait pour pister un oiseau blessé. De plus, en lui donnant le goût de la chasse du gibier vivant, on risque d'amoindrir grandement ses capacités de retriever. En effet, il y a fort à parier que le chien préférera remonter les traces d'un gibier pour faire voler par rapport au travail au fastidieux travail de la recherche d'un oiseau mort. De plus il n'a pas la méthode ou la rigueur naturelle d'un braque.

Cependant certains chasseurs ont spécialisé leurs retrievers dans la recherche au sang. Il est vrai que ces races ont plusieurs atouts les prédisposant à ce travail : un flair puissant, l'habitude de pister l'animal blessé, ils sont calmes, capables de concentration. De plus un retriever met naturellement le nez au sol. Toutefois cette spécialisation montre rapidement ses limites. Ainsi, que va faire un gentil Golden Retriever face à un sanglier blessé ? Les retrievers ne sont pas assez agressifs pour tenir un ferme, de même un labrador ne sera pas capable, à l'instar de certains chiens de sang, de rattraper un chevreuil blessé, de l'immobiliser et parfois de l'achever. Il vaut mieux réserver ce travail à des races plus adaptées.

Les chasseurs ont commis l'erreur d'acheter des labradors sans se soucier de leurs origines. Or, dès le début, de nombreux élevages ont complètement négligé les qualités de travail pour ne s'occuper que de l'aspect physique de ce chien. Les juges de beauté voulaient des chiens plus lourds et des têtes plus carrées... les éleveurs allèrent jusqu'à faire des « croisements sous le manteau » entre Labradors et Rottweillers ! Certes, quelques éleveurs poursuivirent opiniâtement leur travail de sélection sur des critères sérieux de qualité de travail, sans tenir compte de la demande sans cesse croissante du marché. Mais ils furent rapidement submergés par les moins

scrupuleux. Le résultat ne s'est pas fait attendre : plus de la moitié des labradors sont aujourd'hui inaptes à la chasse.

Actuellement, le club de la race semble vouloir revenir vers une sélection plus rigoureuse en privilégiant les critères de travail, mais le mal est fait. Le Golden connaît aujourd'hui la même dérive, demain ce sera peut être au tour du Flat Coated Retriever... Si l'on désire un chien de chasse bon à tout faire, mieux vaut s'orienter vers les spaniels que vers un Retriever... [6, 36, 63, 75].

## B. L'avenir des chiens d'arrêt

En France, l'utilisation des chiens d'arrêt est très inégale. On assiste à un développement important des chiens de race, ce qui prouve que les chasseurs sont de plus en plus attirés par ce type d'auxiliaire. L'Epagneul breton et le Setter anglais viennent en tête, avec chacun près de cinq mille naissances par an. Ils sont suivis de près par le Pointer, le Braque allemand et le Griffon Korthals. On pourrait en déduire que le chien d'arrêt se porte à merveille. Pourtant, une analyse plus fine permet de s'apercevoir que les conditions dans lesquelles ces chiens chassent se dégradent. Un chien d'arrêt doit pouvoir chasser un gibier difficile sur un territoire relativement vaste, occupé par un ou deux chasseurs. Or ces conditions sont de moins en moins respectées. Les prix des terrains de chasse ont fortement augmenté. Les chasseurs sont donc obligés de se mettre à plusieurs pour pouvoir louer une superficie somme toute restreinte. Aussi, ils chassent en ligne, avec tous les chiens, et cela se transforme inévitablement en une véritable pagaille. Les chiens se jalouent, se cassent mutuellement les arrêts et se volent le gibier. Pour éviter un tel désordre, les chasseurs sont forcés de « casser » leurs chiens en les obligeant à chasser sous le fusil, leur enlevant par là même cet esprit d'initiative qui fait leur grande qualité. Aujourd'hui, la plupart du temps, les chiens d'arrêt sont utilisés comme des spaniels, voire comme des retrievers.

De cette évolution quelque peu malheureuse découle un malentendu entre les éleveurs et les chasseurs sur la nature même des chiens à produire. Les premiers s'efforcent de créer des chiens conformes au standard de la race. Les chiens d'arrêt ont ainsi de bonnes chances de gagner les concours recréant des conditions de chasse idéales, mais ne correspondent plus aux besoins des chasseurs. Ces derniers se satisfont, la plupart du temps, de chiens ayant une allure modérée, ne gênant pas les voisins de ligne et capables de ne chasser que des faisans fraîchement lâchés. De là viennent les problèmes d'incompréhension entre le monde de la cynophilie et celui des chasseurs. Mais il existe des solutions. Si les chasseurs veulent continuer à chasser en ligne, ils doivent choisir des chiens mieux adaptés à leur pratique. De leur côté, les gestionnaires des territoires de chasse peuvent recréer des conditions de chasse favorables à l'utilisation du chien d'arrêt pour que celui-ci

puisse pleinement exprimer ses capacités. Mais cette solution n'est possible que si le prix des locations des terrains de chasse redescend à un niveau plus raisonnable [63].

### C. Les chiens d'eau continentaux : en voie de disparition ?

Les chasseurs européens disposaient depuis fort longtemps de chien d'eau spécialisés dans la chasse des becs plats et autres rallidés. Ces chiens dont l'origine remonte au Moyen-Age, avaient tous la particularité de posséder un poil bouclé très dense les protégeant du froid et de l'eau avec une rare efficacité. Tout à la fois retrievers et spaniels, ils faisaient voler les canards et les poules d'eau embusquées dans les roseaux et rapportaient par eau plus ou moins profonde les pièces de gibier tirées. Les écrits de chasse du début du XIX<sup>e</sup> siècle font état de leur efficacité et de leur popularité. Ils étaient si populaires que les Irlandais développèrent une race similaire réunissant les mêmes aptitudes : l'Irish Water Spaniel.



Le Barbet, un chien qui a disparu des parcours de chasse ; Photo : D. & S. Simon

Mais les chiens d'eaux continentaux furent ensuite rapidement oubliés et supplantés par le succès de chiens plus modernes, retrievers, spaniels et chiens d'arrêt. Cela est bien dommage, car il s'agissait de formidables chiens, courageux et endurants. Ils ont disparu des terrains de chasse durant une centaine d'années, jusqu'à ce que quelques personnes prennent l'initiative de les faire revivre. Mais ces tentatives relèvent surtout de « l'archéologie canine » : il n'est pas évident que ces chiens renouent avec le succès alors que les chasseurs s'en sont détournés [63].

C'est en particulier le cas du Barbet en France, un superbe chien d'eau de bonne taille, seul représentant français du huitième groupe, ce magnifique auxiliaire du sauvaginier est aujourd'hui

sur le point de disparaître. On le voit dès le quatorzième siècle sur l'une des miniatures du livre de la chasse de Gaston Phébus. On en retrouve une trace régulière à partir du seizième siècle époque à laquelle il était devenu très commun servant « pour la quête de ce qui parfois s'échappe des fleuves et des étangs ». Sa popularité est telle qu'il devient vite chien de compagnie de la noblesse et chien à « tout faire » chez les paysans et les braconniers.

La révolution française chassera le Barbet des chenils royaux. Le peuple le récupérera et en fera naître notre caniche actuel. Les spécimens restés à la campagne seront croisés avec des chiens d'arrêt et naîtra donc le griffon-barbet qui s'éteindra au début du vingtième siècle. On doit à monsieur Le Houelleur en 1927 de faire renaître le barbet par croisement entre de vagues descendants des griffon-barbets confinés au fond de la campagne et des caniches citadins. Les deux guerres mondiales porteront à nouveau un coup fatal à la race qui, depuis, ne doit sa survie qu'à un infime groupe d'éleveurs-chasseurs passionnés qui permirent au standard de la race d'être réécrit en 1999. Seulement 9 naissances ont été enregistrées par la SCC en l'an 2000.

Chien de taille moyenne dont la hauteur minimale au garrot est de 58cm pour les mâles et 53cm pour la femelle, il se caractérise par une toison épaisse et laineuse le protégeant parfaitement du froid et de l'humidité, ainsi que par une barbe au niveau de son menton.

Chien doux et très attachant, équilibré et sociable, son intelligence et son obéissance naturelle le rendent facile à vivre et à éduquer. Excellent nageur et rapporteur de gibier, il possède une résistance exceptionnelle au froid faisant dire de lui qu'il est capable de passer une journée entière dans l'eau glacée. On peut également s'en servir comme d'un broussailleur pour lever le gibier [63].

Quand à son cousin le caniche, certains chasseurs n'ont pas oublié son passé de chien de chasse et l'utilisent aujourd'hui encore comme retriever lors de passées aux canards, tout particulièrement en Sologne.

## D. L'avenir des spaniels

Si à l'origine, les spaniels étaient des chiens hyper-spécialisés, ils ont aujourd'hui un avenir certain en tant que chiens à tout faire. C'est l'évolution de la chasse qui pousse sans aucun doute les chasseurs français à se diriger vers ce type de race.

La chasse à la billebaude, si chère au cœur des Français, n'est plus qu'un lointain souvenir. Finis les grands territoires giboyeux sur lesquels le chasseur évoluait seul, tirant ici une perdrix, là un lapin, au gré de son humeur. Ces vastes terrains communaux sont pour la plupart devenus de mornes plaines complètement désertes.

Les chasseurs aussi ont changé leurs habitudes. Pour des raisons professionnelles, ils ont quitté la campagne pour se rapprocher des villes et connaissent de nombreuses difficultés pour vivre six jours sur sept avec un chien citadin.

Chasser devient un véritable problème, et la première difficulté consiste à trouver un territoire à proximité de la capitale ou d'une grande ville. Les chasseurs n'ont guère d'autre choix que de se tourner vers les chasses privées ou commerciales. Malheureusement, les baux de location coûtent cher et il faut se mettre à plusieurs pour louer quelques hectares. Dès lors, la chasse se pratique obligatoirement en groupe. Le gibier étant rare et les chasseurs nombreux, le recours aux oiseaux d'élevage est presque une obligation. Dans ces conditions, que faire d'un chien d'arrêt?

Les spaniels correspondent exactement à ces nouvelles pratiques. En chassant sous le fusil, ils évitent de gêner les voisins dans la ligne de traque. Inutile d'essayer d'arrêter des faisans qui vont piéter au milieu des ronciers, mieux vaut les bourrer énergiquement comme le fait un spaniel. Le rapport doit être impeccable, car le nombre de pièces tirées multiplie les occasions de blesser le gibier. Le travail à l'eau est aussi très important, car ces journées de chasse ne vont, honnêtement, pas trop contrarier sa nature profonde, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'est fait que pour cela. Comme tout chien de chasse, les spaniels ne donnent la véritable dimension de leurs talents que face à un gibier réellement sauvage au premier rang desquels on trouve pour ces chiens le faisan, le vrai, celui né en liberté sur un territoire où il a appris à se défendre.

En effet, le gibier d'élevage fraîchement lâché ne demande pratiquement aucune recherche. Dans neuf cas sur dix, les gens sont tentés de classer les spaniels comme chiens de chasse de faisans d'élevage, alors qu'il s'agit de chiens de chasse à part entière. Ils sont capables de chasser à peu près tous les gibiers avec autant d'efficacité que les chiens d'arrêt. On n'a pas, d'un côté, les nobles arrêteurs de gibiers difficiles, et, de l'autre, les pousseurs de faisans d'élevage. Ce sont tous des chiens de chasse, mais certains s'adaptent mieux que d'autres à une évolution malheureuse de la pratique de la chasse [63].

## **E. Evolution vers un chien de compagnie**

Il y a de moins en moins d'éleveurs qui sélectionnent leurs reproducteurs sur des critères de qualité de chien de chasse. En effet, la demande en tant de chien de compagnie étant de plus en plus forte, les éleveurs tendent à produire des chiens dont la morphologie et les compétences ne sont plus compatibles avec la chasse. Les critères esthétiques prennent le dessus. Pour acheter un bon chien de chasse, il vaut mieux se renseigner auprès d'éleveurs dresseurs ou d'éleveurs passionnés de chasse. Il convient de s'adresser à la Société Centrale Canine ou auprès du club de la race afin de trouver la perle rare [63].

## F. Utilisation de ces chiens à d'autres fins

Certaines races de chiens de chasse sont employées pour leurs qualités cynégétiques. En effet leur flair est mis à profit au service de l'homme afin de sauver des vies, aider l'homme...

Les retrievers sont fréquemment employés comme chiens d'utilité, dans la police, les douanes, les aéroports, les grandes gares... pour aider à la recherche de drogue ou d'explosifs. Largement devancés par les bergers allemands, les retrievers sont également capables de travailler pour sauver des vies humaines lors de catastrophes comme les tremblements de terre, les avalanches ou les noyades.

Largement médiatisés, les chiens d'aide aux handicapés, dont les retrievers sont les principaux représentants, sont bien connus du grand public et leur vaut la réputation de chiens intelligents et utiles expliquant leur popularité. Handi'Chien, anciennement A.N.E.C.A.H., s'occupe de les éduquer et de les dresser, mais tous ne présentent pas les qualités requises, il y a plus d'appelés que d'élus.

De manière plus anecdotique mais tout de même concrète, les Golden Retrievers, Labradors et même les Flat Retrievers sont employés comme chiens truffiers dans certaines régions de France [30, 35, 63].



**QUATRIEME PARTIE**

**LE CHIEN A LA CHASSE**

## **I. Déroulement de l'action de chasse**

Selon le mode de chasse, la place et le rôle du chien sont différents. Deux utilisations principales sont faites des chiens de chasse : lever le gibier et le rapporter, c'est le rôle des broussailleurs et des retrievers. Pendant la journée, il est fréquent que le chasseur ne cherche son gibier qu'à la fin de la passée pour ne pas risquer de se faire voir. Ainsi, à la fin de la chasse, les chiens sont lâchés et vont à la recherche des canards abattus ou désailés. Durant leur recherche il peut arriver qu'il lève des canards qui restaient terrés dans les joncs et autres arbustes. Au détour d'un massif de jonc, le chien attendra l'ordre de son maître pour lever d'éventuels oiseaux.

Lors de chasse nocturne, si le chien obéi suffisamment, le chasseur peut l'envoyer chercher et rapporter le gibier abattu au fur et à mesure. La quête se poursuivra après la passée à la lampe de poche avec la précieuse aide des chiens voire d'une barque, permettant ainsi de récupérer quelques oiseaux. Mais il arrive parfois de ne retrouver les animaux abattus que le lendemain ou pas du tout, les prédateurs étant souvent nombreux aux alentours des endroits de chasse.

## **II. Les risques pour le chien**

### **A. Etiologie & Epidémiologie des accidents :**

#### **1. Dus à l'homme**

##### **a. Blessures par armes à feu**

Tous les chasseurs ne sont pas forcément de bons tireurs... il arrive donc que les chiens fassent les frais de ces maladroites. A noter que les chiens ne sont pas les seuls impliqués lors de ces accidents mais que les autres chasseurs, les promeneurs et d'autres animaux peuvent en faire les frais. Cependant les accidents sont moins graves que lors de la chasse au gros gibier car pour le gibier d'eau, elle se pratique à plomb. En effet la découverte des plombs est souvent fortuite à l'occasion d'un examen radiographique, alors que les blessures par balles sont souvent mortelles et font nécessairement l'objet d'une visite chez le vétérinaire.

Ces maladroites peuvent être dues à une diminution de l'acuité visuelle d'origine sénile ou éthylique.

La confusion entre le chien et le gibier est possible dans la pénombre de la passée du soir, les horaires limites de chasse (une heure après le coucher du soleil) étant souvent abusives

lorsqu'il n'y a pas de pleine lune avec un ciel parfaitement dégagé. Le geste maladroit est encore fréquent. Le non-respect des règles élémentaires de prudence lors du maniement des armes à feu (exemple du «coup qui part tout seul») encore trop fréquent.

La possibilité de ricochets sur la surface de l'eau ou si le chasseur ne tire pas «fichant» (par exemple s'il tire un canard devant un bosquet frisant le bord de l'eau, ne sachant pas ce qu'il y a derrière ce buisson), risque d'atteindre une autre personne ou un chien de chasse [34].



Fracture par arme à feu, Photo : JL. Chancrin

*b. AVP*

En plus de ce risque de blessure par arme à feu il ne faut pas oublier le risque d'AVP les chiens perdant leur chemin peuvent se faire renverser par des automobiles ou des engins agricoles, des routes étant souvent présentes aux environs des étangs, effluents, champs environnants où le chien doit retrouver le gibier abattu ou désailé. Ces accidents sont souvent lourds de conséquences mais demeurent cependant assez peu fréquents.

## 2. Dus aux éléments extérieurs

### a. Eléments inanimés

Elles sont à l'origine de la majorité des consultations chez le vétérinaire.

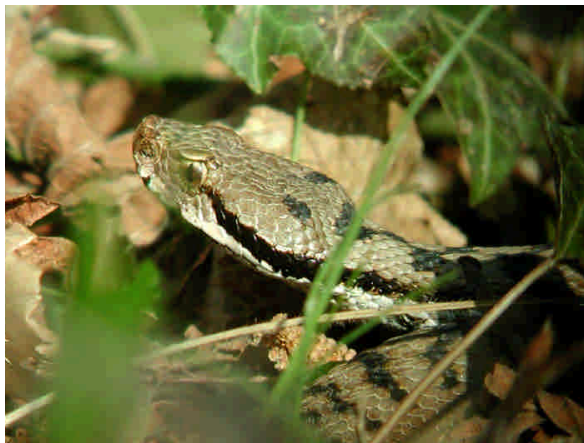
On y inclura :

- les noyades lors d'épuisement du chien au milieu de l'eau : le chien absorbe de l'eau dans ses poumons. Cela peut entraîner la mort du chien dans les cas les plus graves ou des broncho-pneumonies.
- les blessures aux coussinets par corps vulnérants (ronces, joncs, pierres, morceaux de verre...)
- Les écorchures lors de traversées de fourrés épineux
- Les déchirures, souvent plus graves, occasionnées par les fils de fer barbelés en bordure d'étang ou plus anecdotique, par des branches basses sectionnées.
- Les corps étrangers végétaux (épillets, graines...)
- Les intoxications par des appâts empoisonnés [66]

### b. Eléments vivants

#### i Serpents & Insectes

Les morsures par des serpents sont peu fréquentes dans le nord de la France mais plus on descend vers le sud, plus la fréquence d'accidents de ce genre (morsures par des vipères) est importante.



Vipère aspic (*Vipera aspis*) ; Photo : P. Dubois

Les serpents s'observent de mars à novembre. Ces animaux ne supportent pas d'être dérangés et peuvent mordre pour se défendre. Leur habitat est souvent constitué par des ronciers, friches ou des murets, ils apprécient tout de même, malgré certaines idées reçues, l'humidité.

Les vipères possèdent des crochets mobiles reliés à une glande à venin. Cette sécrétion salivaire contenant des toxines et des enzymes peuvent être inoculés au chien (ou à l'homme) par morsure. En effet, le chien de chasse est particulièrement soumis à ce risque puisqu'il passe son temps avec la truffe au sol, dans les buissons. Les accidents se produisent surtout à l'ouverture de la chasse.

Les insectes présentent également un danger d'envenimation. La chenille processionnaire du pin (*Thaumetopoea pityocampa*) à son stade de larve de L3 à L5 particulièrement lors des processions, ce faisant les envenimations peuvent avoir lieu de Décembre à Mars-Avril mais sont essentiellement au printemps. De même, certains hyménoptères représentent un danger pour le chien de chasse dont le représentant le plus souvent impliqué est l'abeille (*Apis mellifica*). Seules les abeilles ouvrières peuvent piquer puisque l'appareil venimeux remplace l'appareil génital qui les différencie d'une reine. Lorsqu'une abeille pique, l'appareil venimeux est laissé sur place lorsqu'elle s'envole. Les piqûres surviennent surtout lorsque les abeilles sont actives, lors de beaux jours, et surtout si le temps est orageux, ce qui les excite [48, 67].



Chenilles Processionnaires du Pin ; Photo : P. Oger

## ii Rôle des Tiques

L'intervention de Tiques vecteurs est aussi fréquente. En effet, la prévalence de ces infections est beaucoup plus importante chez le chien de chasse par rapport au chien de compagnie.

En effet les milieux environnants des marais, effluents et étangs sont souvent boisés avec de grandes herbes et buissons fournis. Ceci constitue un biotope idéal pour le développement des Tiques dans ce milieu et augmente ainsi le risque de transmission de maladies infectieuses transmises par les Tiques. On remarque plusieurs entités transmises par les tiques, en fonction de l'espèce de tique en question (et donc en fonction du milieu et de la région dans lequel on se trouve) et du germe qu'elle porte :

- La Piroplasmose à *Babesia canis*
- L'Ehrlichiose monocytaire canine à *Ehrlichia canis*
- La borréliose de Lyme due à un spirochète du genre *Borrelia*
- Plus accessoirement la Fièvre Q (*Coxiella burnetti*), l'Hépatozoonose (*Hepatozoon canis*), la Salmonellose (*Salmonella enteritidis*), l'Hémobartonellose (*Hemobartonella canis*) ...

A noter que les tiques peuvent également avoir un rôle vecteur chez l'homme : maladie de Lyme (érythème chronique migrant), Babésioses humaines, ainsi que d'autres maladies bactériennes et virales (Fièvre Q, Encéphalite à Tiques...) [18, 29, 84].



*Ixodes ricinus* ; Photo : J. Holopainen

### iii La Leptospirose

Le fait que cette chasse se fasse dans des endroits avec de l'eau bien souvent stagnante (marais, étangs...) entraîne un risque supplémentaire pour le chien de chasse : la Leptospirose

canine qui malgré une vaccination systématique préconisée depuis longtemps (dont l'efficacité est toute relative) se manifeste toujours. Le chien étant une des espèces les plus sensibles, la forme aiguë étant souvent létale. Les rongeurs (rats, ragondins, campagnols...) sont des réservoirs des leptospires. Un réservoir est une espèce réceptive à l'infection, qui assure la multiplication des germes, sans nécessairement en souffrir, tout en assurant la dissémination de l'agent. A noter également le nombre des sérogroupes de leptospires très important et une «spécificité» relative de chaque séro groupe pour une espèce réservoir (exemple des rats surmulots souvent porteurs et excréteurs de souches du groupe *Icterohemoragiae*). L'excrétion des leptospires se fait par l'urine et permet la contamination d'autres mammifères via le milieu extérieur dans lequel elles sont résistantes, surtout dans les zones humides et particulièrement dans les eaux douces, à pH légèrement alcalin et sous des températures comprises entre 4°C et 30°C. Ainsi, le cycle épidémiologique des leptospires fait donc intervenir des espèces de mammifères dont la sensibilité clinique est très variable : minimale chez les rongeurs, maximale chez le chien et l'homme ; le milieu intervient également beaucoup dans la contamination des espèces cibles [3,4, 59, 77].

### 3. Dus à l'effort du chien de travail

Les affections locomotrices occasionnées par un effort trop important ou mal géré concernent également les chiens de sport. Les affections traumatiques sont essentiellement localisées aux extrémités podales, muscles, tendons et os. Pour le chien de travail, ces affections peuvent être occasionnées par les conditions d'entraînement, la fatigue lors d'effort inhabituel, l'excès de travail, des éléments extérieurs (alimentation inadaptée, transport inadéquat...) [49].

### 4. Dus à la race du chien de travail

Ces pathologies sont spécifiques aux races puisqu'il y a toujours une composante génétique dans leur apparition. Elles touchent différents organes selon les races avec une fréquence variable entre les races. Les dysplasies coxo-fémorale du labrador et du Golden retriever sont fréquemment décrites, surtout chez les chiens de travail chez qui cette articulation est beaucoup plus sollicitée que chez un «chien canapé». Les autres pathologies spécifiques aux autres races de chien utilisées dans la chasse au gibier d'eau sont développées dans la partie consacrée aux races utilisées [83].

## B. Etude Clinique

### 1. Affections locomotrices

#### a. Affections podales

Il s'agit d'une zone mise à rude épreuve lors d'un effort. En effet les espaces interdigités, les griffes et les coussinets sont extrêmement sollicités [49].

#### i Dermites interdigitées

Plus courante chez le chien de sport (chien de traîneau par exemple) que chez le chien de travail, elle se manifeste suite à une sudation interdigitée et des frottements répétés. Les plaies occasionnées sont douloureuses et longues à cicatriser, on distingue différents stades :

- **Stade 1** : inflammation des cutanés entre les coussinets
- **Stade 2** : des craquelures se forment entre les doigts se transformant en crevasses
- **Stade 3** : les crevasses se rejoignent pour former des coupures bien nettes
- **Stade 4** : augmentation de la sudation, macération, surinfection et abcédation des plaies
- **Stade 5** : l'infection gagne l'ensemble du pied, possibilité de septicémie

Aux stades 1 et 2, les atteintes sont bénignes et il convient de retirer le chien momentanément du travail. Pour les stades plus avancés, la thérapie fait appel à des onguents cicatrisants et d'antiseptiques (PVP, Sulfamides, *Aloe vera*...). La prévention de ces problèmes est essentielle, elle passe par la sélection génétique de lignées de chiens à espace interdigité resserrés, l'entraînement pour durcir la peau, l'utilisation de sprays tannants ou d'acide picrique, la prévention mécanique par le graissage des espaces interdigités [49, 51].

#### ii Affections des griffes

- ◆ *Cassures de la griffe*
- ◆ *Infections bactériennes de la base de la griffe*

Souvent secondaires à une cassure ou un hématome traumatique. On désinsère l'onglon et la plaie est désinfectée.

### *iii Affections des coussinets plantaires*

#### *◆ Abrasions des coussinets*

#### *◆ Coupures des coussinets*

Le repos immédiat du chien est important, ensuite on désinfecte, on intervient chirurgicalement puis on met en place un pansement. Le souci est que les sutures des coussinets souvent peu solides et il est délicat de les rendre non cisailantes pour la corne du coussinet.

### *b. Affections musculaires*

Elles sont nombreuses et variées de par leur gravité et leur fréquence, on distingue :

#### *i Classification & définition [49]*

- La crampe est une contraction involontaire et permanente du muscle qui régresse progressivement à l'étirement.
- La courbature est une myalgie qui apparaît après un effort inaccoutumé, et qui correspond à des phénomènes inflammatoires localisés. Elle régresse à l'échauffement pour disparaître à la reprise de l'activité physique.
- La contracture est une contraction involontaire et permanente des faisceaux musculaires, qui n'est pas réductible par un simple étirement.
- Le claquage est la rupture des faisceaux de fibres musculaires, associée à leur désinsertion des aponévroses.
- La rupture est un claquage important de l'ensemble du muscle

#### *ii Localisation*

Tous les muscles peuvent être lésés lors du travail du chien mais particulièrement les muscles des membres antérieurs puisqu'ils supportent les 2/3 du poids du corps de l'animal. Ces muscles supportent la fonction d'amortissement (80% de la puissance musculaire) et participent au processus d'accélération. Ils sont ainsi soumis à des contraintes importantes [49].

#### *iii Etiologie – Pathogénie*

On distingue les accidents musculaires par traumatisme direct (exogènes) ou indirects.

#### ◆ *Traumatismes directs*

La gravité des lésions dépend de la violence du choc et de l'état fonctionnel du muscle lors de l'impact.

#### ◆ *Traumatismes indirects*

Ce type d'accident est lié à la sollicitation du muscle au-delà de ses possibilités de contractilité, d'extensibilité et d'élasticité [49].

#### *iv Facteurs favorisants*

Le morphotype bréviligne hypermusclé du chien est plus souvent atteint surtout s'il est atteint d'asynchronisme articulaire. De même, un entraînement mal conduit, un échauffement insuffisant ou inexistant voire une fatigue musculaire généralisée augmentent considérablement les risques d'accident [49].

#### *v Symptômes et diagnostic*

Les commémoratifs et l'examen clinique peuvent suffire à établir un diagnostic. Cependant la boiterie n'est pas toujours franche, le chien de travail pouvant exprimer faiblement la douleur, le traumatisme se traduisant alors par une simple baisse des performances. Ainsi qu'une modification des allures. L'appréciation de la boiterie musculaire est alors meilleure le lendemain de sa survenue.

Au stade 1, la douleur est localisée, le muscle est ferme et douloureux, il n'y a pas de zone de chaleur et la perte fonctionnelle est quasi-inexistante.

Au stade 2, les symptômes cliniques sont plus importants et on note une faiblesse à la résistance aux forces. La zone lésée est enflée et chaude, la douleur est localisée et on peut parfois palper la rupture tissulaire.

Au stade 3, la boiterie est franche. On peut observer des signes locaux comme des hématomes, œdèmes, hémorragies sous-cutanées ; la douleur est intense et la palpation de la rupture est aisée [49].

#### *vi Explorations fonctionnelles*

Afin d'affiner le diagnostic et le pronostic de ces affections musculaires, plusieurs examens complémentaires sont à notre disposition :

- Les dosages biologiques : CPK, LDH, créatinine sanguine et urinaire permettent d'effectuer un bilan lésionnel et de préciser le pronostic
- l'échographie permet de préciser l'étendue des lésions musculaires

- La thermographie permet de visualiser les réactions vasculaires suite au traumatisme. Cependant son coût élevé et la complexité de son utilisation limitent son utilisation en pratique courante
- l'électromyographie
- La tomodensitométrie est très intéressante pour préciser le diagnostic mais son emploi est réservé aux chiens de très grande valeur puisque cet examen est très coûteux [49].

### *vii Thérapeutique*

Le repos est impératif, dans le cas de lésions graves (déchirure ou rupture) il faut interdire l'appui, le plâtre est à proscrire puisqu'il risque d'entraîner des complications vasculaires, il faut éviter de ponctionner les hématomes afin de limiter le risque septiques.

#### ◆ *Traitements classiques*

Le traitement doit être fonction de la gravité et de l'ancienneté des lésions.

Lors d'atteinte récente, on effectue des applications de glace sur le muscle quelques heures par jour pendant deux ou trois jours, un bandage compressif est mis en place, on applique des liniments à propriétés anti-inflammatoires et antalgiques (Algyval®, Finalgon®) [49].

Pour les atteintes de stade 2 on administre des anti-inflammatoires par voie systémique pendant 10 jours à posologie faible.

Pour les lésions graves de stade 3 la chirurgie réparatrice est souvent nécessaire, elle est pratiquée 72h après l'accident, après avoir effectué le traitement de base et éventuellement après avoir ponctionné les hématomes de manière aseptique [20, 49].

La convalescence dure 2 semaines environ, la période de rééducation varie selon la gravité des lésions initiales. La reprise du travail se fait de manière progressive [49].

#### ◆ *Physiothérapie curative*

La kinésithérapie, les traitements thermiques et les stimulations neuromusculaires permettent d'obtenir une récupération fonctionnelle plus rapide et de meilleure qualité. Les objectifs sont d'augmenter les flux sanguins et lymphatiques, de diminuer précocement les phénomènes inflammatoires, d'augmenter la production de tissu cicatriciel, de prévenir les phénomènes d'atrophie musculaire. Si elle est bien conduite par le propriétaire, elle constitue un élément essentiel de la récupération fonctionnelle [49].

◆ *Le suivi fonctionnel*

Il permet d'objectiver et de quantifier la progression du chien, ce qui motive le propriétaire à suivre le traitement prescrit. Les paramètres à suivre sont les circonférences musculaires, les angles de mobilité articulaire ainsi que les pressions à l'appui [49].

c. *Affections tendineuses*

Ces affections sont souvent associées aux affections articulaires.

i *Les tendons des doigts*

◆ *Glissement du tendon fléchisseur superficiel des doigts*

Le glissement latéral ou médial de ce tendon est lié au déchirement de son attache latérale ou de son attache médiale et entraîne une boiterie occasionnelle dans de nombreuses races, accompagnée d'un œdème fluctuant de la portion dorso-caudale du tarse. Le pronostic est excellent après une chirurgie qui consiste en la suture des attaches collatérales du tendon [49].

◆ *Le fléchisseur des doigts*

Elles concernent essentiellement les lévriers de course. Suivant la localisation de l'atteinte, on a une hyper-flexion ou une hyper-extension du doigt. La chirurgie est souvent la solution à ce problème (amputation phalangienne, réparation chirurgicale) [49].

ii *Les ligaments carpiens*

L'entorse des ligaments peut être accompagnée d'un étirement mais rarement d'une déchirure tendineuse. C'est une blessure fréquente lors d'efforts longs. L'entorse est souvent bénigne, la douleur est faible en hyper-flexion. Le traitement est proche de celui d'une atteinte musculaire récente (liniments + pansement semi-compressif + repos intense) [49].

iii *Le fléchisseur ulnaire du carpe*

Les atteintes de l'insertion du fléchisseur ulnaire du carpe sont souvent liées à des torsions tendineuses. Le premier signe est la baisse de performances puis apparaît une inflammation de la zone lésée. L'insertion du chef ulnaire peut céder entraînant des fractures avulsives de degrés variables. Ces blessures sont chroniques et évoluent progressivement [49].

#### iv Le tendon infraspinal

Ce tendon est fréquemment lésé. Il y a souvent suppression d'appui sur le membre atteint. Le membre est porté de manière caractéristique, en abduction, avec rotation externe de l'humérus et l'épaule en extension. Il n'y a pas de signe de douleur. La ténotomie infrspinale est le traitement de choix, la rémission est totale et complète, la récupération est rapide et excellente [20, 49].



Posture caractéristique d'un chien par contracture du tendon infraspinal ; Photo : E. Guaguère

#### v Les tendons du biceps brachial

On distingue la ténosynovite du tendon lors de son passage à travers le sillon intertubéreux et le glissement du tendon hors du sillon intertubéreux (suite à la rupture du ligament transhuméral reliant les deux tubérosités). Dans ces deux cas, l'épaule reste en flexion modérée et la douleur est intense. Le traitement de la ténosynovite repose sur l'application d'onguents anti-inflammatoires associée à un repos prolongé. Une intervention chirurgicale est nécessaire lors du glissement du tendon [20, 49]. Cependant, malgré ces traitements, la récupération fonctionnelle de l'épaule est de très mauvais pronostic pour les deux atteintes.

#### vi Le tendon d'Achille

La rupture du tendon ou sa désinsertion osseuse survient lors d'une accélération brutale. La boiterie est d'apparition aiguë, la démarche plantigrade postérieure du chien est caractéristique de cette atteinte. Le pronostic reste sombre malgré des cures chirurgicales chez le chien de sport ou de travail contrairement au chien de compagnie. La convalescence est très longue [15, 20, 49].



Posture typique après rupture du tendon d'Achille ; Photo : Grandjean

*d. Affections osseuses*

*i Généralités*

Les origines de ces atteintes sont nombreuses et variées. Leur traitement est quasiment toujours chirurgical.

*ii Les fractures de fatigue*

Ce sont des fractures franches des métarpes (surtout) sans déplacement des métacarpiens II et VI sont peu fréquentes chez les chiens de travail. Elles peuvent survenir suite à une suractivité associée à un déséquilibre alimentaire Phosphocalcique. Souvent ces fractures apparaissent sans raison traumatique apparente. Un repos complet associé à un rééquilibrage nutritionnel permet une consolidation osseuse sans séquelle en quatre à cinq semaines [49].

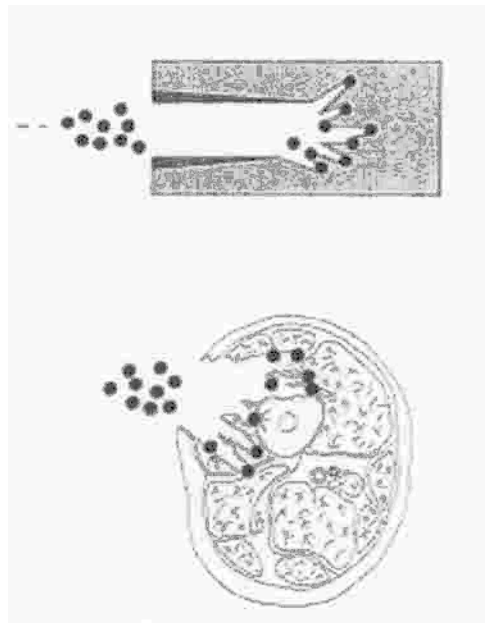
*2. Les plaies et les blessures*

*a. Par armes à feu*

*i Balistique*

- La masse des plombs varie avec leur numéro, ainsi, les dégâts tissulaires sont fonction du numéro donc de la masse du plomb.

- La vitesse est le principal facteur de variation de l'intensité des dégâts tissulaires ; les plombs sont des projectiles dits «low-velocity » dont la vitesse initiale est de l'ordre de 300m/s. Ils ne créent des dégâts que sur leur trajet. Ce trajet permanent est créé par lacération et écrasement. Sa direction est imprévisible car les plombs sont déviés par les structures denses. Le conduit du projectile est contaminé par des débris acheminés par le plomb et des tissus morts, il n'y a cependant ni de cavitation, ni de phénomène d'aspiration comme avec les projectiles «high-velocity » de type balle.
- La distance de tir intervient également dans la gravité des lésions. En effet, un tir de plombs à plus de 40m est à l'origine de la pénétration de plombs dans le tissu conjonctif sous-cutané sans douleur. La découverte des plombs sera fortuite lors de radiographie. Lors d'un tir entre 20 et 40m, la pénétration est plus profonde et est à l'origine de dégâts plus importants en fonction de la structure atteinte. Enfin pour un tir à moins de 20m, à bout portant, les blessures sont comparables à celles occasionnées par un projectile «high-velocity ». Une zone centrale très délabrée est entourée d'un halo de plombs. Certains éléments de la cartouche peuvent même être présents dans la plaie.



Schématisme de la pénétration des Plombs dans les tissus mous ; Illustration : C. Moreau

- Les caractéristiques de la cible interviennent également et revêtent une importance non négligeable. En effet la structure atteinte est protégée par son élasticité, qui absorbe l'énergie cinétique. Ainsi, les poumons sont moins vulnérables que le foie, la rate ou les

os. La vascularisation des tissus traversés joue aussi un rôle dans le sens où elle est à l'origine d'une hémorragie plus ou moins grave [34, 69].

## ii Symptômes et lésions

### ◆ *Etat de choc*

Les chiens blessés par armes à feu sont rapidement et fortement «choqués». En plus du traumatisme, viennent s'ajouter le fait que l'animal est souvent fatigué par l'importance et la durée du travail fourni. Les lésions les plus graves sont constatées lors de blessures par projectile HV et LV à bout portant, ayant des répercussions sur les organes pouvant aller jusqu'à la syncope [34, 69].

### ◆ *Les blessures*

#### • *Blessures de la tête*

Cet accident est plus courant lors de la chasse au lapin. L'atteinte peut être globale, oculaire ou de la mâchoire. Les conséquences physiologiques et fonctionnelles peuvent être gravissime (perte de la vision, anoxie, œdème facial...) [34, 69].

#### • *Blessures de l'encolure*

Beaucoup de structures vitales se situent dans l'encolure et peuvent être atteintes : gros vaisseaux, nerfs, trachée, œsophage. Les conséquences peuvent être lourdes : hémorragie rapidement mortelle, dyspnée [34].

#### • *Blessures du Thorax*

Les projectiles passant le tissu conjonctif peuvent être à l'origine de :

- **Fractures des côtes** : les côtes peuvent être fracturées non déplacées provoquent une diminution de l'amplitude des mouvements respiratoires du fait de la douleur. Les bouts affûtés et déplacés doivent faire l'objet d'une ostéosynthèse car ils risquent de déchirer la plèvre. Lors d'atteinte de plusieurs côtes voisines, un volet costal se forme allant à l'encontre des mouvements respiratoires normaux. Le chien risque alors l'asphyxie. La respiration devient discordante et inefficace. Le volet doit donc être stabilisé en urgence pour restaurer une ventilation efficace.
- **Lésions cardiaques** : un plomb bloqué dans le cœur peut être à l'origine de troubles du rythme.

- **Hémothorax** : par rupture de la vascularisation intercostale et pleurale. La respiration devient discordante et dyspnéique. Le traitement fait l'objet de désaccord entre les auteurs, certains conseils de drainer l'épanchement, et d'autres ne le conseillent pas en raison du fait que le drainage n'empêche pas la collection sanguine de se reformer.
- **Lésions de l'arbre respiratoire** : les conséquences sont peu importantes.
- **Lésions de l'œsophage** : elles peuvent engendrer des vomissements dus à la douleur lors des contractions musculaires [34, 43].

- *Blessures de l'abdomen*

Les lésions viscérales lors d'un tir à moins de 40m peuvent être importantes [34].

- **Atteintes des viscères parenchymateux**

Un seul plomb dans un rein peut être sans conséquences, par contre si plusieurs plombs viennent s'y loger une hémorragie rénale peut se produire. Si l'on constate une Hématurie ou un hémopéritoine la décision chirurgicale doit se faire en urgence.

L'atteinte de la rate ou du foie peut provoquer jusqu'à l'éclatement de ceux-ci, engendrant dans tous les cas un hémopéritoine obligeant à opérer en urgence.

- **Atteintes des viscères creux**

L'atteinte de l'estomac est fonction de son état de réplétion, la perforation de cet organe entraîne une péritonite si une laparotomie exploratrice et réparatrice n'est pas pratiquée.

La vessie peut être atteinte et perforée également, ceci occasionnant une anurie dont l'origine est à confirmer en procédant à un sondage vésical (qui devrait être nécessaire chez tout animal choqué, car l'anurie est souvent présente en état de choc).

Les intestins sont fréquemment exposés du fait de leur importance au sein de la cavité abdominale. Les lésions générées sont douloureuses et peuvent évoluer vers une péritonite avec syndrome fébrile et un «ventre de bois ». Les blessures par plombs nécessitent une laparotomie exploratrice différée, après la réanimation du chien, sauf en cas d'hémorragie interne.

- **Atteintes des organes génitaux**

Ces derniers sont largement protégés par le squelette et sont ainsi l'objet de peu d'atteintes.

- *Blessures de la colonne vertébrale*

Lorsque les décharges de plombs sont reçues en région dorso-lombaire, le délabrement cutané et musculaire est important et un plomb peut parfois venir se loger dans un processus

épineux ou à proximité du canal rachidien. Un tir proche peut être à l'origine d'une fracture vertébrale [34, 92].

- *Blessures du bassin*

Si le tir est inférieur à 20m, il peut provoquer des fractures avec lésion des appareils sous-jacents [34, 92].

- *Blessures des membres*

Lors de tirs lointains, il n'y a pas de fractures mais ils entraînent des lésions cutanées et musculaires peu graves. Un plomb peut parfois occasionner des atteintes nerveuses ou des ruptures de la corde du jarret.

Les plombs peuvent également se localiser en intra-articulaire et ainsi provoquer une gêne à l'origine d'une boiterie. Ils peuvent lyser le cartilage jusqu'à l'os sous-chondral, la douleur est alors intense lors de la manipulation à ce stade tardif. L'articulation peut être détruite lors de tir à bout portant, la plaie est alors béante, constituant une porte-ouverte à une surinfection par un germe extérieur. De plus les éclats osseux aggravent la destruction initiale de l'articulation. Des lésions vasculo-nerveuses y sont souvent associées.

L'os peut être fêlé donc fragilisé, cette fragilisation peut être à l'origine de fractures spontanées. La fracture, moins fréquente est aussi possible, est d'autant plus comminutive que le tir est proche [34, 92].

### *iii Diagnostic*

L'état de choc est caractéristique des accidents par armes de chasse, il est ainsi nécessaire d'évaluer les grandes fonctions et de réanimer l'animal en première intention avant tout autre examen. Il est très important de recueillir l'anamnèse afin de connaître les conditions de l'accident, le chien, l'évolution et ce qui a été tenté par le propriétaire.

L'examen clinique global se fait en suivant la démarche de **CRASH PLANS** :

**Cardiaque** : cette fonction doit être réévaluée fréquemment sur un chien en réanimation. Il faut noter la couleur des muqueuses, le TRC et le pouls. Il faut également ausculter le cœur voire réaliser un E.C.G.

**Respiration** : Il faut rechercher les difficultés respiratoires par auscultation. Des fractures costales ou un hémithorax gênent la respiration qui devient dyspnéique. L'urgence absolue concerne les chiens à volet costal, puisqu'ils empêchent l'air de ressortir des poumons.

**Abdomen** : Les traces laissées sur la peau par les plombs sont difficilement observables et ne font, en aucun présumer, des lésions sous-jacentes. La meilleure technique repose sur la recherche d'une douleur abdominale par palpation douce et auscultation.

**Spinal ou colonne vertébrale** : L'examen neurologique ne sera effectué qu'après avoir supprimé l'état de choc.

**Head ou tête** : Ces atteintes sont très fréquentes, l'examen ophtalmique minutieux est nécessaire en raison de la fréquence importante de l'atteinte des yeux ainsi que la gravité des lésions consécutives. Cet examen sera complété par un examen neurologique de tous les nerfs crâniens.

**Pelvis ou bassin** : si après la réanimation, le chien éprouve des difficultés ou une impossibilité pour se lever, des radiographies ainsi qu'un examen neurologique doivent être réalisés.

**Limbs ou membres** : Comme pour le bassin, toute boiterie doit faire l'objet de radiographies et d'un examen neurologique. La douleur étant souvent importante, il ne faut pas manipuler trop brusquement sous peine de réactiver un processus de choc.

**Artères** : les hémorragies sont à mettre en évidence et à arrêter rapidement. Les hémorragies externes sont évidemment plus faciles à mettre en évidence. La paracentèse est très utile pour confirmer l'hypothèse d'hémorragie interne générée par l'examen clinique.

**Nerfs** : l'examen neurologique est systématique lors de suspicion de lésions nerveuses.

**Skin ou peau** : les lésions cutanées par plombs sont souvent délicates à mettre en évidence (poils denses, sang coagulé...) et requièrent un examen systématique et minutieux de la surface de l'animal [34, 69].

#### *iv Examens complémentaires [34]*

##### *◆ Examen sanguin*

L'hématologie est très utile dans le diagnostic des hémorragies. L'hématocrite permet de diagnostiquer l'anémie.

##### *◆ Sondage urinaire*

Essentiel pour vérifier l'absence d'atteinte de l'appareil urinaire (Reins, vessie...).

◆ *Paracentèse abdominale*

En présence d'un signe du flot ou de suspicion d'épanchement, cette technique permet de confirmer les suspicions et de caractériser l'épanchement.

◆ *Paracentèse thoracique*

En cas de dyspnée, elle est à double utilité : diagnostiquer un épanchement et soulager l'animal. Attention toutefois si le liquide de paracentèse est contient du sang il faut arrêter la paracentèse car c'est qu'il y a une hémorragie thoracique et que la paracentèse ne fait que baisser la volémie et favoriser le maintien du choc.

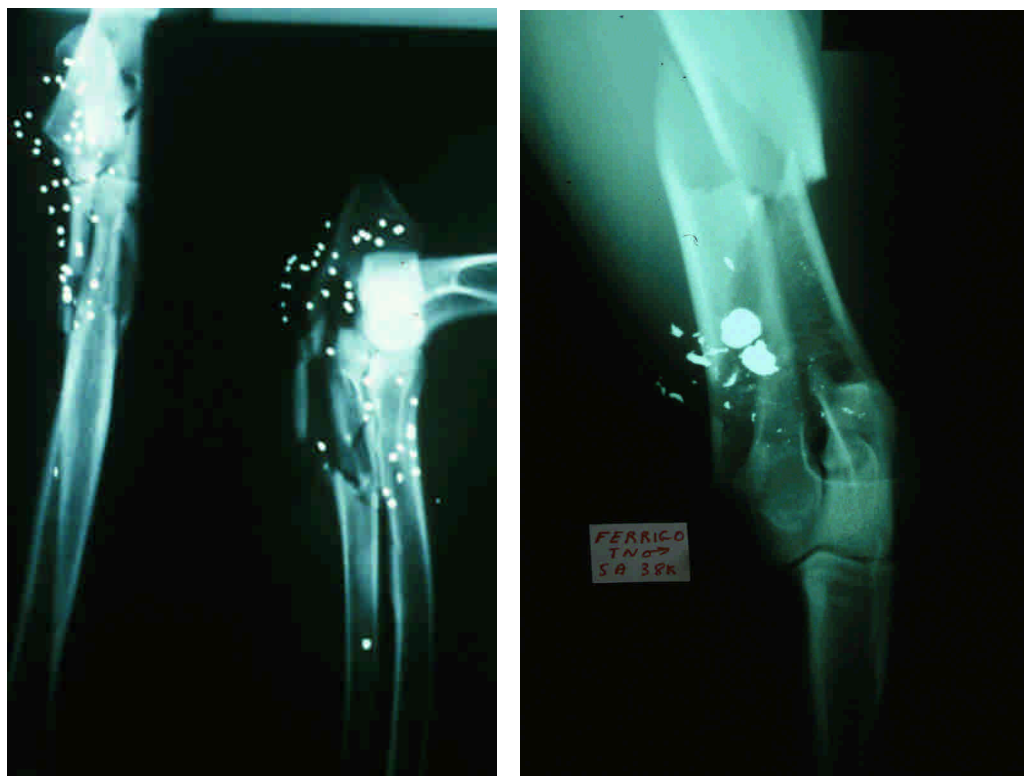
◆ *Radiographie sans préparation*

• *Localisation des projectiles*

Les plombs étant radio-opaques, cet examen se révèle essentiel pour localiser les projectiles avant de les enlever chirurgicalement. Il est important d'effectuer deux clichés à incidences perpendiculaires afin d'affiner la localisation du plomb.

• *Diagnostic des lésions osseuses*

La radiographie permet de mettre en évidence les fractures ou fêlures osseuses [92].



Radiographies montrant des lésions osseuses causées par des plombs, Photos : JL. Chancrin

- *Evaluation thoracique*

En plus de localiser les plombs, cet examen permet de mettre en évidence un épanchement thoracique si l'on voit des poumons en « ailes de papillon ».

- *Evaluation abdominale*

Comme pour la radiographie thoracique, elle permet de mettre en évidence les projectiles, de mettre en évidence un épanchement et en plus d'évaluer les dégâts.

- ◆ *Radiographie avec préparation*

- *De l'abdomen*

Elle peut mettre en évidence une perforation du tractus digestif ou de l'appareil urinaire. Mais l'examen sans préparation est souvent directement suivi d'une laparotomie exploratrice et réparatrice si des projectiles sont localisés.

- *Myélographie*

Elle permet de mettre en évidence une compression médullaire due à un plomb ou à un hématome. Elle permet également de vérifier l'intégrité de la moelle lors de fracture vertébrale.

- ◆ *Echographie*

Cet examen non invasif permet la vérification de l'intégrité des organes sans laparotomie.

- ◆ *Laparotomie*

Indiquée principalement en cas d'urgence absolue comme une hémorragie interne. Son avantage est qu'elle est exploratrice et réparatrice.

- ◆ *Electrocardiographie*

Elle est nécessaire lors de tout traumatisme thoracique.

Dans tous les cas, le pronostic des blessures par plomb est meilleur que celui des blessures par balles pour une même localisation.

v *Traitement [34]*

- ◆ *Premiers soins sur le terrain*

Il ne faut pas que le chasseur cède à la panique, il serait important que tout chasseur ait une connaissance minimale des premiers gestes à apporter pour sauver l'animal et éventuellement qu'il

ait une trousse de secours à disposition. Ces gestes sont simples : dans le cas d'hémorragie externe, il faut appliquer une compression ou faire garrot ; si le chien est en détresse respiratoire, il faut tenter de dégager les voies respiratoires supérieures voire effectuer du bouche à nez. Les plaies doivent être protégées de la contamination. Le transport chez le vétérinaire doit être rapide et le chien doit être parfaitement immobilisé en particulier lors d'atteinte spinale.

◆ *Traiter l'état de choc*

Ce traitement repose sur le rétablissement des paramètres physiologiques vitaux de l'animal (circulation, ventilation...).

• *Traiter l'hypotension*

Il faut pour cela placer un cathéter intraveineux pour administrer un soluté cristalloïde isotonique à l'animal voire pour le transfuser en cas de pertes sanguines trop importantes (l'idéal est d'apporter un sang frais à raison de 10 à 20mL/kg). Les solutés macromoléculaires permettent de restaurer la volémie sans nécessiter de volumes importants. Dans tous les cas, et quel que soit le soluté employé, l'arrêt de l'hémorragie doit être rapide, car c'est encore le moyen le plus efficace pour compenser la baisse de la volémie. Dans le cas de bradycardie, on peut employer l'atropine à 0,04mg/kg ou du glycopyrolate à 0,02mg/kg.

• *Traiter la détresse respiratoire*

Il faut d'abord dégager les voies respiratoires puis insuffler de l'oxygène par différentes méthodes suivant l'importance de l'anoxie ainsi que de l'obstruction des voies respiratoires. On peut procéder à l'intubation de l'animal ou par trachéotomie lors d'obstruction inflammatoire des voies respiratoires supérieures.

• *Autres traitements*

D'autres agents peuvent être utilisés : antibiotiques, corticoïdes, diurétiques, chaleur, analgésiques (morphine ou A.I.N.S.) afin de lutter contre l'état de choc.

Il faut également réaliser un suivi important de l'efficacité du traitement et de l'évolution de l'état du chien en surveillant différents paramètres cliniques comme la température, la diurèse, l'activité cardiaque, la couleur des muqueuses, l'hématocrite...

## ◆ *Traitement des blessures*

### • *Traitement des plaies superficielles*

Les gerbes de plombs peuvent occasionner des plaies très superficielles pouvant être de simples éraflures guéries à l'aide de pommades antiseptique, antibiotique et anti-inflammatoire. Des brûlures plus profondes sont également possibles et doivent faire l'objet d'une tonte périphérique accompagnée d'un nettoyage antiseptique ; il faut appliquer un pansement avec un tulle-gras au contact de la plaie pour éviter toute adhérence.

Ces plaies sont toujours contaminées puisque les projectiles entraînent, lors de leur passage des débris cutanés, poils, bactéries. Toutefois ce phénomène est moins important avec les blessures par plomb car il n'y a pas de cavitation. La plaie évolue bactériologiquement alors comme une plaie souillée [34, 51,69, 82].

### • *Traitement spécifique des plaies par plombs*

Il y a deux parties très importantes à respecter :

- Il faut tout d'abord réanimer l'animal avant de procéder à une quelconque intervention sur l'animal. Cependant pour éviter la «surcontamination » de la plaie, il faut dégager la plaie (tonte large), la nettoyer et la laver sous pression à l'aide de solutions antiseptiques. Ensuite, on applique une pommade antibiotique et un pansement avec compresses hémostatiques est mis en place. On peut éventuellement, en sus, administrer des antibiotiques et des antalgiques par voie générale à l'animal, voire le perfuser afin de le réhydrater.
- Une fois que l'état de l'animal est stabilisé, on peut procéder autres examens (sanguin, neurologique...) ainsi qu'à la partie chirurgicale du traitement. Cette partie chirurgicale comporte plusieurs stades :
  - La plaie est préparée pour l'intervention, le pansement est retiré, la zone de tonte est agrandi, on effectue le nettoyage/désinfection de la zone opératoire avec les produits appropriés.
  - La chirurgie en elle-même commence alors, le parage est peu large car les dégâts sont souvent peu étendus dans ce cas, on effectue ensuite des lavages antiseptiques sous pression, les débris et tissus morts sont enlevés. Alors, on retire les plombs seulement s'ils sont présents dans une structure vitale, en effet dans les autres cas les plombs sont bien tolérés et leur recherche n'amèneraient qu'à plus de délabrement et de dommages qu'autre chose. On met alors un

drainage en laissant la plaie ouverte, complété par l'application d'un pansement stérile. La cicatrisation s'effectue par seconde intention.

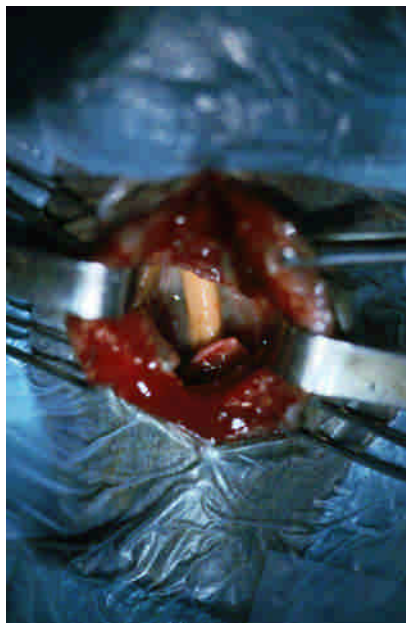
- Après l'opération, le pansement est changé quotidiennement, et un traitement antibiotique est prolongé pendant 10 jours après la chirurgie avec des molécules à large spectre antibactérien [34, 69, 82].

- *Blessures de la tête*

Lors d'atteinte intra-oculaire, le but du traitement est de conserver un état anatomique satisfaisant de l'œil. Si le plomb dépasse le cristallin, on considère que la vision est perdue au vu des lésions occasionnées. Si le cristallin est luxé, il faut retirer afin d'éviter de créer un glaucome de l'angle irido-cornéen. Mais ces accidents se soldent souvent par une énucléation, l'œil éclatant souvent sous la force de l'impact. Dans les autres cas, le plomb doit être enlevé et un traitement médical à base de collyres d'atropine (pour diminuer la douleur), d'antibiotiques, d'AINS en instillations locales.

- *Blessures de l'encolure*

On réalise une réparation chirurgicale des structures vitales atteintes ainsi qu'un parage des dégâts tissulaires associés.



Perforation de la trachée chez un chien de chasse, Photo : JL. Chancrin

- *Blessures du thorax*

L'hémithorax est traité par la thoracocentèse et la pose d'un drain thoracique uniquement s'il entraîne une dyspnée.

L'intervention chirurgicale au niveau des côtes n'est nécessaire que lorsqu'une fracture risque de perforer la plèvre (on réalise alors une ostéosynthèse) ou dans le cas de volet costal qui doit être fixé aux côtes voisines à l'aide d'une attelle suturée [34, 43].

- *Blessures de l'abdomen*

L'atteinte des viscères parenchymateux entraîne souvent une exérèse partielle ou complète de l'organe atteint. Pour les viscères creux, il s'agit de réséquer les portions lésées ou nécrosées de l'organe puis de suturer les parois entre elles. On peut compléter l'intervention par une épiploïisation afin d'obtenir une cicatrisation plus rapide et de meilleure qualité.

- *Blessures de la colonne vertébrale*

Il faut insister sur l'importance de réaliser un examen neurologique préalable à toute intervention ainsi que d'effectuer les examens complémentaires nécessaires (myélographie...). Les plombs peuvent être retirés lors de compression, et les vertèbres peuvent subir une ostéosynthèse lors de fractures.

- *Blessures des membres*

S'il y a atteinte articulaire, selon son degré, on peut retirer le plomb mais dans certains cas l'importance de l'atteinte oblige le vétérinaire à amputer l'animal du membre atteint ou de réaliser une arthrodèse. Lors d'atteinte osseuse appendiculaire, l'ostéosynthèse est très fréquemment employée et donne souvent de très bons résultats aussi bien sur le plan fonctionnel que physiologique.



Perforation d'un membre due à un fusil de chasse, Photo : JL. Chancrin



Réparation d'une fracture par enclouage centro-médullaire et double cerclage, Photo : C. Hugnet

#### *vi Avenir du chien*

Le chien peut avoir des troubles psychologiques lors d'actions de chasse après avoir subi une blessure par arme à feu. Le chien peut devenir terrorisé lorsqu'il entend une détonation, chose qu'il associait toujours à une conséquence favorable avant l'accident : chercher le gibier. Le chien peut également parfois connaître une méfiance vis à vis de l'homme qui l'a, en quelque sorte, trahi.

Ainsi, il est plus ou moins difficile, en fonction de la gravité des blessures et d'autres facteurs, de refaire chasser un chien blessé par arme à feu [34, 69, 92].

#### *b. Par les éléments extérieurs*

##### *i Blessures dues à des éléments minéraux*

Le chien est exposé, en action de chasse, à des éléments particulièrement vulnérants de l'environnement comme les barbelés, les morceaux de verre, les pierres et même les coquillages lors de la chasse dans la baie de Somme par exemple.

Les fils de fer barbelés occasionnent surtout des déchirures de peau du ventre ou du dos. Les autres éléments vulnérants occasionnent essentiellement des atteintes podales, plus profondes tout de même pour le verre.

Les barbelés ont plus une action de lacération, la plaie est plus superficielle, c'est une déchirure qui saigne. Elle est douloureuse lorsqu'elle survient mais pas après. Les plaies aux coussinets sont douloureuses et occasionnent une boiterie, la coupure est plus ou moins profonde selon les caractéristiques de l'objet vulnérant et les survenues de l'accident. Plus l'atteinte est profonde et plus la boiterie est prononcée jusqu'à la suppression d'appui [69, 82].



Lacération de l'avant bras, Photo : JL. Chancrin

◆ *Diagnostic*

L'examen clinique via une examination de la surface de contact des pattes avec le sol ainsi qu'une examination de la surface cutanée de l'animal.

◆ *Traitement [51, 69, 82]*

• *Lacérations dues aux barbelés*

Dès qu'elles sont découvertes, il faut rincer à l'aide d'une solution antiseptique et tondre la zone incriminée, ensuite on applique un pansement stérile. Ces plaies sont souillées et doivent ainsi être suturées dans les 6 heures. La réparation cutanée se fait sous anesthésie locale ou générale, on désinfecte après avoir effectué des lavages sous pression d'antiseptiques. La partie chirurgicale débute par la suture plan pas plan de la plaie. Le post-opératoire est constitué par l'administration d'antibiotiques pendant 10 jours, d'anti-inflammatoires, le changement du pansement tous les deux jours.

• *Plaies des coussinets*

La plaie doit être rincée et une compression manuelle doit être effectuée pour limiter l'hémorragie.

Lors d'atteinte superficielle, un simple pansement suffit après nettoyage et désinfection, changé tous les trois jours accompagné d'un traitement antibiotique de 10 jours et anti-inflammatoire de 5 jours.

Si la plaie est profonde, la suture est nécessaire. Il faut ainsi nettoyer et parer la plaie avant de procéder à la suture en elle-même. En raison des caractéristiques des coussinets, les sutures

doivent suivre une certaine méthode : le plan conjonctif est rapproché par des points simples au fil résorbable puis la peau est suturée à l'aide de points de Blair-Donetti de type «Loin-Loin-Près-Près) au fil irrésorbable. Dans certains cas, l'amputation du coussinet est la seule solution, on la réalise par désarticulation métacarpo-phalangienne ou métatarso-phalangienne.

Le travail du chien doit être repris de manière progressive sur sol non-abrasif. On peut protéger le coussinet en pulvérisant un agent tannant sous forme de spray avant la période de chasse [10].

## ii Blessures dues à des végétaux

### ◆ *L'épillet*

L'épillet de graminées est fréquemment présent dans les champs environnants des zones de chasse au gibier d'eau à la fin de l'été. Les facteurs dépendant du chien et de l'épillet permettent d'expliquer la variation de la gravité des atteintes et leur localisation. Les épillets peuvent pénétrer dans les oreilles surtout (premier motif de consultation lors d'épillet), dans les narines, les yeux, les espaces interdigités, l'appareil uro-génital, l'appareil digestif (ils peuvent obstruer les glandes salivaires), au niveau du revêtement cutané (causant alors la formation d'abcès). Ils peuvent alors s'implanter en différents endroits et occasionner une gêne et une surinfection à cet endroit. Les symptômes sont donc soit du prurit, de la toux, des larmolements, allant toujours vers l'aggravation et l'infection des endroits atteints. Les otites sont fréquemment liées à la présence d'épillets particulièrement en été chez des chiens à poils longs.

L'otoscope permet de repérer l'épillet dans l'oreille (ou dans la narine) et de l'enlever à l'aide d'une pince de Hartmann. Pour les autres localisations, l'exploration de la zone atteinte est importante à réaliser à l'aide de matériel divers (endoscope, spéculum ; échographie...). Dans tous les cas, après avoir retiré le corps étranger, il faut administrer un traitement antibiotique long associé à des désinfections locales fréquentes [51, 69].

### ◆ *Les épines*

Si les abords des marais sont peu ou mal entretenus, de nombreux végétaux portant des épines (ronces...) peuvent se développer. Les épines se plantent dans la peau de l'animal et peuvent lacérer la peau si elles y demeurent, sans oublier le risque septique. Les lésions vont de superficielles à profondes, elles peuvent atteindre la peau, les yeux, les coussinets... L'œil est très sensible aux épines, on parle de plaie pénétrante si la cornée n'est pas traversée, et de plaie

perforante si l'épine l'a traversée. Un examen oculaire complet est alors nécessaire. Les lésions cutanées font l'objet d'une antiseptie locale deux fois par jour quel que soit la profondeur de l'atteinte. Le traitement des atteintes oculaires se fait de manière chirurgicale si la plaie est perforante, cette opération est d'autant plus délicate que l'épine ne dépasse pas de la cornée vers l'extérieur et doit souvent être faite par un spécialiste [51, 69].

◆ *Débris végétaux et graines*

Ces éléments peuvent se loger dans la cornée du chien et sont alors à l'origine d'une kératite. Le chien présente un pannus cornéen, avec un œil douloureux et larmoyant. Le traitement est médical et chirurgical en enlevant le corps étranger [51, 69].

iii *Envenimations ophidiennes*

Les toxines sont de plusieurs natures avec un tropisme particulier pour chacune d'entre elles (cardiotoxines, myotoxines, cytotoxines), de même, les enzymes sont responsables d'effets spécifiques qui sont fonction du type d'enzyme contenue dans le venin.

Il y a de nombreux facteurs de variation de la gravité de l'envenimation dépendant de facteurs relatifs à la vipère, au chien et à la gravité de la morsure. Le diagnostic repose sur l'anamnèse d'un chien à la recherche d'un gibier qui manifeste une douleur vive par un cri. L'examen rapproché de la morsure laisse apparaître une zone très inflammée centrée autour de deux trous punctiformes. Le chien est prostré, en état de choc, il peut présenter des troubles gastro-intestinaux (sialorrhée, diarrhée...), des troubles cardio-vasculaires, neurologiques (convulsions parfois), respiratoires... On peut réaliser des examens de laboratoires pour déterminer le type de venin (NF, frottis sanguin, paramètres de coagulation...).

Le traitement doit être rapide voire immédiat à l'aide de sérum antivenimeux ou de corticoïde immédiat, type Solumédrol®. Il faut désinfecter le chien, stimuler le moins possible l'animal. Le vétérinaire doit lutter contre l'état de choc en utilisant différentes molécules comme les corticoïdes, les analeptiques cardio-respiratoires ou en utilisant la sérothérapie qui ne demeure employé que lors d'atteintes importantes en raison de son coût et des risques d'hypersensibilité associés. On accompagne ce traitement de neutralisation du venin par un traitement symptomatique afin de traiter les effets du venin sur l'organisme (antiémétiques, antipéristaltiques, anticoagulants, antibiotiques, diurétiques doux...).

L'avenir de l'animal est souvent très bon si le traitement est suffisamment précoce [48, 67].

#### iv Envenimations par les insectes

Le corps des chenilles processionnaires est tapissé de poils urticants qui contiennent le venin. Ce venin est lui-même composé d'une toxine histaminolibératrice. Il est rare qu'un chien de chasse adulte n'ingère de chenille processionnaire. Cependant lors du furetage, il peut être en contact avec des poils urticants en suspension dans l'air, les conséquences cliniques étant alors négligeables (urticaire et angioedème). Le danger réside avec les jeunes chiens qui peuvent les ingérer, les mettant alors au contact de leur langue par simple curiosité.

Le chien piqué présente alors une inflammation et un œdème des babines et de la cavité buccale. La langue augmente considérablement de volume, des ulcères se forment, et la langue commence à se nécroser en quelques heures. Le traitement est comparable à celui des envenimations par les vipères, il faut cependant ventiler l'animal et poser une sonde naso-oesophagienne puisque le chien ne peut plus se nourrir, en effet sa cavité buccale est extrêmement douloureuse. On peut réaliser une plastie de la langue chirurgicalement si les lésions de nécrose sont très importantes. Si la nécrose atteint le frein de la langue, l'euthanasie reste la plus sage décision. Si le chien en réchappe, le chien peut garder des séquelles comme la difficulté à s'alimenter.

Le venin des abeilles est constitué d'enzymes variées, pour qu'il y ait piqûre, il faut que le chien tombe sur une ruche ou un essaim. Les piqûres sont le plus souvent localisées à la tête et entraînent une inflammation locale qui peut se généraliser à différents organes suivant le nombre de piqûres, leur localisation, la quantité de venin injecté, la sensibilité du chien... Les symptômes généraux vont de la simple hyperthermie au choc anaphylactique. Le diagnostic est établi grâce aux circonstances de l'envenimation et de la clinique. Le traitement est basé sur l'emploi de corticoïdes à dose immunosuppressive et d'antibiotiques à large spectre. Le chien retrouvera sans problème ses aptitudes de chasseur mais il semble que les chiens ayant subi des piqûres d'insectes volants deviennent méfiants vis à vis de ces derniers par la suite [51, 69].

#### v Intoxications par des appâts empoisonnés

Il peut arriver que les chiens de chasse ingèrent des appâts empoisonnés à destination des ragondins. Le produit le plus souvent utilisé est du bromadiolone, c'est un anticoagulant dont la Dose Minimale Toxique chez le chien est de 20 mg/kg Les chiens d'eau sont très souvent atteints, puisque le chasseur oublie de récupérer les appâts en bordure d'étang ou de rivière avant la période

de chasse. En tant que vétérinaire, il faut conseiller la nasse à rat-musqué plutôt que les méthodes chimiques qui sont très dangereuses.

Les symptômes apparaissent en 48 à 72h suite à l'épuisement des facteurs P.P.S.B. et de la vitamine K1 qui «contraient» en quelque sorte l'effet de la molécule auparavant. Une anémie occasionnée par les hémorragies se manifeste cliniquement par la pâleur des muqueuses, l'augmentation du Temps de Remplissage Capillaire, la tachycardie, la tachypnée et l'oligurie. Les saignements peuvent se faire à différents niveaux de l'organisme (digestif, urinaire, respiratoire, cutané, cavitaires) et se manifestent ainsi de façon variable (méléna, hématurie, épistaxis, hématomes cutanés, hémothorax...). Le diagnostic est à la fois épidémiologique, clinique et de laboratoire en utilisant la mesure des paramètres de l'hémostase : Dans ce type d'intoxication, les paramètres de coagulation sont augmentés (temps de Quick, temps de céphaline activée, temps de coagulation) mais les paramètres de l'hémostase primaire sont normaux (numération plaquettaire, temps de saignement) [51, 66, 69].

Le traitement repose sur une application rapide et adaptée du plan médical :

- Si l'ingestion remonte à moins de 6 heures il faut faire vomir l'animal à l'aide d'une injection d'apomorphine (Apokinon® à 0,05mg/kg SC) et limiter l'absorption digestive en administrant du charbon actif qui adsorbe les résidus toxiques après vomissement. L'emploi de la vitamine K1 est également très important : on administre à J0 une dose de 5mg/kg par voie IV puis, de J1 à J21 des comprimés sont donnés PO à une posologie inférieure tous les jours (2 à 5mg/kg).
- Lors d'intoxication avérée, 48 à 72 heures après l'ingestion, on doit corriger les pertes sanguines en transfusant l'animal si possible avec du sang frais. Il faut cependant faire attention de bien demander au propriétaire si l'animal a déjà été transfusé. Si la réponse est négative, le typage du sang n'est pas obligatoire, mais si la réponse est affirmative, il faut vérifier la compatibilité des sangs entre donneur et receveur (test cross-match). Si la thérapie est précoce, le chien a de grandes chances de s'en sortir [51, 66, 69].

#### *vi Les véhicules*

Les chocs automobiles sont fréquents lors de la chasse, mais cette fréquence est moindre pour la chasse au gibier d'eau par rapport à la chasse au gros gibier en forêt. En effet, lors de la

chasse au sanglier, le chien peut courir plusieurs kilomètres en traquant le gibier blessé, il est aussi fréquent que des routes traversent les forêts où la chasse est pratiquée. Cependant lors de la chasse au gibier d'eau, les routes alentours sont souvent peu fréquentées et le chien est rarement obligé de le poursuivre, mais l'animal peut s'égarer et se faire renverser par un engin motorisé.

On adoptera alors le système du CRASH PLANS évoqué précédemment détaillé afin de déterminer l'ampleur des dégâts et soigner le chien.

Les fractures des membres sont fréquentes, ainsi que les hémorragies internes liées à l'atteinte d'organes internes.

La chirurgie est souvent nécessaire pour sauver l'animal [51, 69, 92].

### 3. La noyade

#### *i* Caractéristiques

Suite à un travail du chien qui peut durer plusieurs heures, la fatigue le gagnant, le chien de chasse et particulièrement les retrievers peuvent être sujets à la noyade. Cependant les noyades sont souvent plus graves en mer, les fleuves et les rivières en raison du courant qui augmente la difficulté du rapport et augmente ainsi la probabilité de survenue de la noyade.

Lors de la **noyade primitive** (noyade vraie), il y a d'abord une lutte intense puis une asphyxie progressive (la syncope est secondaire). Lors de **syncope primitive** (hydrocution, noyade secondaire) la syncope est responsable de la noyade. Cette syncope peut alors être causée par un choc traumatique (épigastrique, oculaire, rachidien...), une syncope réflexe (par irruption d'eau au niveau du carrefour pharyngo-laryngé), une inhibition émotive (chez le jeune chien inexpérimenté), un choc thermique (syncope thermo-différentielle), un évènement pathologique (comme une crise convulsive par exemple).

Selon qu'il s'agisse d'eau douce ou d'eau de mer, on aura :

- **Altération du surfactant**, l'eau déstabilise le surfactant, les alvéoles se collabent alors suite à la perte de l'effet tensioactif du surfactant.
- Selon la tonicité de l'eau, il y a possibilité de **mouvements secondaires d'eau dans les alvéoles**. Ainsi, lorsque l'eau est hypertonique (eau de mer) on observe un afflux d'eau dans les alvéoles en provenance de l'organisme et responsable d'une seconde noyade.
- **Bronchopneumonie par fausse déglutition**, ce qui fréquent : les particules en suspension dans l'eau sont considérées comme autant de corps étrangers.

Si la noyade a lieu en eau douce, l'eau hypotonique au plasma passe à travers la membrane alvéolo-capillaire et occasionne ainsi une hypervolémie, une hémodilution, une hémolyse (hyperkaliémie et anémie).

En eau de mer, la situation est plus grave, puisque cette eau est hypertonique (25-30g/L), elle engendre un œdème alvéolaire d'emblée, hypovolémie, hyperosmolarité, inefficacité cardiaque progressive.

L'eau de mer est à l'origine d'une lésion de la membrane alvéolo-capillaire alors que l'eau douce inactivant le surfactant est responsable de micro-atélectasies diffuses [51, 69, 81].

## *ii Clinique et paraclinique*

On peut constater des symptômes liés à des dysfonctions à différents étages :

- *Signes respiratoires* : la ventilation peut être efficace ou non. Il existe un encombrement intense associé à un bronchospasme.
- *Signes circulatoires* : soit arrêt, soit collapsus, soit troubles du rythme.
- *Signes neurologiques* : l'hypoxie génère un œdème cérébral pouvant entraîner de l'agitation, une hypertonie, un trismus, des convulsions, une hypotonie ou une aréflexie.
- *Signes digestifs* : des vomissements précoces ou tardifs peuvent être observés ainsi qu'une distension gastrique par ingestion d'eau lors de la noyade, ou d'air lors de la bouche-à-nez.
- *Hypothermie* : elle a un effet protecteur et dépend du temps d'immersion ainsi que de la température de l'eau.
- *Signes humoraux* : troubles hydroélectrolytiques (hémococoncentration, hyperkaliémie par acidose ou hypokaliémie par hémodilution et hypothermie), acidose mixte, hypoxémie, hémolyse rare, insuffisance rénale rare, troubles de la coagulation d'origine multi-factorielle (hypoxie, hémolyse, sepsis...) [51, 69, 81].

## *iii Pronostic*

Il dépend de la durée de submersion (au-delà de 10 minutes, il devient difficile de ressusciter l'animal), de la rapidité des premiers secours, de la nature de l'eau ainsi que des complications évolutives [51, 69, 81].

#### iv Traitement d'urgence

Cinq points sont essentiels pour tenter de sauver l'animal :

- **Oxygénothérapie** associée à une ventilation mécanique et à du « clapping » afin de permettre le déploiement des alvéoles collabées.
- **Fluidothérapie** pour contrer l'acidose à l'aide de bicarbonate.
- **Antibiothérapie à large spectre**
- **Bronchodilatateur**
- **Héparinothérapie** car il y a un risque important de CIVD (Coagulation Intra-Vasculaire Disséminée) suite à la libération en grande quantité de médiateurs de l'inflammation à l'origine de troubles de l'agrégation plaquettaire.

Le monitoring respiratoire est très important et la surveillance des gaz du sang est impérative. Ces animaux doivent souvent subir une réanimation cardio-respiratoire en urgence, et si l'on parvient à la traiter, il demeure un risque de complication septique chez ces chiens. Il ne faut ainsi pas hésiter à changer l'antibiotique si l'on constate que le traitement mis en place ne prouve pas son efficacité [51, 69].

#### 4. Pathologies infectieuses

##### a. Leptospirose

###### i Caractéristiques

La Leptospirose est une zoonose dont l'agent responsable est un spirochète : *Leptospira interrogans*. Ce spirochète est divisé en plusieurs sérovars : *L. icterohaemorrhagiae*, *L. canicola*, *L. gripotyphosa*. Le mode de contamination principal est le contact avec de l'urine infectée. Les leptospires pénètrent par les muqueuses ou par des plaies cutanées. La phase bactériémique dure de 4 à 12 jours. Les principales lésions sont des lésions de vasculite qui conduisent à des troubles de la coagulation primaire et secondaire. Ces lésions intéressent principalement les reins et le foie, occasionnant ainsi une insuffisance rénale aiguë et une insuffisance hépatique aiguë (ictère). On peut aussi rencontrer des uvéites, des méningites et des avortements.

Ces symptômes apparaissent selon des modes différents : suraigu, subaigu et chronique. La forme suraiguë se traduit par une mort rapide en raison d'une CIVD [3, 4, 77].

## *ii Symptomatologie*

Les premiers signes cliniques sont peu spécifiques :

- Fièvre
- Abattement
- Anorexie

Ensuite apparaissent d'autres symptômes :

- Ictère
- Polyuro-polydipsie
- Vomissements
- Diarrhée
- Jetage nasal
- Amaigrissement
- Douleur abdominale
- Myalgie diffuse

## *iii Diagnostic de certitude*

La sérologie leptospirose par technique d'agglutination est parfois négative en début de maladie, elle peut également être faiblement positive lorsque l'animal a été en contact avec l'agent pathogène. La vaccination permet d'obtenir des titres faibles aux environs de 1 : 200.

La sérologie leptospirose par technique ELISA avec dosage des IgM et des IgG : les IgM sont élevées dans les 1-2 semaines après l'infection et les IgG dans les 2-3 semaines après l'infection.

La recherche des leptospires peut également se faire dans les urines, mais il faut disposer d'un microscope à fond noir pour les identifier [3,4].

Les analyses sanguines sont importantes mais ne permettent pas, à elles seules, de diagnostiquer la maladie :

- Biochimie : augmentation de l'urée, de la créatinine, des SGPT, des PAL, des SGOT, de la LDH, du taux de bilirubine, hyponatrémie, hypokaliémie/hyperkaliémie, hyperphosphatémie.
- Hématologie : leucocytose, lymphopénie, monocytose, thrombocytopenie.
- Temps de coagulation : CIVD.

iv Traitement [3, 4, 51]

◆ *Traitement spécifique de la Leptospirose*

- Penicilline procaïne : 20000 UI/kg IM ou SC deux fois par jour pendant deux semaines ou jusqu'à ce que l'urémie disparaisse.
- Dihydrostreptomycine : 10-15 mg/kg IM deux fois par jour pendant 2 semaines, lorsque l'urémie a disparue.
- Doxycycline : 5 mg/kg PO deux fois par jour lorsque l'animal peut s'alimenter, en remplacement de la Dihydrostreptomycine.
- 

On complète ce traitement par le traitement de l'insuffisance rénale aiguë et de la CIVD.

v Prévention

Elle consiste en la vaccination du chien, pour obtenir une immunisation satisfaisante, il est nécessaire d'effectuer 3 à 4 injections de primovaccination à 3 semaines d'intervalle. Dans les régions à risque, il est conseillé de faire un rappel semestriel.

b. Piroplasmose

i Caractéristiques

Il s'agit d'une maladie parasitaire sanguine due à *Babesia sp* qui est un protozoaire. Elle touche principalement le chien. L'espèce la plus répandue en Europe est *Babesia canis*. Les tiques qui transmettent ce parasite doit se nourrir au moins 2 ou 3 jours pour le transmettre. Les babésies sont intraérythrocytaires et provoquent une hémolyse intravasculaire qui est à l'origine des principaux symptômes observés. Une forme suraiguë souvent mortelle existe également, elle se traduit par un choc hypotensif et une hypothermie [11, 18, 19, 29, 84].

ii Symptomatologie [51]

Les principaux symptômes observés sont :

- Hémoglobinurie : souvent confondue avec une hématurie par les propriétaires.
- Pâleur des muqueuses
- Hyperthermie

- Abattement
- Anorexie

### *iii Diagnostic*

Le frottis sanguin permet d'observer des piroplasmes au sein des hématies sous la forme de petits pépins de raisin, on constate aussi une monocytose, érythroblastose (anémie régénérative) et une thrombopénie. L'augmentation de tous les temps de coagulation est aussi un indicateur précieux en cas de suspicion de piroplasmose.



Aspect des piroplasmes au sein des érythrocytes après coloration spéciale ; Photo : P. Bourdeau

Les analyses sanguines, quant-à-elles révèlent une augmentation de l'urée, de la créatinine, des SGPT (si l'affection date de plusieurs jours), une monocytose, une anémie régénérative, une thrombocytopénie et un plasma hémolysé [51].

### *iv Traitement*

L'Imidocarb possède un pouvoir piroplasmicide à la dose de 5mg/kg par voie sous-cutanée en une seule injection. L'anémie est soignée par une transfusion de sang frais. On traite également les autres troubles comme l'anémie hémolytique (qui peut persister même après le traitement à l'Imidocarb puisqu'elle peut devenir auto-immune), l'insuffisance rénale et la CIVD possibles [51].

### *v Complications*

Suite à une piroplasmose traitée trop tardivement, une insuffisance rénale aiguë ou hépatique peuvent apparaître, tout comme l'anémie hémolytique à médiation immunitaire qui peut survenir quelques semaines à plusieurs mois après la maladie [51].

## vi Prévention

La prévention passe par la vaccination à l'aide du vaccin Pirodog® qui à le défaut d'être relativement onéreux et peu efficace (60 à 90 % d'efficacité selon les études). La primovaccination est composée de deux injections espacées de 3 à 4 semaines à partir de l'âge de 5 mois, puis d'un rappel annuel. Cependant pour les chiens particulièrement exposés, une vaccination semestrielle est mieux adaptée. Certains vétérinaires conseillent même l'injection de doses préventives d'Imidocarb avant les périodes « à Tiques » [11, 18, 19, 84].

### c. Ehrlichiose

#### i Caractéristiques

Il s'agit d'une maladie infectieuse dont l'agent responsable fait partie des Rickettsies (*Ehrlichia canis*) qui atteint surtout le chien. Ce micro-organisme s'introduit dans les granulocytes, les macrophages et monocytes et s'y multiplie. Cette maladie évolue selon deux phases : une première, aiguë, qui apparaît entre 163 semaines après l'infection, suivie d'une seconde phase, chronique, si l'animal ne décède pas à la suite de la première [5,7,9,29,32,33, 91].

#### ii Symptomatologie

Durant la première phase on peut avoir différents symptômes :

- Troubles de la coagulation (pétéchies, épistaxis)
- Hyperthermie
- Anorexie
- Abattement
- Lymphadénomégalie
- Dyspnée
- Troubles neurologiques (syndrome vestibulaire, hyperesthésie, ataxie, déficits neurologiques de type motoneurone central)

Lors de la seconde phase, peuvent apparaître ou persister :

- Les troubles de la coagulation
- Anémie
- Lymphadénomégalie généralisée
- Splénomégalie
- Hépatomégalie
- Uvéite

- Polyarthrite (rare)
- Crise convulsive (rare)

### iii Examens complémentaire et Diagnostic

La sérologie permet de prouver que le chien est infecté, mais il existe des chiens sérologiquement positifs et asymptomatiques. Les analyses sanguines révèlent une anémie arégénérative, thrombocytopenie, leucopénie, monocytose et lymphocytose à l'hématologie ainsi qu'une augmentation des SGPT, PAL, de l'urée et des globulines à la biochimie [5, 7, 9, 29, 32, 33].

### iv Traitement

Il se fait à l'aide de Tétracycline (22mg/kg PO 3 fois par jour) ou de Doxycycline (5-10 mg/kg une ou deux fois par jour PO pendant 2-3 mois). Il semble que les durées préconisées auparavant (1 à 2 semaines) soient trop courtes pour éliminer totalement la rickettsie. L'amélioration clinique lors de la phase aiguë est nette après deux jours de traitement [51, 91].

### v Pronostic

Il dépend de la phase où est présenté le chien : le pronostic est bon en phase aiguë et moins bon en phase chronique surtout lors d'aplasie ostéomédullaire où il devient très sombre [5, 7, 9, 29, 32, 33].

## d. Borréliose de Lyme

### i Caractéristiques

L'agent responsable de cette maladie infectieuse chez le chien est un spirochète : *Borrelia burgdorferi* qui fait partie de la même famille que les agents responsables de la leptospirose et de la syphilis. Il est transmis à l'animal par une tique (*Ixodes ricinus* en Europe) présente essentiellement dans l'Est de la France. Il existe des porteurs sains (jusqu'à 50% dans les régions endémiques) [1, 2, 77].

### ii Symptomatologie

Les premiers symptômes sont :

- Boiterie associée à des douleurs articulaires
- Démarche raide avec le dos voussé
- Abattement

- Anorexie
- Fièvre parfois
- Lymphadénomégalie

Une fois la phase aiguë passée, la maladie peut évoluer selon un mode chronique avec :

- Amaigrissement
- Boiterie chronique
- Signes d'insuffisance rénale chronique : polyuro-polydipsie, vomissement, diarrhée, amaigrissement, anorexie.

### *iii Diagnostic de certitude*

La sérologie (malgré certains chiens positifs asymptomatiques) doit être interprétée en fonction des signes cliniques. De même, en phase aiguë, la sérologie peut être négative et devenir positive 3-4 semaines après. Les techniques ELISA semblent plus sensibles que les techniques d'Immunofluorescence [1, 2].

### *iv Autres examens complémentaires*

La ponction articulaire permet d'obtenir un liquide inflammatoire avec augmentation du taux de leucocytes, typique d'une arthrite suppurée aseptique.

La biochimie est normale sauf lors d'insuffisance rénale chronique (urée et créatinine augmentées, hypoalbuminémie, hypoprotéinémie et hypercholestérolémie lors de fuite protéique urinaire par glomérulonéphrite secondaire) [1, 2].

Les analyses d'urine peuvent révéler une protéinurie plus ou moins marquée d'après la bandelette urinaire.

### *v Traitement*

La Tétracycline (15-20 mg/kg par jour PO pendant 4 semaines) ou la Doxycycline (10 mg/kg par jour PO pendant 4 semaines) peuvent être utilisées mais si ces antibiotiques se révèlent inefficaces après 10 jours, il est conseillé d'en changer et de choisir parmi les suivants : pénicilline, ampicilline, céfotaxime. L'usage d'AINS est controversé puisqu'ils pourraient faire régresser la boiterie sans que l'antibiotique choisi ne soit réellement efficace sur la maladie [1, 2, 51].

### *vi Prévention*

Un vaccin inactivé existe : le Merilym® il est particulièrement conseillé dans l'Est de la France, ou pour les chiens vivant à proximité de forêts. La primovaccination peut se faire dès 12 semaines avec une seconde injection de 3 à 5 semaines après, le rappel est annuel [1, 2].

e. Hépatozoonose canine

i Caractéristiques

Il s'agit d'une maladie parasitaire due à un agent protozoaire : *Hepatozoon canis*. Cette maladie est présente en Europe, en Afrique, en Asie et au Japon, en Malaisie, aux Philippines et aux Etats-Unis. Le parasite est transmis par une tique (*Rhipicephalus sanguineus*) qui ingère les gamétocytes du parasite lorsqu'elle est fixée sur un chien porteur. Le parasite s'y multiplie mais il doit être ingéré par un chien pour que le parasite lui soit transmis car *H. canis* ne migre pas dans la salive de la tique. Une fois dans le tube digestif du chien, le parasite traverse la barrière intestinale pour aller dans le sang à partir duquel il migre dans d'autres organes où il est phagocyté par des macrophages. Il se développe ainsi sous forme de kystes tissulaires de 250 à 500 nm de diamètre (muscle cardiaque, muscles squelettiques, nœuds lymphatiques, rate et pancréas) qui sont à l'origine de polygranulomatose diffuse dans les organes infestés [77].

ii Symptômes

La sévérité des symptômes évolue avec le temps :

- Fièvre
- Amaigrissement
- Ecoulement oculaire mucopurulent
- Myalgie
- Boiterie

iii Diagnostic de certitude

Il peut se faire par détection de Gamétocytes sur un frottis sanguin : les faux négatifs sont fréquents car seulement 0,1% des leucocytes sont infectés. Ils apparaissent sous forme d'une inclusion cytoplasmique dans les leucocytes et mesurent environ 11nm x 5nm et présentent une capsule bleu pâle.

La biopsie musculaire permet également de les mettre en évidence [51].

iv Autres Examens complémentaires

Les analyses sanguines révèlent souvent une neutrophilie très marquée (jusqu'à plus de 100 000/mL) accompagnée d'une augmentation des PAL et par une hypoalbuminémie. Parfois on peut observer une anémie arégénérative, de l'hypoglycémie, de l'urémie et une hypercréatinémie.

Les analyses d'urine révèlent une protéinurie.

Des proliférations périostées sont parfois observables sur des radiographies du bassin ou des os longs [51].

v *Traitement*

Les traitements ne permettent pas d'éliminer totalement le parasite de l'organisme, on peut employer :

- Trimethoprim/sulfamide : 15 mg/KG PO deux fois par jour pendant deux semaines.
- Clindamycine : 10 mg/kg PO trois fois par jour pendant deux semaines.
- Imidocarb : 5mg/kg SC deux fois à 14 jours d'intervalle.
- AINS lors de myalgie ou d'hyperthermie.

Les rechutes sont possibles, puisque le parasite demeure dans l'organisme, même plusieurs mois après [51].

# CONCLUSION

L'utilité du chien lors de la chasse au gibier d'eau n'est plus à démontrer. La beauté du travail de ces chiens s'ajoute à la variété des biotopes et des espèces chassées. Pour beaucoup de chasseurs, le travail du chien lors de l'action de chasse est la récompense de l'attente en poste. La complicité entre le conducteur et son compagnon est un spectacle admirable, même pour les personnes relativement réfractaires à la chasse. Quelle fierté pour le maître lorsque son chien lui ramène un canard perdu dans la végétation environnante : le fruit de longues heures d'un dressage acharné.

Les races se démarquent entre elles par leur spécificité individuelle à un certain type de chasse ainsi que par une relative polyvalence lors de la chasse en général. Cependant les modèles anglais et allemand révèlent la vraie nature des choses : le chien « couteau suisse », le chien polyvalent existe mais il ne s'agit en aucun cas d'un chien spécialisé. En effet il est capable de pratiquer plusieurs types de chasses mais il restera moyen dans tous ces domaines, alors que la plupart des races sont spécialisées pour un certain mode de chasse. Voilà pourquoi les chasseurs anglo-saxons et d'outre-rhin s'entourent souvent de plusieurs races de chiens de chasse, même au cours d'une chasse au gibier d'eau.

Il est à retenir que la chasse n'est pas sans risques : les traumatismes, plaies et infections sont légion lors du travail du chien, particulièrement dans certains biotopes rendus dangereux par la végétation et les installations humaines. Les pathologies à transmission héréditaire sont également une spécificité presque propre à chaque race.

Les chiens de chasse sont des compagnons complices du chasseur, l'un ne va pas sans l'autre, même si les mentalités évoluent depuis 20 ans. En effet, certains chiens auparavant uniquement destinés à la pratique de la chasse se voient attribuer le « rôle » de chien de compagnie. La popularisation outrancière de certaines races comme le labrador ou le braque de Weimar allant à l'encontre de ce pour quoi elles ont été sélectionnées. C'est ainsi que l'instinct se perd avec les générations, les caractères de chien de chasse n'étant plus sélectionnés. Il faut désormais s'orienter vers des races moins connues pour trouver la perle rare et éviter les déceptions.

Il y a un vrai travail de conscience à fournir de la part des éleveurs afin de lutter contre la déviance de ces caractères héréditaires qui sont l'âme du chien de chasse au gibier d'eau.

**Le Professeur responsable  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon**



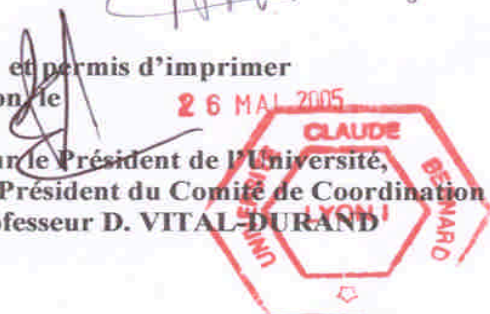
**Le Président de la thèse**



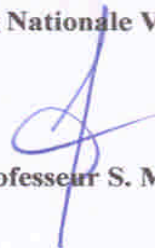
R. Bugeret

**Vu et permis d'imprimer  
Lyon le**

**Pour le Président de l'Université,  
Le Président du Comité de Coordination des Etudes Médicales,  
Professeur D. VITAL-DURAND**



**Vu : Le Directeur  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon**



**Professeur S. MARTINOT**



## ANNEXE 1 : LISTE DES ILLUSTRATIONS

Oie des Moussons ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	17
Oie Rieuse ; Photo : JC Chantelat .....	19
Oie rieuse en vol ; Illustration : D. Delannoy .....	19
Oie cendrée ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	21
Oie Cendrée en vol ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	21
Attitudes d'un canard de surface : alimentation, vol ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy ..	23
Mâle colvert s'ébrouant au milieu de femelles ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	24
Aspect des colverts selon la saison et le sexe ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	24
Canard Colvert sur une rive ; Photo : Alain Fossé .....	26
Canne colvert et ses cannetons ; Photo : P. Petit .....	26
Variation de l'aspect du plumage de la sarcelle d'hiver ; Illustration : JC Chantelat .....	27
Sarcelle d'hiver ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	28
Couple de Sarcelles d'hiver ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	28
Sarcelles en hivernage ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	29
Répartition des prélèvements de Sarcelles d'hiver lors de la saison 1998-1999 ; source : ONCFS	29
Différences de plumage entre Sarcelles ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	30
Plumages de la sarcelle d'été selon le sexe ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	31
Couple de Sarcelles d'été en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	32
Répartition des sites de reproductions des Sarcelles d'été en France, en 1999 ; source : ONCFS ..	32
Zones de reproduction des sarcelles d'été en France en 1996 ; source : ONCFS .....	33
Sarcelle d'été mâle ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	33
Variations du plumage du canard siffleur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	34
Couple de canards siffleurs ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	34
Répartition des effectifs de canards siffleurs en France à la mi-janvier 1999 ; source : ONCFS ....	35
Canard siffleur mâle ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	36
Variations de plumages du canard chipeau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	36
Différences entre canard colvert et canard chipeau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy ....	37
Canard chipeau ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	38
Variation de plumage du canard pilet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	39
Canard Pilet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	40
Variations de Plumage du Canard Souchet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	41
Principaux sites de reproduction du canard souchet, en France, en 1999 ; source : ONCFS .....	42
Canard Souchet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	42
Façon de décoller d'un canard plongeur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	43
Variations du plumage de la Nette Rousse ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	44
Nette Rousse ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	45
Variations du plumage du fuligule milouin ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	46
Bande de fuligules milouins posés sur un étang ; Photo : Brem .....	47
Couple de fuligules milouins ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	47
Variations du plumage du fuligule morillon ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	48
Fuligule Morillon ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	49
Variations du plumage du fuligule milouinan ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	50
Couple de fuligules milouinans ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	51
Plumage nuptial caractéristique de l'eider à duvet ; Illustration : ONCFS .....	52
Couple d'eiders à duvet ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	53
Mâle eider à duvet ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	54
Variations des plumages de l'Harelde de Miquelon ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy ...	55

Couple de Macreuses Brunes; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	56
Aspect du mâle Macreuse Noire ; Illustration ONCFS .....	58
Macreuse Noire en bord de mer ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	59
Couple de Garrot à œil d'or ; Illustration : ONCFS .....	60
Garrot à œil d'or ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	61
Poule d'eau ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	62
Foulque macroule; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	64
Foulque Macroule ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	65
Foulque Macroule et sa nichée; Photo : G. Bortolato .....	65
Râle d'eau au bord d'un étang ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	66
Râle d'eau ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	67
Huîtrier Pie ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	68
Vanneau Huppé ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	70
Pluvier argenté ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	72
Couple de Pluviers argentés ; Photo : L. Barbier .....	73
Pluvier argenté ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	73
Pluvier doré ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	74
Pluvier doré ; Photo : E. Midoux .....	75
Bécasseau Maubèche ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	76
Couple de Chevaliers combattants ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	78
Chevalier Combattant ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	79
Couple de chevaliers arlequins ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	80
Chevalier arlequin en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	81
Chevalier gambette ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	82
Chevalier gambette ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	83
Variations entre le chevalier aboyeur et le chevalier combattant ; Illustration : D. Delannoy .....	84
Chevalier aboyeur ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	85
Bande de chevaliers aboyeurs ; Photo : E. Midoux .....	86
Bécassine Sourde ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	87
Variations entre Bécassine sourde et Bécassine des marais ; Illustration : D. Delannoy .....	89
Bécassine des marais ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	89
Bécassine des Marais en quête de nourriture ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	90
Courlis cendré ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	91
Courlis cendré, photo N. Bouglouan, Le Teich 22/08/2004 .....	92
Courlis cendré ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	93
Courlis Corlieu ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	94
Courlis Corlieu ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	94
Couple de Barges Rousses ; Illustration : JC Chantelat & D. Delannoy .....	95
Barge Rousse ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	96
Barge à queue noire ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	97
Tadorne de Belon ; Illustration : ONCFS .....	107
Différents types de grèbes ; Illustration : ONCFS .....	107
Différents types d'oies Bernaches ; Illustration : ONCFS .....	108
Cygne ; Illustration : ONCFS .....	108
Renard Roux ; Photo : G. Bertolato .....	111
Belette ; Photo : M. Colas .....	111
Chasseurs de Florimont après la chasse ; Photo : L. Ducloux .....	115
Cartouche de Plombs n°5 ; Photo : B. Michaud .....	121
Cartouches à grenaille d'acier ; Photo : L. Bedu .....	122
Chasseur en baie d'Authie ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	124

Chasseur et son chien dans l'Aube, sur les bords de Seine ; Photo : L. Barbier.....	124
Marais Vernier ; Photo : E. Midoux.....	125
Etang ; Photo : E. Midoux.....	126
Etang et sa végétation ; Photo : L. Barbier.....	127
Formes de Milouins sur un étang ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	128
Appelants colverts ; Photo : B. Michaud.....	129
Chasseur posant un appelant colvert en baie d'Authie ; Photo : D. Delannoy .....	129
Tonne ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	130
Gabion ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	131
Gabion en baie d'Authie ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy.....	132
Hutte ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	133
Le camouflage au bord d'un étang est essentiel ; Photo Y. Michaud .....	134
Un champ de maïs peut également servir de camouflage ; Photo : Y. Michaud .....	135
Hutteau en baie de Somme ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	135
Chasse au cerceuil en baie de Somme ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	136
Chasse à la toile ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	136
Chasse au trou en baie du Mont Saint-Michel ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy.....	136
Chasseur à la botte ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	137
Chasse à la barque ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy .....	139
Chasseur et son labrador ; Photo : JC Chantelat & D. Delannoy.....	140
Couple de colverts en vol ; photo : Guy Bourderionnet.....	143
Le conducteur doit savoir se montrer discret et patient ; Photo : Y. Michaud.....	145
Le chasseur et son chien : un couple complice ; Photo : D. & S. Simon .....	147
L'obéissance au conducteur est essentielle ; Photo : D. & S. Simon.....	151
Retrievers au rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	155
L'effet de groupe est très stimulant pour le dressage ; Photo : JM. Wurtz .....	155
L'union fait la force ; Photo : JM. Wurtz.....	156
Flat Coated Retriever au « marking » ; Photo : JM. Wurtz.....	158
Attitude caractéristique des chiens « marquant » la chute du gibier ; Photo : JM Wurtz .....	159
Le chien doit être fort pour supporter des matinées entières de travail ; Photo : JM. Wurtz.....	160
Le chien doit être capable de porter des gibier de gabarit important ; Photo : D. & S. Simon.....	161
Golden retriever ; Photo : D. & S. Simon .....	164
Un chien qui n'hésite jamais à se mouiller... ; Photo : D. & S. Simon .....	165
Un éleveur et ses chiens ; Photo : D. & S. Simon .....	166
Flat Coated au rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	168
Curly Coated Retriever en présentation de concours ; Photo : JM Wurtz .....	170
Un chien très attentif ; Photo : D. & S. Simon .....	172
Nova Scottia attendant l'appel de son maître ; Photo : D. & S. Simon.....	173
Nova Scottia après un rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	174
Faciès triste d'un « Nova Scottia » ; Photo : JM. Wurtz.....	175
Épagneul Breton au rapport ; Photo : D. & S. Simon .....	181
Chasseur et son épagneul breton ; Photo : D. & S. Simon.....	181
Un chien très énergique ; Photo : D. & S. Simon.....	182
Repérer le gibier ; Photo : D. & S. Simon.....	183
Épagneul français « à l'arrêt » dans un champ ; Photo : D. & S. Simon .....	184
Épagneul de Pont-Audemer ; Photo : D. & S. Simon .....	185
Épagneul de Pont-Audemer ; Photo : D. & S. Simon .....	185
Épagneul Picard ; Photo : D. & S. Simon .....	187
Épagneul bleu de Picardie au rapport ; Photo : D. & S. Simon .....	187
Un chien aussi bon à l'eau qu'en plaine ; Photo : D. & S. Simon .....	188

Petit épagneul de Münsterlander ; Photo : D. & S. Simon.....	189
Le griffon Korthals est un très bon chien d'eau, très polyvalent ; Photo : D. & S. Simon .....	190
Griffon Korthals sur une piste ; Photo : D. & S. Simon.....	191
Chiots Griffon Korthals ; Photo : D. & S. Simon .....	192
Spinone en action ; Photo : D. & S. Simon.....	192
Barbu Tchèque au rapport ; Photo : Brem.....	193
Braque français type Gascogne ; Photo : D. & S. Simon.....	195
Braque français type Pyrénées ; Photo : D. & S. Simon .....	196
Braque du Bourbonnais ; Photo : D. & S. Simon.....	198
Braque Saint-Germain ; Photo : D. & S. Simon.....	198
Chasseur allemand et son chien ; Photo : D. & S. Simon .....	200
Gadoue et Milor après le travail ; Photo : Y. Michaud .....	202
Braque allemand au travail ; Photo : Y. Michaud .....	205
Claude Groh et ses chiens ; Photo : Y. Michaud.....	206
Procédure de Contrôle pour la dysplasie du Braque Allemand, C.F.B.A.....	207
Drathaar ; Photo : D. & S. Simon.....	211
Plongeon de Drathaar ; Photo : D. & S. Simon.....	211
Jean-Michel et sa chienne ; Photo : B. Michaud .....	212
Braque de Weimar en pleine action ; Photo : D. & S. Simon .....	213
Braque de Weimar à poils longs ; Photo : D. & S. Simon .....	213
Langhaar ; Photo : D. & S. Simon.....	214
Langhaar; Photo : B ; Michaud .....	214
Pudel Pointer au rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	215
Braque italien en plaine ; Photo : D. & S. Simon.....	216
Couple de Vizsla au travail ; Photo : D. & S. Simon .....	217
Pointer à l'eau ; Photo : D. & S. Simon .....	220
Pointer en plaine; Photo : D. & S. Simon.....	220
Setter anglais blue belton ; Photo : D. & S. Simon .....	221
Setter anglais au rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	222
Setter anglais à l'affût ; Photo : D. & S. Simon .....	223
Setter irlandais au rapport ; Photo : D. & S. Simon .....	224
Setter irlandais à l'affût dans un champ ; Photo : D. & S. Simon.....	225
Setter Gordon au rapport ; Photo : D. & S. Simon.....	226
Setter Gordon à l'arrêt ; Photo : D. & S. Simon.....	227
English Cocker Spaniel au rapport avec une bécasse ; Photo : D. & S. Simon .....	228
English Springer Spaniel au rapport ; Photo : D. & S. Simon .....	229
Couple d'English Springer Spaniel ; Photo : D. & S. Simon.....	230
American Cocker Spaniel ; Photo : D. & S. Simon .....	231
American Cocker Spaniel à l'eau ; Photo : D. & S. Simon.....	232
Welsh Springer Spaniel ; Photo : D. & S. Simon.....	233
Clumber Spaniel ; Photo : D. & S. Simon.....	234
Field Spaniel ; Photo : D. & S. Simon .....	235
Couple de Sussex Spaniel ; Photo : D. & S. Simon .....	236
L'Irish Water Spaniel est un chien volontaire ; Photo : D. & S. Simon .....	237
Irish Water Spaniel ; Photo : Brem .....	238
Le chien doit donner facilement ; Photo : D. & S. Simon.....	240
Le chien doit être très attentif pour savoir où tombe le « dummy » ; Photo : D. & S. Simon .....	241
Labrador au rapport ; Photo : JM.Wurtz .....	242
Le chien doit se faire plaisir, à l'entraînement comme à la chasse ; Photo : JM. Wurtz .....	244
M. Groh et les juges lors d'un BICP à Langres en Novembre 2004 ; Photo : B. Michaud .....	245

Labrador tenant un apportable ; Photo : D. & S. Simon .....	247
La sagesse et le « marking » sont très importants pour les retrievers ; Photo : JM. Wurtz .....	248
Le Labrador, un chien polyvalent ?.....	253
Le Barbet, un chien qui a disparu des parcours de chasse ; Photo : D. & S. Simon .....	256
Fracture par arme à feu, Photo : JL. Chancrin .....	263
Vipère aspic ( <i>Vipera aspis</i> ) ; Photo : P. Dubois.....	264
Chenilles Processionnaires du Pin ; Photo : P. Oger.....	265
<i>Ixodes ricinus</i> ; Photo : J. Holopainen.....	266
Posture caractéristique d'un chien par contracture du tendon infraspinal ; Photo : E. Guaguère ..	273
Posture typique après rupture du tendon d'Achille ; Photo : Grandjean.....	274
Radiographies montrant des lésions osseuses causées par des plombs, Photos : JL. Chancrin .....	280
Perforation de la trachée chez un chien de chasse, Photo : JL. Chancrin .....	284
Perforation d'un membre due à un fusil de chasse, Photo : JL. Chancrin .....	285
Réparation d'une fracture, Photo : C. Hugnet.....	286
Lacération de l'avant bras, Photo : JL. Chancrin .....	287
Aspect des piroplasmies au sein des érythrocytes; Photo : P. Bourdeau .....	297



## ANNEXE 2 : STANDARDS DE RACES DE CHIEN DE CHASSE

### Labrador Retriever :

Tête et crâne : Le crâne doit être large, avec un stop prononcé, de telle sorte que le crâne ne soit pas en droite ligne avec le nez. La tête doit être nette avec des joues charnues. Les mâchoires doivent être de longueur moyenne, vigoureuses et exemptes de pointe. Le nez large et les narines bien développées.

Yeux : De grandeur moyenne, exprimant l'intelligence et un bon caractère, doivent être bruns ou noisette.

Oreilles : Ne doivent pas être grandes ou lourdes, doivent pendre tout contre la tête et être portées plutôt vers l'arrière.

Bouche : Les dents doivent être solides et fortes. Les dents inférieures juste derrière, mais touchant les supérieures.

Cou : Doit être net, fort, vigoureux, attaché à des épaules bien placées.

Avant-main : Les épaules doivent être longues et obliques. Les pattes pourvues d'une bonne ossature et droites de l'épaule jusqu'au sol, lorsque vues de devant ou de côté. Le chien ne doit être ni trop large, ni trop serré.

Corps : La poitrine doit être de bonne largeur et profondeur, avec des côtes bien sorties. Le dos doit être court et solide.

Arrière-main : Les reins doivent être larges et forts, avec des grassets bien tournés ; arrière-main bien développée et n'obliquant pas vers la queue. Les jarrets doivent être légèrement courbés et le chien ne doit être ni en jarrets de vache, ni se mouvoir trop large ou trop serré.

Pieds : Doivent être ronds et compacts, avec des doigts bien arqués et des soles bien développées.

Queue : La queue est une caractéristique de la race ; elle doit être très épaisse vers la base, s'effilant vers la pointe, de longueur moyenne et pratiquement exempte de toute frange, mais revêtue du poil court et dru, épais et serré du Labrador, donnant ainsi à la queue cette apparence arrondie particulière qui a été décrite comme la queue de loutre. La queue peut être portée gaiement, mais ne doit pas se courber au-dessus du dos.

Robe : La robe est une autre caractéristique de la race, elle doit être courte et dense, sans ondulations avec un sous-poil résistant à l'eau ; doit donner une sensation assez dure à la main.

Couleur : La couleur est généralement noire, foie ou jaune (qui peut varier du roux au crème) exempte de toute tache blanche. Une petite tache blanche sur la poitrine est permise. La robe doit être d'une couleur unie et non d'une apparence mouchetée.

Poids et taille : Hauteur désirée pour les chiens : 55-57 cm, 54-56 cm pour les chiennes.

Cependant ces critères de standard peuvent varier selon les pays, seul point commun : l'importance donnée à la forme de la queue et à la texture de la robe.

### Golden Retriever :

Tête et crâne : Le crâne est large, le cou musclé, le museau est puissant et large. Les mâchoires ne doivent pas manquer de force et le stop est marqué.

Yeux : Sombres et bien écartés, au regard très doux, cerclés de noir.

Oreilles : Bien proportionnées, de taille moyenne et bien attachées.

Bouche : Correspondance dentaire régulière. Le chien n'est ni bégu, ni grignard.

Cou : Le cou musclé présente une ligne pure.

Avant-main : Les membres antérieurs sont droits, ils ont une bonne ossature. Les épaules sont bien obliques.

Corps : Bien équilibré, rein court, poitrine bien descendue.

Arrière-main : Le rein et les membres postérieurs doivent être forts et musclés. Les jambes sont solides et les grassets offrent un bon angle.

Pieds : Ronds, pieds de chat, ni ouverts, ni écrasés.

Queue : Ne doit être ni top gai, ni enroulé à l'extrémité.

Robe : Le poil est plat ou ondulé avec de bonnes franges. Le sous-poil est serré et imperméable à l'eau.

Couleur : N'importe quel ton or ou crème. Ne doit être ni rouge, ni acajou. On admet la présence de quelques poils blancs au poitrail.

Poids et taille : Le poids moyen du chien en bon état est de 32-37 kg pour le mâle et 27-32 kg pour la femelle. La taille au garrot doit être de 56 à 61 cm chez le mâle 51 à 56 cm pour la femelle.

### **Flat Coated Retriever :**

Tête et crâne : Tête longue et bien moulée. Le crâne est plat et de largeur modérée ; le stop est léger, en aucun cas accentué, évitant de donner à la face un profil creux ou descendant. Nez de bonne taille, aux narines bien ouvertes. Les mâchoires sont longues et fortes, capables de porter un lièvre ou un faisan.

Yeux : De dimension moyenne, de couleur marron foncé ou noisette, très intelligents d'expression (l'œil rond, proéminent est à proscrire). Les yeux ne sont pas disposés obliquement.

Oreilles : Petites et bien attachées, tout contre la tête.

Bouche : Les mâchoires sont fortes et présentent un articulé en ciseaux parfait, régulier et complet, c'est-à-dire que les incisives supérieures recouvrent les incisives inférieures dans un contact étroit et sont implantées bien d'équerre par rapport aux mâchoires. Les dents sont saines et fortes.

Cou : La tête est bien attachée au cou, lequel doit être long et exempt de fanon, symétriquement et obliquement placé entre les épaules, se fondant bien dans le dos pour permettre de chercher facilement la piste.

Avant-main : La poitrine doit être profonde et assez large, avec un poitrail bien marqué sur lequel les coudes doivent travailler proprement et régulièrement. Les pattes sont de la plus grande importance, elles doivent être parfaitement droites, avec une bonne ossature et bien frangées lorsque le chien est en pleine forme.

Corps : Les côtes de devant doivent être assez plates et plus légères vers l'arrière. Le dos doit être court, carré et bien en côtes.

Arrière-main : Musclée, pas de jarrets de vache ou trop ouverts derrière. Les pattes doivent être bien frangées.

Pieds : Ils doivent être ronds et forts, avec des doigts fermés et bien arqués.

Queue : Courte, droite et bien attachée, portée gaiement mais jamais trop haut.

Robe : Elle doit être dense, fine de qualité et de texture. Elle doit être avoir le moins possible de volume.

Couleur : Noir ou foie.

Poids et taille : Entre 27 et 31.5 kg. Hauteur désirée pour les chiens : 58-61 cm, 56-59 cm pour les chiennes.

### **Curly Coated Retriever :**

Tête et crâne : Le crâne est bien proportionné, long et plat. Les mâchoires sont fortes et longues mais non pincées.

Yeux : Noirs ou bruns, plutôt grands mais pas proéminents.

Oreilles : Plutôt petites, attachées bas contre la tête, couvertes de boucles courtes.

Cou : Modérément long

Avant-main : Epaules très profondes, musclées et bien en oblique en arrière.

Corps : Côtes bien cintrées, bonne profondeur de poitrine, le rein pas trop long, le flanc aussi peu levretté qu'il est possible.

Arrière-main : Forte et musclée, jarrets bas vers le sol, avec une courbe modérée au grasset et au jarret.

Pieds : Ronds et compacts, ils sont bien arqués.

Queue : Modérément courte, portée assez droite et couverte de boucles, s'effilant vers la pointe.

Robe : Masse de poils frisés sur tout le corps. C'est la principale caractéristique de la race et une attention particulière y est vouée lors du jugement.

Couleur : Noir ou foie.

Poids et taille : Les normes admises sont de 32 à 36 kg et de 63 à 69 cm.

### **Chesapeake Bay Retriever :**

Tête : Le crâne est large et rond, avec un stop moyen, le museau est court. Les oreilles sont petites, bien placées sur la tête et pendent lâchement. Les yeux sont de taille moyenne, très clairs, de couleur jaunâtre et écartés.

Cou : Il a un aspect fortement musclé et s'amincit vers les épaules.

Avant-main : poitrine et corps : Les épaules sont obliques, doivent avoir pleine liberté d'action, avec abondance de puissance, sans aucune restriction de mouvement. Poitrine forte, profonde et large. Cage thoracique ronde et profonde. Corps de longueur moyenne, ni « cobby », ni en dos de carpe, mais approchant plutôt le creux. Flancs bien relevés.

Arrière-main : Doit être aussi haute, ou un peu plus haute que les épaules. Elle doit montrer autant de puissance que l'avant main. Il ne doit y avoir aucune tendance à la faiblesse au niveau des pattes. L'arrière main doit être suffisamment vigoureuse afin de fournir la puissance nécessaire pour nager. Le dos doit être très court, bien proportionné et vigoureux. Une bonne arrière main est essentielle.

Pieds : Les pieds doivent être des pieds de lièvre, biens palmés et de bonne taille. Un chien avec ergots aux postérieurs doit être disqualifié.

Queue : Elle est de longueur moyenne, assez forte à sa base, les franges sont permises.

Robe : La robe doit être épaisse et courte avec un sous-poil laineux abondant. Le poil sur la face et les membres doit être très court et droit avec une tendance à onduler sur les épaules, le cou, le dos et les reins.

Couleur : Toute couleur variant du brun foncé à un feu fade ou couleur d'herbe morte. Une tache blanche sur le poitrail et les doigts est permise, la couleur unie étant préférée.

Poids et taille : Le poids varie de 29 à 34 kg pour un mâle et de 25 à 29 kg pour une femelle. La hauteur du mâle varie de 58 à 66 cm et de 53 à 61 cm chez une femelle.

### **Nova Scotia Duck Tolling Retriever :**

Tête et crâne : La tête rappelle un peu celle du Golden Retriever. Le museau sera préféré large. Le crâne doit être plat, la taille de la tête est variable et ce sans rapport obligatoire avec la taille du chien.

Yeux : De teinte noisette en harmonie avec la robe, les yeux sont biens écartés.

Oreilles : Elles doivent être de taille moyenne, accrochées hautes et assez en arrière, portées légèrement dressées avec le bout tombant vers l'avant.

Bouche : Les lèvres sont de couleur chaire de préférence et pendent relativement incurvées dans leur partie antérieure. La mâchoire inférieure est fine.

Cou : Il est de taille moyenne, la jonction tête-encolure n'est pas très marquée, en raison du long poil sous le cou et la gorge.

Avant-main : Les épaules sont musclées, bien obliques en arrière, les coudes bien sous la poitrine.

Arrière-main : Il est également musclé et de bonne allure. Le jarret n'est pas trop descendu.

Queue : Elle est bien frangée, normalement portée sous le niveau de la ligne du dos, elle s'incurve au-dessus de la croupe, sans la toucher, quand le chien est en action.

Robe : Le poil est long, brillant, soyeux, avec un sous-poil encore plus doux. Le poil est court sur la face.

Couleur : Rouge ou fauve, légèrement plus claire que celle du Setter Irlandais. Même si la marque blanche sur le chanfrein, les pattes, la poitrine et l'extrémité de la queue n'est pas interdite, il est préférable d'éliminer toute marque blanche.

Poids et taille : Le poids minimum pour un chien de plus de 18 mois est de 23 kg pour le mâle et 16 kg pour la femelle. La hauteur minimum au même âge est de 52 cm pour un mâle et 47 cm au garrot pour une femelle. Ces normes ont été arrondies puisque converties, le système métrique n'étant pas d'usage dans son pays d'origine...

### **Braque allemand :**

Tête et crâne : La tête doit être bien ciselée, ni trop légère, ni trop lourde. Cette région doit correspondre en puissance et en longueur à la forme du corps et au sexe.

Yeux : De grandeur moyenne, ni proéminents, ni enfoncés dans les orbites. La couleur idéale est marron foncé.

Oreilles : Avec une attache haute et large, elles sont d'une longueur moyenne et tombent sans tourner, à plat, le long des faces latérales de la tête.

Bouche : Les mâchoires sont puissantes et la denture, parfaite, régulière et complète.

Cou : D'une longueur en harmonie avec le reste du corps, s'élargissant progressivement vers son attache au tronc.

Avant-main : Les membres antérieurs doivent être parallèles, droits, suffisamment musclés et secs. Les pieds sont arrondis, pouvant aller jusqu'à la forme d'une cuillère, avec des doigts serrés et suffisamment cambrés.

Arrière-main : Les angulations doivent être bonnes, l'ossature puissante ainsi que la musculature. Les pieds doivent être semblables à la définition pour les antérieurs.

Queue : Attachée haut, forte à la base. Ecourtée de moitié environ pour la chasse. Elle est pendante au repos et elle est portée horizontale en action.

Robe : Le poil est court et serré, il doit être sec et dur au toucher. Les poils de la tête et des oreilles doit être plus court et plus fin. Le poil peut être de couleur :

- Marron, sans marques
- Marron avec de petites marques blanches ou mouchetures sur la poitrine et sur les membres.
- Rouané marron foncé avec tête marron et plaques ou mouchetures marron.
- Rouané marron clair avec tête marron et plaques ou mouchetures marron, voire sans plaques.
- Blanc avec marques marron en tête et plaques ou mouchetures marron.
- Noire, avec les mêmes nuances que pour la couleur marron ou rouané. Des marques feu sont admises.
- Une liste ou une pelote blanche avec des lèvres mouchetées sont admises.

Taille : Le mâle doit avoir une taille comprise entre 62 et 66 cm au garrot, la femelle doit faire de 58 à 63 cm.

## BIBLIOGRAPHIE

- 1) ANDRE-FONTAINE G., RUVOEN-CLOUET N., GANIERE J.P. (1994)  
La borréliose de Lyme  
Rec Med Vet 1994, 170 (10-11), 669-673
- 2) ANDRE-FONTAINE G., RUVOEN-CLOUET N., GANIERE J.P. (1995)  
La borréliose de Lyme  
Point Vet. , 27, 170, 47-51
- 3) ANDRE-FONTAINE G., RUVOEN-CLOUET N., GANIERE JP. (2001)  
Leptospirose canine : actualités épidémiologiques  
Prat Méd Chir Anim Comp, 36, 565-570
- 4) ANDRE-FONTAINE G. (2002)  
Actualités sur la Leptospirose Canine  
Point Vet. , 33, 225, 26-31
- 5) AUBERT S. (1992)  
Contribution A L'étude De L'ehrlichiose Canine  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 136pp.
- 6) AUCLAIR J.F. (1983)  
Les Retrievers Unité Diversité  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 71pp.
- 7) BAROCHE N.M. (1996)  
Ehrlichiose Canine : Revue Des Connaissances Actuelles  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 101pp.
- 8) BEAL J. (1996)  
A La Hutte... Trois Siècles De Chasse Du Gibier D'eau  
Renaissance du Livre, 166pp.
- 9) BEAUFILS J.P. (1997)  
Ehrlichiose Canine  
In : Elsevier (eds). Encyclopédie Vétérinaire - Médecine Générale., Elsevier, Paris 3,  
(1200), 7p.
- 9bis) BEDU L., AILLERY P. (2005)  
L'acier, on s'y fait!  
Connaissance de la chasse, 348, 38-46
- 10) BELLAH J.R. (1993)  
Surgical Management Of Specific Skin Disorders: Footpad Surgery  
In : SLATTER D. Et Al. Textbook Of Small Animal Surgery. Vol.1, 351pp.

- 11) BERNARD L. (1997)  
Etude Epidémiologique Et Clinique De La Babésiose Canine Dans La Région De  
Firminy (42)  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 146pp.
- 12) BIANQUIS L. (1989)  
La nouvelle chasse en France  
CIL, 383pp.
- 13) BINI B., GRASSI R. (1999)  
Où, quand, comment Chasser le Gibier d'eau  
Editions de Vecchi, Paris, 199pp.
- 14) BLAT A.L. (1986)  
Les Braques  
Editions de l'orée, Bordeaux, 286pp.
- 15) BLOOMBERG M. (1993)  
Muscles And Tendons: Rupture Of The Achilles Mechanism.  
In: SLATTER D. Et Al. Textbook Of Small Animal Surgery. Vol.2, 2nd Ed.,  
Philadelphia, W.B. Saunders, 2000-2003
- 16) BOHN P. (1988)  
Les Spaniels (A L'exception Des Cockers Anglais Et Américains)  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort 210pp.
- 17) BOMMIER R. (1973)  
Notre Sauvagine Et Sa Chasse  
Editions Du Ballon, 272pp
- 18) BOURDEAU P. (1993)  
Les tiques d'importance vétérinaire et médicale  
Point Vet. , 25, 151, 13-41
- 19) BOURDEAU P., GUELFY J.F. (1995)  
La babésiose canine à Babesia canis  
Point Vet., 27, 168, 11-24
- 20) BRADEN T.D. (1998)  
Chirurgie Des Tendons Et Des Muscles.  
In : BOJHRAB M.J. Et Al. Current Techniques In Small Animal Surgery. 4th Ed.,  
Philadelphia, Williams And Wilkins, 341-344
- 21) BRETAGNOLLE V. , TROLLIET B. , BURE F. DUBS F. , ROCAMORA G. , DUNCAN  
P. , ROSOUX R. , TOURNEBIZE T. (1996)  
Déclin Des Canards De Surface En Baie De L'aiguillon : Un Test, Des Hypothèses  
Off Natl Chasse. Gibier Faune Sauvage 1996, 13, 3, 1308-1310

- 22) BROCHET J.O.C. (1992)  
La Chasse Des Canards À La Tonne, A La Hutte, Au Gabion Et À La Cabane  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 390pp.
- 23) BROCHET J. (1994)  
La Chasse Aux Canards  
Ed. du Gerfaut, Paris, 191pp.
- 24) BRUGERE-PICOUX J. (1989)  
Cours Supérieur De Pathologie Aviaire. Pathologie Du Gibier  
Chaire De Pathologie Médicale Du Bétail & Des Animaux De Basse-Cour, Maisons-  
Alfort, Cours Du 9 Juin 1989, Ecole Nationale Vétérinaire D'Alfort Ecole Nationale  
Vétérinaire, Maisons Alfort, 63pp.
- 25) CHANTELAT J.C. , DELANNOY D. (1997)  
Le grand livre de la chasse du Gibier d'eau  
Solar, Paris, 167pp.
- 26) CHARLES A.  
Conditions D'exercice De La Chasse Du Gibier D'eau  
Off. Natl. Chasse. Bull. Mens. , 224, 40-48
- 27) CHAUVE B. (1983)  
Le Golden Retriever  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 43pp.
- 28) CHEYRON DE BEAUMONT P. (1993)  
Biologie, Entretien Et Chasse A La Hutte Des Anatidés Dans Le Département De La  
Somme  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 288pp.
- 29) COLIN M. (2001)  
L' Ehrlichiose Canine : Attention Aux Tiques !  
Action Vet (Suppl. 1565), 8-12
- 30) COLIN N. (2002)  
Le Golden Retriever : Chien D'utilité  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 144pp.
- 31) DALONGEVILLE Y. (1987)  
Les Field-Trials De Chiens D'arrêt  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 140pp.
- 32) DAVOUST B. (1993)  
L'ehrlichiose Canine  
Point Vet 25, 151, 43-51.
- 33) DAVOUST B. (2001)  
Ehrlichiose monocytaire canine  
Prat Méd Chir Anim Comp, 36, 553-564

- 34) DE BUHREN A. (1984)  
Contribution à l'étude des blessures du chien par armes de chasse  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Maisons-Alfort, 84pp.
- 35) DE SAINT FUSCIEN M. (1996)  
Le Labrador  
Gerfaut coll. Chiens de chasse, Paris, 192pp.
- 36) DE SAINT FUSCIEN M. (2001)  
Le Golden Retriever  
Gerfaut coll. Chiens de chasse, Paris, 240pp.
- 37) DEBRYNINA A.M. (1995)  
Migration Des Oiseaux Dans La CEI  
Académie Des Sciences De Russie, Bulletin GTOMPO, Février 1995.
- 38) DELAHAYE F. (1988)  
Le Colvert : Canard De Chasse, Canard D'élevage  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Maisons-Alfort, 108pp.
- 39) DU CHEYRON P. (1995)  
Reconnaître Les Oiseaux D'eau La Nuit  
Association Picarde Des Chasseurs De Gibier D'eau, 1995.
- 40) DURANEL A. (1999)  
Effets De L'ingestion De Plombs De Chasse Sur Le Comportement Alimentaire Et La  
Condition Corporelle Du Canard Colvert  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Nantes, 96pp.
- 41) FABRE A.M.M. (1984)  
Biologie Et Pathologie Des Canards Sauvages  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 363pp.
- 42) FANTONI J. , BOUTHORS S. (1997)  
Quand Les Colverts Aurent Des Dents  
La Sauvagine, Janvier 1997.
- 43) GALVADA J. (1989)  
Traumatologie thoracique chez le chien  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse, 32pp.
- 44) GARINOT B. (1991)  
Principales Caractéristiques Et Maintenance Des Chiens Appartenant à Certaines  
Races De Spaniels, Epagneuls Et Setters  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort, 61pp.

- 45) GEFROY V.F. (1996)  
Caractéristiques Zootechniques Et Maintenance Des Principales Races De Chiens Courants En France  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort, 168pp.
- 46) GERLET R., FERCHAUD R., DUVAL-DESTIN M., TOURNIER G., VARAMBIER G. (2004)  
Annuaire d'élevage 2004  
Club Français du Braque Allemand (C.F.B.A.), Saint Denis de Pile, 73pp.
- 47) GIRAULT C., COLLINET C. (1983)  
Le Cocker Spaniel (Types anglais Et Américain)  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort, 77pp.
- 48) GLEYZE D. (1995)  
Envenimation des carnivores domestiques par les vipères, les chenilles processionnaires et les batraciens  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 29pp.
- 49) GRANDJEAN D. (1996)  
Pathologie du chien de sport  
Point Vet. , 27, 172, 41-50
- 50) GUAGUERE E., OLIVRY T., POUJADE-DELVERDIER A., MAGNOL J-P. (1997)  
Epidermolyse bulleuse jonctionnelle familiale associée à une absence d'expression de collagène XVII (BPAG2, BP180) chez le Braque Allemand : à propos de deux cas.  
Prat Med Chir Anim Comp (1997), 32, 471-480
- 51) HEBERT F. (2002)  
Guide Pratique de Médecine Interne Canine et Féline  
Editions Med'com, Paris, 456pp.
- 52) HERMEL M. (1987)  
La Chasse Au Chien D'arrêt  
Le Chien Au Travail, Sfc, 27 Février - 1er mars 1987, Toulouse, (2) 387-396
- 53) JOLY E. (1998)  
Carnet Pratique Du Chasseur  
Bordas Nature, Paris, 142pp.
- 54) JULIEN L. (1988)  
L'épagneul Français  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort, 90pp.
- 55) KOCH H. (1991)  
Aménager une mare, un marais, un étang de chasse  
Harmonie Nature Ideogram, Senantes, 194pp.

- 56) KOCH H. (1993)  
Chasser le Canard  
Maloine, Paris, 105pp.
- 57) LABBE T. (1996)  
Le Parasitisme Chez Le Canard col-vert (*Anas Platyrhynchos Platyrhynchos*). Etude Bibliographique, Résultats De Suivis D'élevages  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 139pp.
- 58) LANSARD C., BOULET D. (1983)  
Le Braque De Weimar  
97pp.
- 59) LAPPIN M.R. (1997)  
Bacterial Diseases  
In: Leib M.S., Monroe W.E. (Eds). Practical Small Animal Internal Medicine. W.B. Saunders Company, Philadelphia, 837-860
- 60) LAWS A.R. (1997)  
Waterfowl Hunting And Coastal Zone Management In The United Kingdom  
Off Natl Chasse. Gibier Faune Sauvage, 14, 2, 237-244
- 61) LE MOING K.G. (1986)  
Les Cahiers Du Chien : Dressage Du Chien D'arrêt  
Editions de La Pommeraie, Verberie, 123pp.
- 62) LE MOING K.G. (1987)  
Les Cahiers du Chien : Choix du chien d'arrêt  
Editions de La Pommeraie, Verberie, 139pp.
- 63) LEPEUDRY J.M., SIMON D., SIMON S. (1995)  
Les Chiens de Chasse  
Nathan, Paris, 224pp.
- 64) LIEBERS A. (1961)  
How to raise and train a German shorthaired pointer  
T.F.H. Publications Inc., USA, 64pp.
- 65) MADSEN J., FOX A.D. (1997)  
The Impact Of Hunting Disturbance On Waterbird Populations - The Concept Of Flyway Networks Of Disturbance-Free Areas  
Off Natl Chasse. Gibier Faune Sauvage, 14, 2, 201-209
- 66) MATTHET T. (1996)  
Les Rodonticides anti-coagulants : mécanisme d'action et antidotes  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 14pp.

- 67) MATHA O. (1994)  
Envenimation ophidienne des carnivores domestiques en France métropolitaine : du venin à la thérapeutique  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Maisons-Alfort, 95pp.
- 68) MONDAIN-MONVAL J.Y., GIRARD O. (2000)  
Le Canard Colvert, La Sarcelle D'hiver Et Autres Canards De Surface  
Off Natl Chasse. Faune Sauvage 2000, 251, 124-139
- 69) MOREAU C. (2002)  
Les Accidents Du Chien De Chasse  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Nantes, 260pp.
- 70) NORMANDIN A.J.C. (1999)  
Les Chasses Traditionnelles Des Tourterelles, Alouettes, Palombes Et Gibiers D'eau En Gironde. Actualités Réglementaires De La Saison De Chasse 1998-1999  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 140pp.
- 71) OBERTHUR J. (1947)  
L'activité Migratoire  
Imprimeries Oberthur, Rennes-Paris, 354pp.
- 72) OFFICE NATIONAL DE LA CHASSE (1981)  
Le petit livre vert N°4 du Chasseur  
Off Natl Chasse, Paris, 40pp.
- 73) PAGES J.P. (2001)  
Leptospirose canine : actualités cliniques  
Prat Méd Chir Anim Comp, 36, 573-579
- 74) PAILLASSOU P. (1988)  
Le Griffon D'arrêt A Poil Dur Korthals : Contribution A L'étude De Ses Aptitudes Cynégétiques  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Toulouse, 195pp.
- 75) PARENT H. (1978)  
Les Labradors Et Autres Retrievers  
Editions Bornemann, Paris, 94pp.
- 76) PILARD J.M. (1987)  
Education - Dressage - Chiens D'arrêt - Chasse Field  
158pp.
- 77) POMEROT J. (2001)  
Maladies Infectieuses : Actualités  
Pratique Médicale & Chirurgicale De L'animal De Compagnie, 36, N° Spécial, 498-624
- 78) POTIEZ D. (2002)  
La Chasse Des Anatinés Dans La Baie De Somme  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Nantes, 385p.

- 79) QUITTET E. (1969)  
Races Canines. Chiens De Chasse. Effectifs Canins En France. Standards Des Chiens De Chasses  
Maison Rustique, Paris, 152pp.
- 80) RAIKES R. (1992)  
Le Labrador et les autres Retrievers  
De Vecchi, Paris, 187pp.
- 81) RAULT P. (Page consultée le 21 juillet 2004). Adrénaline : Noyade, [en ligne] Adresse URL : <http://www.adrenaline112.org/urgences/DUrge/DPhys/Noyade.html>
- 82) REMY D. , WITZ M. (1998)  
Conduite à tenir devant une plaie  
In : les urgences chez les carnivores domestiques  
Point Vet. , 29, 103-111
- 83) ROGER F. (1992)  
La Pathologie D'origine Génétique Chez Les Chiens Des 7eme Et 8eme Groupes  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort, 285pp.
- 84) SAILLHAC-CLEMENT M.L. (2003)  
Maladies Transmises Par Les Tiques Dans Le Sud De La France Chez Les Carnivores Domestiques  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Université Claude Bernard, 80pp.
- 85) SOCIETE FRANCOPHONE DE CYNOTECHNIE-SFC (1987)  
Le Chien Au Travail. Volume 1, 2 Et 3  
Séminaire De La Sfc, Toulouse, 27 Février 1987, Société Francophone De Cynotechnie, 636pp.
- 86) STAHL F.G. (1994)  
Principales Caractéristiques Et Maintenance Des Principales Races De Chiens D'arrêt A Poils Ras Ou Durs En France : Le Braque allemand, Le Braque De Weimar, Le Drahthaar, Le Braque D'auvergne, Le Braque Du Bourbonnais, Le Braque Français, Le Braque Saint-Germain, Le Braque hongrois, Le Korthals Et Le Pointer  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Maisons-Alfort, 147pp.
- 87) TESSON JL. (1990)  
Les Réserves Pour Oiseau D'eau En France : Situation Et Rôle Pour La Gestion Cynégétique  
Bulletin ONC, n°152, Décembre 1990.
- 88) TOURNIER G. (1995)  
Le Braque Allemand : Travail au bois, en plaine, au marais  
Gerfaut, Paris, 207pp.
- 89) TROLLIET B. (2000)  
Les Rallidés. Foulque Macroule, Poule D'eau, Râle D'eau  
Off Natl Chasse. Faune Sauvage 2000, 251, 150-159.

- 90) VADUREL A. (1995)  
Physiologie Et Pathologie De L'odorat Du Chien  
Thèse De Doctorat Vétérinaire, Nantes, 130pp.
- 91) WARNER T. (1999)  
Diagnosis Of Canine Monocytic Ehrlichiosis  
Thèse De Doctorat, Faculty Of Veterinary Medicine, Utrecht, 133pp.
- 92) WITZ M., PELERIN F. (1998)  
Conduite à tenir devant un traumatisme ostéo-articulaire  
In : les urgences chez les carnivores domestiques Point Vet. , 29, 169-175



**NOM PRENOM : MICHAUD Bertrand**

**TITRE : Utilisation du chien lors de la chasse au gibier d'eau**

**Thèse Vétérinaire : Lyon , 15 juin 2005**

**RESUME :** Le chien est sans doute le meilleur compagnon de l'homme, son utilité est sans égal lors de la chasse au gibier d'eau. Il n'y a pas de meilleur exemple de complicité entre l'homme, l'animal et la nature. Cependant, il faut faire preuve de patience et d'obstination pour dresser un chien idéal pour chasser la sauvagine et ce quelque soit le biotope. D'autant plus que les modes de chasse sont variés, afin de répondre à la grande variété des oiseaux chassés.

Les données bibliographiques ainsi que le recueil d'expériences pratiques de conducteurs de chiens de chasse au gibier d'eau nous permettent d'établir un guide pratique sur l'utilisation du chien lors de cette chasse. La diversité des races et leur utilisation selon le biotope rencontré ainsi que les pathologies qui peuvent les toucher seront abordées sous un angle pratique afin de faire partager cette passion au plus grand nombre. Les perspectives d'avenir et les dangers pour les différentes races seront également développés.

**MOTS CLES :**

- chasse
- chien
- dressage
- gibier d'eau

**JURY :**

Président :	Monsieur le Professeur BERGERET
1er Assesseur :	Monsieur le Professeur FRANCK
2ème Assesseur :	Monsieur le Professeur GENEVOIS

**DATE DE SOUTENANCE :**

15 Juin 2005

**ADRESSE DE L'AUTEUR :**

Bertrand Michaud  
3, rue des prés  
68210 DANNEMARIE